

Images de langues minoritaires en Méditerranée : dynamiques sociolinguistiques et productions idéologiques

Contenu: Numéro thématique dirigé par Bruno Maurer (Université Paul-Valéry – Montpellier 3)

Publication: Numéro 3 (printemps 2016)

ISSN: 2369-6761

Directeurs: Bruno Maurer

Éditeur: Les Éditions de l'Université de Sherbrooke (ÉDUS)

URI: <http://hdl.handle.net/11143/9705>

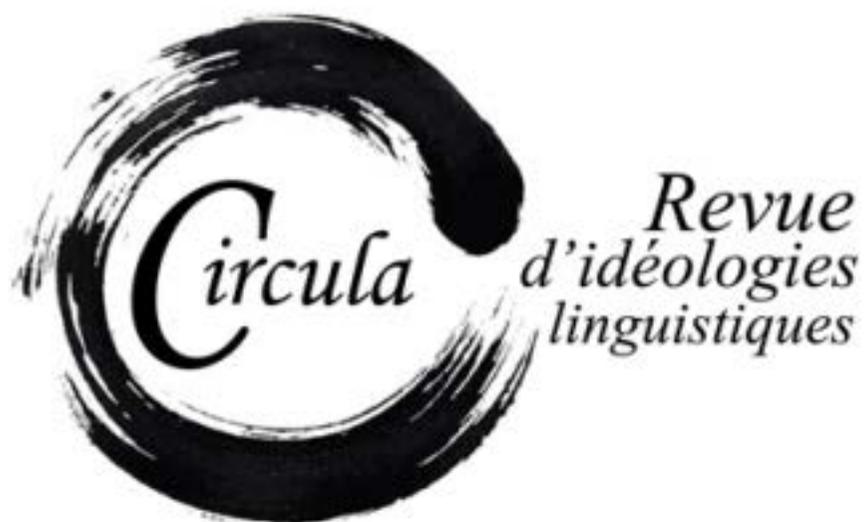
DOI: 10.17118/11143/9705



Table des matières

Introduction du numéro – Images de langues minoritaires en Méditerranée : dynamiques sociolinguistiques et productions idéologiques	2
Bruno Maurer	
La méthode d'analyse combinée des représentations sociales des langues : un outil d'étude quanti-quali des idéologies linguistiques	6
Bruno Maurer	
Étudiants et apprenants de catalan en Catalogne du nord : écho du conflit diglossique espagnol.....	21
Thierry Trefault	
Représentations des langues et des identités : le cas de la diaspora serbe au sud de la France.....	44
Ksenija Djordjević Léonard	
Les Turcs turcophones de France : langues, identités et enjeux culturels	63
Éléonore Yasri-Labrique	
Les représentations sociales de la langue et de l'identité frioulane : enquête dans le secondaire.....	87
Giovanni Agresti et Silvia Pallini	

Représentation linguistique chez les étudiants universitaires dans le Trentin-Haut-Adige.....	115
Françoise Favart	
Une langue sans futur, une identité bien vivante : représentations de la communauté arbënishtë	141
Lucija Šimičić et Nikola Vuletić	
Représentations des langues en contexte plurilingue algérien.....	164
Zakaria Ali-Bencherif et Azzeddine Mahieddine	
Comptes rendus/Recensioni/Reseñas	198



TITRE: INTRODUCTION DU NUMÉRO – IMAGES DE LANGUES MINORITAIRES EN MÉDITERRANÉE : DYNAMIQUES SOCIOLINGUISTIQUES ET PRODUCTIONS IDÉOLOGIQUES

AUTEUR(S): BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 1-4

ISSN: 2369-6761

DIRECTEUR: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9705](http://hdl.handle.net/11143/9705)

Introduction du numéro – Images de langues minoritaires en Méditerranée : dynamiques sociolinguistiques et productions idéologiques

Bruno Maurer, Université Paul-Valéry – Montpellier 3

bruno . maurer @ univ-montp3 . fr

Ce numéro de la revue *Circula* présente une unité théorique très forte, assurée de deux manières. D'une part, il réunit des communications qui présentent toutes les résultats de recherche d'un groupe international investi dans un projet intitulé « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue ». Ce projet a été mené à bien entre 2013 et 2015 avec le soutien institutionnel principal de la Maison des Sciences de l'Homme de Montpellier, mais aussi de l'EA 739 Dipralang, de l'Université de Tlemcen (Algérie) et de l'association LEM-Italia (Italie). De ce fait, les recherches de chacun ont été enrichies des échanges en présentiel, à l'occasion de trois journées d'études organisées à l'Université Paul-Valéry Montpellier, mais aussi de discussions menées par courrier électronique. Les points de vue se sont confrontés, les méthodologies suivies par chaque chercheur se sont enrichies au fur et à mesure que les enquêtes étaient réalisées sur les différents terrains et que les premiers résultats étaient dégagés.

D'autre part, chacune des études dont les résultats sont ici présentés a été conduite en utilisant à titre principal et même exclusif un outil de recherche commun, la méthode d'analyse combinée des représentations sociales des langues (MAC) (Maurer, 2013).

De cet outil, nous nous contenterons de dire dans l'espace de cette introduction qu'il permet à partir d'un protocole simple une articulation entre le qualitatif et le quantitatif, deux dimensions difficiles à concilier sauf à mener plusieurs enquêtes complémentaires. Il fera l'objet de la première contribution de ce numéro (B. Maurer), à dimension théorique et méthodologique donc, sans présentation ni commentaire de résultats particuliers.

Le lecteur trouvera ensuite une série de monographies portant toutes sur ces situations de pluri-linguisme méditerranéen, chaque fois dans un contexte différent, mais toujours dans un contexte diglossique. Toutes les situations étudiées sont caractérisées par le fait qu'elles documentent des situations avec des rapports langue(s) en position haute / langue(s) en position basse ; les études proposées visent à éclairer la production des ces idéologies en documentant dans la plupart des cas des points de vue d'hétéro-représentation (de l'autre groupe linguistique, de sa langue, dominante

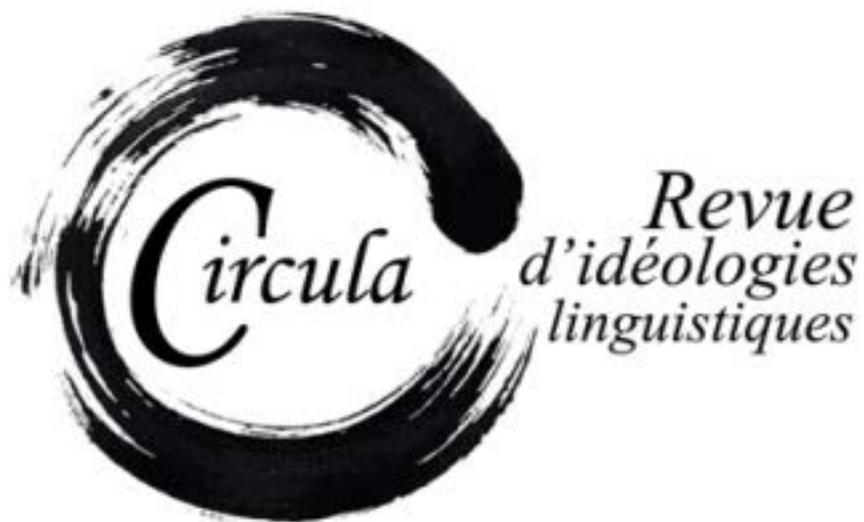
ou minorée), mais aussi d'auto-représentation (de son propre groupe et de sa langue, dominante ou minorée) :

- le catalan en situation majoritaire francophone dans la ville de Perpignan (France), publics d'étudiants de catalan) – Thierry Trefault, Université Paul-Valéry – Montpellier 3, ESPE
- le serbe dans les communautés de migrants du sud de la France (France) – Ksenija Djordjevic, Université Paul-Valéry – Montpellier 3
- le turc dans les communautés de migrants du sud de la France – Eleonore Yasri-Labrique, Université Paul-Valéry – Montpellier 3
- le frioulan dans la région d'Udine (Italie) – Giovanni Agresti et Silvia Pallini, Université de Teramo, Italie
- le frioulan, le ladin, le vénitien dans la région de Trento (Italie) – Françoise Favart, Université de Trento, Italie
- l'arbënishtë dans la ville de Zadar (Croatie) – Lucija Šimičić et Nikola Vuletić, Université de Zadar, Croatie
- l'arabe, le berbère, le français – Zakaria Ali-Bencherif et Azzedine Mahieddine, Université de Tlemcen, Algérie.

La conclusion met en évidence quelques invariants entrant en jeu dans la production des idéologies linguistiques en situation diglossique, mais aussi les particularités repérées dans certaines monographies.

Références

Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*, Paris, Archives contemporaines.



TITRE: LA MÉTHODE D'ANALYSE COMBINÉE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DES LANGUES : UN OUTIL D'ÉTUDE QUANTI-QUALI DES IDÉOLOGIES LINGUISTIQUES

AUTEUR(S): BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 5-19

ISSN: 2369-6761

DIRECTEUR: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9701](http://hdl.handle.net/11143/9701)

DOI: 10.17118/11143/9701

La méthode d'analyse combinée des représentations sociales des langues : un outil d'étude quanti-quali des idéologies linguistiques

Bruno Maurer, Université Paul-Valéry – Université Paul-Valéry – Montpellier 3

bruno . maurer @ univ-montp3 . fr

Résumé : Cet article expose la méthodologie de recherche suivie par les différents auteurs des articles. Il s'agit de la méthode d'analyse combinée des représentations sociales. Un exposé définit les différents types de représentation sociale ; il est suivi d'un regard critique sur les méthodes habituellement utilisées puis d'une présentation de l'ensemble des étapes à suivre pour réaliser des enquêtes

Mots-clés : représentations sociales ; outil d'enquête ; méthode d'analyse combinée

Abstract: This article outlines the research methodology used by the authors of the articles, known as the combined method of analysis of social representations («méthode d'analyse combinée des représentations sociales»). A presentation defines the different types of social representation; it is followed by a critical view of the commonly used methods and a presentation of all the steps involved in conducting surveys

Keywords: social representations; survey tool; combined analysis method

1. Introduction

La sociolinguistique s'intéresse depuis ses débuts à ce que l'on appelle les représentations, depuis les travaux fondateurs de W. Labov relatifs à l'insécurité linguistique de la petite bourgeoisie new yorkaise comme facteur de changement linguistique ou ses enquêtes sur les liens entre identité et variation linguistique à Martha's Vineyard. La preuve n'est plus à apporter de l'influence des représentations sur les pratiques linguistiques, ni de l'importance de la prise en compte des représentations lors de la prise de décision en matière de politique linguistique ou de politique éducative. Ces représentations sont constitutives de ce que l'on appelle les idéologies linguistiques, partie prenante des situations sociolinguistiques dont elles constituent des éléments importants. De nombreux auteurs se sont penchés sur cette dimension des idéologies de la langue, parmi lesquels, sans que nous ayons la possibilité de revenir ici sur leurs travaux, les sociolinguistes du domaine occitan et catalan (Lafont, 1984 ; Ninyoles, 1969, 1972), à leur suite Henri Boyer (2007) ou, dans une approche quelque peu différente, Anne-Marie Houdebine (1994) et ses modèles successifs de l'imaginaire linguistique.

Pourtant, méthodologiquement, l'étude des représentations apparaît à nos yeux comme un parent pauvre. Notre présentation commencera par quelques éléments de définition sur le concept de représentation suivi de considérations sur le type de représentation qui constitue notre objet principal d'étude. Nous discuterons alors les outils utilisés communément par les sociolinguistes pour atteindre ces représentations, composantes des idéologies linguistiques, afin d'en montrer quelques limites. Cette étude critique nous permettra d'exposer en conséquence notre propre approche et de présenter l'outil de recherche, la méthode d'analyse combinée, qui a été testée dans une étude princeps menée à Madagascar dans les années 2007-2008, a fait l'objet d'une publication (Maurer, 2013) et qui, appliquée aux diverses situations étudiées dans ce numéro, permet des comparaisons entre plusieurs situations de diglossie¹.

2. Quel type de représentation est constitutif des idéologies linguistiques ?

S'intéresser aux représentations des langues, c'est faire un choix parmi plusieurs objets possibles, certes voisins mais différents, que l'on englobe sous le terme général de « représentations », et à propos desquels nous proposons d'opérer des clarifications. Un examen des recherches manipulant ce concept révèle que ce vocable recouvre des réalités d'ordre différent. Sont ainsi recueillies et analysées par les chercheurs :

- des représentations relatives au répertoire linguistique des locuteurs et permettant d'apprécier le degré de plurilinguisme déclaré des enquêtés et, partant, celui d'une société (« Quelles langues parlez-vous ? »). En ce qui concerne la francophonie, on peut estimer de

1. Signalons que cette méthodologie a été utilisée à grande échelle dans une étude commanditée par l'OIF sur les représentations comparées du français, de l'anglais et de la langue africaine majoritaire dans 5 pays d'Afrique francophone (Maurer, 2014).

la sorte combien d'enquêtés déclarent pratiquer la langue française, sans toutefois préjuger de leur compétence réelle.

- des représentations portant sur les situations d'usage social des langues dans la vie courante, avec des informations sur la grégarité de certaines langues – utilisation presque exclusivement familiale, ou leur véhicularité – utilisation dans les lieux publics, avec des personnes de langue 1 différente. On peut ainsi, à travers les représentations des sujets enquêtés, chercher à déterminer, par exemple, quelles langues sont dites les plus écoutées dans les médias ou lesquelles sont vues comme ayant une place dans les écrits des témoins...
- des représentations concernant de manière spécifique les modes d'acquisition des langues, les stimulants de leur apprentissage et de leur utilisation, les compétences à l'oral et à l'écrit, les habitudes de lecture et d'écriture. On peut parler ici non de représentation des langues mais de représentation de l'apprentissage des langues, ce qui est sensiblement différent.
- enfin, des représentations relatives aux systèmes de valeur que les enquêtés construisent, en situation de plurilinguisme, pour les différentes langues employées par eux et autour d'eux. Comment perçoivent-ils ces langues ? Opèrent-ils des hiérarchisations entre elles ? Sont-elles vues de manière positive ou négative ? À quels univers de référence sont-elles associées (religion, travail, modernité, tradition, avenir, science, etc.) ?

Les études sociolinguistiques qui ont recours au concept de « représentation » mettent en place sans clairement les discerner des éléments d'enquête opérant sur l'un ou l'autre de ces niveaux, souvent sur plusieurs à la fois.

C'est ici que nous voudrions poser une distinction qui nous semble fondatrice : parmi ces quatre types de « représentations », les trois premières sont ce que l'on pourrait appeler des « représentations de pratiques ». Elles reflètent en effet la manière dont les enquêtés se représentent les usages linguistiques dans une société plurilingue. Il peut du reste s'agir de représentations de pratiques actuelles (si l'on pose par exemple la question « Quelle langue utilisez-vous quand vous vous rendez dans un service public ? ») – sans que l'on ait du reste le moyen de savoir si cette pratique est effective –, ou de pratique souhaitée (si l'on pose la question : « Dans quelle langue voudriez-vous être servi dans un service public ? »).

En revanche, le dernier ensemble est de nature radicalement différente : il nous permet d'atteindre un système de valeurs, qui a sans doute une plus forte valeur heuristique en ce sens qu'il peut permettre d'expliquer – c'est notre hypothèse – les choix faits par les sujets aux autres niveaux, en matière de pratiques linguistiques ou de représentations de ces pratiques. Ainsi, si une personne affirme ne jamais parler telle langue (représentation de pratique actuelle) ou espérer qu'on l'enseigne à l'école (représentation de pratique souhaitée), c'est en raison d'un ensemble de jugements de valeurs portés sur cette langue, qui ne sont par forcément explicités mais qui sont le sous-bassement de ses comportements et de ses attitudes déclaratives. Une partie immergée de l'iceberg en quelque sorte...

qui a une forte valeur explicative. C'est pour ce niveau-là, celui de l'étude des systèmes de valeur construits par les sujets, que la méthode d'analyse combinée a été conçue.

3. Les limites des méthodes d'enquête sur les représentations

L'objectif étant donc de définir les composantes d'une idéologie linguistique en observant la manière dont une langue fait l'objet de représentations sociales, il importe de construire un protocole de recherche adapté qui allie fiabilité des données, précision et simplicité de mise en œuvre.

Les analyses de discours sont intéressantes, par leur dimension qualitative, mais elles présentent quelques inconvénients, en regard de nos préoccupations :

- lourdeur de la procédure : temps de l'entrevue, technologie de l'enregistrement (de plus en plus nécessité de la vidéo pour l'analyse des marques non verbales), temps de la transcription, temps de l'analyse, nécessité de multiplier les entretiens ;
- importance de la part de l'interviewer dans la co-construction de la représentation, dont il faut, au minimum tenir pleinement compte au moment de l'analyse des résultats, ce qui n'est pas toujours le cas en réalité ;
- difficulté d'interprétation des résultats : un ensemble d'entretiens réalisés ne permet qu'au prix de l'extrême habileté de l'analyste la (re)construction d'images qui semblent cohérentes mais dans la constitution desquelles entre pour une grande part la subjectivité du chercheur ; l'impression qui ressort de ces travaux est celle du chercheur qui butine dans les discours pour choisir d'extraire tel ou tel passage, puis décide de le mettre en perspective avec tel autre venu d'un autre discours, etc.
- l'exploitation possible de ces données recueillies en entretiens est seulement qualitative ; il faut absolument s'interdire toute exploitation quantitative compte tenu de la taille des échantillons et des procédures de choix des témoins, qui ne garantissent aucune représentativité statistique. Pourtant, nous autres sociolinguistes passons rapidement d'addition de quelques cas particuliers à des enseignements généraux et dans nos publications, il n'est pas rare que la citation d'un extrait d'un seul discours engendre un commentaire du type « pour d'autres personnes » ... où le passage du un au pluriel se fait sans trop de précautions.

Les questionnaires, à question plus ou moins fermées, cherchent à contourner cette subjectivité et essaient de donner des vues plus globales des représentations à l'œuvre dans un groupe de sujets. Ils permettent en théorie des traitements statistiques. Toutefois, les questionnaires en sociolinguistique souffrent de quelques défauts importants qui nous conduisent à proposer un changement de perspective :

- les résultats obtenus atomisent ce qui est un système de valeurs construit autour d'une langue en une série de résultats partiels : x % d'un échantillon pensent que le français est langue d'avenir, y % qu'il est langue de travail, z % qu'il est une langue difficile à apprendre. En procédant de la sorte, on se retrouve dans l'incapacité de saisir les corrélations éventuelles entre ces différentes images : quels liens, quelles relations existent entre ces trois cognitions ? Y en a-t-il une qui soit, aux yeux des sujets, plus importante que les autres ?

En effet, il est très important de ne pas confondre pourcentage élevé de oui à une réponse et importance qualitative de cette cognition aux yeux du sujet, de ne pas confondre fréquence de la réponse dans le groupe et importance qualitative aux yeux de chacun des témoins interrogés. On peut très bien imaginer que 80 % des sujets d'un groupe répondent que « le français dans leur pays est une langue de travail »... mais que dans le même temps cette dimension ne soit pas très importante aux yeux de chacun d'entre eux. Pour prendre un exemple qui sera plus parlant peut-être, imaginons une enquête sur des téléphones menée par un institut de sondage. 90 % des clients pensent que, oui, le téléphone X est joli... pourtant aucun ne voudra l'avoir parce qu'il présente d'autres caractères (prix, fiabilité) qui font que l'esthétique n'a aucune importance. En d'autres termes, il ne faut donc pas confondre consensus des sujets autour d'une réponse et importance donnée à cette réponse : une erreur pourtant fort commune.

- la fiabilité des résultats : pour que des enseignements statistiques puissent être tirés pour l'ensemble d'un groupe donné, à partir d'un échantillon, des conditions de taille et représentativité des échantillons sont requises ; celles-ci ne sont que rarement réunies ; aussi les conclusions tirées sont-elles peu fiables, d'autant que des tests de vérification statistiques sont rarement mis en œuvre.

Nous avons parlé de différentes cognitions composant la représentation ou, d'un point de vue plus métaphorique, d'« images » d'une langue, de systèmes de valeur associés à une langue, de hiérarchie entre les diverses cognitions ou images : pareil vocabulaire suppose le choix d'une théorie de référence qu'il est temps à présent d'explicitier.

4. Théorie structurale des représentations sociales et détermination des zones centrale et périphériques

Plusieurs auteurs ont souligné le caractère fortement polysémique du terme « représentation ». La définition donnée par D. Jodelet (1989 : 37) souligne l'ambiguïté du terme qui désigne à la fois un produit et processus. M. Denis fait la même remarque (1989 : 15) : « Le terme de "représentation" est utilisé pour désigner à la fois un processus et le produit de ce processus », évoquant même un « risque de malentendu » (1989 : 16). Le même constat a été fait par G. Vignaux (1992 : 224) : « Le réglage propre à ce terme l'amène à assumer les programmes de sens du produit en même temps que du procès, le second étant implicite pour des raisons d'économie de fonctionnement ».

Exprimer linguistiquement sa représentation, pour l'autre, c'est en même temps devoir l'accommoder à l'autre, et donc l'exprimer par l'autre. C'est par exemple devoir passer par les mots de l'autre, devoir les reprendre dans son propre discours pour assurer le succès de la communication². De là, l'impossibilité théorique de se livrer à des analyses de contenus et la nécessité de procéder à des analyses de discours entendues comme analyses des marques linguistiques reflétant le processus de co-construction du sens. Les sociolinguistes le savent bien, qui prennent la précaution d'affirmer souvent en préambule de leurs publications le caractère relatif des représentations analysées et se résignent, comme à un mal nécessaire, à l'impossibilité d'accéder à une « vérité » de ces représentations, située quelque part dans un en-deçà de la mise en discours.

Mais en même temps, le fait même que l'on s'autorise à analyser ces discours suppose que les représentations produites sont la face visible, certes biaisée mais accessible, de représentations pré-existant chez le témoin à leur mise en discours, et qu'il est possible d'essayer de remonter depuis les unes jusqu'aux autres. Si ce postulat n'existait pas, si le sujet n'avait pas une consistance cognitive minimale, en gros quelques valeurs auxquelles il croit et qui le constituent en tant que sujet, il serait totalement vain de lui tendre le micro...

C'est précisément pour essayer d'atteindre un état des représentations des langues indépendant de l'actualisation en discours pour autrui que nous avons développé la méthode d'analyse combinée des représentations.

4.1. Pour une hiérarchisation des différentes composantes de la représentation

Nous partons de l'idée, portée par la théorie psychosociale du noyau central, que les éléments composant une représentation (qu'on les appelle discours, stéréotypes, idéologèmes, schèmes ou cognèmes) n'ont pas la même importance aux yeux du sujet, qui adhère totalement à certains au point qu'ils les considère comme non-réfutables alors qu'il est prêt à accepter la remise en cause d'autres.

Cette hiérarchisation, métaphoriquement représentée en psychologie sociale par le couple noyau-périphérie (Abric, 1976, 1989 ; Flament, 1989) au sein d'un paradigme appelé « structural » de la représentation sociale, ne peut être mise en évidence par l'analyse de discours appliquée à des interviews. Pour hiérarchiser les différentes composantes de la représentation, d'autres moyens doivent être mis en œuvre.

2. Sur cette ligne se trouve être par exemple J.-B. Grize qui réintègre le caractère interactif de la représentation, forme de communication (1991 : 164) : « ... les représentations d'un sujet sont médiatisées par son discours, ce qui, je puis dire, les « déforme » doublement. D'abord, comme nous l'avons vu, toute schématisation est destinée à un interlocuteur spécifique. De plus rien ne permet d'assurer que, pour mieux comprendre - et pour se mieux comprendre soi-même - le locuteur A n'introduit pas dans ses représentations spontanées des relations et des éléments qui n'y figurent pas préalablement à son discours ».

4.2. Les dimensions étudiées par la méthode d'analyse combinée

Notre étude aborde les représentations sociales dans une étude à trois dimensions, mesurées quantitativement : distance, adhésion, consensus.

4.2.1. Les distances entre les cognèmes, marques de l'organisation

Considérant qu'une représentation sociale est composée de plusieurs cognèmes³, on étudiera les distances dès lors que l'on considérera le degré de proximité/éloignement qu'entretient un cognème avec les autres, c'est-à-dire leur concentration plus ou moins dense autour de lui. Formellement, *plus sont fortes les similitudes qu'entretient un cognème avec d'autres, c'est-à-dire plus ces autres éléments se rapprochent de lui, alors plus forte est la densité de la zone de la représentation où s'est opérée cette concentration.*

Des méthodes statistiques de calcul des co-occurrences sont à même de rendre compte de cette dimension de distance, traduite par des données numériques. Concrètement, sont calculées toutes les distances existant entre les cognèmes, traduisant l'attitude que les sujets adoptent à leur égard. Seules sont retenues comme significatives les distances inférieures à un indice de coupure arbitrairement défini une fois pour toutes.

4.2.2. Le degré d'adhésion aux cognèmes, marque de la signification

L'approche structuraliste a accordé l'essentiel de son attention à la question des distances pour mettre en évidence l'organisation des représentations sociales. La méthode d'analyse combinée priorise l'importance du degré d'adhésion, ou de rejet, à l'égard des cognèmes, une dimension quelque peu minorée par l'approche structuraliste. Pour notre part, nous considérons que la question de la signification est même première, en termes d'importance, dans une hiérarchisation qui placera la fonction d'organisation en position subordonnée.

Est nommée *adhésion* l'importance relative aux yeux des témoins des différents cognèmes composant la représentation⁴. Elle se traduit concrètement par des comportements d'adhésion ou de rejet vis-à-vis de certains cognèmes quand les sujets sont interrogés à leur égard. Là aussi, nous exposerons plus loin le mode de calcul de cette dimension. La détermination de l'adhésion s'opère par un calcul de moyenne des réponses des sujets pour chaque item.

3. Nous avons utilisé dans les développements précédents, à propos de l'analyse d'autres travaux, les termes *image*, *cognition*. Nous parlerons pour nos propres travaux de *cognème*, emprunté à Codol (1969), sorte d'unité minimale entrant dans la composition d'une représentation sociale.

4. Classiquement, le terme saillance est retenu préférentiellement, mais nous lui préférons celui d'adhésion à la fois plus parlant et plus centré sur le comportement des sujets.

4.2.3. Le consensus, indicateur de la position du groupe

Il est intéressant de s'intéresser en outre à un troisième point de vue, la dimension du consensus, qui peut nous renseigner sur l'articulation entre le psychologique individuel et le social. Elle décrit le degré de maturation de la représentation sociale dans le groupe et précise selon quelles formes celui-ci l'intègre et sur lesquels de ses cognèmes et ensembles de cognèmes il s'ancre fermement ou, au contraire, se prête aux menées de facteurs externes.

Nous avons donné une fonction opératoire à la dimension du consensus qui nous informe sur le groupe⁵, le groupe habité par sa représentation, sur la manière dont ses sujets se positionnent autour du score moyen obtenu par telle cognition, en termes de dispersion-agrégation.

Notre hypothèse de travail est que la proportion des cognèmes affectés des plus forts indices de consensus est la plus forte dans ce que nous nommons *système de centralité maximum*. C'est ensuite la *périphérie marginale*, lieu participant à la définition de la représentation, qui rassemble la plus forte proportion de cognitions consensuelles de premier ordre.

Ces trois dimensions donnant lieu à des calculs différents, la détermination de la centralité de certains items s'opère en deux temps :

- un temps de combinaison des dimensions adhésion-consensus-distance, qui aboutit à la mise en évidence graphique d'un gradient dégressif de centralité des différentes cognitions composant la représentation sociale ; cette combinaison intègre approche *structuraliste* et approche *sociocognitive* (production d'un graphe à cercles distribués sur un axe horizontal) ;
- un temps d'intégration des dimensions adhésion-consensus, qui permet de discriminer, dans le continuum résultant de la première opération, des zones rendant compte de la structuration de la représentation sociale (production d'un schéma en couronne).

Les résultats obtenus nous amènent à modifier la conceptualisation duelle noyau/périphérie (que nous qualifions pour faire vite de « théorie standard ») et à lui substituer, avec Domergue (1997) mais sur d'autres bases que lui, une représentation plus graduelle, qui amène à déterminer non deux mais quatre zones dans la représentation sociale.

La méthode est donc dite méthode d'analyse combinée (MAC) parce que, à deux reprises et sur deux registres différents, elle combine les différentes dimensions adhésion, consensus et distance pour discriminer les cognèmes les plus centraux et déterminer des ensembles pertinents en termes de centralité et de périphérie.

5. Pour employer une formule lapidaire, nous dirons que, ce faisant, nous nous sommes intéressé à la représentation sociale *du groupe* plus qu'à la représentation sociale, tout court.

4.3. Réalisation de l'enquête

4.3.1. Recueil des données

Dans un premier temps, on recueille le discours des sujets à propos d'un objet de représentation (la langue française par exemple, dans un groupe de lycéens de terminale, dans un pays dit franco-phone) dans le but d'accéder aux cognitions, lesquelles sont traduites par une expression verbale. Par emploi des techniques d'expression libre et d'entretiens non directifs, les sujets sont invités à s'exprimer sur ce qu'évoque pour eux la locution « la langue française ». Il leur est demandé de s'efforcer de fournir des formulations qui soient le plus concises possible. Les réponses sont soit notées par l'enquêteur, soit enregistrées puis transcrites ultérieurement.

4.3.2. Élaboration d'un questionnaire

La deuxième étape est celle de l'analyse des données recueillies dans la perspective de transformer la production discursive brute en propositions plus condensées que leur caractère plus ramassé rendrait opératoires parce que plus pratiques d'utilisation. Dans le souci de minorer les déperditions syntaxiques et sémantiques, à défaut de pouvoir les éviter totalement, les différents aspects et formes de la production langagière ont été préservés, y compris en maintenant certaines redondances.

Le questionnaire est présenté sous forme d'un tableau de 10 à 20 items, chacun étant une proposition relative à la langue étudiée. Au bout de chaque ligne, une case vide dans laquelle les témoins (au minimum entre 20 et 25, de manière à être sûr d'avoir au final 20 questionnaires non entachés d'erreurs et exploitables) sont invités, après avoir lu toutes les propositions, à inscrire une note.

Le chercheur, après avoir laissé le temps nécessaire à la lecture et à la compréhension des 20 propositions, demande :

- de noter +2 les quatre propositions qui paraissent le mieux évoquer la langue étudiée ;
- puis de noter -2 les quatre propositions qui paraissent le moins bien évoquer la langue étudiée ;
- de noter +1 les quatre propositions qui paraissent assez bien évoquer la langue étudiée ;
- de noter -1 les quatre propositions qui paraissent assez mal évoquer la langue étudiée.

Restent quatre propositions qui n'ont été ni élues ni repoussées et pour lesquelles les témoins sont invités à mettre la note 0.

On aura reconnu dans ce type de questionnaire les principes de l'analyse de similitude qui ne nous est pas particulière⁶ et que nous avons présentée.

4.3.3. Les différentes opérations de traitement des items

La consigne proposée aux sujets revient à regrouper les items par blocs de quatre, formant de la sorte cinq blocs. Chaque bloc est affecté d'une valeur : -2, -1, 0, +1, +2. On notera que les valeurs sont partagées en positif, négatif et neutre. Une échelle autre, quelconque, entièrement inscrite en notation absolue (exemple : 0, 1, 2, 3, 4), aurait strictement exercé la même fonction que celle-ci. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'opérer une distribution du *plus faiblement valué au plus fortement valué*.

À partir de cette unique valuation, trois traitements statistiques différents mesurent donc :

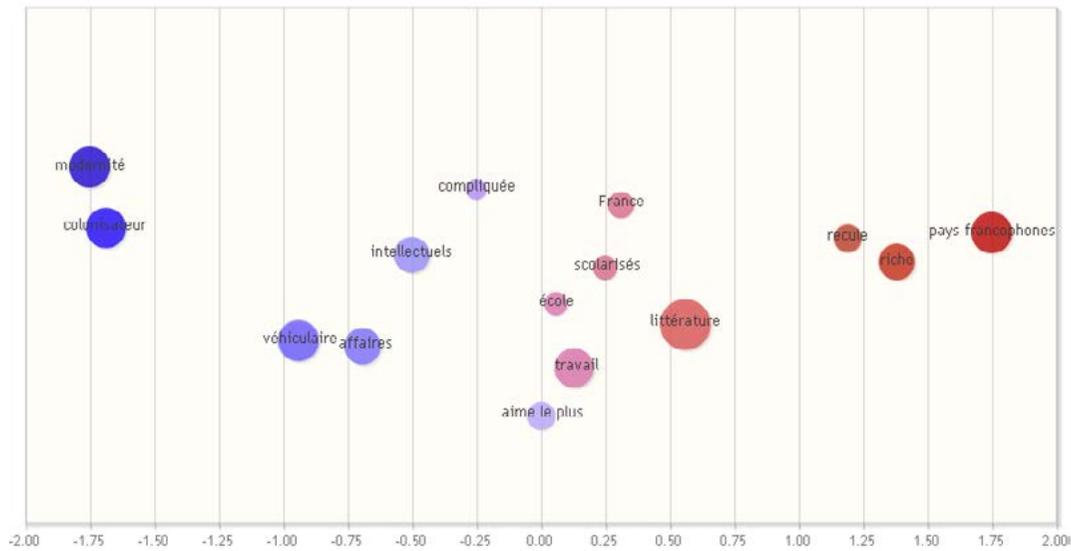
- a. l'importance relative aux yeux des membres du groupe des différents cognèmes (étude de l'adhésion/rejet du cognème) ;
- b. le fait que les membres du groupe opèrent des rapprochements entre certains cognèmes (étude des distances entre cognèmes) ;
- c. le degré de consensus qui se manifeste entre les membres du groupe sur les différents items (étude du consensus).

Les calculs et les graphiques sont automatisés sur le site en ligne linguiste.iutbeziers.fr qui permet la saisie des résultats aux questionnaires. La phase de combinaison des dimensions adhésion-consensus-distance livre le graphe suivant :

6. Ce qui l'est, rappelons-le, c'est la combinaison puis l'intégration des différents types de données recueillies à cette occasion.

Graphe de la représentation : français

entrepreneurs - Sénégal - Dakar le 5 Juin 2013

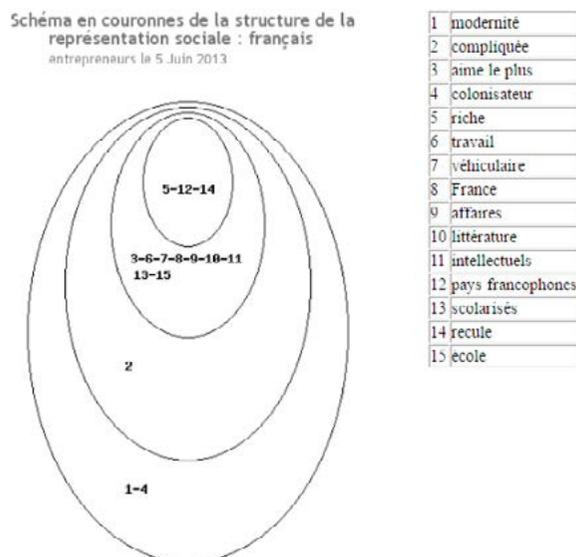


Graphe 1 : La représentation sociale du français pour un groupe d'entrepreneurs (Dakar, Sénégal)

Sur le graphe ci-dessus, les trois dimensions que nous avons présentées sont combinées. Ce graphe n'est donné qu'à titre d'exemple. On en retrouvera d'autres dans les études qui suivent.

- L'adhésion est échelonnée sur l'axe des abscisses. Sur la partie droite, se trouvent donc les éléments les plus importants pour le groupe, ceux qui caractérisent le mieux la langue.
- Le degré de consensus est donné par le rayon du cercle. Plus le rayon est grand, plus les membres du groupe ont tendance à donner la même note pour obtenir la note moyenne d'adhésion.
- Les distances inférieures à 1,40 ont été représentées, marquant des proximités entre items.

La phase d'intégration des dimensions adhésion-consensus livre le schéma en quatre couronnes suivant :



Graph 2 : Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale du français

La zone 1, plus forte adhésion et plus fort consensus, est dénommée « zone de centralité maximum ».

La zone 2 est dénommée « couronne centrale ». Elle rassemble des cognitions situées à des hauteurs diverses et plutôt moyennes en termes d'adhésion, avec des indices de consensus significatifs. Ses caractéristiques sont difficilement définissables, peu marquées. C'est la zone qui rassemble les éléments qui sont le plus susceptibles d'évoluer. C'est sans doute celle sur laquelle une action en termes de politique linguistique ou éducative peut avoir le plus d'impact si l'on souhaite faire évoluer les esprits.

La zone 3 est dénommé « périphérie incertaine ». Appartenant également à la périphérie, la zone 3 rassemble des cognitions avec des scores d'adhésion moyenne obtenus par des traitements dispersés, signe de désaccord parmi les membres du groupe.

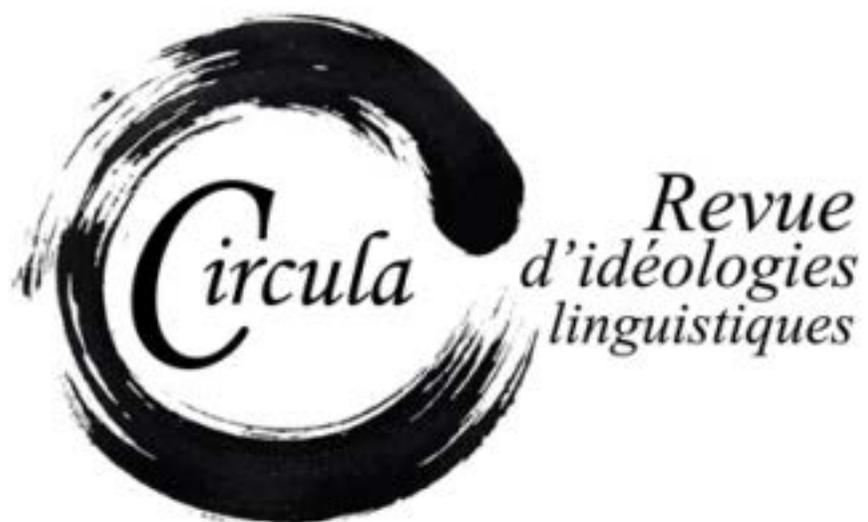
La zone 4, marquée par de forts rejets obtenus par de forts consensus, prend le nom de « périphérie marginale ». Elle rassemble les éléments qui dessinent en creux, en quelque sorte, la représentation, occupant une fonction de repoussoir.

5. Conclusion

Cette méthodologie reproduite sur des situations différentes ou à propos d'une même situation sociolinguistique, mais cette fois en variant les paramètres de constitution des groupes permet de mettre en évidence constantes et éléments variables dans la manière dont les représentations sociolinguistiques des langues, en situation de diglossie, fonctionnent. C'est elle qui est utilisée dans toutes les monographies constituant ce numéro de la revue *Circula*.

Références

- Abric, Jean-Claude (1976), *Jeux, conflits et représentations sociales*, thèse de doctorat d'État, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Abric, Jean-Claude (1989), « L'étude expérimentale des représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, p. 203-223.
- Boyer, Henri (dir.) (2007), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, tome 3 (*Éducation, école, didactique*), Paris, L'Harmattan.
- Codol, Jean-Paul (1969), « Note terminologique sur l'emploi de quelques expressions concernant les activités et processus cognitifs en psychologie sociale », *Bulletin de psychologie*, n° 23, p. 735-746.
- Denis, Michel (1989), *Image et cognition*, Paris, Presses universitaires de France.
- Domergue, Alain (1997), *Contribution à l'étude des représentations sociales et de leurs transformations au moyen de la méthode d'analyse intégrée : l'auto et l'hétéro attestation du caractère innovant (vs classique) des enseignants du premier degré*, thèse de doctorat, Montpellier, Université Paul Valéry – Montpellier III.
- Flament, Claude (1989), « Structure et dynamique des représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, p. 224-239.
- Grize, Jean-Blaise (1991), « Logique naturelle et représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, p. 152-168.
- Houdebine, Anne-Marie (1994), « Imaginaire linguistique et dynamique langagière : aspects théoriques et méthodologiques », disponible sur http://labo.dynalang.free.fr/article.php3?id_article=159.
- Jodelet, Denise (dir.) (1989), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France.
- Lafont, Robert (1984), « Pour retrousser la diglossie », *Lengas*, n° 15, p. 5-36.
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*, Paris, Archives contemporaines.
- Maurer, Bruno (2014), « Francophonie d'Afrique : quelles idées sur les langues ? », dans Organisation internationale de la Francophonie, *État de la Francophonie dans le monde*, Paris, Nathan, p. 39-69.
- Ninyoles, Rafael (1969), *Conflicte lingüístic valencià*, Barcelone, Edicions 62.
- Ninyoles, Rafael (1972), *Idioma y poder social*, Madrid, Tecnos.
- Vignaux, Georges (1992), *Les sciences cognitives : une introduction*, Paris, La Découverte.



TITRE: ÉTUDIANTS ET APPRENANTS DE CATALAN EN CATALOGNE DU NORD : ÉCHO DU CONFLIT DIGLOSSIQUE ESPAGNOL

AUTEUR(S): THIERRY TREFALT, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 20-42

ISSN: 2369-6761

DIRECTEURS: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9703](http://hdl.handle.net/11143/9703)

DOI: 10.17118/11143/9703

Étudiants et apprenants de catalan en Catalogne du nord : écho du conflit diglossique espagnol

Thierry Trefault, Université Paul-Valéry – Montpellier 3

thierry . trefault @ montpellier . iufm . fr

Résumé : Dans le département des Pyrénées orientales, nombreux sont ceux qui apprennent le catalan, langue régionale aux côtés du français. Cet espace géographique plurilingue se rattache à l'entité plus vaste de la Catalogne, berceau de conflits diglossiques virulents, au cœur de revendications d'autonomie qui secouent le climat politique actuel en Espagne. Cet article rend compte d'une enquête réalisée dans le cadre du projet « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue » (EA 739 Dipralang). Il s'agit de mettre en évidence les représentations du catalan et du français chez les apprenants de catalan, qu'ils soient locuteurs natifs, étudiants à l'université, dans les filières spécifiques ou comme option, ou encore qu'ils se destinent à l'enseigner dans les classes bilingues. Nous faisons l'hypothèse que ces représentations diffèrent en fonction de l'implication dans la diglossie français-catalan et qu'elles sont un écho au conflit linguistique propre à la Catalogne. Pour la vérifier, nous utilisons la méthode d'analyse combinée mise au point par Bruno Maurer.

Mots-clés : représentations des langues ; conflit diglossique ; Catalogne nord

Abstract: In the Pyrénées-Orientales department, many people learn Catalan, the regional language alongside French. This multilingual geographical area is closely linked to the larger entity of Catalonia, the hotbed of vehement diglossic conflicts, at the centre of a struggle for autonomy that has been disrupting the current political climate in Spain. This article reports on a survey conducted within the project “Representations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue” (EA 739 Dipralang). This project aims to highlight different representations of Catalan and French amongst learners of Catalan, whether they are native speakers, university students – either majoring in the language or taking it as an option –, or intending on teaching bilingual classes. We hypothesize that these representations differ depending on the students' involvement in the French-Catalan diglossia, and that they echo a linguistic conflict specific to Catalonia. In order to verify this hypothesis, we will be using the combined analytical method developed by Bruno Maurer.

Keywords: representations of languages; diglossic conflict; North Catalonia

1. Introduction

L'enquête sociolinguistique dont il va être question dans ces pages a lieu au moment où les Catalans de la partie espagnole organisent un référendum pour demander l'autonomie de leur province. De nombreuses manifestations ont précédé cet événement, auxquelles se sont joints des catalans français, solidaires de ces revendications. La culture et surtout la langue catalane tiennent une place de premier plan dans cette demande de reconnaissance, indice que le « conflit diglossique » est une réalité de chaque côté des Pyrénées.

Se pose-t-il cependant dans les mêmes termes ? À première vue non, car l'histoire a fait suffisamment diverger les deux régions, séparées depuis trois siècles et demi et immergées dans deux pays européens, qui suivent l'un et l'autre un développement trop différent pour qu'une comparaison puisse être envisagée. La Catalogne du nord est incluse dans le département français des Pyrénées orientales avec lequel elle se confond pratiquement. Quand on réside dans ce département sans en être originaire, on ressent très vite la singularité et l'identité de cette région, bien circonscrite par deux massifs montagneux, les collines des Corbières au nord et la chaîne de Pyrénées terminant sa course dans la Méditerranée, le tout dominé par les sommets enneigés du Canigou. Les emblèmes de la « catalanité » sont visibles, comme le drapeau à quatre barres sang et or, le Castillet et le Palais des rois de Majorque à Perpignan. La langue catalane y est présente sur tous les panneaux, indiquant les noms de lieux. Mais curieusement, la présence orale du catalan est beaucoup plus discrète dans l'espace public, et il faut tendre l'oreille sur le marché de la Place Cassagne pour percevoir les consonances catalanes.

Cette enquête a été menée par un observateur non-impliqué, non-locuteur du catalan, jetant un regard relativement neuf sur ces problématiques. L'étude sur les représentations des langues va tenter de repérer comment le conflit diglossique très présent en Espagne trouve ou non un écho auprès de ceux qui ont choisi d'apprendre le Catalan en France.

Les groupes cibles de cette recherche sont constitués par des étudiants. Ils sont eux-mêmes résidents dans le département, et peuvent comme l'enquêteur, être détachés ou impliqués dans la diglossie français-catalan. Leurs représentations des deux langues peuvent-elles être semblables ? Existe-t-il une différence d'approche entre ceux qui suivent en licence une option de catalan, et ceux qui se destinent à enseigner dans les écoles bilingues, et qui suivent, à l'intérieur de leur formation initiale d'enseignant du premier degré, un enseignement du catalan, en grande partie en catalan ?

On ne saurait, en commençant cette étude, ignorer le creuset linguistique dans lequel s'opèrent ces choix de cursus universitaire, le contexte sociolinguistique n'étant pas étranger aux motivations et aux représentations des étudiants.

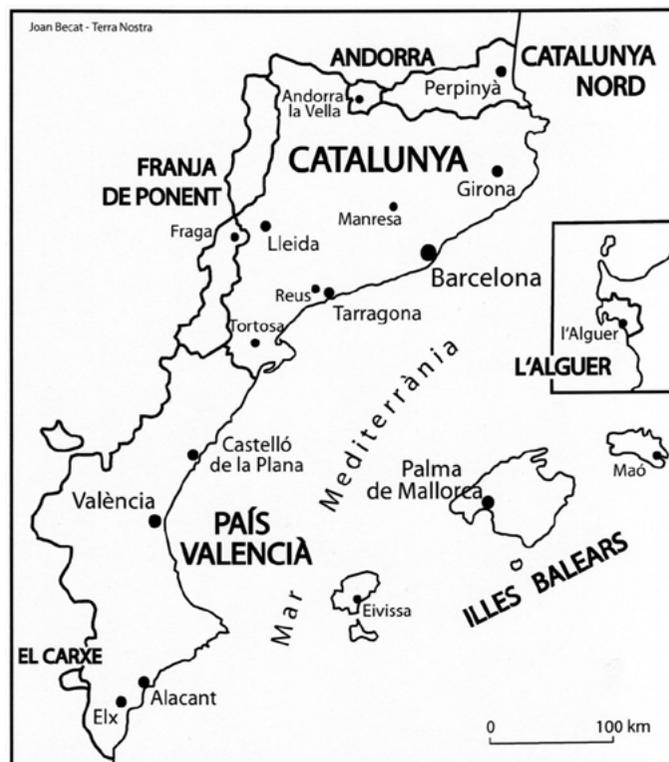
2. Le contexte sociolinguistique

2.1. Des deux côtés des Pyrénées : une histoire et des problématiques différentes

La Catalogne du nord se rattache à une aire géographique plus vaste s'étendant sur 68 000 km², touchant quatre pays européens : la France, l'Espagne, l'Andorre et l'Italie, avec la Sardaigne. La partie française représente donc un peu moins de 6 %, de l'espace géographique de rayonnement du catalan. Dans les deux principaux pays, les histoires nationales font que le bilinguisme régional s'exprime de manière différente dans les deux principaux pays. Mais on ne peut pas réellement comprendre les problématiques françaises sans faire référence à celles qui se sont posées pour le voisin espagnol.

La situation espagnole, le grand public l'a appréhendée récemment grâce à l'écho dans les médias de la consultation qui s'est déroulée au mois de novembre 2014, et qui portait sur l'indépendance de la Catalogne. Plus de deux millions de personnes se sont rendues aux urnes, autour de deux questions enchâssées : « Voulez-vous que la Catalogne devienne un État ? – En cas de réponse affirmative, voulez-vous que cet État soit indépendant ? ». À l'issue du scrutin, non reconnu par le gouvernement espagnol, la réponse était positive à plus de 80 %.

Ce référendum informel est un des aboutissements de plusieurs manifestations de masse qui ont ponctué l'année barcelonaise, tous les 11 septembre au cours des trois années précédentes. Celle de 2012, organisée par l'Assemblée Nationale Catalane, a rassemblé près de 1,5 millions de personnes autour du slogan « Catalogne, prochain État de l'Europe ». Un an plus tard, c'est deux millions de catalans qui forment une chaîne humaine de 400 kilomètres, métaphore de la voie catalane pour l'indépendance. L'année d'après, 1,8 millions de personnes célèbrent la fête nationale de la Catalogne dans les rues de Barcelone, formant une mosaïque d'un « V » géant de « voter » avec les couleurs du drapeau catalan.



Carte 1 : L'aire linguistique et culturelle catalane¹

Ces différents points d'orgue récents rappellent l'histoire mouvementée entre la Catalogne et le pouvoir central espagnol, et les conflits qui l'ont jalonnée. La mémoire collective a fait du Moyen-âge une sorte d'âge d'or, avec le rêve d'un empire pyrénéo-méditerranéen, la « cataloccitanie », ses symboles forts, le drapeau et la croix occitane. Elle retient aussi de manière négative le XV^e siècle, lorsque la Catalogne tombe sous l'autorité castillane, davantage préoccupée du nouveau continent à découvrir. C'est le début d'un repli, qui n'empêchera pas la France et l'Espagne de se disputer cette région, conflits aboutissant à la partition lors du Traité des Pyrénées en 1659, traumatisme vécu de la même manière de part et d'autre de la frontière².

Il faut attendre le XIX^e siècle pour que la Catalogne connaisse un nouvel essor dû à une industrialisation précoce, qui se manifeste par le « catalanisme ». Les partis indépendantistes font accéder la région au statut d'autonomie en 1932, ressuscitant le terme médiéval de « *generalitat* » ; de manière éphémère puisque la guerre civile y met un terme en 1939. Ce n'est qu'en 1978, deux ans après la fin du régime dictatorial et la mort du Général Franco, que la Généralité de Catalogne est rétablie, avec une importante autonomie, renforcée en 2006. Selon le préambule de son statut, la Catalogne est

1. Carte issue du site <http://www.maison-pays-catalans.eu/presentation/la-catalogne-et-les-pays-catalans/>. [Page consultée le 11 avril 2015.]

2. Source : <http://www.tv5monde.com/cms/chaîne-francophone/info/Les-dossiers-de-la-redaction/Espagne.p29527-Espagne-la-victoire-en-trompe-1-il-de-l-independentisme-catalan.htm>. [Page consultée le 22 novembre 2014.]

reconnue nationalité d'Espagne, terme ambigu qui génère des différences d'interprétation et des contestations sur le plan politique. En juillet 2010, le Tribunal constitutionnel récuse les nouveaux statuts comme non conformes à la constitution sur plusieurs points tels que la notion de nation, de justice autonome ou de fiscalité. C'est le détonateur du conflit actuel³.

2.2. La langue : un enjeu central

On comprend que la langue catalane, ciment de cet espace politico-géographique, soit un élément majeur dans cette volonté d'indépendance et de singularité face à un État plus fort ou davantage constitué. Son progrès ou son déclin suit le cours des événements historiques et des évolutions politiques. Lors de la « *Renaixença* » du milieu du XIX^e siècle, le catalan retrouve progressivement son statut de langue officielle. Cette période est marquée par tout un mouvement de défense et de récupération de la langue grâce, notamment à la production littéraire et à l'enseignement. Mais cette renaissance est stoppée par les périodes de dictature, qui feront tout pour faire disparaître le catalan, tout comme le basque ou le galicien. « Sera dénoncée toute personne qui enfreindra l'interdiction de parler toute langue ou dialecte autre que le castillan », est une des mesures du franquisme (Billiez, 2001 : 60).

L'arsenal des actes répressifs se porte sur la vie politique, l'enseignement et les médias d'où le catalan est banni ; les intellectuels sont poursuivis, les collections scientifiques détruites. Tout est fait pour que les Catalans se castillanisent. Cependant le travail de récupération⁴ entrepris auparavant n'avait pas été effectué en vain puisque la résistance du groupe linguistique catalan, associé à sa force économique, a finalement eu raison de cette situation. Depuis 1979, l'article 3 de la loi de normalisation votée par le parlement catalan stipule que : « La langue de la Catalogne est le catalan. Le catalan est la langue officielle de la Catalogne avec le castillan, langue officielle de l'ensemble de l'État espagnol » (Boyer, 1996 : 126).

2.3. La Catalogne : un cas d'école pour la sociolinguistique

Toutes ces menaces existentielles [...] depuis le siècle dernier, provoquent une attitude de solidarité avec le peuple de la part d'un très grand nombre de savants catalans, un engagement dans la pratique de recherche que l'on ne rencontre sans doute que rarement. (Kremnitz, 1980 : 22)

C'est notamment grâce aux travaux des linguistes catalans, notamment Henri Boyer, que le concept de *bilinguisme*, entendu comme simple présence historique de deux langues, a été remplacé par

3. Même référence de site.

4. Notamment l'œuvre de Pompeu Fabra, sous l'impulsion de l'Institut d'études catalanes, qui pose en 1907 les normes du catalan contemporain en publiant les normes orthographiques, la première grammaire normative et le dictionnaire général de la langue catalane.

celui de *diglossie*, plus dynamique car il porte en lui le caractère évolutif et instable inhérent aux situations de conflit. Une langue dominante se développe au détriment d'une langue dominée, l'issue de ce rapport de forces étant le processus de substitution. La situation catalane offre un bel exemple de cette dynamique.

Il y a de vieilles langues écrites depuis le Moyen Âge qui, après une période de "décadence", regagnent du terrain et semblent se trouver sur le chemin de ce qu'on appelle parfois la normalisation ; c'est le cas du catalan. (Kremnitz, 1998 : 2)

L'école catalane de sociolinguistique a également travaillé sur le concept de *normalisation*, processus décrit ainsi par Henri Boyer :

Celle-ci [la langue dominée], grâce à une prise de conscience collective et une politique linguistique efficace, reconquiert les territoires qu'elle a dû céder à sa concurrente (dans la vie publique, l'activité politique, l'administration, les médias, le commerce etc.), c'est-à-dire une extension normale des usages sociaux et officiels de sorte qu'elle ne soit plus seulement utilisée pour les échanges privés. (Boyer, 1996 : 125)

C'est ce qui s'est passé pour le catalan puisque du point de vue de l'éducation et de l'enseignement, la loi précise : « Tous les enfants de Catalogne, quelle que soit leur langue habituelle au début de leur scolarisation, doivent pouvoir utiliser normalement et correctement le catalan et le castillan à la fin de leurs études primaires »⁵.

Les catalanistes, tout comme les occitanistes, ont aussi travaillé sur le rôle des représentations dans le processus de substitution. La réflexion sur les idéologies linguistiques montre que les langues en présence sont perçues comme des langues inégales de par leur nature et leurs vertus intrinsèques, cette inégalité étant compensée au niveau mythique par des qualités attribuées à la langue dominée, qui jouent en quelque sorte le rôle de compensation consolatrice. La langue dominée est la langue du cœur, alors que la langue dominante est celle de l'esprit. Ces représentations typiques des situations de diglossie favorisent le processus de substitution et pas du tout celui de normalisation.

Comment s'effectue la mutation depuis une situation de *diglossie*, ou de *bilinguisme diglossique* à une situation de *bilinguisme neutre* ? Les pratiques langagières passent par « une exacerbation dans l'expression des représentations sociolinguistiques ». En témoigne la signalétique urbaine : « Aussi la rue, les médias, l'école..., sont-ils des lieux où se multiplient les signes d'une inversion de légitimité sur le marché linguistique en Catalogne » (Boyer, 1996 : 130). Ces signes sont moins marqués dans les médias, très peu présents dans la presse écrite, assez peu à la radio. En revanche, la télévision dispose de deux chaînes entièrement en catalan ; le livre catalan aussi se porte bien.

5. Article 14, 14^e alinéa de la « Llei 7/1983 de 18 d'abril, de Normalizació Lingüística a Catalunya ».

Du point de vue des usages individuels, on constate, entre 1975 et 1986, une progression des pratiques orales, davantage dans la compréhension que dans la production. En outre, dans la région de Barcelone, le catalan est vu comme la langue de l'intégration et de la réussite sociale. Savoir parler le catalan est considéré comme un avantage par les populations « immigrées », ce terme désignant aussi des Espagnols d'autres régions.

On peut incontestablement observer une évolution de la situation dans le sens d'un arrêt du processus de *substitution* linguistique hérité du franquisme et un impact de la politique linguistique surtout sur les représentations et les attitudes. [...] Ce que montre à l'évidence l'ensemble des enquêtes, c'est que « le processus de substitution du catalan par le castillan a été freiné », mais que « cela ne signifie pas que le catalan soit sauvé ».

Aujourd'hui, les responsables souhaitent franchir une nouvelle étape dans la normalisation : faire en sorte que le catalan soit la langue *prioritaire* (et non plus seulement *(co)-officielle*). (Boyer, 1996 : 134)⁶

2.4. La situation sociolinguistique de la Catalogne du nord

Même si le français est resté une langue inconnue de la majorité de la population pendant plusieurs siècles, l'isolement de la région a longtemps condamné toute tentative de développement du catalan. Au XVIII^e siècle, « les catalans du nord doivent se faire à leur nouvelle conjoncture d'ultra-midi français, qui petit à petit va essayer de les couper de leurs bases catalanes plus actives : ils se sentent quelque peu loin de tout et de tous mais se débrouillent » (Peytavi Deixona, 2010 : 8). Ni la Révolution française, ni le passage de l'agriculture régionale de l'autarcie à l'économie de marché n'inverseront la tendance. C'est surtout la fin du XIX^e siècle et les lois Jules Ferry qui vont, comme pour beaucoup de langues régionales en France, porter le coup de grâce au catalan.

C'est pour la langue catalane le début de grosses difficultés qu'elle n'avait pas eu à affronter jusque-là ou auxquelles elle avait réussi à faire face. Effectivement, les lois de scolarisation de Jules Ferry (1880-1882) compromettent la pérennisation du catalan jusqu'ici la seule langue parlée par l'écrasante majorité de la population. L'école gratuite, obligatoire et laïque ouvre en quelques générations une brèche immense dans les flancs de la « catalophonie » que les régimes précédents n'avaient même pas su inciser. (Peytavi Deixona, 2010 : 10)

6. Citant Tudela (1986).

Entre 1945 et 1955, on observe un phénomène nouveau : la totalité de la population, classes modestes comprises, adopte le français comme langue familiale. Si jusque-là les gens avaient accepté la répression systématique du catalan par l'école et ses maîtres formés au centralisme – la situation était le même pour toutes les langues minoritaires de l'Hexagone – à partir de ce moment « ils vont assumer eux-mêmes cette persécution au sein de la famille. [...] Le résultat était, pour ce pays, un cas extrême de diglossie : le catalan était relégué aux travaux humbles et au troisième âge. C'était, disait-on une langue pour aller à la vigne » (Verdaguer, 1999 : 29).

Aujourd'hui, les Catalans, enclavés dans ce fond de France, « n'ont pas regardé pendant des décennies en direction de ce Sud catalan défini comme "espagnol" et ressenti comme trop "rouge" ou trop "noir" selon les époques » (Peytavi Deixona, 2010 : 12). L'émergence de l'Europe devenue communautaire et la création de la région Languedoc-Roussillon « ont commencé à faire regarder à nouveau au-delà des Albères. [...] La volonté en hausse de transmettre langue et surtout culture [...] des individus qui transmettent leur culture peut-être moins leur langue, souvent envers et contre beaucoup » (Peytavi Deixona, 2010 : 12).

Et cette culture, les Catalans ont prouvé récemment qu'ils étaient capables de la défendre en s'alliant aux combats de la partie espagnole. « Le processus politique engagé en Catalogne a son influence dans les Pyrénées-Orientales. Le référendum du Sud suscite une motivation nouvelle chez les sympathisants de la Catalogne du Nord », peut-on lire dans le journal *La Clau*⁷. En effet, l'ouverture à Perpignan d'un bureau de vote à Perpignan à la Casa de la Generalitat, délégation du gouvernement catalan, pour recevoir les suffrages des quelque 500 catalans de nationalité espagnole est un prétexte à manifestations. La date du 9 novembre est elle-même symbolique puisqu'elle commémore la sinistre partition de la Catalogne, un 7 novembre de l'année 1659.

Dans l'Indépendant⁸ du lundi 10 novembre 2014, on peut lire que sur 500 inscrits, il y a eu 480 votants. « Et que dire des regards attendrissants des militants catalanistes français, présents toute la journée devant les locaux de la Casa, partagés entre la déception de ne pas pouvoir participer au scrutin et la joie de voir leurs homologues, Catalans du Sud, prendre leur destin en mains ». Pour Christophe, « les catalans ont allumé une mèche. Ils veulent enfin être reconnus, comme un peuple à part entière dans l'Europe. On a déjà un hymne, un drapeau, un parlement. Il ne nous manque qu'un État ».

Par-delà cet engagement culturel et politique, la langue catalane ne fait-elle pas figure de rescapée ?

7. Article paru le 7 novembre 2014 dans *La Clau*, média bilingue diffusé exclusivement sur internet et s'adressant « aux lecteurs sensibles aux modalités modernes de la question régionale et aux enjeux européens ». Source : <http://www.la-clau.net/info/9646/les-evenements-de-catalogne-agitent-perpignan-9646>. [Page consultée le 22 février 2015.]

8. Principal quotidien régional tiré à plus de 60 000 exemplaires.

2.5. La politique des langues en Catalogne du Nord

Considérée depuis la loi Deixonne de 1951 comme une langue pouvant être enseignée à l'école, au même titre que le basque, l'occitan, l'alsacien, le catalan est reconnu depuis 2008 comme langue régionale appartenant au patrimoine de la France, sans pour autant bénéficier d'aucun statut officiel. Cependant, la Région Languedoc-Roussillon a créé un organisme officiel ayant pour mission la promotion de la langue et culture catalane et occitane. Il existe également un Intergroupe Langues et Cultures Régionales au sein du Conseil Régional.

Sur le plan local, la municipalité de Perpignan a promu la langue et la culture catalanes au moyen de différentes actions, comme la création en 1978 du *Centre de Documentació i Animació de la Cultura Catalana* (CEDACC), qui se compose d'une bibliothèque, d'un service de documentation et d'une salle d'expositions. Le CEDACC a récemment augmenté ses activités suite à la création d'un service de catalan et de consultation linguistique, l'organisation de cours de catalan pour les fonctionnaires municipaux et de cours d'adultes, ainsi que des cours de catalan au niveau préscolaire et dans les écoles primaires (1 000 élèves en 1993-1994). Depuis 1981 il décerne des prix annuels de littérature et audiovisuels⁹.

Les données fournies par une enquête récente¹⁰ font état que 49 % des personnes interrogées (environ 140 000 personnes) déclarent savoir parler le catalan, bien que 16 % de celles-ci disent éprouver des difficultés dans l'expression à cause d'un manque de maîtrise. La compétence linguistique augmente de pair avec l'âge : 16 % des 18-24 ans parlent bien le catalan, contre 73 % chez les plus de 65 ans. Dans les communes de moins de 1 000 habitants, 70 % des gens savent parler le catalan, alors qu'ils ne sont que 39 % à Perpignan. L'usage du catalan est beaucoup plus répandu parmi les agriculteurs (72 %) et les retraités (63 %) que dans les autres secteurs sociaux.

En ce qui concerne l'usage, 66 % des catalanophones déclarent parler le catalan souvent, 23 % occasionnellement, 7 % rarement et 3 % ne le parlent jamais. L'usage du catalan est plus fréquent au sein de la famille ou avec les amis (66 %) qu'avec les personnes âgées (37 %) ou lors des échanges courants (37 %). En outre, 61 % de catalanophones considèrent que leur pratique langagière est stable ; 21 % pensent qu'elle régresse et 19 % pensent qu'elle augmente. À l'exception des 18-24 ans, plus on est jeune, et plus on pense que la pratique augmente. Quelque 55 000 personnes déclarent savoir lire le catalan sans difficulté, tandis que les agriculteurs et les étudiants sont les plus nombreux à savoir l'écrire (25 %).

9. Données recueillies sur le site <http://www.uoc.es/euromosaic/web/document/catala/fr/i5/i5.html>. [Page consultée le 16 mai 2014.]

10. Données recueillies sur le site mentionné ci-dessus, faisant probablement référence à l'enquête de l'INSEE de 2002 « Langues régionales, langues étrangères : de l'héritage à la pratique ».

Les collectivités territoriales entretiennent des liens avec la *Generalitat de Catalunya* par le biais d'accords transfrontaliers : le Conseil municipal de Perpignan, pour la promotion et la diffusion de la langue catalane ; le Conseil général des Pyrénées-Orientales et l'Université de Perpignan pour les aspects linguistiques ; la Chambre de commerce et d'industrie pour la réalisation des épreuves du certificat international de catalan. À l'inverse, la *Generalitat* collabore avec les organismes français pour l'élaboration de cours de catalan, l'échange de professeurs, la recherche sociolinguistique et l'élaboration de matériels didactiques, etc. Il existe aussi une convention entre les petites universités de tous les pays de langue catalane, dont celle de Perpignan, afin de décerner des diplômes communs de 3^e cycle¹¹.

2.6. Le catalan au niveau de l'enseignement universitaire

L'Institut franco-catalan transfrontalier (IFCT), situé à la maison du pays catalan, *Casa dels Països Catalans*, compte six enseignants titulaires et 316 étudiants en 2013-2014¹². Cette composante de l'Université Via Domitia de Perpignan (UPVD) organise les enseignements et les diplômes nationaux et des diplômes d'université relatifs aux études catalanes et aux questions transfrontalières licences, licence professionnelle, master, master professionnel, master MEEF, doctorat, certificats de langue catalane.

L'IFCT réunit un Département d'Études Catalanes, chargé des enseignements de licence (licence de catalan et licence professionnelle de traduction-interprétation) et des diplômes d'université, un Service de télé-enseignement de catalan, le SETELCAT, ainsi qu'un Laboratoire habilité, l'ICRESS, Institut catalan de recherche en sciences sociales (Équipe d'Accueil n° 3681), responsable de la mention de master Études européennes et internationales : master recherche Études catalanes et master professionnel de Relations transfrontalières.

L'IFCT bénéficie non seulement des Institutions et collectivités territoriales françaises comme n'importe quel organisme, mais aussi d'entités catalanes ou transfrontalières dont certaines ont un siège au conseil de l'IFCT. Citons entre autres l'*Institut d'Estudis Catalans* (Académie de la langue catalane), dont le siège est à Barcelone et qui travailla à doter la langue de structures stables et de normes orthographiques. Citons encore l'ALPEC (Association pour l'enseignement du catalan), qui a vocation de réunir les enseignants et parents d'élèves des deux pays qui soutiennent l'enseignement bilingue public ou privé.

11. « Le catalan en France », <http://www.uoc.es/euromosaic.html>. [Page consultée le 16 mai 2014.]

12. Source : <https://www.univ-perp.fr/fr/menu/l-upvd/les-facultes-instituts-et-centres/institut-franco-catalan-transfrontalier-ifct-/institut-franco-catala-transfronterer-institut-franco-catalan-transfrontalier-4616.kjsp>. [Page consultée le 22 février 2015.]

La formation des enseignants bilingues s'effectue dans le cadre d'un Master *Métiers de l'éducation, de l'enseignement et de la formation*, au sein de l'ESPE Languedoc-Roussillon. À Perpignan, deux unités de formation se partagent la formation des futurs professeurs du premier et du second degré, l'une à l'UPVD, l'autre à la Faculté d'éducation qui dépend de l'Université de Montpellier.

En ce qui concerne la formation des adultes et la formation permanente, des initiatives ont été mises en place par le GREC, l'*Associació Politècnica*, l'*Escola Catalana*, le *Centre Cultural Català* et le *Centre de Documentació i d'Animació de la Cultura Catalana* (CEDACC) de la Ville de Perpignan ; la filiale d'*Òmnium Cultural* (*Òmnium Cultural Catalunya-Nord*) ; et le *Servei de Llengua de l'Institut Franco-Català* (IFC) de l'Université de Perpignan.

3. Méthodologie contextualisée de l'enquête

3.1. L'entretien exploratoire : une étape décisive

Un entretien exploratoire avec un groupe témoin s'est déroulé à la fin de l'année universitaire précédant le début de l'enquête, au mois de juin, auprès d'étudiants de Master 2, donc en fin de leur parcours de formation, et de ce fait, ils n'étaient pas susceptibles de faire partie de l'échantillon d'enquêtés. Il a eu lieu au début d'un cours, alors qu'ils n'étaient pas prévenus de cette initiative. Sans doute est-il nécessaire de s'y prendre autrement et de bien expliciter la démarche afin de s'assurer de l'assentiment des membres du groupe. Cet entretien m'est apparu assez décevant par son côté très artificiel et très loin de la conversation à bâtons rompus, formule la plus souhaitable. Les étudiants sont restés sur une certaine réserve, se contentant de réponses stéréotypées, d'autant plus que la stratégie de guidage « Pour moi le catalan c'est la langue de... c'est la langue des... c'est une langue qui... » est apparue comme peu favorable à des échanges naturels. J'ai donc doublé cet entretien d'un second, toujours avec des étudiants de catalan, mais sans guidage.

Il a résulté de ces entretiens somme toute très complémentaires, la formulation de quinze items, reprenant sans les trahir le teneur des deux entretiens :

CATALAN : 15 items

1. Une langue menacée, à défendre.
2. Une langue qui ouvre sur l'Europe.
3. Récemment le catalan a profité des réseaux sociaux.
4. C'est une langue romane.
5. Il n'y a pas de loi qui protège le catalan.
6. C'est une langue à part entière, pas un dialecte.
7. C'est une langue parlée surtout en Espagne.
8. Le catalan s'enracine dans la culture familiale.
9. C'est une langue facile à apprendre à l'école.
10. Le catalan retrouve un certain souffle.
11. C'est une langue territoriale liée à une culture.
12. Tout le monde se comprend malgré les dialectes..
13. Le catalan est davantage reconnu en Espagne qu'en France.
14. Sans le Catalan, on ne peut pas connaître l'histoire ou la sociologie de la Catalogne.
15. C'est une langue très riche car elle a beaucoup de dialectes.

FRANÇAIS : 15 items

1. Une langue européenne et internationale.
2. La langue qui a la grammaire la plus horrible du monde.
3. Une langue pratiquée quotidiennement.
4. Une langue bien maîtrisée.
5. Le français, c'est la langue de l'amour.
6. Une langue historique, chargée de culture.
7. La langue des Jeux Olympiques.
8. La langue responsable de la disparition du catalan.
9. C'est la langue des apprentissages.

10. Le français empêche l'apprentissage d'une autre langue.
11. Le français permet d'apprendre la grande littérature.
12. Tout le commerce, tout le tourisme est en français.
13. C'est une langue nécessaire si on veut accéder à la culture.
14. La littérature française exerce un poids sur le Catalan.
15. C'est une base pour traduire en catalan les littératures étrangères.

Dans ces formulations, il y a des affirmations qui sont plus opérationnelles que d'autres dans le cadre d'une étude sur les représentations. Des items tels que « C'est une langue romane » ou bien « c'est une langue parlée en Espagne » sont essentiellement de l'ordre de la définition ou de la constatation et elles ne contiennent pas en elles-mêmes un avis qui puisse être discuté. De même la formule « une langue pratiquée quotidiennement » relève davantage des pratiques individuelles et n'est pas révélatrice de représentations sur la langue. Cependant, il n'est pas apparu nécessaire de supprimer ou remplacer ces items.

3.2. Quel public ?

Lorsqu'on exerce en milieu universitaire, les étudiants sont un public de choix, facilement accessible puisqu'il suffit de mobiliser un petit moment, une vingtaine de minutes au début ou à la fin d'un cours. Si ceux de la Faculté d'Éducation font partie de mon environnement proche, il a fallu le concours d'un collègue de l'Université de Perpignan pour toucher ceux qui sont inscrits dans un cursus comprenant, à des titres divers, un enseignement de la langue régionale. Voici les différents sous-groupes qui composent notre corpus :

(1) Les étudiants de la faculté d'éducation (FdE), inscrits dans un cursus bilingue, qui reçoivent un enseignement spécifique de la langue catalane, mais aussi en langue catalane ainsi que des enseignements sur la didactique des langues et spécialement du catalan. Ils suivent par ailleurs tous les autres enseignements propres au Master « Métiers de l'éducation, de l'enseignement et de la formation (MEEF). Ces étudiants sont presque tous bilingues, au tout au moins ont une connaissance de base du catalan, à défaut d'une véritable pratique. Lors des cours, la langue de communication est, le plus souvent, le catalan mais sans exclusive.

(2) Les étudiants de l'Université de Perpignan (UPVD) ont été répartis en deux catégories : ceux qui, au sein de l'« Institut franco-catalan transfrontalier » suivent la licence et le Master de Catalan ; et ceux qui, à l'intérieur de leur filière, suivent sous forme de langue étrangère ou comme option, un enseignement de la langue catalane. Ceux-ci viennent de tous horizons, y compris de l'étranger, ne sont en général pas catalanophones et leurs motivations peuvent être très diverses. Qui sont ces étudiants non-spécialistes ?

- Les non-spécialistes 1^{ère} année : ce sont en très grande majorité des femmes (82 %) âgées en moyenne de moins de vingt ans, donc de jeunes étudiantes. Elles sont 40 % à déclarer l'anglais et l'espagnol comme première et seconde langue, 24 % à déclarer espagnol et catalan parmi leurs deux premières langues ; la même proportion est locuteur du catalan. Mais il ne s'agit pas là comme cela est pensé initialement à la L1 = langue « maternelle », mais de la première langue étrangère étudiée (ambiguïté de la proposition). Elles suivent des formations principalement en lettres (langues étrangères appliquées – LEA), le catalan constitue leur troisième langue étrangère, sous forme d'option, les autres options étant l'allemand ou le portugais.
- Les non-spécialistes de 2^{ème} année : C'est un public assez semblable, composé en majorité de jeunes étudiantes de vingt ans. Mais les hommes sont un peu plus nombreux en proportion, et ce groupe accueille quatre étudiants plus âgés : 54, 61, 63 et 67 ans. Le répertoire verbal majoritaire est L1 : anglais, L2 : espagnol (même réserve que pour le groupe précédent). Les locuteurs du catalan sont au nombre de cinq. La moitié suit des études de langues étrangères appliquées, le catalan est une option. Une donnée demeure dans l'ambiguïté : ceux qui déclarent le catalan en L1 ou L2 sont-ils locuteurs habituel de cette langue, ou la mentionnent-ils parce qu'elle fait partie de leur cursus universitaire en première ou seconde langue étudiée ?

(3) Le dernier groupe à avoir été interrogé n'est pas constitué d'étudiants mais d'adultes concernés par la pratique ou l'apprentissage du catalan. Le questionnaire a été transmis par une étudiante de la FdE aux parents d'élèves d'une école bilingue de Perpignan, alors qu'elle s'y trouvait en stage. Douze personnes ont répondu, onze d'entre elles sont des femmes, l'âge moyen de cet échantillon est de 48 ans. Tous sont francophones, même si trois ne déclarent pas le français comme langue « usuelle » mais le catalan, et deux mentionnent leur bilinguisme français/catalan. Huit de ces personnes déclarent pratiquer le catalan, et cinq d'entre elles sont aussi locuteurs de l'espagnol. Cependant, trois d'entre elles seulement se déclarent explicitement apprenant de catalan, les autres n'ayant pas renseigné cette rubrique.

3.3. Méthodologie du questionnaire

Les étudiants de la FdE ont rempli le questionnaire en ma présence. Pour l'UPVD, j'ai reçu le concours de M. Baylac qui a diffusé le questionnaire auprès de ses étudiants et a pris le soin d'en expliciter la démarche, contrôler la passation et collecter les réponses au moment de chacun de ses cours¹³. Les questionnaires ont été complétés avec beaucoup de sérieux, et en respectant les consignes de notation. Quelques réponses seulement ont été écartées car la procédure n'avait pas été comprise.

13. Je remercie chaleureusement M. Ala Baylac d'avoir pris de son temps pour que l'enquête soit largement diffusée. Je remercie aussi ma collègue de la FdE professeur de catalan, Mme Rita Peix pour ses conseils bibliographiques et les discussions informelles sur le sujet.

En tout, 174 personnes ont répondu à l'enquête : 32 étudiants de filière catalane, 15 de la faculté d'éducation se préparant au métier d'enseignant au sein du Master MEEF, filière bilingue ; 24 de l'UPVD suivant une licence de catalan : 9 en L1, 10 en L2 et 5 en L3. 55 étudiants « non-spécialistes » de 1ère année, inscrits à l'UPVD en option catalan. 29 étudiants « non-spécialistes » de 2ème année, inscrits à l'UPVD en option catalan et 12 parents d'élèves.

Comment saisir les résultats ? Il est apparu préférable de distinguer d'une part les étudiants suivant un cursus universitaire bilingue, en catalan et français, avec des enseignements en catalan, en principe catalophones en langue première ou seconde, des autres étudiants ayant ajouté le catalan dans leurs matières enseignées. En effet leur position par rapport à la langue, ainsi que leurs représentations devraient être différentes et on les imagine dans une position plus impliquée, voire militante par rapport à une langue qui leur appartient et qui demeure minorée. Les étudiants de la FdE ont été dans un premier temps intégrés au corpus des bilingues ; l'année suivante, l'enquête concernant 15 étudiants de master 1 a fait l'objet d'un traitement à part.

Cinq saisies ont donc été effectuées, la première concernant les étudiants catalophones, qu'ils soient de la FdE ou de l'UPVD, la seconde les étudiants UPVD « non spécialistes » suivant une option en catalan en M1, la troisième les étudiants de même catégorie suivant un Master 2^e année ; la quatrième concernait les étudiants de la FdE et la cinquième le groupe des parents d'élèves.

4. Résultats et analyse de l'enquête

Cette analyse s'effectuera en deux temps. Une première analyse sera réalisée à partir de la comparaison entre les résultats de deux groupes seulement, sur cinq. Il s'agit :

- des étudiants des filières catalanes (UPVD et FdE confondus), année 2013-2014,
- des étudiants « non-spécialistes » de l'UPVD, année 2013-2014.

Cette comparaison est en elle-même déjà assez significative. Elle sera affinée par l'analyse des graphiques des étudiants de la FdE, puis des apprenants adultes du catalan.

Bien que la même enquête ait été menée conjointement avec les mêmes publics au sujet du français, ce sont principalement les représentations du catalan qui seront le sujet central de cette analyse.

4.1. L'enquête sur le catalan

Observation des deux graphes des étudiants de l'UPVD (non-spécialistes et filières) :

Ce qui apparaît manifeste sur le graphe des étudiants catalophones, c'est l'item 6 « Une langue à part entière, pas un dialecte », qui apparaît sur le tableau sous sa forme résumée « véritable langue ». Le couple consensus/adhésion est fort (1,47 ; 0,089), ce qui montre que beaucoup de ces étudiants ont choisi cette affirmation comme très représentative pour le catalan. La reconnaissance du statut de leur langue semble donc très importante.

Dans ce qui apparaît comme un trio de tête, on trouve l'affirmation 11 « C'est une langue territoriale, liée à une culture », apparaissant sur le graphe sous la forme abrégée « Terroir, culture », ainsi que l'item 1 « Une langue menacée, à défendre ». Il convient d'inclure cette dernière, bien qu'elle ne fasse pas partie de la couronne centrale (0,91 ; 0,078), parce qu'elle est bien détachée de la position des autres items.

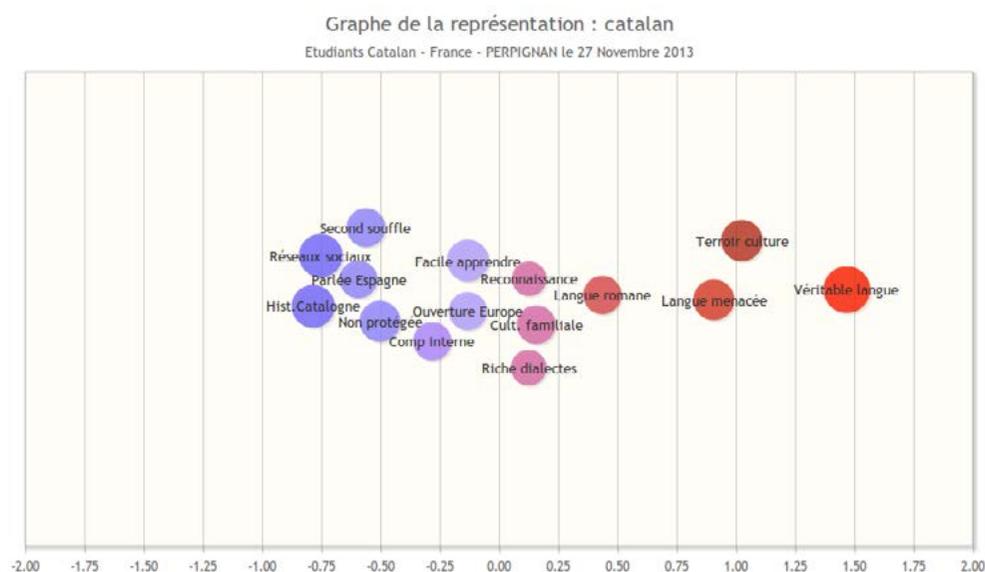
Très différent apparaît le graphe des étudiants UPVD non-spécialistes de Master 1. D'abord il n'apparaît pas d'adhésion très marquée. Un groupe de six items ne dépasse pas le score 1,00. On y retrouve, à peu près à la même place l'affirmation 11 « langue territoriale... », indice d'adhésion égal à 1,00, mais les deux autres affirmations, 6 et 1, sont à une place bien différente, 0,49 pour la première et 0,13 pour la seconde. Le fait que le catalan soit une véritable langue, et qu'elle puisse être menacée ne remportent qu'une adhésion faible et ne font guère consensus. On remarque chez les étudiants non-spécialistes de M2 une différence notable dans les indices d'adhésion de ces deux mêmes items 6 et 1 (respectivement 0,9 et 0,31), ce qui tendrait à montrer qu'au fur et à mesure de son apprentissage le rapport à la langue évolue dans le sens d'une meilleure conscience de son statut, ainsi que de la nécessité d'agir pour sa défense et sa préservation.

Au sujet de l'item 11, « Une langue territoriale, liée à une culture », il se peut que cette proposition, dans la formulation adoptée ait été comprise différemment suivant les groupes, les uns étant sensibles à l'aspect culturel, donc une certaine forme de rayonnement, alors que les autres auraient adhéré au fait que le catalan soit très circonscrit à un terroir, une aire géographique qui limite son usage. En tous cas cette proposition peut être mise en opposition avec les deux items qui traduisent un rayonnement du catalan, une extension hors des frontières géographiques que sont les propositions suivantes « une langue qui ouvre sur l'Europe » et « récemment cette langue a profité des réseaux sociaux ». Ces items obtiennent des notes négatives de la part des deux groupes étudiants non-spécialistes de M1 et M2 confondus.

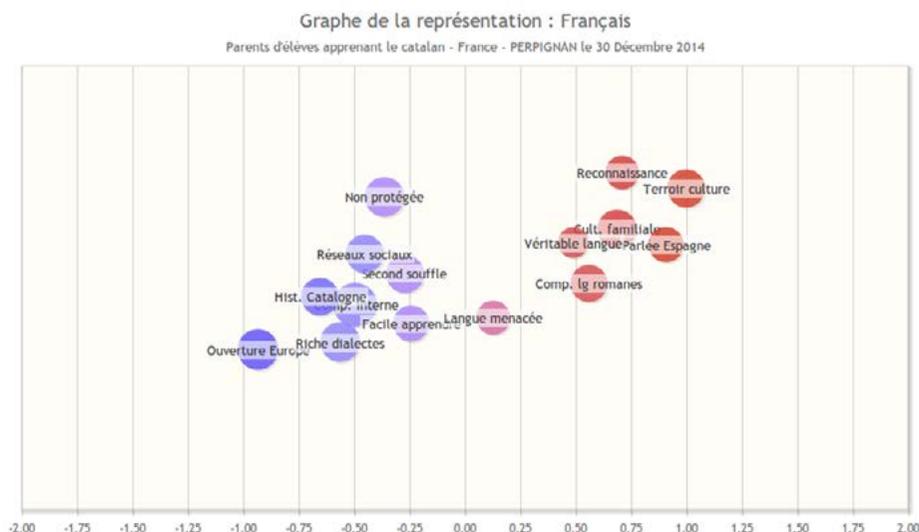
Plusieurs items représentent un consensus négatif de la part de l'ensemble des groupes. Il s'agit de l'item 10 « une langue qui retrouve un certain souffle », l'item 5 « Il n'y a pas de loi qui protège le catalan » et l'item 14 « Sans le Catalan, on ne peut pas connaître l'histoire ou la sociologie de la Catalogne ». L'item 5 peut être rapproché d'une manière paradoxale avec l'item 1 « langue me-

nacée ». Le fait que la langue soit perçue comme menacée n'indique pas qu'il n'existe pas de lois pour la protéger. Tout au moins la question de la protection n'apparaît pas comme une affirmation qui recueille l'adhésion. Pour ce qui est de l'item 14, la formulation peut ne pas apparaître comme pertinente, même pour un catalophone, sans doute parce que l'histoire ou la sociologie de la région ne passe pas exclusivement par la connaissance de la langue.

D'autres affirmations se situent dans la zone médiane, ni forte adhésion, ni fort consensus. Il s'agit par exemple de l'item 3, « Récemment le catalan a profité des réseaux sociaux ». Cette proposition émanant du groupe témoin des étudiants de la FdE n'a pas été valorisée ni par les catalophones, ni par les non-spécialistes. Il en est de même pour l'item 12 « Tout le monde se comprend malgré les dialectes », ainsi que l'item 15, « C'est une langue riche qui a beaucoup de dialectes », malgré un rejet un peu moins faible pour cette affirmation de la part des catalophones. La facilité d'apprentissage « Une langue facile à apprendre à l'école » (item 9), se situe dans les valeurs négatives sauf pour les étudiants non-spécialistes de seconde année, mais avec un score d'adhésion faible. Quant à l'affirmation 7, « c'est une langue parlée surtout en Espagne », elle est davantage de l'ordre de la constatation que de la représentation. Cependant le score est franchement négatif pour les catalophones et très positif pour les étudiants non-spécialistes. Simple affirmation pour ces derniers, peut-être est-elle davantage source de friction pour les premiers en raison du clivage régional Catalogne/Espagne qui cristallise les rivalités de langue.



Graphe 1 : Représentation du catalan chez les étudiants des filières catalanes



Graph 2 : Représentation du catalan chez les étudiants non spécialistes

L'observation des résultats des enquêtes menées auprès des autres groupes permettent s'affiner cette analyse. Le graphe des étudiants non spécialistes de la deuxième année de Master diffère peu de celui des étudiants de Master 1. En revanche, celui des étudiants de l'IUFM ressemble fort à celui des étudiants des filières catalan ; les deux sont comparables à celui des parents d'élèves.

L'observation du seul item 6, « Une langue à part entière, pas un dialecte », est assez révélatrice. En effet, non seulement le couple adhésion/consensus diffère d'un sous groupe à l'autre, mais de plus il semble évoluer en fonction d'un critère qu'on pourrait appeler le « degré d'implication dans les études du catalan ». On peut repérer cette évolution à l'aide du tableau suivant :

Tableau 1 : Résultats pour l'item 6

Item 6 « Une langue à part entière, pas un dialecte »	Score d'adhésion	Score de consensus
1 - UPVD – Étudiants non-spécialistes – 1 ^{ère} année	0,49	0,062
2 - UPVD – Étudiants non-spécialistes – 2 ^{ème} année	0,9	0,072
3 - Faculté d'Éducation – Master 1 – MEEF	1,29	0,082
4 - UPVD – Filières catalanes	1,47	0,089
5 - Parents d'élèves et apprenants catalan*	1,83	0,187

* Le petit nombre d'enquêtés rend les résultats moins significatifs.

En ce qui concerne les deux autres items remarquables dans la couronne centrale pour les étudiants catalanistes, ils suivent une évolution similaire. Cela est vrai surtout pour l’item 1, « Une langue menacée, à défendre », un peu moins pour l’item 11, « C’est une langue territoriale, liée à une culture » :

- Item 1. 1 : (0,13 ; 0,069) – 2 : (0,31 ; 0,069) – 3 : (0,47 ; 0,069) – 4 : (0,91 ; 0,078) – 5 : (0,58 ; 0,072)
- Item 11. 1 : (1,00 ; 0,077) – 2 : (0,93 ; 0,07) – 3 : (0,88 ; 0,066) – 4 : (1,03 ; 0,079) – 5 : (0,67 ; 0,076)

Pour ce qui est des items recueillant les scores adhésion/consensus les plus bas, visualisables sur les graphes par la couleur bleue, les différents groupes sont à peu près d’accord pour choisir comme propositions « qui paraissent le moins bien évoquer le catalan », les affirmations suivantes, ici évoquées de manière abrégée : 2, ouverture vers l’Europe ; 3, réseaux sociaux ; 5, non protégée ; 9, facilité d’apprentissage ; 10, second souffle ; 12, intercompréhension interne ; 13, reconnaissance ; 14, histoire de la Catalogne ; 15, riche de ses dialectes.

4.2. Les résultats de l’enquête sur le français (tous les sous-groupes)

Les réponses sont davantage homogènes entre les groupes, que pour le catalan. Pour chacun on trouve dans les items de tête, témoignant d’un bon score d’adhésion et de consensus les trois affirmations suivantes :

- une langue européenne et internationale (item 1)
- la langue pratiquée quotidiennement (item 3)
- une langue historique, chargée de culture (item 6).

Ensuite, viennent les affirmations liées à la difficulté de la langue, ce sont les items 2, « La langue qui a la grammaire la plus horrible du monde », l’item 4 « Une langue bien maîtrisée », relevant plutôt des compétences individuelles que des représentations, et l’item 11 « Le français permet d’apprendre la grande littérature ». Ce sont des caractéristiques généralement attribuées à une langue majoritaire ou dominante, et elles expriment des représentations souvent attribuées à la langue française.

On trouve également une grande homogénéité en ce qui concerne les affirmations qui recueillent le moins d’adhésion. Le critère d’exclusion, exprimé par l’affirmation « Le français empêche l’apprentissage d’une autre langue » (item 10) est massivement rejeté, du moins dans cette formulation. Il obtient même un fort consensus négatif de la part des étudiants non-spécialistes de 2^e année. Cela semble contredire le fait qu’on attribue souvent à la langue française et à sa complexité, les difficultés éprouvées par beaucoup de français d’accéder à l’apprentissage d’une langue étrangère. De même la proposition de la pression qu’exercerait le français sur le catalan en matière de littérature « La littérature française exerce un poids sur le Catalan », (item 14) n’obtient pas d’adhésion. Dans le même ordre d’idée, l’expression « langue responsable de la disparition du catalan » (item 8) est unanimement rejetée, et en tout cas se situe dans les choix négatifs. Enfin dans les items qui remportent

très peu l'adhésion des trois groupes on trouve les affirmations suivantes : « la langue de l'amour » (item 5), « la langue des Jeux Olympiques » (item 7) et « Tout le commerce, tout le tourisme est en français » (item 12), ainsi que « c'est une base pour traduire les littératures étrangères » (item 15).

En ce qui concerne le français, on ne remarque pas de différence particulière entre les représentations des locuteurs catalans et les étudiants non-spécialistes. Pas de changements notables pour ce qui est des autres sous-groupes.

Ces résultats posent question si on essaie d'établir des liens entre les enquêtes sur le français et celles du catalan, menées auprès, rappelons-le, des mêmes personnes. Si les choix formulés à propos du catalan divergent, notamment en fonction du degré d'implication ou familiarité ou connaissance de la langue, celles concernant le français sont assez semblables. Pour les catalophones, la question de la reconnaissance d'une véritable langue dans une situation précaire semble importante, mais si la langue semble menacée et ce n'est en apparence pas par la langue française, ce que contredisent les faits historiques. Le français semble ne pas exercer de pression, ni par le rayonnement de sa littérature, ni par sa présence comme langue de scolarisation, ni par la complexité de son apprentissage.

5. Conclusion

À l'issue de cette première enquête sur les représentations des apprenants français de catalan quelques conclusions peuvent être annoncées. Plus on est familier de la langue, locuteur natif, résident dans la région, impliqué dans une démarche professionnelle de futur enseignant, étudiant des filières catalanes, parents d'élèves des écoles bilingues ou apprenant adulte sur motivation personnelle, plus le statut positif et valorisé de la langue catalane va s'exprimer.

Tout apprenant quel qu'il soit a conscience de la précarité de la langue et de la nécessité de la défendre. Mais contre quelle menace, contre quel adversaire ? Est-ce la langue française ? Cela ne ressort pas des résultats de cette enquête puisque les affirmations qui décrivent l'aspect glottopha-gique du français sont peu prises en compte : elles sont plutôt rejetées, mais avec un consensus faible. Serait-ce alors le castillan ? L'histoire de la diglossie montre à quel point le conflit a été lourd d'implications politiques, et à quel point dans l'Espagne actuelle, la langue est au cœur des mouvements de revendication identitaires et indépendantistes. On sait aussi la solidarité qui existe entre la catalogne et sa partie septentrionale ; on sait enfin la conscience de tout locuteur du catalan éprouve envers l'appartenance à un espace géographique et culturel vaste, ce qui se traduit d'ailleurs par la place consensuelle de l'affirmation qui ancre le catalan dans un territoire et l'enracine dans une culture, partagée.

Ce sont donc bien les termes d'un conflit diglossique qui s'expriment ici, mais de manière atténuée. Il apparaît comme le témoin ou l'écho d'un conflit à la fois très proche et plus sévère. Le processus de normalisation, bien qu'ayant suivi des étapes comparables dans le temps, avec la situation espagnole, se pose pourtant en termes différents. Si l'on peut parler du catalan comme d'une langue res-

capée on constate que sa renaissance passe assez peu par un usage oral dans les pratiques sociales, notamment dans l'espace public. Elle est surtout le fait d'une participation aux symboles culturels régionaux, dont la transmission patrimoniale est très forte. Ceux qui apparaissent motivés par la défense de cette langue sont en définitive ceux qui la redécouvrent, et qui parfois militent au point de vouloir l'enseigner, la transmettre. Néanmoins, la plupart des locuteurs de cette grande langue transfrontalière conservent le sentiment d'appartenir à un espace que la barrière des Pyrénées ne saurait fractionner.

Références

- Billiez, Jacqueline (2001), *Sociologie du langage*, notes de cours, Grenoble, Université Stendhal – Grenoble 3, p. 58-69.
- Boyer, Henri (1986), « Diglossie : un concept à l'épreuve du terrain », *Lengas*, n° 20, p. 21-54.
- Boyer, Henri (1987), « Sociolinguistique et politique linguistique, l'exemple catalan », *Études de Linguistique Appliquée*, n° 65, p. 68-88.
- Kremnitz, Georg (1980), « Démarches et particularités de la sociolinguistique catalane », dans Bernard Gardin et Jean Baptiste Marcellesi (dir.), *Sociolinguistique : approches, théorie, pratiques. Actes du colloque de Rouen*, tome 1, Paris, Presses universitaires de France, p. 21-23.
- Kremnitz, Georg (1998), « La recherche (socio)linguistique en domaine occitan », *Bulletin de l'Association Internationale d'Études Occitanes*, n°s 2-3, p. 21-54.
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode combinée, nouvel outil d'enquête*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Peytavi Deixona, Joan (2010), « Une histoire de la Catalogne du nord : réflexion sur le parcours millénaire de la catalanité », *Collectiu OLIBA : connaître et comprendre la Catalogne*, disponible sur http://oliba.catnord.cat/?page_id=43. [Page consultée le 11 novembre 2014.]
- Tudela, Joan (1986), *El futur del català : una radiografia sociolingüística*, Barcelona, Publicacions El Mon.
- Verdaguer, Pere (1999), *Grammaire de la langue catalane : les origines de la langue*, Barcelone, Curial.



TITRE: REPRÉSENTATIONS DES LANGUES ET DES IDENTITÉS : LE CAS DE LA DIASPORA SERBE AU SUD DE LA FRANCE

AUTEUR(S): KSENIJA DJORDJEVIĆ LÉONARD, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 43-61

ISSN: 2369-6761

DIRECTEURS: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9695](http://hdl.handle.net/11143/9695)

DOI: 10.17118/11143/9695

Représentations des langues et des identités : le cas de la diaspora serbe au sud de la France

Ksenija Djordjević Léonard, Université Paul-Valéry – Montpellier 3
ksenija . leonard @ univ-montp3 . fr

Résumé : Nous proposons d’interroger, dans cette contribution, les représentations sociolinguistiques des immigrés issus de la diaspora ex-yougoslave, installés au sud de la France, qui vivent au quotidien le contact entre la langue maternelle (langue de la maison ou de l’environnement familial) et le français (langue de l’environnement social). Les réflexions que nous proposons ici s’insèrent dans le projet « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue » (EA 739 Dipralang). Notre étude de cas permet d’explorer les frontières de ce projet (langues de migration plutôt que langues minoritaires d’implantation historique) et le rôle des représentations sociolinguistiques dans la structuration des identités de leurs locuteurs.

Mots-clés : représentations des langues ; identités ; France ; diaspora serbe ; langue serbe ; langue française

Abstract: This article deals with the following research question: how do migrants from the Yugoslavian diaspora settled in Southern France and constantly involved in dual communication (use of Serbian and French at home, use of French only in social settings) convey their sociolinguistic attitudes? It is part of a broader project, “Language and Identity in the Mediterranean in multilingual settings” (EA 739 Dipralang). Our case study addresses crucial issues from this project on minority languages that resort to migration rather than to historical heritage. We also explore to what extent sociolinguistic attitudes interfere with the shaping of migrant identity, in Southern Europe.

Keywords: representations of languages ; identities ; France ; Serbian diaspora ; Serbian language ; French language

1. Introduction

Nous proposons d'interroger, dans cette contribution, les représentations sociolinguistiques des immigrés issus de la diaspora ex-yougoslave, installés au sud de la France, notamment dans l'Hérault et les Bouches-du-Rhône. Nous nous concentrerons sur les locuteurs du serbe, installés dans ces deux départements, qui vivent au quotidien le contact entre – au minimum – deux langues : la langue maternelle (langue de la maison ou de l'environnement familial) et le français, langue de l'environnement social.

Notre corpus sera composé d'éléments de discours recueillis auprès de trois générations d'ex-Yougoslaves : ceux installés dans la région depuis plusieurs décennies, ceux arrivés après l'éclatement du pays, et ceux qui sont nés en France¹, de parents serbes. Même si ces trois catégories de locuteurs se distinguent souvent par la compétence linguistique (aussi bien en langue maternelle qu'en français), par la relation aux langues constitutives de leur répertoire linguistique et par le rôle que jouent ces langues dans leur construction identitaire, dans cette étape du travail nous les réunirons dans un seul et même corpus : les immigrés serbes (1e et 2e génération), de langue maternelle serbe, ayant une compétence satisfaisante ou très satisfaisante (locuteurs bilingues) en français, langue du pays d'accueil.

Les réflexions que nous proposons ici s'insèrent dans le projet « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue », développé à l'Université de Montpellier 3, par Bruno Maurer, en 2013. Ce projet, s'insérant dans l'axe « Construction des altérités culturelles et des sociétés plurielles en Méditerranée », qui a bénéficié du soutien de la MSH de l'Université de Montpellier 3, s'est proposé d'explorer, durant deux années (2013-2014), les représentations des langues et des identités dans un certain nombre de territoires méditerranéens (France, Italie, Algérie, Croatie), à travers le rapport dominant/dominé, ou majorité/minorité. Notre étude de cas permet d'explorer les frontières de ce projet (langues de migration plutôt que langues minoritaires d'implantation historique) et le rôle des représentations sociolinguistiques dans la structuration des identités de leurs locuteurs. On sort ici du cadre d'une diglossie classique pour intégrer de multiples dimensions qui structurent la biographie langagière et l'identité du locuteur, aussi bien historiques que sociales ou psychologiques.

2. Approche théorique des représentations sociolinguistiques

La principale notion mobilisée dans cette étude de cas est la notion de *représentation*. Pour définir ce concept, il faut prendre en compte les apports de toutes les disciplines qui se le sont approprié. On pourrait rappeler ici aussi bien la réflexion sur le plan philosophique menée par E. Kant, que l'op-

1. Nous nous éloignons ici délibérément de la définition classique d'*immigré* (dans le contexte français : personne née à l'étranger, mais habitant en France).

position entre les représentations individuelles et collectives du sociologue E. Durkheim, ainsi que l'apport que constituent les travaux du psychologue S. Moscovici, qui a eu le mérite de mobiliser tout un courant de recherche sur les représentations – en ce qui le concerne, essentiellement sociales, qui a dépassé, depuis, les limites de sa discipline. De nos jours, la notion de représentation intéresse et interpelle la plupart des sciences humaines, au point que certains pourraient se demander si « du fait de son appartenance à tous les savoirs » (Mannoni, 2012 : 6), cette notion ne risque pas d'être considérée comme floue et atomiste. À l'instar de D. Jodelet, nous la définirons comme « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet, 1998 : 36).

Les représentations sociolinguistiques sont « une forme de représentations sociales » (Boyer, 2001 : 41), élaborées socialement et partagées par les membres d'une communauté. Il s'agit d'un mode spécifique de connaissance, composé d'un ensemble d'informations, opinions et croyances, qui permettent de comprendre comment les individus se représentent les uns les autres à travers leurs langues. Pour le sociologue P. Bourdieu, la langue, le dialecte ou l'accent sont, entre autres, « l'objet de *représentations mentales*, c'est-à-dire d'actes de perception ou d'appréciation, de connaissance et de reconnaissance, où les agents investissent dans leurs intérêts et leurs présupposés » (Bourdieu, 1980 : 65). À travers nos langues, nous nous construisons une facette de notre identité, celles des autres nous permettent de les catégoriser : il s'agit d'un processus de construction, ou d'un champ de construction permanent de la relation à soi et aux autres.

Pour cerner les représentations relatives aux langues, de soi et de l'Autre, on peut passer par le recueil des discours épilinguistiques au sein d'un groupe, porteurs des images que les locuteurs se font des langues et des pratiques langagières effectives, et qui vont au-delà des perceptions individuelles qui découlent de la conscience propre de chaque individu. En sociolinguistique, l'objectif de ce type de questionnements et d'études est évident, dans la mesure où « les images associées aux langues se présentent comme des témoins de la manière dont sont perçues les situations sociales » (Moreau, 1990 : 407). En ce qui concerne notre corpus, nous faisons l'hypothèse qu'elles jouent un rôle important dans les relations sociales qu'entretiennent les immigrés serbes avec les locuteurs de la langue du pays d'accueil, en opposant de façon nette l'*utile* à l'*agréable*, la langue nécessaire à l'intégration à la langue chère au cœur. En partant du principe qu'elles « ne peuvent avoir de sens [...] que dans la mesure où, [...], elles sont « en accord » avec le contexte socioculturel ou politico-social dont elles sont contemporaines » (Mannoni, 2012 : 87), nous proposerons, dans ce qui suit, quelques considérations socio-historiques et linguistiques, afin de situer le groupe observé dans le contexte français actuel, avant de nous pencher sur les représentations sociolinguistiques de ce même groupe.

3. Considérations socio-historiques et linguistiques sur la diaspora serbe en France

Le serbo-croate fait partie des « langues de France » ou du moins des « langues en France »² dans le grand recensement intitulé *Histoire sociale des langues de France*, publié en 2013 par un collectif d'auteurs³. Ce recueil a le mérite de réunir les langues minoritaires autochtones, les langues d'outre-mer ainsi que les langues de l'immigration, ancienne ou récente, sans assise géographique précise. C'est dans cette troisième catégorie qu'il convient de classer le serbo-croate, ou le serbe⁴. Ce type de publications est d'autant plus important qu'on manque de données (ethniques et linguistiques) sur les différentes communautés de diaspora en France. Si les dynamiques migratoires sont bien connues, les statistiques précises pour chaque groupe d'immigrés, à travers l'histoire, restent rares⁵, et les études sociolinguistiques sont, sur ce point, déficitaires.

Traditionnellement terre d'accueil, la France a connu plusieurs vagues d'immigration, surtout depuis la Révolution, lorsqu'elle s'est forgé l'image du pays de la liberté, de la tolérance et des droits de l'homme. Le contexte actuel en France nous montre l'image d'une immigration provenant essentiellement de l'Afrique et du Moyen-Orient, pour des raisons économiques ou géopolitiques, dans un contexte d'hégémonies postcoloniales. Or, à une époque, somme toute pas si lointaine (début ou milieu du XX^e siècle), l'immigration était avant tout européenne, et de surcroît davantage choisie que subie (besoin de main-d'œuvre pour industrialiser et/ou reconstruire le pays). Au début du XX^e siècle, creusant les inégalités entre les pays riches et les pays pauvres, la révolution industrielle a créé des besoins nouveaux, essentiellement au nord et à l'est du pays. On y accueille des étrangers, souvent en dehors des quartiers résidentiels, pour travailler dans l'industrie lourde et dans les mines.

2. Aux langues de France, outre les langues de la France métropolitaine et des départements et territoires d'outre-mer et les langues non territoriales, pratiquées depuis fort longtemps, comme le romani ou le judéo-espagnol, ou encore celles arrivées plus récemment, comme l'arabe maghrébin ou le berbère (Kremnitz, 2013 : 36), on peut opposer les langues en France, très nombreuses : toutes les langues de l'immigration parlées sur le territoire français feraient partie de cette dernière catégorie.

3. Le terme qui est utilisé dans cet ouvrage de référence est celui de *serbo-croate*. Il se justifie encore, dans le domaine linguistique, étant donné l'intercompréhension entre les différentes langues issues du serbo-croate. Sur le plan politique, il convient désormais cependant de parler de serbe, croate, bosnien et monténégrin.

4. Les autres langues de l'immigration qui figurent dans le recueil sont : allemand, anglais, catalan, espagnol, grec, italien, polonais, portugais, roumain, russe, turc, ukrainien, malgache, araméen, persan, tamoul, créole mauricien, créole haïtien, les langues africaines et les langues chinoises. De cette liste sont exclues les langues de France métropolitaine non territoriales, comme l'arabe dialectal, dans toute sa diversité interne, sans doute la principale langue d'immigration sur le sol français. Elles bénéficient d'un traitement à part dans ce recueil collectif.

5. Certes, on peut avoir accès à certaines informations à travers les statistiques publiées par l'INSEE (www.insee.fr), dans la rubrique « étrangers-immigrés », mais celles-ci ne se prêtent pas à une étude sur les immigrés serbes dans la mesure où cette population se trouve dans la rubrique « autres pays d'Europe ». Par ailleurs, en 1999, a été réalisée la grande enquête « Famille » (auprès d'un échantillon représentatif de 380 000 personnes), qui a mis en lumière la présence importante d'autres langues que le français dans le cadre familial. En ce qui concerne le serbo-croate, beaucoup de personnes interrogées ont déclaré que leurs deux parents s'adressaient à elles dans cette langue au quotidien durant leur enfance (Héran *et al.*, 2002).

Une autre vague viendra après la Seconde Guerre mondiale, et s'échelonna durant les « Trente Glorieuses ». À cette époque, les immigrés qualifiés seront invités à participer notamment au développement de l'industrie automobile, du secteur du bâtiment et des travaux publics. La France signe même un accord de main d'œuvre en 1965 avec la Yougoslavie. Les moins qualifiés travaillent dans des secteurs moins visibles, mais également très demandeurs de main d'œuvre, comme, par exemple, le secteur du textile : « Au XX^e siècle le quartier du Sentier, à Paris, a vu ainsi se relayer immigrants juifs et arméniens, yougoslaves, puis turcs et pakistanais » (Noiriel, 2002 : 19). En effet, les immigrés yougoslaves se fondaient très rapidement dans le paysage socio-économique français de l'après-guerre. La plupart d'entre eux envisageaient de retourner au pays, après la vie active. Généralement bien intégrée, cette population ne se caractérisait pas pour autant par une maîtrise optimale de la langue du pays d'adoption, apprise « sur le tas », dans l'interaction avec leur nouvel environnement social et professionnel. Cependant, la pratique de celle-ci était perçue comme une nécessité, pour leur garantir la sécurité d'emploi, et comme une fierté, preuve de leur capacité d'adaptation. Parallèlement à cette immigration économique, la France a connu également une immigration politique venant de l'ex-Yougoslavie. Les deux populations coexistent ainsi sur le sol français, sans se fréquenter intensément pour autant. Elles seront rejointes par une nouvelle vague d'immigrés, après les guerres de l'ex-Yougoslavie, dans les années 1990, qui ont provoqué le départ d'un grand nombre de jeunes, souvent diplômés, vers les pays occidentaux. Ceux-ci se caractérisent par une véritable volonté d'intégration qui les pousse souvent à rester en dehors du « milieu yougo ». Il ne faut pas oublier aussi les réfugiés, sans ressources, qui ont fui les zones de guerre à la même époque.

Ces nouvelles vagues d'immigration ont emporté avec elles des divisions qui avaient contribué à l'éclatement du pays commun, si bien qu'aujourd'hui en France, on a remplacé les associations et les institutions yougoslaves par leurs équivalents serbes, croates, etc. Il n'empêche que ces divisions semblent moins visibles à l'étranger, si bien qu'une certaine identité yougoslave ou ex-yougoslave, aussi paradoxale qu'elle puisse paraître plusieurs décennies après l'éclatement du pays, semble exister encore.

De tous les Yougoslaves, les Serbes sont les plus nombreux en France (Bošković, 2006). Les guerres de l'ex-Yougoslavie, et le rôle joué par la Serbie dans celles-ci, ont mis cette population dans une position inconfortable, car la Serbie était souvent stigmatisée dans l'opinion publique française. Ils se sont retrouvés dans un « entre-deux », qui les a parfois poussés jusqu'à afficher des sentiments contradictoires : celui de ne pas faire pleinement partie de la société française en désaccord avec la politique menée par S. Milošević, mais également celui d'être loin de ce qui faisait désormais partie de la « nouvelle » identité serbe : « Certains sont ainsi allés jusqu'à envisager un retour au pays, qui s'est parfois soldé par un échec, leur acculturation française limitant leur pleine réintégration à l'identité serbe » (Colera, 2004 : 62).

Au-delà du cas précis de cette population d'immigrés, la longue coexistence entre les *autochtones* – à supposer que l'on puisse s'entendre sur la définition de ce terme – et les immigrés, sur le sol français, a fait naître des idées stéréotypées et des représentations plus ou moins figées sur l'autre groupe, qui, comme le veut la définition de ces termes, ne correspondent qu'à une partie de la réalité ou qu'à une partie de la vision que le groupe s'est forgé de cette réalité. Discours xénophobe et stigmatisation de la part de la majorité face au communautarisme de la minorité, ou des immigrés, s'opposent ainsi depuis plusieurs décennies au sein d'une partie de l'opinion publique en France. Dans ce qui suit, nous nous intéresserons précisément au discours sur soi et sur l'Autre, et plus précisément au discours épilinguistique recueilli auprès d'un échantillon de locuteurs issus de l'immigration. Nous présenterons, dans un premier temps, le modèle d'analyse adopté, puis dans un deuxième temps, la constitution du corpus, avant d'analyser les principaux résultats de notre étude de cas.

4. La méthode d'analyse combinée

Afin d'analyser les auto- et les hétéro-représentations sociolinguistiques de notre échantillon, nous allons utiliser la méthode d'analyse combinée, développée par Bruno Maurer, avec l'aide de Pierre-Antoine Desrousseaux et Nicolas Serra⁶. Allant au-delà de la théorie structurale d'une représentation sociale, que l'on sait composée, notamment depuis les travaux de J-C. Abric, d'un noyau central et des éléments périphériques (le premier étant stable et résistant au changement, les seconds modulables et perméables aux influences)⁷, elle propose une synthèse entre la démarche quantitative et la démarche qualitative. Selon son auteur, l'un des mérites de cet outil tient au fait qu'il permet de contourner « le caractère trop subjectif des études sociolinguistiques menées par interviews » ainsi que « l'utilisation faite sans précaution de statistiques fantaisistes dans les enquêtes par sondage » (Maurer, 2003 : 1). Sans pour autant rejeter les méthodes existantes, la méthode d'analyse combinée apparaît aujourd'hui comme un outil complémentaire de celles-ci, permettant de travailler avec beaucoup de précision, y compris sur des échantillons réduits.

En ce qui concerne ses différentes étapes, il s'agit dans cette approche, dans un premier temps, de recueillir les éléments de discours relatifs aux langues auprès d'un groupe témoin, qui serviront pour l'élaboration d'un questionnaire de 10, 15 ou 20 items. Les réponses obtenues par l'échantil-

6. La partie linguistique de la méthode a été pensée par Bruno Maurer, professeur en Sciences du Langage à l'Université de Montpellier 3. Les calculs mathématiques et statistiques ont été effectués au préalable par Pierre-Antoine Desrousseaux, enseignant à l'IUT de Béziers, tandis que Nicolas Serra, étudiant à l'IUT de Béziers, était chargé d'automatiser les procédures de traitement aboutissant aux graphes « adhésion-consensus-distance » et aux schémas en quatre couronnes.

7. Voir, par exemple, l'ouvrage dirigé par J-C. Abric, en 1994, qui fait le point sur les avancées théoriques et méthodologiques dans ce champ notionnel, et notamment la structure interne de ces ensembles sociocognitifs que sont les représentations. Ainsi, écrit-il, la détermination du noyau central « est essentiellement sociale, liée aux conditions historiques, sociologiques et idéologiques », tandis que pour le système périphérique, elle est « plus individualisée et contextualisée, beaucoup plus associée aux caractéristiques individuelles et au contexte immédiat et contingent dans lequel sont baignés les individus » (Abric, 1994 : 37).

lon choisi (20 personnes minimum) sont ensuite, dans un deuxième temps, saisies dans une feuille de calcul disponible sur le site <http://linguiste.iutbeziers.fr/>. Celle-ci calcule automatiquement les scores d'adhésion de chaque item, les indices de consensus pour chaque item et les distances entre items inférieures à 1,40 (seuil de significativité retenu pour construire un graphe). Les représentations sociales sont donc analysées à travers trois dimensions, mesurées quantitativement : distance, adhésion et consensus. Les graphes ainsi obtenus sont prêts à être analysés d'un point de vue sociolinguistique, non pas de façon mécanique, mais à la lumière de ce que l'on sait, en tant que chercheurs et sociolinguistes, de la notion de représentation.

L'outil permet de poursuivre l'analyse à travers la création d'un schéma en quatre couronnes, faisant clairement apparaître le noyau central et les éléments périphériques, de façon davantage graduée : la zone de centralité maximum (grande adhésion et grand consensus), la couronne centrale, la périphérie incertaine et la périphérie marginale. On peut y lire le résultat d'une hiérarchisation entre les composantes d'une représentation et l'importance donnée à chaque item que l'on ne peut pas saisir si on travaille sur les pourcentages : « un fort pourcentage de réponses positives (du type : 99 % des gens interrogés pensent que le français vient du latin) n'implique pas pour autant que cette dimension soit qualitativement importante à leurs yeux » (Maurer, 2013 : 20). On peut donc dire que la méthode d'analyse combinée permet de rentrer au cœur d'une représentation sociale des langues.

5. Recueil du corpus après des locuteurs

La première étape de notre travail consistait en l'élaboration de questionnaires. Pour cela, nous avons commencé par recueillir les éléments de discours auprès d'un groupe témoin de six personnes, toutes bilingues, en essayant de croiser les différentes variables : deux hommes et quatre femmes, trois enfants d'immigrés et trois expatriés volontaires, une personne née en France et cinq en ex-Yougoslavie, quatre personnes professionnellement intégrées et deux en cours d'intégration. Les membres du groupe témoin ont tous reçu un questionnaire en français, volontairement composé de questions ouvertes, auxquelles ils ont répondu, soit en français, soit en serbe. L'objectif de ce travail leur a été clairement annoncé : étudier quelles représentations les locuteurs d'une langue de l'immigration ont de leur langue et de la langue dominante. Le questionnaire comportait dix questions :

Tableau 1 : questionnaire groupe témoin.

1. Âge / Sexe :	
2. Lieu de naissance (pays) :	
3. Depuis quand habitez-vous en France ?	
4. Quelles langues parlez-vous au quotidien ?	
5. Quelles langues écrivez-vous ?	
6. Quelle langue préférez-vous parler ou écrire ... et pourquoi ?	
7. Qu'est-ce qui vous plaît dans les langues que vous parlez ?	
8. Complétez les phrases suivantes :	
Le français	Ma langue maternelle
C'est une langue qui ...	C'est une langue qui ...
C'est une langue que ...	C'est une langue que...
C'est la langue du ...	C'est la langue du ...
C'est la langue de la ...	C'est la langue de la ...
Cette langue me fait penser à ...	Cette langue me fait penser à ...
9. Quelle langue exprime le mieux votre identité ?	
10. Comment pourriez-vous décrire votre biographie langagière ou votre parcours linguistique ? Comment pourriez-vous décrire votre rapport aux langues (langue française et langue maternelle) ?	

À partir de leurs réponses, nous avons constitué nos deux questionnaires finaux : l'un sur les représentations du français, l'autre sur les représentations du serbe, que nous avons ensuite soumis à des locuteurs du serbe habitant dans l'Hérault et les Bouches-du-Rhône. La passation des questionnaires ainsi établis a été partiellement facilitée par le fait que certains ont été administrés par personne interposée, laquelle a, elle-même, auparavant répondu aux questions. Chaque personne interrogée a eu à renseigner deux questionnaires de quinze items, sur les auto- et sur les hétéro-représentations. Comme on pourra le voir ci-après, tous les items commencent par « langue qui », « langue de » etc., soit parce que la question a été posée de cette manière, soit parce que nous avons ajouté le mot « langue », là où il était implicite dans le discours de l'enquêté. Nous rappelons que l'élaboration du questionnaire présuppose d'extraire du discours libre les propositions clairement articulées à propos d'un objet de représentation, sans pour autant s'éloigner de ce qui a été dit.

Avec le recul, nous pensons que certaines reformulations auraient été préférables : l'expression « langue utile » peut sembler vague, de même qu'il aurait mieux fallu peut-être remplacer « langue ardue » par « langue difficile ». Toujours avec le recul, il nous apparaît que dans le questionnaire serbe pratiquement tous les items sont plutôt positifs. Il aurait fallu peut-être creuser davantage les réponses données par le groupe témoin, ou même élargir celui-ci, afin d'obtenir un questionnaire davantage diversifié. Enfin, dans ce même questionnaire, quatre items expriment de manière diffé-

rente une idée de passé, de racines, de nostalgie. On pourrait les considérer comme relativement redondants. En effet, les items à forte ressemblance – ce qui tout de même n’est pas le cas ici – peuvent jouer sur les scores finaux. Il serait néanmoins intéressant de tester, dans une étape ultérieure du travail, deux questionnaires différents, l’un à dix items, avec un seul exprimant cette idée, l’autre avec cette diversité qui caractérise notre questionnaire actuel, afin de comparer les résultats.

Tableau 2 : Questionnaire « Représentations du français par un groupe d’immigrés de langue maternelle serbe »

Pour moi, le français c’est une / c’est la ...		
n°	Propositions	Notes (+2, -2, +1, -1, 0)
1.	langue utile	
2.	langue de la mode	
3.	langue importante sur le plan national	
4.	langue qu’il faut bien articuler	
5.	langue que je parle quand je parle sérieusement	
6.	langue qui fait partie de mon quotidien	
7.	langue de l’intégration	
8.	langue que je parle avec un accent	
9.	langue de Victor Hugo et de grands auteurs	
10.	langue qui permet d’exprimer une multitude de nuances	
11.	langue de mon « autre moi »	
12.	langue qui me fait penser à ce que je n’aime pas dans ce pays	
13.	langue que j’associe à l’âge adulte	
14.	langue dont je maîtrise l’orthographe correctement	
15.	langue ardue	

Tableau 3 : « Représentations du serbe par un groupe d'immigrés de langue maternelle serbe »

Pour moi, le serbe c'est une / c'est la ...		
n°	Propositions	Notes (+2, -2, +1, -1, 0)
1.	langue complexe	
2.	langue qui m'évoque de beaux paysages	
3.	langue de mon identité	
4.	langue qui rend ma voix plus belle et plus naturelle	
5.	langue qui me fait penser aux vacances d'été	
6.	langue d'Ivo Andric et de grands auteurs	
7.	langue des plaisanteries	
8.	langue de mes grands-parents	
9.	langue du respect	
10.	langue de l'amitié	
11.	langue qui permet de tout dire	
12.	langue de mes racines	
13.	langue des premières années de mon enfance	
14.	langue aux sonorités franches et familières	
15.	langue qui m'évoque les bons souvenirs du passé	

Les répondants étaient invités à noter par +2 les trois propositions avec lesquelles ils étaient le plus d'accord, par +1 les trois propositions avec lesquelles ils étaient assez d'accord, par -2 les trois propositions avec lesquelles ils n'étaient pas du tout d'accord, par -1 les trois propositions avec lesquelles ils n'étaient pas d'accord et par 0 les trois propositions restantes.

6. Interprétation des résultats

Nous avons pu collecter quarante questionnaires valides⁸. Il s'agit, certes, d'un échantillon modeste qui se prête difficilement à une grande extrapolation. Néanmoins, avec la méthode d'analyse combinée, un tel corpus se prête à une multitude d'observations intéressantes : on peut ainsi calculer le consensus au sein d'un groupe d'immigrés serbes à l'égard des éléments de leurs auto- ou hétéro-représentations sociolinguistiques ou encore les scores d'adhésion ou de rejet par rapport aux items qui leur ont été proposés. En plus des graphes, cette méthode offre la possibilité de construire des schémas en couronnes, permettant de répartir les items entre éléments centraux et éléments périphériques, et de montrer les zones significatives de chaque représentation. Il va de soi que les

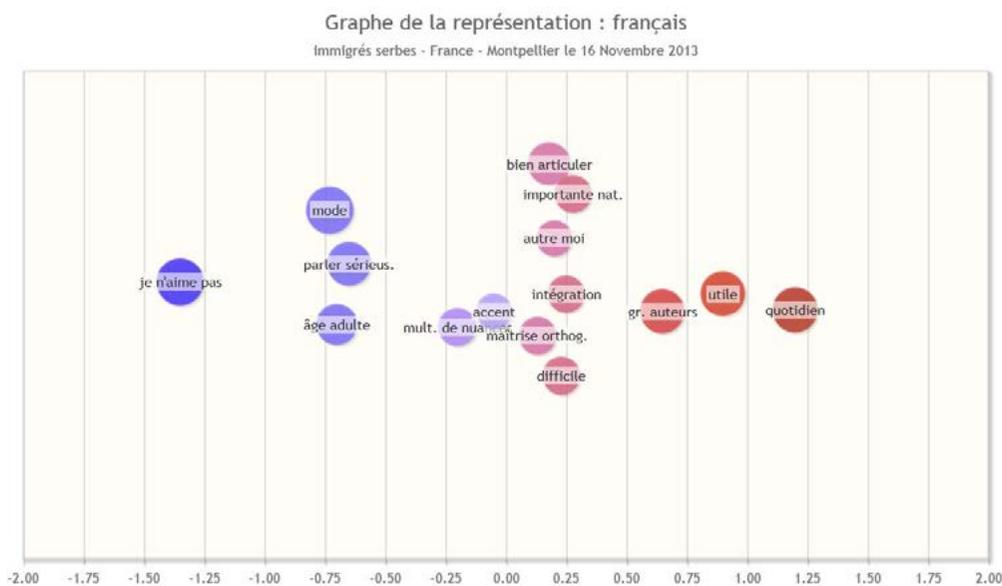
8. Nous avons écarté de notre échantillon les questionnaires incomplets (ratures, oublis, mauvaise compréhension de consignes), et ceux dans lesquels les répondants ont indiqué que leur langue maternelle n'était pas le serbe, mais le croate, le bosnien ou le monténégrin. Une fois l'échantillon complété, ces derniers pourraient faire l'objet d'un traitement différencié, utilisable dans une optique comparative.

éléments d'analyse et d'interprétation que nous proposons ne concernent que le corpus recueilli et n'ont aucune valeur de généralisation autre qu'heuristique.

Notre travail ici se concentrera seulement sur deux dimensions de la méthode d'analyse combinée – l'adhésion et le consensus –, sans aborder la troisième – la distance. B. Maurer souligne d'ailleurs la fragilité « de l'hypothèse reliant densité (faibles distances entre items) et centralité », les deux premières dimensions étant plus révélatrices pour lui « du comportement du groupe à l'égard de la représentation » (Maurer, 2013 : 47 ; 1). Par ailleurs, les feuilles de calcul pour nos deux questionnaires n'indiquent aucune distance significative entre items (inférieure à la valeur 1,40).

6.1. Représentation de la langue française

Voici, dans un premier temps, le graphe « adhésion-consensus » concernant la représentation de la langue française :



Graphe 1 : langue française.

L'adhésion se lit sur la ligne horizontale du graphe. À droite du schéma se trouvent les éléments qui obtiennent la plus grande adhésion, à gauche, c'est le rejet qui domine ; les couleurs allant du bleu au rouge permettent facilement de situer les deux polarités d'un continuum. La langue qui fait partie de mon quotidien et la langue utile s'opposent à la langue qui me fait penser à ce que je n'aime pas dans ce pays. On voit que les répondants choisissent de rejeter massivement l'idée que le français pourrait renvoyer à quelque chose de négatif, et lui attribuent une valeur essentiellement utilitaire, dans la vie au quotidien. L'un des principaux stéréotypes concernant la langue française (*langue de la mode*), souvent véhiculé par les médias, est également rejeté par les immigrants, leurs préoccupations étant souvent loin de ce secteur d'activité.

Le consensus se mesure par la taille des cercles du graphe. On peut constater qu'il est important pour un grand nombre d'items, parmi lesquels : *langue qui me fait penser à ce que je n'aime pas dans ce pays* (l'item qui obtient le plus grand indice de consensus), *langue de la mode*, *langue qui fait partie de mon quotidien*, *langue utile*, *langue de Victor Hugo et de grands auteurs*, *langue que je parle quand je parle sérieusement*. Les quatre items qui ont provoqué soit la plus grande adhésion, soit le plus grand rejet, génèrent également le plus grand consensus au sein du groupe. En revanche, le consensus est minimal pour les items suivants : *langue de mon « autre moi »* et *langue que je parle avec un accent*. On pourrait peut-être voir ici un certain paradoxe induit par la dispersion ou par le désaccord des sujets dans les réponses : certains immigrés interrogés semblent assumer leur position d'étrangers (le français reste une langue étrangère qui ne participe pas à la construction de leur identité), tandis qu'on peut observer chez d'autres une volonté de montrer leur intégration dans la société française, à travers une bonne compétence linguistique et l'absence d'un accent – ce dernier facteur pouvant être très stigmatisant.

Dans la mesure où il n'est pas toujours aisé de mesurer à l'œil nu le positionnement exact d'un item, ni de juger de la taille du cercle, la feuille de calcul permet de chiffrer les données de façon précise :

Tableau 4 : Feuille de calcul (langue française)

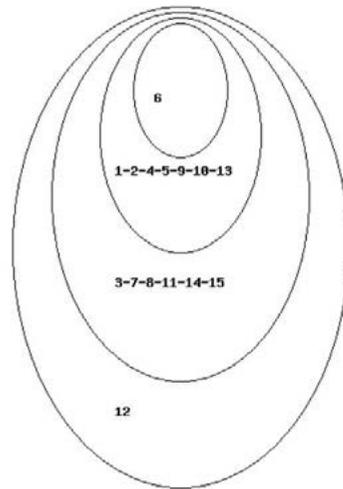
Étude de la langue: français -- Population: immigrés serbes -- Pays: France -- Ville: Montpellier --								
Date: 16 novembre 2016								
	Utile	Mode	Importante nat.	Bien articuler	Parler sérieux.	Quotidien	Intégration	Accent
Score d'adhésion	0,9	-0,73	0,28	0,18	-0,65	1,2	0,25	-0,05
Indice de consensus	0,082	0,087	0,069	0,08	0,081	0,084	0,069	0,066

Étude de la langue: français -- Population: immigrés serbes -- Pays: France -- Ville: Montpellier --							
Date: 16 novembre 2016							
	Gr. auteur	Mult. de nuances	Autre moi	Je n'aime pas	Âge adulte	Maîtrise orthog.	Difficile
Score d'adhésion	0,65	-0,2	0,2	-1,35	-0,7	0,13	0,23
Indice de consensus	0,082	0,071	0,066	0,088	0,076	0,07	0,07

Le schéma en couronnes, pour la langue française, est organisé en quatre cercles : la zone de centralité maximum (*langue qui fait partie de mon quotidien*), la couronne centrale (sept items, dont *langue utile* et *langue de la mode*), la périphérie incertaine (six items, dont *langue importante sur le plan national* et *langue de l'intégration*) et la périphérie marginale (*langue qui me fait penser à ce que je n'aime pas dans ce pays*).

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale

Schéma en couronnes de la structure de la
représentation sociale : français
immigrés serbes le 16 Novembre 2013



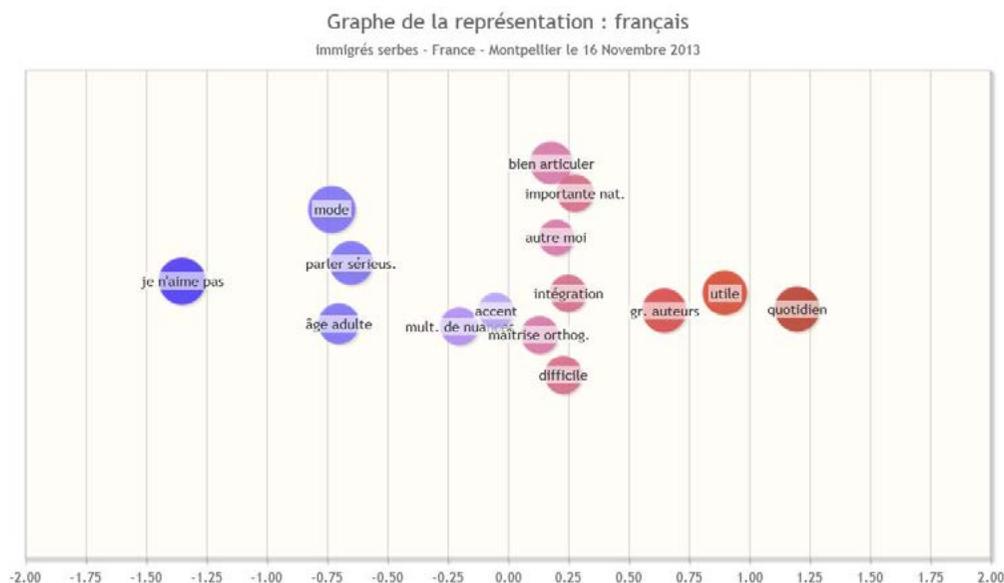
1	utile
2	mode
3	importante nat.
4	bien articuler
5	parler sérieux.
6	quotidien
7	intégration
8	accent
9	gr. auteurs
10	mult. de nuances
11	autre moi
12	je n'aime pas
13	âge adulte
14	maîtrise orthog.
15	difficile

Schéma 1 : Langue française

On voit que dans ce schéma s'opposent fortement un item qui forme, seul, la zone de centralité maximum (*langue qui fait partie de mon quotidien*), et un item – un seul également – fortement repoussé à la marge (*langue qui me fait penser à ce que je n'aime pas dans ce pays*). L'item qui se trouve dans la zone de centralité maximum est celui qui détermine la signification de la représentation. C'est l'élément le plus stable et le plus pérenne de la représentation. Nous avons vu dans le graphe « adhésion-consensus » qu'il a obtenu également la plus grande adhésion du groupe et un consensus relativement important. L'item qui se trouve dans la périphérie marginale est celui qui est peut-être le plus près du contexte, dont il dépend. Il a généré le plus grand rejet, mais également le plus grand consensus au sein du groupe interrogé.

6.2. Représentation de la langue serbe

Observons, à présent, le graphe « adhésion-consensus » concernant la représentation de la langue serbe⁹ :



Graphe 2 : Langue serbe

Ici aussi, le graphe nous permet de voir de façon claire le système de valeurs dans lequel la langue maternelle est insérée. L'adhésion nous indique l'importance aux yeux des personnes interrogées des différents éléments qui participent à la construction de la représentation, les éléments les plus importants pour le groupe étant situés à droite. On voit qu'environ la moitié des items est évaluée positivement (8 items), l'autre moitié négativement (7 items). Le résultat du calcul du score moyen attribué par le groupe se lit comme suit : *langue de mon identité* et *langue de mes racines* (la plus grande adhésion) face à *langue qui rend ma voix plus belle et plus naturelle* et *langue du respect* (le plus grand rejet). Le rejet pourrait peut-être s'expliquer par la formulation des deux items proposés. Sortis de leur contexte, ils apparaissent quelque peu abstraits. Il nous semble intéressant de remarquer que le rejet concerne également l'item 6 (*langue d'Ivo Andric et de grands auteurs*). Il est, certes, faible, mais on reste quand même dans la polarité négative du graphe. On peut peut-être faire l'hypothèse que ce résultat est proportionnel à la catégorie socio-économique dominante dans l'échantillon : une population davantage ouvrière qu'intellectuelle. Par ailleurs, certains de ces immigrants (notamment ceux nés en France) n'ont pas suivi une scolarité en serbe, leur connaissance de la langue et des éléments culturels (fût-ce le prix Nobel de la littérature) ne va pas au-delà du

9. Dans la légende du graphe, on peut lire le « serbo-croate » et non pas le « serbe ». Cela est dû simplement au nom que nous avons donné à notre saisie, le 16 novembre 2013.

niveau superficiel. Cela montre également, si besoin était, à quel point l'école joue un rôle dans la structuration de nos représentations.

Le tableau suivant permet de lire les scores d'adhésion calculés automatiquement :

Tableau 5 : Feuille de calcul (langue serbe)

Étude de la langue: serbo-croate -- Population: immigrés serbes -- Pays: France -- Ville: Montpellier -- Date: 16 novembre 2016							
	Complexe	Beaux paysages	Identité	Belle voix	Vacances	Gr. auteurs	Plaisanteries
Score d'adhésion	-0,43	-0,6	0,9	-0,78	0,1	0,18	0,2
Indice de consensus	0,072	0,069	0,07	0,081	0,067	0,074	0,073

Étude de la langue: serbo-croate -- Population: immigrés serbes -- Pays: France -- Ville: Montpellier -- Date: 16 novembre 2016								
	Grands-parents	Respects	Amitié	Tout dire	Racines	Enfance	Sonorités franc.	Souvenirs
Score d'adhésion	0,2	-0,65	-0,23	0,08	0,73	0,43	0,43	0,2
Indice de consensus	0,075	0,081	0,08	0,066	0,073	0,07	0,067	0,067

Le même tableau fait apparaître les résultats pour l'indice de consensus, qui indique la position du groupe à l'égard des éléments constitutifs de la représentation. Il est maximal pour les items suivants : *langue qui rend ma voix plus belle et plus naturelle, langue du respect, langue de l'amitié, langue de mes grands-parents, langue d'Ivo Andric et de grands auteurs*. On voit clairement sur quels éléments la représentation s'ancre dans la réalité, la taille des cercles étant proportionnelle à la force du consensus, celui-ci étant le résultat des positions individuelles identiques. Deux de ces éléments sont déjà fortement évalués en ce qui concerne le rejet, tandis que deux items fortement marqués en termes d'adhésion n'obtiennent pas un grand indice de consensus.

Pour la langue maternelle, le schéma en couronne est organisé autour de deux cercles, la zone de centralité maximum et celle de la périphérie marginale ne comportant aucun élément. Dans la couronne centrale se trouvent huit items, parmi lesquels *langue complexe* et *langue qui rend ma voix plus belle et plus naturelle en français*, et dans la périphérie incertaine, sept items de moindre importance dans la représentation, dont *langue qui m'évoque de beaux paysages* et *langue de mon identité*. La plupart des items constituant la zone de la couronne centrale sont fortement consensuels, tandis qu'on peut observer l'absence de consensus dans la zone de la périphérie incertaine.

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale

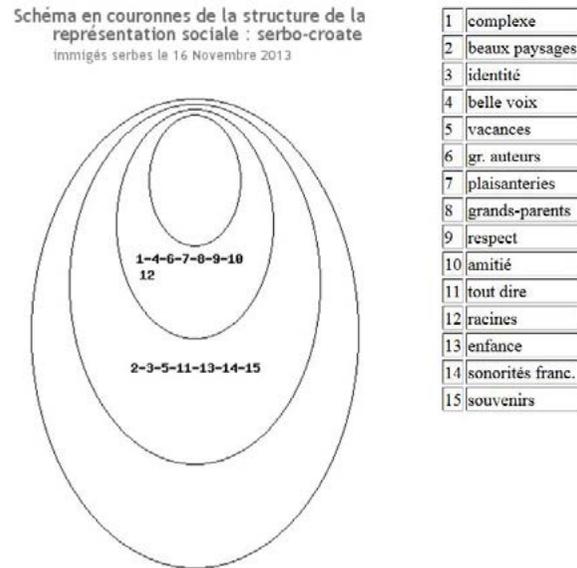


Schéma 2 : Langue serbe

Telle qu'elle est présentée dans le schéma en couronnes, la représentation de la langue serbe apparaît comme une représentation faiblement structurée. On sait que les items affectés par les indices de consensus importants se situent généralement dans les deux zones qui, ici, ne sont pas sollicitées (centralité maximum et périphérie incertaine). Au final, elle est constituée de deux ensembles relativement équilibrés en nombre, se rattachant pour la plupart au registre de l'affectivité.

6.3. Regard croisé

Après avoir décrit chacune des représentations dans le groupe donné, nous pouvons proposer quelques éléments de comparaison. De façon générale, le graphe est moins polarisé pour le serbe, et le schéma en couronnes est plus simple. Du point de vue de l'organisation interne de cette figure, on constate que la représentation du français est organisée autour de deux éléments, centre et périphérie, chacun d'eux se divisant en deux ensembles, tandis que la représentation du serbe se limite en deux éléments non différenciés.

L'hypothèse avancée dans l'introduction semble se confirmer : les répondants opposent de façon nette la langue nécessaire à l'intégration à la langue chère au cœur, en adhérant majoritairement à la *langue qui fait partie de mon quotidien* et à la *langue utile* pour le français face à la *langue de mon identité* et à la *langue de mes racines* pour le serbe. La représentation du français est mieux structurée que celle du serbe, l'adhésion aux items choisis est plus forte (1,2 – *pour la langue qui fait partie de mon quotidien* face à la *langue de mon identité* – 0,9), le rejet plus prononcé (-1,35 – pour la

langue qui me fait penser à ce que je n'aime pas dans ce pays face à la langue qui rend ma voix plus belle et plus naturelle en français – 0,78). La répartition entre la polarité positive et la polarité négative est semblable, avec une légère préférence dans le graphe concernant la représentation du français pour les items évalués positivement (9 contre 8 pour le serbe). Les éléments pragmatiques semblent primer dans le cas de la langue du pays d'accueil, son importance au quotidien et sur le plan de l'intégration et son utilité sont mis au premier plan. La nostalgie, les souvenirs des bons moments et l'affectivité dominant dans le cas de la langue maternelle. Dans les deux cas, il ne faut pas perdre de vue le contexte dans lequel cette étude de cas a été réalisée, et le déséquilibre fonctionnel qui caractérise cette situation de contact.

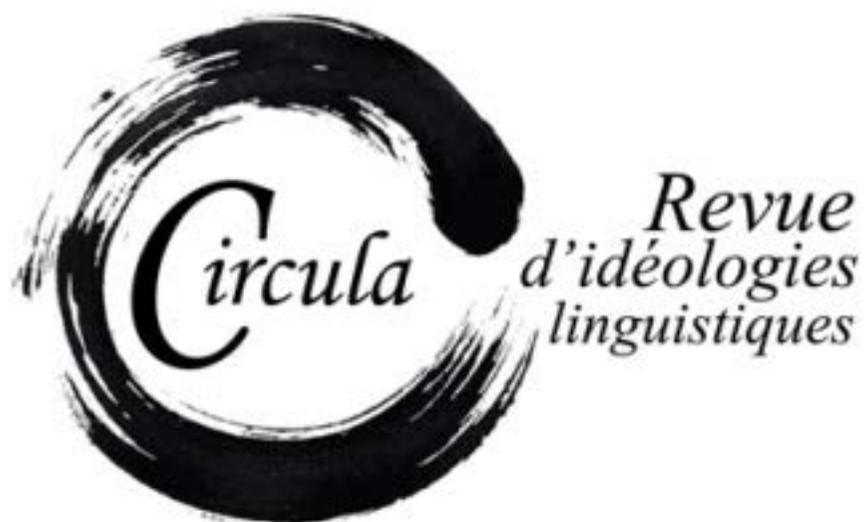
7. Conclusion

L'idée de départ de ce travail était d'apporter des éléments sur la façon dont sont perçues les langues serbe (langue maternelle des répondants qui constituent notre échantillon) et française (langue de leur pays d'accueil), en utilisant comme grille de lecture et d'analyse, la méthode d'analyse combinée. Les résultats présentés dans ce travail ont avant tout un caractère original – il s'agit, à notre connaissance, de la première étude de ce genre en contexte français. Ils sont aussi porteurs de sens, dans la mesure où les individus se définissent aussi par rapport à la langue qu'ils parlent et aux langues qui font partie de leur identité, souvent composite et à multiples facettes.

Dans une étape ultérieure, l'apport de notre étude de cas pour un projet sur les représentations des langues et des identités en Méditerranée pourrait consister, entre autres, dans l'observation que l'on pourra faire de la manière dont la diversité interne d'un ensemble de langues proches linguistiquement (serbe, croate, bosnien et monténégrin) se confronte, dans le discours, à la question de l'unité de l'identité française, tout aussi complexe ou paradoxale.

Références

- Abric, Jean-Claude (dir.) (1994), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, Presses universitaires de France.
- Bošković, Sanja (2006), « L'émigration yougoslave à Paris : entre intégration et exclusion », *Les cahiers du MIMMOC*, n° 1, disponible sur <http://mimmoc.revues.org/167>. [Page consultée le 29 juin 2016.]
- Bourdieu, Pierre (1980), « L'identité et la représentation : éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 35, p. 63-72.
- Boyer, Henri (2001), *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod.
- Colera, Christophe (2004), « Tensions franco-yougoslaves et constructions identitaires des Serbes en France », *Hommes et migrations*, n° 1250, p. 62-75.
- Héran, François, Alexandra Filhon et Christine Deprez (2002), « La dynamique des langues en France au fil du XX^e siècle », *Population & sociétés*, n° 376, disponible sur https://www.ined.fr/fichier/s_rubrique/18724/pop_et_soc_francais_376.fr.pdf. [Page consultée le 29 juin 2016.]
- Jodelet, Denise (1989), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France.
- Kremnitz, Georg (dir.) (2013), *Histoire sociale des langues de France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Mannoni, Pierre (2012), *Les représentations sociales*, 6^e éd., Paris, Presses universitaires de France. [1^{re} éd., 1998].
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Moreau, Marie-Louise (1990), « Des pilules et des langues : le volet subjectif d'une situation de multilinguisme au Sénégal », dans Elhousseine Gouaini et Ndiassé Thiam (dir.), *Des langues et des villes*, Paris, Didier Érudition, p. 407-420.
- Noiriel, Gérard (2002), *Atlas de l'immigration en France*, Paris, Éditions Autrement.



TITRE: LES TURCS TURCOPHONES DE FRANCE : LANGUES, IDENTITÉS ET ENJEUX CULTURELS

AUTEUR(S): ÉLÉONORE YASRI-LABRIQUE, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 62-85

ISSN: 2369-6761

DIRECTEUR: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9704](http://hdl.handle.net/11143/9704)

DOI: 10.17118/11143/9704

Les Turcs turcophones de France : langues, identités et enjeux culturels

Éléonore Yasri-Labrique, Université Paul-Valéry – Montpellier 3

eleonore.yasri@univ-montp3.fr

Résumé : Dans le cadre du projet « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue » (EA 739 Dipralang), nous avons interrogé les représentations sociolinguistiques de la communauté turque du sud de la France (travailleurs et étudiants), communauté qui continue de pratiquer sa langue maternelle en contexte migratoire. Nous avons plus particulièrement cherché à cerner le rapport à la langue maternelle minorée (le turc) et celui à la langue dominante du pays d'accueil (le français) pour mettre en lumière les liens entre l'attachement à la langue/aux langues et le sentiment d'appartenance au(x) groupe(s). Afin de mieux comprendre la construction des altérités culturelles, nous avons également tenté d'identifier les implications que les représentations sociolinguistiques peuvent avoir sur les plans linguistique et identitaire.

Mots-clés : représentations des langues ; identités ; France ; communauté turque ; langue turque ; langue française

Abstract: The present contribution is part of a project entitled “Language and Identity in the Mediterranean in Multilingual Settings” (EA 739 Dipralang). It deals with sociolinguistic representations. We interviewed Turkish workers and students living in the south of France about the languages they speak. With the aim of elucidating their attachment to languages and their feelings of belonging to social groups, we sought to assess their respective relationships with Turkish (their mother tongue, but a minority language in this context) and with French (here, the dominant language). To better understand how cultural alterities are constructed, we have also endeavoured to ascertain how the sociolinguistic representations involved might influence language and identity.

Keywords: representations of language; identities; France; Turkish community; Turkish language; French language

1. Introduction

L'immigration turque en France est un phénomène qui remonte aux années 1960 et dont l'ampleur est suffisamment importante pour que la langue turque fasse aujourd'hui officiellement partie des langues de France :

Enseignée depuis 1978 dans les écoles primaires dans le cadre de l'enseignement des langues et cultures d'origine (ELCO) et depuis 1984 dans les collèges, elle est également proposée comme langue vivante étrangère dans les collèges et lycées depuis 1994. (Akinci, 2013 : 823)

Le turc est parlé sur le territoire français par environ un demi-million de locuteurs, fortement implantés dans l'est du pays, mais également représentés dans les départements qui bordent la Méditerranée.

C'est à la population turque turcophone de Montpellier que nous nous sommes principalement adressée pour interroger les représentations des langues turque et française au sein de cette communauté qui continue de pratiquer sa langue maternelle en contexte minoritaire. Au-delà des questionnements concernant les autoreprésentations et les hétéroreprésentations linguistiques, nous nous sommes également penchée sur les représentations identitaires qu'engendre cette situation de minorité.

Pour réaliser ce travail, nous nous sommes basée sur deux séries d'enquêtes et nous avons eu recours à la MAC, méthode d'analyse combinée, mise au point par Bruno Maurer. Notre réflexion s'intègre dans le projet international qu'il coordonne, intitulé « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue », et qui vise à mieux comprendre la construction des altérités culturelles et des sociétés plurielles dans les pays du bassin méditerranéen. Nous avons plus particulièrement cherché à cerner ici le rapport à la langue maternelle minorée (le turc) et celui à la langue dominante du pays d'accueil (le français) pour tenter de mettre en lumière les liens entre l'attachement à la langue/aux langues et le sentiment d'appartenance au(x) groupe(s).

Nous nous attacherons d'abord à préciser le concept de représentation sociale et à situer l'environnement général dans lequel se place cette double enquête en évoquant les regards croisés des Français et des Turcs. Après avoir défini la méthodologie utilisée, nous essaierons ensuite, à partir de l'analyse des résultats que nous avons obtenus, de mieux identifier les représentations de Soi et de l'Autre parmi les Turcs turcophones de France, et les implications qu'elles peuvent avoir sur les plans linguistique et socioculturel.

2. Cadre théorique et données sociolinguistiques

Après la Seconde Guerre Mondiale, alors que la construction européenne se met en place, Serge Moscovici publie *La psychanalyse, son image et son public* (1961), ouvrage dans lequel il pose et développe le concept de représentation sociale.

2.1. Les représentations sociales, instances de fonctionnement et d'interprétation du réel

L'apport de Moscovici est tel que la notion de représentation sociale se révèle extrêmement féconde. Que ce soit en psychologie sociale, en sociolinguistique ou encore en didactique des langues-cultures, l'éclairage qu'elle apporte est significatif et permet de mieux comprendre aussi bien les positionnements idéologiques des sociétés que les attitudes ou les comportements des individus qui les composent. Pour lui, ce sont « des "théories", des "sciences collectives" *sui generis*, destinées à l'interprétation et au façonnement du réel » (Moscovici, 2004 : 48). Il y aurait comme une sorte d'immanence de la représentation sociale qui se porterait en priorité sur tout objet perçu par la communauté comme une menace pour l'intégrité de l'identité collective. Elle lui permet de l'interpréter, de le transposer du domaine de l'inconnu ou de l'inquiétant vers le domaine du familier et du maîtrisé. Ainsi définit-il la représentation sociale comme une entité qui

produit et détermine des comportements, puisqu'elle définit à la fois la nature des stimuli qui nous entourent et nous provoquent, et la signification des réponses à leur donner. En un mot comme en mille, la représentation sociale est une modalité de connaissance particulière ayant pour fonction l'élaboration des comportements et la communication entre individus. (Moscovici, 2004 : 26)

S'inspirant des travaux de Moscovici, Abric définit à son tour la représentation comme « le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique » (Abric, 1987 : 64), puis indique les paramètres qui entrent en jeu dans sa formation :

La représentation est donc un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation. Elle est déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social et idéologique dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social. (Abric, 2003 : 206)

On s'aperçoit que la représentation est conçue comme un phénomène sociocognitif caractérisé par ses aspects dynamique et interprétatif ; elle émane d'une interaction entre l'individu et son environnement matériel ou social, et apparaît comme variable. Toutefois, elle n'est pas aléatoire ou anarchique, mais bien structurée, hiérarchisée. C'est cette conception qu'Abric développe, à partir de 1976 et notamment en 1987, sous l'appellation « théorie du noyau central ». Celui-ci assurerait deux

fonctions : une fonction génératrice qui permet de donner un sens aux différents éléments constitutifs de la représentation et une fonction organisatrice qui établit la nature des liens les unissant entre eux. Il est comme une matrice signifiante, unificatrice et stabilisatrice, autour de laquelle la représentation déploie ses éléments périphériques. La représentation sociale fait donc partie intégrante des échanges humains et joue un rôle considérable dans l'histoire des contacts interindividuels ou intergroupaux. Mais ce qui rend ceux-ci encore plus complexes, c'est le fait qu'une représentation n'est pas stable : elle est en permanence sujette à variation.

Cette caractéristique fait l'objet des travaux de Flament qui s'intéresse à ce qu'il nomme les « schèmes périphériques ». Organisés par et autour du noyau central considéré comme « l'identité même de la représentation », ils permettent au sujet social de savoir instantanément ce qu'il est « normal » de penser, dire ou faire dans une situation donnée. Dans les cas où il y a désaccord entre certains aspects d'une situation et certains aspects de la représentation, « la périphérie de la représentation sert de zone tampon entre une réalité qui la met en cause, et un noyau central qui ne doit pas changer facilement. Les désaccords de la réalité sont absorbés par les schèmes périphériques » (Flament, 2003 : 230).

Dans la perspective de notre recherche, nous garderons à l'esprit l'ensemble de ces théories pour les mettre en liaison avec notre objet d'étude. Mais il nous paraît important de souligner aussi que les différentes sociétés ou cultures ont toujours été en contact les unes avec les autres, et que ce phénomène a pris à notre époque une ampleur jamais égalée. C'est pourquoi le concept de représentations interculturelles a été introduit, notamment dans le cadre de la didactique des langues et cultures. Geneviève Zarate explique que les acteurs d'un échange langagier « impriment l'empreinte de leur identité dans la relation au réel » (Zarate, 1993 : 29) et qu'il est désormais difficile d'envisager toute situation de contact de langues sans garder à l'esprit les termes d'image, de regard ou de point de vue. Ainsi, pour toute situation d'interculturalité, il est nécessaire de prendre en compte sa propre vision du monde mais aussi celle de l'Autre. Zarate insiste par ailleurs sur les effets d'éloignement et de proximité dans la perception de l'étranger, qui peuvent aller jusqu'à entraîner les deux attitudes opposées que sont la xénophobie ou la xénophilie, et plus généralement sur ce qu'elle appelle les représentations de l'étranger, qui immanquablement mettent en jeu l'identité du groupe qui les produit. On peut dire que les représentations interculturelles fonctionnent comme des miroirs qui reflètent l'appartenance identitaire des uns et des autres ; elles soulèvent alors des questions d'autodéfinition et d'hétérodéfinition qu'il est judicieux d'aborder en situation de minorité linguistique dans un contexte migratoire.

Enfin, comme toute démarche interculturelle se base en priorité sur la (re)connaissance des représentations qu'ont de l'Autre les diverses communautés en contact, nous parlerons également d'imaginaire communautaire. Boyer confirme que cet imaginaire ethnosocioculturel concerne aussi bien l'identité de sa propre communauté que l'identité des autres communautés, que celles-ci soient intégrées à l'intérieur de l'espace national ou situées à l'extérieur. Les représentations de Soi constituent les autoreprésentations. Quant aux représentations de l'Autre, elles sont appelées hétéroreprésentations (Boyer, 2003 : 35-36).

2.2. Les Turcs en France : représentations croisées

Comme le rappelle Mehmet-Ali Akinci, les Turcs, qui ont essentiellement émigré en Europe occidentale pour des motifs économiques, « seraient actuellement entre 400 000 et 500 000 en France, sans parler des personnes qui ont été naturalisées et dont le nombre échappe aux statistiques » et cette population serait connue « pour sa forte sociabilité communautaire » favorisant « une attitude de repli sur soi » (Akinci, 2013 : 826). De nombreuses enquêtes montrent en tout cas une méconnaissance réciproque de l'Autre, que ce soit chez les Français ou les Turcs.

Dans notre ouvrage *La Turquie et nous – Enquête sur l'imaginaire turc de la France* (2010), nous avons ainsi mis en évidence les représentations que les Français ont pu avoir vis-à-vis des Turcs et de la Turquie au fil des siècles et dans le contexte actuel. La notion qui résume le mieux cette perception globalisante est celle de « danger ». Les Turcs, de par leur histoire mouvementée, leurs multiples conflits avec les puissances européennes et leurs coutumes différentes souvent méconnues, représentent avant tout une menace d'ordre physique ou symbolique. Malgré les phases de contact pacifique entre les puissances européennes et la Turquie, doxa historique et doxa contemporaine semblent se rejoindre dans un mouvement commun de rejet à l'égard du Turc, ennemi réel ou potentiel selon les époques. Pour Ural Manço, cette représentation figée suppose un regard dépréciatif, un jugement à valeur de condamnation, qui englobe notamment les migrants, hommes et femmes originaires de ce pays :

The image of the Turk that lurks in the subconscious of European public opinion (...) is but too classic. At best it is one of sordid reality; it often verges on (deprecating) caricature. The Turkish male trails his North African counterparts when it comes to integration. He is thus backward and more often 'fundamentalist', violent, uninterested in his children's education other than religious instruction, exploits social benefits, moonlights, and has close ties with 'Mafia networks'. He retreats readily into his ghetto and deliberately refuses contact with the society that was so kind as to take him in. The portrait painted of the Turkish female is no better: She is illiterate, blindly submissive to her parents or her husband's family, must cover her head under the assumed pressure of her entourage, is the victim of arranged marriages, is the victim of family violence assumed to be the rule, and is unable to take control of her own fate. (Manço, 2000 : 29)¹

Si elle concerne les individus, cette vision défavorable touche également la nation dans son ensemble. En tant qu'État, la Turquie est souvent présentée « comme une puissance agressive et maléfique » (Yerasimos, 2005 : 55). En fait, tout au long de notre parcours interdiscursif sur les chemins de l'imaginaire turc de la France, nous avons observé que la Turquie, nation eurasiatique et musulmane, représentait depuis près de 1000 ans, pour les Français, Européens de tradition chrétienne, non seulement une altérité qui se décline sur le mode de l'étrange mais surtout un danger associé à une menace d'anéantissement ou d'engloutissement. Avec l'approche de l'ouverture des négociations officielles en vue de l'adhésion turque à l'UE, ces mêmes impressions et ces mêmes images, symptômes de l'héritage ottoman en Europe, ont de nouveau circulé, que ce soit dans les discours populaires ou les discours médiatiques. La différence de nature entre Turcs et Français n'est sans doute plus autant affirmée que du temps de Rabelais ou de Pascal, mais les critères essentialistes avancés par les plus farouches opposants à cette intégration continuent de cantonner la Turquie dans son rôle de « l'Autre par excellence ».

De nombreuses recherches se sont par ailleurs penchées sur le regard que les Turcs portent sur les Français, en particulier en contexte migratoire, c'est-à-dire dans une situation de contact et de coexistence sur un même territoire. Enjeu économique, l'immigration turque dans l'Europe de l'Ouest est également au cœur du questionnement politique se rapportant au processus d'adhésion de la Turquie à l'UE.

1. « L'image du Turc enfouie dans le subconscient de l'opinion publique européenne (...) n'est que trop classique. Au mieux, elle évoque une réalité sordide ; elle confine souvent à la caricature (désapprobatrice). L'homme turc traîne derrière lui son équivalent nord-africain dès qu'il s'agit d'intégration. Il est ainsi arriéré et le plus souvent "intégriste", violent, peu intéressé par l'éducation de ses enfants si ce n'est par leur instruction religieuse, tire profit des avantages sociaux, travaille au noir et entretient des liens étroits avec des "réseaux mafieux". Il se retire rapidement dans son ghetto et refuse délibérément tout contact avec la société qui l'a accueilli avec bienveillance. Le portrait qui est peint de la femme turque n'est en rien meilleur : elle est analphabète, aveuglément soumise à ses parents ou à la famille de son mari, doit se couvrir la tête sous la pression supposée de son entourage, est la victime de mariage forcés, est la victime d'une violence familiale censée être la règle, et est incapable de prendre en main son propre destin. » (Traduit par nos soins)

Pour sa thèse de doctorat intitulée *Représentations croisées des immigrés turcs et des populations des pays d'accueil en Allemagne et en France : réflexions sur la cohabitation culturelle entre la Turquie et l'Europe* (2011), Ayse Elif Pirim a mené toute une série d'enquêtes sur le terrain, dont plusieurs auprès des Turcs de France et d'Allemagne. Nous présentons ici les résultats qui nous paraissent pertinents concernant les représentations que les immigrés turcs peuvent avoir des Français.

D'après Elif Pirim, la première impression qui ressort du discours des personnes turques interrogées sur leur vision de la France est plutôt positive et en relation avec des éléments constitutifs de la société française :

Comme le montrent les pourcentages, lorsqu'il s'agit de décrire la France, la grande majorité des migrants turcs fait appel aux notions telles que « démocratie », « égalité », « liberté », « modernité » et « laïcité » (42 %). Certains répondants affirment qu'elle est un pays de droit où toute personne peut revendiquer ses droits légaux. [...] Ensuite, la culture française et les valeurs historiques que ce pays possède sont valorisées à travers le prisme de certaines figures politiques, culturelles ou historiques (30 %) : « Tour Eiffel », « Champs Élysées », « Charles de Gaulle », « Napoléon Bonaparte » etc. (Elif Pirim, 2011 : 67-68)

Une autre approche, basée sur la caractérisation des Français par les migrants turcs à l'aide d'adjectifs, a permis de relever que les qualificatifs les plus fréquents pour les décrire sont d'un côté « laïc » et « gentil/poli », d'un autre côté « individualiste » et « arrogant » (Elif Pirim, 2011 : 95). Cette perception plus contrastée, où les éléments valorisants sont en concurrence avec d'autres plus défavorables, renvoie d'une part à des observations de la vie en France (fonctionnement de la société, attitude des individus, structure de la famille, construction des relations sociales...) et d'autre part à des stéréotypes davantage ancrés dans l'imaginaire ethnosocioculturel des Turcs vis-à-vis de la France :

Arrogant et gentil (11,2 %) constituent les deux adjectifs les plus attribués aux Français par les Turcs qui comportent à la fois une connotation positive et négative, partageant néanmoins les mêmes pourcentages. Le deuxième stéréotype est *cultivé* (8,8 %). Selon les répondants turcs, la majorité des Français sont assez conscients de leur propre culture et histoire et ils protègent leurs valeurs culturelles et historiques grâce à leur bon niveau d'éducation. Le troisième stéréotype attribué aux Français est le mot *chic*. 8 % des Turcs définissent les Français à travers les éléments de la mode et de la beauté. Selon eux, les Français suivent de très près la mode et ils prennent soin d'eux. [...] En quatrième lieu, vient le stéréotype *égoïste*. 7,2 % des répondants pensent que les Français sont individualistes, généralement ils vivent seuls et ils n'aiment pas partager. (Elif Pirim, 2011 : 246-247)

Ces différentes enquêtes montrent bien l'ambivalence axiologique associée généralement aux stéréotypes nationaux, mais également une tendance pour les migrants turcs à valoriser le pays de résidence. D'autres approches confirment d'ailleurs que, pour eux, la civilisation française, empreinte de discipline et de respect, marquée par une culture de l'amour et du romantisme et par un rapport particulier à la liberté individuelle, éveille en eux des images plutôt positives qui portent vraisemblablement la marque d'une transition et semblent s'orienter, malgré les résistances, vers une intercompréhension favorisée par l'implantation géographique, sociale mais aussi affective, sur le territoire français. Cela ne suppose toutefois pas l'adhésion inconditionnelle à la société dominante ni le rejet de sa propre identité culturelle qui, en contexte minoritaire, peut également être préservée, voire exaltée. Akinci rappelle ainsi que la communauté turque de France entretient des liens étroits avec la Turquie :

- un nombre important d'associations culturelles et culturelles et de commerces communautaires ;
- un fort attachement au pays d'origine par les mariages et par les retours fréquents en vacances ;
- un équipement quasi-total des foyers turcs en antennes paraboliques permettant de capter la télévision de leur pays, ce qui assure un contact quotidien avec lui et avec la langue. (Akinci, 2013 : 826)

C'est en tenant compte de ses réflexions basées sur des recherches de terrain, montrant la complexité des représentations interculturelles et la spécificité de certaines perceptions dominantes chez les Français d'une part et chez les migrants turcs d'autre part, que nous avons mené notre enquête pour mieux appréhender les rapports aux langues et les positionnements identitaires de la communauté turque de France.

3. Aspects méthodologiques

Même s'il semble relativement aisé de percevoir de façon intuitive les représentations sociales dominantes dans une société, il n'est pas toujours facile de les cerner dans le détail. Pour ce travail, nous avons eu recours à une méthode qui allie les aspects qualitatif et quantitatif dans le recueil puis l'interprétation des données.

3.1. La méthode d'analyse combinée (MAC)

Mise au point par Bruno Maurer, la MAC est un outil d'enquête que l'auteur définit comme « le fruit des préoccupations d'un sociolinguiste qui n'était satisfait ni du caractère trop subjectif des études sociolinguistiques menées par interviews, ni de l'utilisation faite sans précaution de statistiques fantaisistes dans les enquêtes par sondage » (Maurer, 2013 : 1). Il s'agit d'une démarche qui allie à la réflexion sur les imaginaires communautaires une ingénierie mathématique intégrant des calculs

statistiques. Elle permet de cerner les représentations sociales dominantes dans un groupe à partir d'échantillons restreints et grâce à des entretiens relativement courts. Chaque enquête se déroule en deux temps. Premièrement, un questionnaire à orientation qualitative, basé sur le recueil de données autobiographiques, est présenté à quelques personnes qui proposent des énoncés définitoires tout en organisant une hiérarchisation des langues qu'elles pratiquent en fonction de leurs propres positionnements. Deuxièmement, ces énoncés définitoires constituent la trame d'un nouveau questionnaire à orientation quantitative qui favorise toutefois un classement axiologique des items retenus. À partir de là, les valeurs attribuées aux langues (langue maternelle, langue du pays d'accueil, autre langue étrangère...) peuvent être ordonnées et interprétées, de façon à former un faisceau significatif d'une représentation sociale concernant l'intégration linguistique et identitaire d'un groupe donné en situation multilingue. Pour notre enquête auprès de la minorité turque turcophone de Montpellier et ses environs, nous avons donc respecté les protocoles prévus pour la MAC puis avons concentré nos analyses sur les deux premiers indices : le degré d'adhésion et le degré de consensus.

3.2. L'élaboration des questionnaires

Pour mener à bien notre enquête, nous avons suivi les procédures recommandées pour obtenir des items susceptibles d'être ensuite évalués. Nous avons donc soumis un premier questionnaire à un groupe témoin, qui nous a permis d'élaborer un second questionnaire proposé à un échantillon de personnes turques résidant en France.

Le premier questionnaire, outil de collecte des informations initiales, n'a pas été conçu par nos soins². Rempli de manière anonyme, il doit favoriser une parole à la fois encadrée et relativement spontanée sur la langue du pays d'accueil et sur la langue maternelle. Son objectif essentiel est de mettre en valeur les images, les idées, les perceptions individuelles ou collectives des langues pratiquées. À l'automne 2013, nous avons donc envoyé, par courriel, ce questionnaire à six personnes turcophones de nationalité turque, vivant ou ayant vécu en France, et ayant appris le français dans des contextes très différents.

2. Ce questionnaire reprend celui élaboré par notre collègue Ksenija Djorjević Léonard qui travaille sur une problématique semblable à la nôtre, à savoir les représentations sociolinguistiques des migrants serbes dans le sud de la France.

Questionnaire destiné au groupe témoin

Merci de respecter la consigne suivante : Répondez aux questions (notamment les questions 6 à 10) en faisant des *phrases assez longues* et en essayant de *caractériser les langues* – langue française et langue maternelle – en utilisant des *adjectifs*, en citant les *domaines d'usage particuliers* (famille, amis, études, travail...) mais sans trop réfléchir. Les réponses doivent être aussi spontanées que possible. Il n'y a pas de mauvaises réponses, tout peut être utile et intéressant. L'enquête est anonyme.

1. Âge / Sexe :
2. Lieu de naissance (pays) :
3. Depuis quand habitez-vous en France ? (Pendant combien de temps avez-vous vécu en France ?)
4. Quelles langues parlez-vous au quotidien ?
5. Quelles langues écrivez-vous ?
6. Quelle langue préférez-vous parler ou écrire ... et pourquoi ?
7. Qu'est-ce qui vous plaît dans les langues que vous parlez ?
8. Complétez les phrases suivantes :

Le français

C'est une langue qui ...

C'est une langue que ...

C'est la langue du ...

C'est la langue de la ...

Cette langue me fait penser à ...

Ma langue maternelle

C'est une langue qui ...

C'est une langue que ...

C'est la langue du ...

C'est la langue de la ...

Cette langue me fait penser à ...

9. Quelle langue exprime le mieux votre identité ? Pourquoi ?
10. Comment pourriez-vous décrire votre parcours linguistique ? Comment décririez-vous votre rapport aux langues (langue française et langue maternelle) ?

Merci / Teşekkür

Figure 1 : Premier questionnaire

Nous avons obtenu un panel de réponses assez varié, réponses qu'il a fallu dans certains cas faire compléter par la personne interrogée de façon à obtenir des renseignements tout à fait précis et pertinents. Après recueil puis dépouillement des informations ainsi rassemblées, nous avons pu mettre au point le deuxième questionnaire destiné à un échantillon plus large mais également plus ciblé.

À partir des éclairages fournis par ces six interlocuteurs turcs parlant chacun au minimum trois langues, nous avons dressé la liste des représentations qui se dégagent pour le français et pour le turc. Nous avons notamment retenu les réponses à la question 8 et gardé aussi bien les éléments récurrents que les propositions singulières. Nous avons alors établi un second questionnaire, inédit, de 15 items (v. figures 2A et 2B).

Pour moi le français, c'est une / c'est la ...		
no	Propositions	Notes (+2, +1, 0, -1, -2)
1.	langue romantique	
2.	langue mélodieuse	
3.	langue qu'il faudrait apprendre	
4.	langue de la littérature	
5.	langue du savoir et de l'esprit	
6.	langue de la diplomatie	
7.	langue compliquée	
8.	langue qui me fait penser à ma vie en France	
9.	langue des belles chansons	
10.	langue des relations sociales	
11.	langue qui est belle	
12.	langue d'Albert Camus	
13.	langue qui fait penser au moyen-âge	
14.	langue difficile à écrire	
15.	langue que j'aime parler	

Figure 2A : Second questionnaire (représentations du français)

Pour moi le turc, c'est une / c'est la ...		
no	Propositions	Notes (+2, +1, 0, -1, -2)
1.	langue riche	
2.	langue harmonieuse	
3.	langue d'intercompréhension entre les peuples turcophones	
4.	langue du DivanüLügati't-Türk (1er dictionnaire du turc)	
5.	langue qui me fait penser au Ney (instrument de musique)	
6.	langue qui me fait penser aux réformes d'Atatürk	
7.	langue de mes origines	
8.	langue de la réalité	
9.	langue de l'Eurasie	
10.	langue que je vais garder pour toujours	
11.	langue qui contient beaucoup de mots étrangers	
12.	langue qui me fait penser à ma vie en Turquie	
13.	langue qui ne sert pas autant que le français	
14.	langue qui fait penser aux tavernes d'Istanbul	
15.	langue assez difficile pour les étrangers	

Figure 2B : Second questionnaire (représentations du turc)

Quelques précisions s'imposent. Tout d'abord, le nombre de 15 items a été retenu à partir de deux critères : il s'agit d'un multiple de cinq, ce qui est important dans la mesure où il y a cinq notes à répartir équitablement, et cela permet d'avoir un ensemble de propositions assez diversifié, fidèle aux informations recueillies grâce au premier questionnaire, mais néanmoins pas trop long. Par ailleurs, l'ordre des items est aléatoire. Nous avons essayé de ne pas rassembler les suggestions sur une base thématique pour éviter un sentiment de redondance. Il est à noter également que ce double questionnaire a été présenté pour moitié en face à face, pour moitié en ligne. Tous les interviewés ont reçu les consignes suivantes, tantôt directement explicitées par l'enquêtrice, tantôt précisées dans un courriel accompagnant le questionnaire :

Après avoir pris connaissances des 15 propositions pour chacune des deux langues, inscrivez une note au bout de chaque ligne.

ÉTAPE 1 : Notez **+2** les **3 propositions** avec lesquelles vous êtes **le plus d'accord**. Vous vous dites : « Oui, le français pour moi, c'est vraiment ça ».

ÉTAPE 2 : Notez **-2** les **3 propositions** avec lesquelles vous n'êtes **pas du tout d'accord**. Vous vous dites : « Non, le français pour moi, ce n'est pas du tout ça ».

ÉTAPE 3 : Notez **+1** les **3 propositions** avec lesquelles vous êtes **assez d'accord**. Vous vous dites : « Oui, le français pour moi, c'est ça ».

ÉTAPE 4 : Notez **-1** les **3 propositions** avec lesquelles vous n'êtes **pas d'accord**. Vous vous dites : « Non, le français pour moi, ce n'est pas ça ».

ÉTAPE 5 : Notez **0** les **3 propositions** qui restent.

Ces consignes, dans leur formulation et/ou dans leur contenu, ont parfois posé des difficultés aux enquêtés. Signalons pour l'instant que ce double questionnaire a été soumis à 20 personnes³, interrogées sur plusieurs mois (entre mars et octobre 2014). Les interviewés sont principalement des Turcs turcophones qui habitent à Montpellier ou dans les environs (Castelnau-le-Lez, Bouzigues...). Ont été sollicités aussi bien des hommes que des femmes, des jeunes ou des gens plus âgés, des travailleurs et des étudiants. Ces différences, certainement intéressantes à explorer, ne seront toutefois pas prises en compte dans cette première étude dans la mesure où nous visons à dégager des représentations sociales significatives pour l'ensemble de cette communauté en situation de minorité linguistique sur le territoire français. Pour ce faire, nous nous appuyons sur les résultats obtenus grâce aux notes attribuées par les enquêtés sans négliger les commentaires que certains ont faits en remplissant le questionnaire, en particulier lorsque l'entretien a eu lieu en vis-à-vis et a suscité l'expression de sentiments personnels ou le récit d'expériences autobiographiques.

4. Présentation des enquêtes et analyse des résultats

Les enquêtes se sont étalées sur une durée d'un an environ, entre septembre / octobre 2013 (recueil des données du premier questionnaire) et octobre 2014 (fin du recueil des données du second questionnaire). Les dernières notes ont été enregistrées le 1^{er} novembre 2014. Notre réflexion s'articulera essentiellement autour des résultats obtenus au cours de la seconde enquête, considérée comme l'enquête principale dans la mesure où elle s'intéresse directement aux représentations de la langue maternelle et de la langue de la société d'accueil auprès d'un échantillon de personnes considéré comme significatif. Notons simplement ici que les réponses au premier questionnaire ont révélé d'une part une valorisation des langues apprises (le turc, le français mais aussi l'anglais ou encore l'allemand) pour des raisons différentes (émotionnelles, affectives, esthétiques, fonctionnelles...) et d'autre part la mise en scène de références culturelles académiques (DivanüLügati't-Türk, Albert Camus...).

Les personnes interrogées ont également montré un attachement profond à la langue maternelle. En réponse à la question « Quelle langue exprime le mieux votre identité ? », la moitié de nos interlocuteurs ont exprimé ainsi leur positionnement identitaire :

3. Ce nombre relativement restreint s'explique d'une part par le fait que nous avons rejoint tardivement le groupe de travail et d'autre part par les difficultés rencontrées sur le terrain pour constituer l'échantillon. Nous y reviendrons dans la section consacrée au déroulement de l'enquête principale.

- Le turc exprime mieux mon identité car je suis turque, j'ai grandi en Turquie, j'y ai vécu pendant des années.
- Le turc. Je pense que je peux m'exprimer mieux dans ma langue maternelle. Je la parle depuis 28 ans.
- Ça c'est pour l'instant ma langue maternelle. Je n'arrive toujours pas à exprimer tous mes sentiments en français. Il me faut du temps pour ça.

Mais pour l'autre moitié des personnes interviewées, les réponses sont davantage mitigées. La langue maternelle et la langue du premier pays d'accueil sont toutes deux valorisées et intégrées comme marqueurs d'identité personnelle :

- Le français exprime le mieux mon identité puisque cette langue est la clé de ma vie sociale entre moi et les individus. [...] Pour l'instant je ne réfléchis pas sur la langue en parlant ou en m'exprimant c'est-à-dire je ne m'empêche pas dans ma tête si la langue française n'est pas ma langue maternelle et si j'ai besoin de parler en turc puisque c'est ma langue maternelle. [...]
- Turc et Allemand car je suis turc et j'ai grandi en Autriche pendant cinq ans.
- Je dirais que le français est la langue qui me correspond le plus parce que je suis plus habitué à parler le français même si le turc me représente aussi, surtout sous l'aspect de mes origines.

Ces observations sont un point de départ intéressant, qui sera approfondi à travers les résultats obtenus au cours de l'enquête principale où les valeurs numériques attribuées aux langues turque et française peuvent davantage refléter le degré d'adhésion à une communauté linguistique et culturelle ainsi que le degré de consensus au niveau du groupe.

4.1. Déroulement de l'enquête principale

Ainsi que nous l'avons signalé, notre enquête s'est déroulée dans le département de l'Hérault, notamment à Montpellier ou dans les communes environnantes. Au cours de cette enquête, nous avons rencontré un certain nombre de difficultés.

Tout d'abord, bien que la population turque dans le département soit relativement importante (plus de 2 300 personnes en 2011 d'après l'INSEE⁴), il faut prendre en compte le fait que de nombreuses personnes de nationalité turque ne sont pas turcophones mais kurdophones. Les Kurdes constituent en effet une partie significative de l'émigration en provenance de Turquie, mais pour des raisons linguistiques évidentes (le turc et le kurde sont deux langues sans parenté) et pour des raisons politiques délicates (la minorité kurde de Turquie est confrontée à la difficile reconnaissance

4. http://www.insee.fr/fr/themes/tableau_local.asp?ref_id=NAT1&millesime=2011&niveau=3&nivgeo=DEP&cod-geo=34

de son identité par les autorités du pays), il nous a fallu écarter ces locuteurs de la présente enquête. Pour aller à la rencontre de personnes turques turcophones sans commettre d'impair, nous avons dû solliciter l'aide d'associations culturelles⁵ et nous appuyer sur un petit réseau d'étudiants inscrits à l'Université Paul-Valéry de Montpellier.

Ce premier obstacle contourné, nous avons dû surmonter des difficultés liées davantage au questionnaire lui-même. Ces difficultés étaient de deux ordres : linguistique (niveau de langue française) et culturel (compréhension des références académiques). En effet, aussi bien parmi les émigrés installés à Montpellier comme travailleurs que parmi les étudiants, la formulation des énoncés – pourtant relativement simplifiée – a parfois gêné les interlocuteurs. C'est pourquoi nous avons privilégié autant que faire se peut les entretiens en face à face de manière à pouvoir proposer une reformulation ou une explication afin que les items soient bien compris avant d'être notés. Nous avons donc travaillé sur l'accessibilité du questionnaire sur les plans linguistique et culturel. Pour les questionnaires remplis en ligne, on peut supposer que les personnes interrogées ont accompli cette démarche d'appréhension des items pour pouvoir les évaluer au mieux.

Enfin, le dernier obstacle majeur que nous ayons rencontré tient à la forme du questionnaire et aux consignes imposées. Attribuer seulement trois notes identiques a souvent été vécu par les interviewés comme un facteur limitatif générant une certaine frustration. Que ce soit pour le français, et ce de façon très marquée, ou, dans une moindre mesure, pour le turc, le nombre de notes positives (six au total réparties équitablement entre les +2 et les +1) a souvent été jugé insuffisant, les enquêtés adhérant en grande partie aux affirmations proposées par l'enquêtrice suite à la première enquête.

4.2. Présentation et analyse des graphes

Nous allons tout d'abord nous intéresser aux scores qui montrent surtout l'adhésion ou le rejet vis-à-vis des items listés aléatoirement dans le questionnaire. Pour visualiser ces données, nous proposons un graphe pour les représentations de chaque langue, dans lequel les points bleus (à gauche du tableau) signifient le désaccord tandis que les points rouges (à droite du tableau) représentent l'accord avec l'affirmation évoquée.

Pour le français (v. figure 3), on constate que le rejet maximal se fait sur l'item qui associe le français au moyen-âge. Cette proposition faite par un locuteur turc qui faisait allusion à la littérature courtoise et au temps des chevaliers n'a sans doute pas été interprétée de la sorte, et elle cristallise une opposition massive à cette représentation. Sont ensuite repoussés moins fortement mais de manière sensible plusieurs items significatifs de ce que l'on pourrait appeler la place du français dans le monde. Pour la plupart des Turcs interrogés, le français n'est pas – ou plutôt : n'est plus (d'après les commentaires émis pendant les entretiens) – la langue de la diplomatie, des relations sociales, du

5. Nous remercions en particulier Mme Christine Kayacan, présidente de l'association « Bosphore » ainsi que M. Önder Selek qui a été notre étudiant et nous a mis en relation avec plusieurs de ses compatriotes.

savoir ou encore une langue qu'il faut apprendre. Lors des discussions avec les interviewés, plusieurs ont mentionné que c'était l'anglais qui jouait pour eux le rôle de langue véhiculaire dans la sphère des relations internationales ou dans les différents domaines de la connaissance scientifique. Sur le plan des relations personnelles, c'est la langue maternelle qui prend le relais. Dans une logique de communication internationale, la majorité d'entre eux considèrent alors qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre le français. Sur le versant opposé, on constate qu'un groupement de représentations reçoit l'expression d'une adhésion assez forte. Aucun item ne se détache véritablement même si l'adhésion maximale se fixe sur l'idée que le français est une langue compliquée, ce qui est confirmé aussitôt par un accord important concernant l'idée qu'il est difficile à écrire. Mais dans le même ordre de grandeur s'agglutinent quatre représentations qui montrent un positionnement axiologique positif vis-à-vis du français, perçu comme une langue mélodieuse, romantique, agréable, belle, mais aussi, dans une moindre mesure, comme la langue des belles chansons. Au centre du graphe se situent des points mauves en rapport avec certains aspects littéraires en lien avec la langue française (référence à Albert Camus et association entre langue française et littérature) ainsi qu'un point rose concernant l'assertion selon laquelle le français fait penser à la vie en France. Ces couleurs pastel indiquent que ni le rejet ni l'adhésion ne sont marqués. C'est une zone de neutralité qui s'explique en partie du fait que l'auteur de *La Peste* n'est pas connu de la plupart des interviewés, en partie parce que l'association langue et littérature fonctionne également chez nos interlocuteurs pour le turc, l'anglais et les autres langues qu'ils pratiquent. Quant à l'association français / France, elle est peut-être banalisée du fait de son évidence apparente.

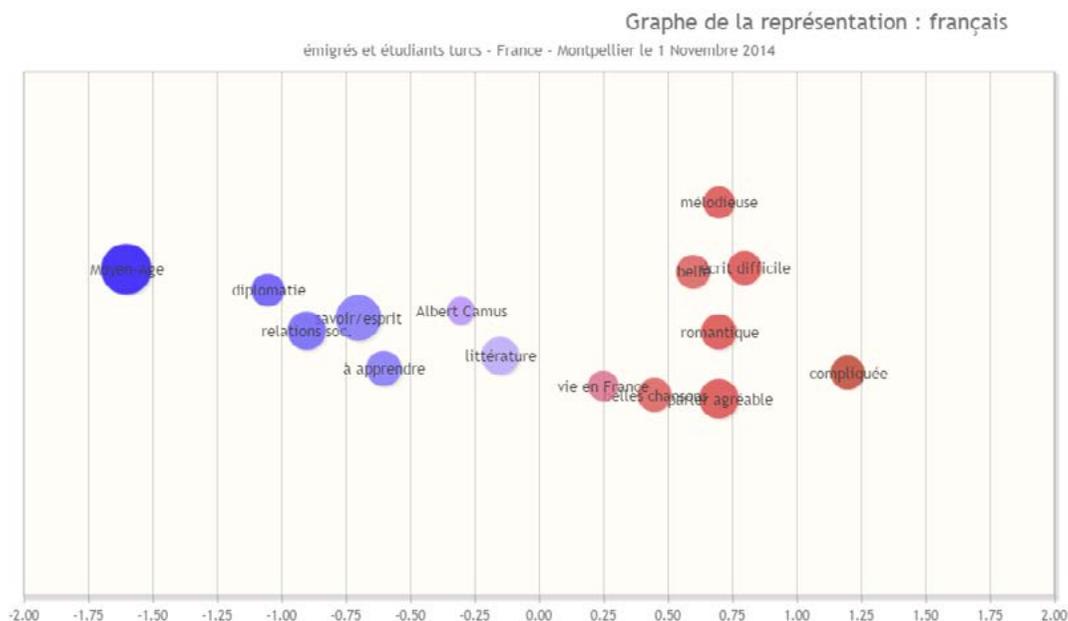


Figure 3 : Graphe de la représentation du français

En ce qui concerne les représentations du turc (v. figure 4), on note tout d'abord un rejet fort pour la référence au premier dictionnaire de la langue turque, le *DivanüLügati't-Türk*. La plupart des locuteurs mentionnent le fait que leur langue maternelle a énormément changé depuis le XI^e siècle, époque à laquelle cet ouvrage consacré aux divers dialectes turcs médiévaux et composé en arabe, a été réalisé. Sont aussi rejetées l'association du turc avec l'instrument de musique traditionnel, le ney, utilisé entre autres par les derviches tourneurs ; avec le concept de réalité, jugé assez flou par certains des locuteurs et par d'autres peu pertinent dans un contexte mondialisé ; et avec l'Eurasie, entité inconnue de quelques-uns et arbitraire pour d'autres. À l'opposé, on note une adhésion quasi unanime au lien entre langue turque et réformes d'Atatürk. Presque tous nos interlocuteurs ont évalué cet item à l'aide d'un score positif, ce qui se retrouve dans le rond rouge en haut à droite du graphe. Deux autres items sont également porteurs d'une adhésion forte : ils sont tous deux en relation avec des éléments d'ordre affectif : la langue des origines et une langue qu'on souhaite garder pour toujours. Bien que témoignant d'un degré d'adhésion moindre, l'association turc / vie en Turquie et l'idée que la langue turque contient beaucoup de mots étrangers sont marquées d'un score positif. Contrairement à la vie en France qui correspond à la situation actuelle des interviewés, la vie en Turquie représente le passé ou l'avenir, une situation remémorée ou fantasmée, et non pas un fait évident. Par ailleurs, la plupart des personnes interviewées en face à face ont énuméré les langues auxquelles le turc a fait des emprunts significatifs, voire massifs : l'arabe, le persan, le français, l'italien, l'anglais... Au centre du tableau, on trouve une densité de points pastel plus grande que pour le français, ce qui correspond à une zone de neutralité plus étendue. On y retrouve notamment des items appréciatifs sur la langue turque et, de façon a priori surprenante nous semble-t-il, les éléments laudateurs sont affectés d'un score quasiment nul : l'idée selon laquelle le turc est une langue difficile, qui ne sert pas autant que le français, mais aussi riche ou encore harmonieuse, ne suscite ni rejet ni adhésion. Dans cette zone, on aperçoit également l'item concernant l'association de la langue turque avec les tavernes d'Istanbul, item rejeté par certains (peut-être au nom de l'islam qui prohibe l'alcool) et plébiscité par d'autres (essentiellement parmi les étudiants). La neutralité s'explique ici par une annulation des scores positifs et négatifs, ce qui est aussi le cas pour la proposition concernant le turc comme langue d'intercompréhension entre les peuples turcophones. Cet item a tantôt été évalué positivement, tantôt négativement, et certaines personnes interrogées en face à face ont justifié leurs perceptions contradictoires. L'une a ainsi déclaré que, lors d'un voyage à Moscou, elle avait parlé turc avec les Kazakhes, les Turkmènes ou les Kirghizes rencontrés dans les aéroports, les hôtels, les taxis... À l'inverse, un autre a expliqué qu'au Kazakhstan, à l'occasion d'un congrès, c'était en russe qu'il avait parlé avec ses hôtes et d'autres personnes issues du monde turcophone.

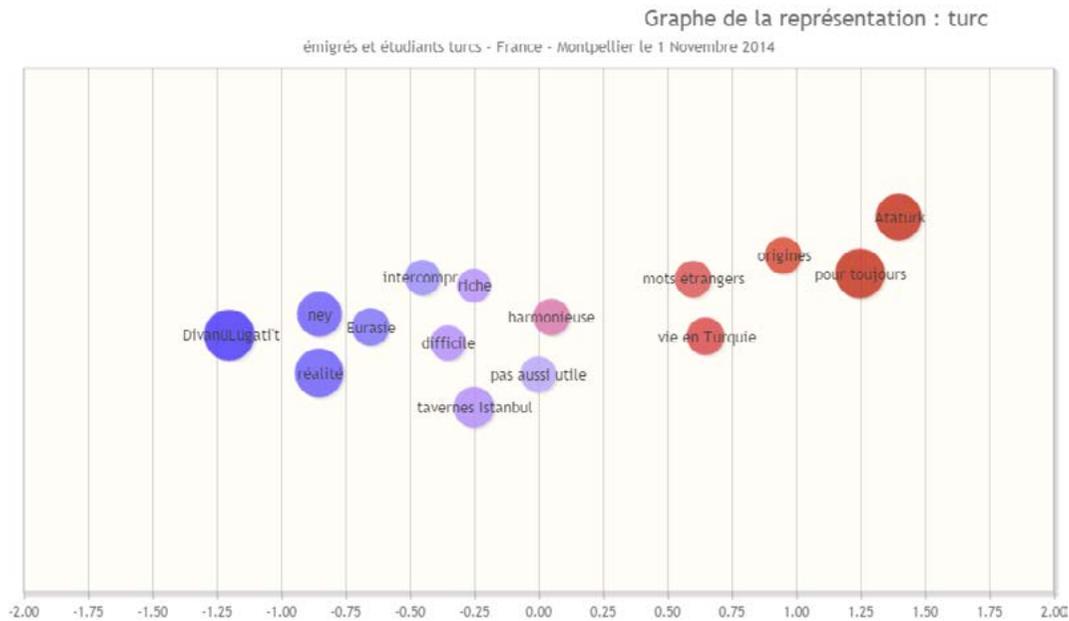


Figure 4 : Graphe de la représentation du turc

4.3. Présentation et analyse des schémas en couronne

Bien que l'on puisse apprécier la notion de consensus en observant la taille des cercles dans les graphes des représentations, son évaluation apparaît également dans les schémas en couronne. Nous allons donc observer ces schémas révélateurs de la structure de la représentation sociale (v. figures 5 et 6).

**Schéma en couronnes de la structure de la
représentation sociale : français**
émigrés et étudiants turcs le 1 Novembre 2014

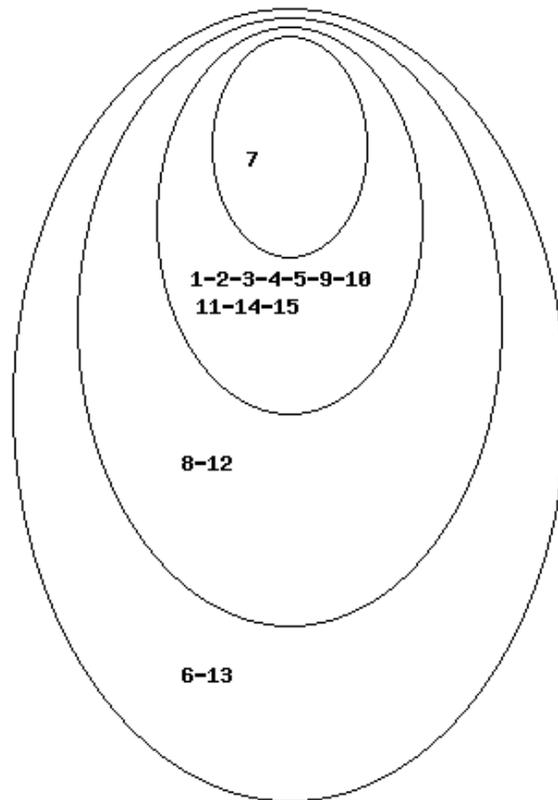


Figure 5 : Schéma en couronne de la structure de la représentation sociale du français

On constate qu'un consensus d'adhésion se fait autour de l'item 7 : « le français est une langue compliquée ». C'est donc dans la perspective de son apprentissage et de sa maîtrise que cette langue est perçue par la majorité des personnes interrogées. La représentation sociale du français pour les Turcs turcophones vivant en France s'organise à partir de ce noyau central, autour duquel gravitent de nombreux items qui ont pour point commun de caractériser le français dans la même perspective (item 3 : « le français est une langue qu'il faudrait apprendre » ; item 14 : « le français est une langue difficile à écrire »...) ou en relation avec des critères essentiellement esthétiques et affectifs (item 2 : « le français est une langue mélodieuse » ; item 15 : « le français est une langue que j'aime parler »...). On trouve aussi dans le pourtour du noyau central un item qui revient souvent chez d'autres populations étrangères : « le français est une langue romantique » (item 1) qui associe la représentation de la langue à une certaine idée de l'amour en France. Sont rejetés en première zone de périphérie deux items assez différents : « le français est une langue qui me fait penser à ma vie en France » (item 8) et « le français est la langue d'Albert Camus » (item 12). Le premier concerne l'expérience personnelle en contexte migratoire, le deuxième porte sur une référence académique méconnue aussi bien de certains travailleurs que des plus jeunes étudiants que nous avons rencontrés. Cette position péri-

phérique peut s'expliquer par deux perceptions contradictoires : un sentiment d'évidence d'une part et un sentiment d'étrangeté ou d'ignorance d'autre part. Quant à la deuxième zone de périphérie, la plus éloignée du noyau central, elle est occupée par deux autres éléments, eux aussi éloignés l'un de l'autre : « le français est la langue de la diplomatie » (item 6) et « le français est une langue qui me fait penser au moyen-âge » (item 13). Bien que plusieurs personnes aient repoussé la première de ces propositions en mettant en avant l'anglais comme langue des contacts internationaux, c'est autour de la seconde de ces propositions que le consensus maximal de rejet s'est fait : le français auquel ces personnes sont confrontées ou habituées n'évoque pas pour elles une période de l'Histoire antérieure à la Révolution française et à la fixation de la langue telle qu'elles l'apprennent ou la pratiquent. On s'aperçoit que la représentation sociale du français est structurée autour d'éléments convergents en rapport avec des propriétés quasiment intrinsèques attribuées à la langue du pays d'accueil (et ce, avec un niveau de consensus semblable pour les différents items) et que les schèmes périphériques sont davantage disparates et fluctuants, l'allusion à l'époque médiévale cristallisant un rejet général.

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale : turc
émigrés et étudiants turcs le 1 Novembre 2014

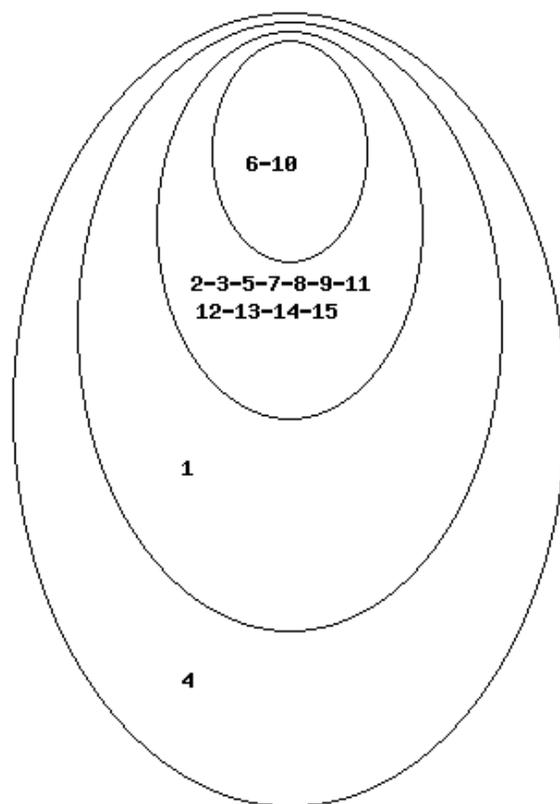


Figure 6 : Schéma en couronne de la structure de la représentation sociale du turc

En ce qui concerne la représentation de la langue maternelle, elle s'organise autour de deux grandes idées qui fédèrent par ailleurs un degré de consensus très fort. L'une est (apparemment) d'ordre socio-historique : « le turc est une langue qui me fait penser aux réformes d'Atatürk » (item 6) ; l'autre a un aspect affectif certain et s'apparente à un cri du cœur : « le turc est une langue que je vais garder pour toujours » (item 10). Vu l'attachement très marqué encore aujourd'hui de la majorité des Turcs envers Mustafa Kemal et le kémalisme, le premier critère peut aussi – nous semble-t-il – être considéré comme porteur d'affectivité. Autour de ce noyau central gravitent tous les autres éléments testés, à l'exception de deux d'entre eux. Des items aussi hétérogènes que le 2 (« le turc est une langue harmonieuse »), le 9 (« le turc est la langue de l'Eurasie ») ou encore le 15 (« le turc est une langue assez difficile pour les étrangers ») occupent une position quasi centrale dans cette représentation. On retrouve, comme pour le français, des préoccupations esthétiques, sociales ou didactiques. Contrairement à ce qui se passe pour la langue cible et le pays d'accueil, le lien évident entre la langue maternelle et le pays d'origine (item 12) est constitutif de cette centralité. Sont repoussés en périphérie deux éléments a priori indépendants. Dans la première zone, on trouve l'item 1 : « le turc est une langue riche », ce qui peut paraître surprenant, inattendu. Cet item, qui se situe au centre du graphe, dans un cercle mauve de petite taille, rencontre donc une sorte d'indifférence. Plusieurs personnes interrogées ont verbalisé cette perception en rejetant l'affirmation ou en comparant le turc avec d'autres langues : « non, le turc n'est pas une langue riche ; c'est une langue moins riche que le français ou l'anglais ». Dans la deuxième zone, à la périphérie extrême de la structure de la représentation et significatif d'un consensus marqué dans le sens du rejet, l'item 4 se détache : « le turc est la langue du DivanüLügati't-Türk ». Cet ouvrage considéré comme le premier dictionnaire des parlers turcs est parfois méconnu des interviewés. Et si quelques-uns le reconnaissent comme un ouvrage fondateur pour la langue turque, la majorité d'entre eux réfutent cette idée en insistant sur le fait que le turc moderne, notamment depuis les réformes d'Atatürk dans les années 1920, n'a plus grand-chose en commun avec la langue évoquée dans le DivanüLügati't-Türk. En revanche, ils reconnaissent que celle-ci, traversée par des liens étroits avec l'arabe et le persan, était extrêmement riche et complexe, bien davantage que le turc moderne. D'où la possibilité de mieux comprendre l'absence d'adhésion vis-à-vis de l'item 1 et d'établir une relation étroite entre les deux éléments périphériques de cette représentation sociale.

5. Conclusions et perspectives

L'étude des graphes et des schémas en couronne nous a permis de faire quelques premières analyses factuelles et interprétatives du positionnement des personnes interrogées vis-à-vis des langues turque et française. Plusieurs points forts se dégagent de ces données.

Tout d'abord, il nous paraît important de souligner que les représentations sociales des deux langues ne sont pas en opposition binaire sur le plan normatif. Toutes deux sont valorisées pour des raisons différentes et la langue française, langue dominante dans ce contexte migratoire, apparaît comme une langue d'adoption. Les schèmes centraux de la représentation du français véhiculent en

effet des connotations positives, avec des éléments même plus laudateurs que pour le turc, langue maternelle pour laquelle l'attachement est dit indéfectible. Il y a donc ici une notion de complémentarité linguistique qui renvoie à une appartenance culturelle composite dont les interviewés sont conscients. On pourrait parler d'une appropriation de la langue du pays d'accueil qui s'inscrirait dans un processus de construction d'une identité multiple intégrée.

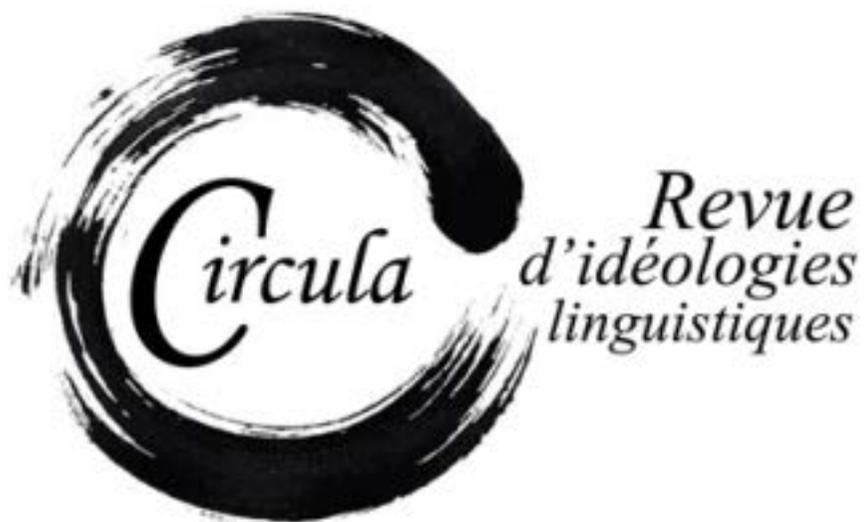
L'analyse de la structure de ces représentations sociales nous montre aussi un double imaginaire ethnosocioculturel que l'on pourrait qualifier de cohérent. Dans les deux cas, les représentations dominantes s'inscrivent dans le rejet des éléments les plus anciens. Qu'il s'agisse du turc ou du français, les schèmes les plus périphériques mettent en lumière une rupture avec le passé linguistique et un désir de s'insérer résolument dans une modernité revendiquée, que ce soit en France ou en Turquie. La frontière culturelle la plus verbalisée n'est peut-être pas une frontière géographique mais bien historique. Sans que cela soit contradictoire avec les résultats obtenus lors des enquêtes sociolinguistiques plus larges menées auprès des migrants turcs en France, les locuteurs interrogés participent d'une altérité assumée au sein d'une société plurielle en contexte euro-méditerranéen.

On peut toutefois noter, dans la représentation du français, l'émergence de l'expression d'un malaise linguistique, dû non pas à des perceptions négatives, mais plutôt aux tensions entre d'une part l'admiration portée à la langue cible et d'autre part un sentiment d'insécurité linguistique, perceptible d'ailleurs au moment des rencontres et des entretiens. Ce malaise, cette tension, qui fait écho à certains éléments dominants dans l'imaginaire ethnosocioculturel des migrants turcs vis-à-vis des Français, serait sans doute à explorer davantage en s'intéressant séparément aux travailleurs immigrés et aux étudiants venus poursuivre leur formation universitaire à Montpellier. Les différences générationnelles seraient également à questionner.

Cette enquête basée sur la MAC nous permet en tout cas d'entrevoir des pistes intéressantes pour mieux comprendre le rapport aux langues et aux cultures en situation de migration, non pas sous l'angle du conflit mais du dialogue interculturel et de certaines formes d'intégration intraculturelle.

Références

- Abric, Jean-Claude (1987), *Coopération, compétition et représentations sociales*, Cousset (Fribourg), Delval.
- Abric, Jean-Claude (dir.) (1994), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Psychologie sociale ».
- Abric, Jean-Claude (2003), « L'étude expérimentale des représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, p. 205-223. [1^{re} éd., 1989.]
- Akinci, Mehmet-Ali (2013), « Le turc », dans Georg Kremnitz (dir.), *Histoire sociale des langues de France*, avec le concours de Fañch BROUDIC et du collectif HSLF, Presses Universitaires de Rennes, p. 823-830.
- Boyer, Henri (2003), *De l'autre côté du discours*, Paris, L'Harmattan, coll. « Langue & Parole ».
- Elif Pirim, Ayse (2011), *Représentations croisées des immigrés turcs et des populations des pays d'accueil en Allemagne et en France : réflexions sur la cohabitation culturelle entre la Turquie et l'Europe*, thèse de doctorat, Metz, Université de Metz.
- Flament, Claude (2003), « Structure et dynamique des représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, p. 224-239. [1^{re} éd., 1989.]
- Manço, Ural (2000), « Turks in Europe : from a Garbled Image to the Complexity of Migrant Social Reality », dans Nedret Kuran-Burçoğlu (dir.), *The image of the Turk in Europe from the Declaration of the Republic in 1923 to the 1990s*, Istanbul, The Isis Press, p. 21-35.
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*, avec la participation de Pierre-Antoine Desrousseaux, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Moscovici, Serge (2004), *La psychanalyse : son image et son public*, 3^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse ». [1^{re} éd., 1961.]
- Yasri-Labrique, Éléonore (2010), *La Turquie et nous : enquête sur l'imaginaire turc de la France*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sociolinguistique ».
- Yerasimos, Stéphane (2005), « L'obsession territoriale ou la douleur des membres fantômes », dans Semih Vaner (dir.), *La Turquie*, Paris, Fayard/CERI, p. 39-60.
- Zarate, Geneviève (1993), *Représentations de l'étranger et didactique des langues*, Paris, Didier, coll. « CREDIF Essais ».



TITRE: LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE LA LANGUE ET DE L'IDENTITÉ FRIOULANE : ENQUÊTE DANS LE SECONDAIRE

AUTEUR(S): GIOVANNI AGRESTI, UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI TERAMO ET SILVIA PALLINI, ASSOCIATION LEM-ITALIA (LANGUES D'EUROPE ET DE LA MÉDITERRANÉE), TERAMO

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 86-113

ISSN: 2369-6761

DIRECTEUR: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9690](http://hdl.handle.net/11143/9690)

DOI: 10.17118/11143/9690

Les représentations sociales de la langue et de l'identité frioulanes : enquête dans le secondaire¹

Giovanni Agresti, Università degli Studi di Teramo
giagresti @ yahoo . it

Silvia Pallini, Associazione LEM-Italia (Langues d'Europe et de la Méditerranée), Teramo
s . pallini @ associazionelemitalia . org

Résumé : Le frioulan est une langue régionale appartenant au groupe linguistique rhéto-roman, diffusée dans la région historique du Frioul. Sa diffusion, le nombre de ses locuteurs, son histoire, le prestige de sa littérature et le statut de région autonome du Frioul-Vénétie julienne font que cette langue est encore pratiquée par de larges pans de la population. Cependant, des études sociolinguistiques entamées dès 1977 estiment à 1 % la perte annuelle en nombre de locuteurs. Pour contribuer à photographier la donne actuelle et éventuellement formuler des propositions pour contrecarrer cette dérive, nous illustrons dans cet article les résultats d'une récente enquête de terrain concernant les représentations sociales de la langue et de l'identité frioulanes auprès d'une population d'étudiants de 14 à 18 ans. Cette enquête a suivi la méthodologie de l'analyse combinée.

Mots-clés : représentations linguistiques ; aménagement linguistique ; droits linguistiques

Abstract: Friulan is a regional language pertaining to a rhaeto-romance linguistic group particularly widespread in the historic Friuli-Venezia Giulia region. Its diffusion, the number of speakers, its history, its literature prestige and its statute of an independent Friuli-Venezia Giulia region make it possible for this language to still be used by a wide range of population. However several sociolinguistic studies done since 1977 approximate a 1 % annual loss of speakers. In order to give a contribution to register the current figures and formulate possible proposals to contrast such loss, in this article we illustrate the results of a recent research regarding the social representation of the Friulan language and identity performed on a population of students ranging from the age of 14 to the age of 18. Our research has adopted the combined analysis method.

Keywords: Friulan language; language representation; language planning; linguistic rights

1. Cet article est le résultat d'enquêtes de terrain conçues et menées conjointement par ses rédacteurs. Cependant, il faut attribuer à Silvia Pallini le paragraphe des Conclusions (« Le lien à la patrie, l'avenir, le travail ») ainsi que le sous-paragraphe « La pré-enquête ». Les autres parties du texte sont de la plume de Giovanni Agresti.

1. Une langue régionale dans la mosaïque des langues d'Italie

1.1. Désigner les langues d'Italie

Pour étudier les représentations de la langue et de l'identité frioulanes il est indispensable au préalable de situer celles-ci dans le riche et bariolé paysage (socio)linguistique et culturel d'Italie, le pays qui est sans doute le plus riche en diversité linguistique et génétique au moins en Europe et en Méditerranée, comme l'a montré une récente enquête d'envergure (Capocasa *et al.*, 2014).



Figure 1 : Le frioulan dans la mosaïque des langues d'Italie (détail)²

Le frioulan (en frioulan appelé *furlan* et *marilenghe*, « langue maternelle ») appartient au groupe linguistique rhéto-roman, comprenant également le ladin et le romanche, dont il représente la variété la plus étendue, son aire de diffusion coïncidant presque complètement avec la région historique du Frioul (v. Fig. 1)³. Le frioulan est donc à proprement parler une *langue régionale* d'Italie, désignant qu'il partage avec le sarde, diffus quasiment dans toute la Sardaigne. Sans prendre en compte les variétés communément appelées « dialectes », d'autres langues minoritaires d'Italie peuvent être dites également « régionales », même si elles sont moins étendues géographiquement et moins parlées et ne présentent pas ce même degré de congruence par rapport aux régions historiques et éventuel-

2. Source : http://portal-lem.com/map-les_langues_d_italie.html.

3. Nous soulignons cet aspect. En effet, la Vénétie julienne n'a été rattachée au Frioul qu'en 1963 et représente une discontinuité linguistico-culturelle encore assez mal reçue de la part des militants de la culture frioulane. Qui plus est, la création de la nouvelle entité régionale (le Frioul-Vénétie julienne) a entraîné le déplacement du chef-lieu régional de Udine à Trieste. Néanmoins, cette région a été dotée d'un statut d'autonomie justement en raison de la présence de plusieurs communautés linguistiques minoritaires ainsi que de sa position à la frontière avec le rideau de fer.

lement aux actuelles régions administratives. Il s'agit en fait souvent de *péninsules linguistiques* de langues aux statuts très divers :

– des langues régionales n'ayant nulle part le statut de langue d'État, comme le francoprovençal, diffus au carrefour de trois États : Suisse sud-occidentale, France centre-sud-orientale et Italie nord-occidentale, surtout au Val d'Aoste (dont c'est la véritable langue populaire historique alors que le français y est traditionnellement langue de culture) ; comme l'occitan, qui est parlé surtout dans le Midi de France avec deux péninsules en Espagne (Val d'Aran) et en Italie (douze vallées du Piémont occidental) ; ou comme le ladin, dont le territoire historique a sa relative compacité (on l'appelle parfois « Ladinia ») au carrefour de deux régions (la Vénétie et le Trentin-Haut-Adige) ;

– des langues régionales ayant ailleurs le statut de langue d'État : c'est le cas de l'allemand dans le Haut-Adige (aussi appelé Tyrol du Sud)⁴ et du slovène à l'extrême limite nord-orientale du pays. Dans le modèle italien des droits linguistiques, on appelle ce dernier groupe de langues par le désignant « minorités nationales » (par opposition aux « minorités linguistiques »). La Val Canale, au Frioul, est un extraordinaire creuset de diversité culturelle, car quatre communautés linguistiques y coexistent : les italophones, les frioulanophones, les slavophones et les germanophones.

Partout ailleurs, et notamment dans le Sud de l'Italie, il faut parler non pas de *langues régionales* mais plutôt d'*îlots* ou d'*archipels linguistiques minoritaires* : c'est le cas des cinquante communes arbëreshe (italo-albanaises) distribués dans sept différentes régions, des trois îlots na-našu (croates du Molise : Acquaviva Collecroce, Montemitro et San Felice), des deux îlots francoprovençaux des Pouilles (Faeto et Celle Di San Vito), de l'îlot occitan de Guardia Piemontese en Calabre, de l'îlot catalan d'Alguer en Sardaigne, de l'ensemble de communes de langue grica dans le Salente ou de langue grécannique dans l'extrémité méridionale de la Calabre. À ces langues il faut ajouter quelques archipels d'îlots germanophones (walsers, cimbres, mochènes et les communautés de Sappada, Sauris, Timau), pulvérisés dans l'arc alpin de l'ouest à l'est⁵.

1.2. Le frioulan dans le modèle italien des droits linguistiques

Ce rapide tour d'horizon des langues d'Italie telles que reconnues par la Loi nationale 482 du 15 décembre 1999⁶ était nécessaire afin de souligner leur grande diversité d'emplacement territorial et de statut, diversité que la *doxa* ignore, méconnaît ou oublie trop souvent mais qui implique fatalement une diversité également au niveau des représentations sociales. Un locuteur germanophone

4. Il faut néanmoins mettre en évidence une distance parfois importante entre la variété locale et l'allemand standard.

5. www.treccani.it/magazine/lingua_italiana/speciali/minoranze/Caria.html

6. « Normes en matière de protection des minorités linguistiques historiques ». Cette loi applique l'art. 6 de la Constitution italienne de 1948.

sud-tyrolien, par exemple, toute distance gardée avec l'allemand standard, est dans son pays dans les conditions de percevoir sa langue maternelle comme un outil de communication au quotidien : non seulement dans la sphère intime, mais également dans les topologies relationnelles amicale, professionnelle et publique (Agresti, 2014 : 24-28). Qui plus est, cette représentation pourra même fonctionner en opposition consciente par rapport à la langue d'État, l'italien. En revanche, le locuteur gricophone de Sternatia, dans la Grecia salentine, aura plus facilement une représentation de la langue grica comme « langue du cœur », exclusive de la sphère intime, familiale ou amicale, ou comme langue patrimoniale, pas du tout en concurrence avec la langue italienne.

De ces observations, quelques éléments majeurs sont à retenir en fonction de notre étude :

a) dans le modèle italien des droits linguistiques il est bien question de « minorités » à protéger, c'est-à-dire de groupes humains et non de langues (que l'on songe par exemple à la grande différence, sur ce point, par rapport au modèle français, où ne serait-ce que le mot *communauté*, pour ne pas parler de *minorité*, est encore tabou⁷). Du moins sur le papier, l'approche *droitdelhommiste* semblerait donc prévaloir, en Italie, sur l'approche *patrimonialiste*. Pourtant, les langues des minorités linguistiques, comme nous l'avons précisé plus haut, sont par ces mêmes communautés perçues souvent comme élément exclusivement ou majoritairement patrimonial. Il y a donc là une contradiction nette entre la terminologie en usage dans les textes officiels (redevable d'un esprit constitutionnel de réparation historique des torts subis par les minorités nationales sous le Fascisme) et l'actuel panorama sociolinguistique des communautés linguistiques minoritaires.

b) dans le contexte des langues d'Italie, le frioulan se situe entre ces deux pôles extrêmes : il ne s'agit pas à proprement parler de la langue d'une minorité nationale⁸, mais il ne s'agit pas non plus d'une langue strictement patrimoniale, à savoir exclue de l'espace et de l'usage publics, majoritairement orale et presque exclusivement liée à la culture matérielle traditionnelle.

Pour mieux situer le frioulan au point de vue juridique, il nous échoit de rappeler, à côté et même avant la Loi nationale 482, la loi régionale n° 15 du 22 mars 1996⁹ du Frioul-Vénétie julienne qui s'accompagna de la création d'un Observatoire régional de la langue et de la culture frioulanes (OLF) et d'une mission spécifique pour les communautés linguistiques minoritaires, ainsi que la nouvelle loi

7. Preuve en est le tollé soulevé, en France, par le récent débat sur le « décompte ethnique ».

8. Quitte à donner à ce désignant une définition plus large, comme par exemple celle formulée par le théoricien du régionalisme nationalitaire, Yves Person (1973), ou Erwan Vallerie (1971), pour qui « la langue se trouve au centre de la définition de nationalité, c'est dire de la répartition de l'humanité en groupes culturels ». Il faut par ailleurs souligner l'existence, durant sept siècles de la Patrie du Frioul qui est vraisemblablement à la base d'un sentiment d'appartenance nationale parfois présent, souvent latent. L'histoire de la *Patria* a fait l'objet d'une grande exposition organisée par le Conseil général d'Udine et dirigée par Gianfranco Ellero et Giuseppe Bergamini. Voir Ellero et Bergamini (2008).

9. « Normes pour la protection et la promotion de la langue et de la culture frioulanes et institution du service pour les langues régionales et minoritaires » (<http://lexview-int.regione.fvg.it/fontinormative/xml/xmllex.aspx?anno=1996&le-gge=15>)

régionale n° 29 du 18 décembre 2007¹⁰. La présence et les actions menées par d'autres institutions – dont il faut signaler au moins la prestigieuse Società filologica friulana¹¹, l'ARLEF (Agence Régionale pour la Langue Frioulane)¹², le CIRF (Centre Interdépartemental de recherche sur la culture et la langue du Frioul)¹³, l'Istitut Ladin Furlan « Pre Checo Placerean »¹⁴ et d'autres – brossent un tableau d'ensemble où la langue frioulane nous apparaît loin d'être marginalisée ou exclue de la sphère publique.

2. Les représentations sociales de la langue et de l'identité frioulanes

2.1. Le statut de la langue frioulane

Le frioulan est donc une langue régionale qui, tout en constituant indéniablement un patrimoine culturel à protéger, est bien plus qu'une langue patrimoniale au sens quelque peu cristallisé et réducteur que nous venons d'indiquer, et le nombre de locuteurs n'y est pas pour rien. Longtemps région d'émigration, même s'il n'y a pas de statistique fiable on peut chiffrer à environ un million les frioulanophones (tous niveaux de compétence confondus), à la fois résidant au Frioul et dans les communautés dispersées en Italie (notamment dans le Latium et en Sardaigne) et de par le monde (surtout en France, Belgique, Canada, Australie, Argentine, Brésil, États-Unis et Afrique du Sud).

D'autres facteurs contribuent à élever le statut du frioulan. Nous avons déjà évoqué quelques importantes institutions visant la défense et l'illustration de la langue frioulane, institutions qui à leur tour sont le résultat de l'action de mouvements culturels parfois portés par des personnalités qui ont joué le rôle de véritables pionniers. C'est le cas, pour ce qui est de la langue, du célèbre linguiste Graziadio Isaia Ascoli, goritien d'origine juive et pionnier de la *glottologia* (terme que lui-même inventa et discipline dont il occupa la première chaire universitaire), synonyme de dialectologie. Son premier ouvrage, *Sull'idioma friulano e sulla sua affinità con la lingua valaca* (« Sur l'idiome frioulan et sur son affinité avec la langue valaque »), publié en 1846 (lorsqu'il n'avait que dix-sept ans !), représente vraisemblablement, malgré les inéluctables faiblesses dues au jeune âge, le premier essai scientifique

10. « Normes pour la protection, la valorisation et la promotion de la langue frioulane ». Texte publié aux pages 59-71 du Bulletin officiel régional (BUR) n° 52 du 27 décembre 2007, téléchargeable à partir de la page web <http://arpebur.regione.fvg.it/newbur/visionaBUR?bnum=2007/12/27/52>. Ce texte de loi a fait l'objet d'un arrêt de la Cour constitutionnelle italienne (18 mai 2009), saisie par le Gouvernement italien et statuant l'illégitimité constitutionnelle des articles 6 (alinéa 2), 8 (alinéas 1 et 3), 9 (alinéa 3), 11 (alinéa 5), 12 (alinéa 3) et 14 (alinéas 2 et 3). Il est possible de suivre chaque étape de la navette de cette loi à partir de la page web suivante : www.consiglio.regione.fvg.it/iterleggi/Pagine/Detail.aspx?NUM=240&LEG=IX&TIP=Proposta%20di%20legge%20regionale&PROPP=&PRM=

11. www.filologicafriulana.it

12. www.arlef.it

13. <http://cirf.uniud.it>

14. www.istitutladinfurlan.it

concernant le frioulan. Cette première tentative précède ses célèbres *Saggi ladini* (« Essais ladins », 1873), qui marquent pour nombre de spécialistes le véritable acte de naissance de la grammaire historique des dialectes. Dans cet ouvrage la phonétique du frioulan reçoit une description rigoureuse, est affirmée son autonomie dans le cadre du système roman et est énoncée la thèse (à vrai dire controversée) de l'unité originelle des parlers alpins centre-orientaux. C'est donc grâce à Ascoli que le frioulan est, parmi les langues minoritaires territoriales d'Italie, celle qui a sans doute été le mieux étudiée. Pour ce qui est de la littérature (qui finalement, si elle est toujours indissociable de la langue, l'est tout particulièrement en contexte minoritaire), nous évoquerons au moins, au XX^e siècle, Pier Paolo Pasolini, bolognais de naissance mais en large mesure frioulan d'enfance et d'adolescence. Dès son recueil *Poesie a Casarsa* (1942), et surtout à compter de la création de l'Academiuta di lenga furlana en 1945 (en partie inspirée du Félibrige provençal), Pasolini essaie de contribuer à la dé-vernacularisation du frioulan, c'est-à-dire à son emploi littéraire, tout en doublant cette praxis d'appropriation de la langue écrite d'un dessein politique d'autonomisation politico-culturelle : il fut en effet parmi les fondateurs du Movimento popolare friulano per l'autonomia regionale en 1947¹⁵.

Mais dans la longue histoire linguistique et littéraire du Frioul, bien sûr, il n'y a pas qu'Ascoli et Pasolini, deux monuments dont l'envergure ne doit pas en obscurcir d'autres. Si une extraordinaire génération de poètes a pris la relève de l'Academiuta, dont Amedeo Giacomini, Umberto Valentini, Novella Cantarutti, Leonardo Zanier, Federico Tavan, Giacomo Vit et Nelvia Di Monte, on ne peut ignorer, aux racines de la construction de l'identité et de l'unité linguistique, le rôle qu'eurent par exemple Jacopo et Giulio Andrea Pirona, les auteurs du *Vocabolario friulano* (Venise, 1871). Ou alors, à l'époque contemporaine, Pre Checo Placerean (Don Francesco Placereani) ou Toni Beline (Don Antonio Bellina), les traducteurs de la monumentale *Bibie par furlan* (1981). Mais il est vain ici de tenter une anthologie. Une récente exposition (2010) organisée par le Conseil général d'Udine (*Il Friuli. Le lingue*) a rendu compte d'une histoire même sociale des langues de la « patrie » frioulane dont la richesse a de quoi surprendre¹⁶.

La normativisation de la langue, on ne le sait que trop, accompagne ou du moins contribue à sa normalisation et, d'après le Catherine Wheel Model (Strubell, 1999), les deux rendent possible et tirent profit de son enseignement, qui au Frioul est passé de matière extracurriculaire à discipline curriculaire (quoique optionnelle) dès l'année 2012-2013 à partir de la maternelle¹⁷. Le frioulan est, aujourd'hui, une langue largement écrite : non seulement au niveau de la signalisation bilingue de

15. Avec Gianfranco D'Aronco, Luigi Ciceri, Chino Ermacora, Alessandro Vigevani, Luigi Pettarin, Attilio Venudo. Un historique passionnant de l'autonomisme frioulan est proposé par Cisilino et D'Aronco (2012). Pour les documents officiels, voir http://archivio.camera.it/patrimonio/archivi_della_transizione_costituzionale_1944_1948/atc04/chiavi/enti/Movimento+popolare+friulano+per+l%27autonomia+regionale.

16. Le catalogue qui l'a accompagnée (Ellero et Bergamini, 2010) est exemplaire en ce qu'il harmonise rigueur scientifique, richesse documentaire et souplesse discursive. Faute d'espace, à cette publication nous renvoyons pour tout approfondissement.

17. Les données relatives à l'année scolaire 2013-2014 sont plutôt encourageantes. Voir www.provincia.udine.it/friuli/lingua/insegnamento/Documents/Dati%20friulano%202013-2014.pdf.

la toponymie urbaine, ou au niveau littéraire (y compris la chanson contemporaine¹⁸ ou le cinéma¹⁹), mais également au niveau des textes publicitaires, pédagogiques et même scientifiques²⁰. Après la publication, surtout dans la première décennie du XXI^e siècle, d'une série d'ouvrages lexicographiques liés aux langues de spécialité (droit et administration ; industrie, commerce et entreprise ; numérique et nouvelles technologies ; voirie et transports ; sciences du bâtiment ; mathématiques ; faune et flore etc.)²¹, un extraordinaire ouvrage lexicographique, le *Grant dizionari bilengâl talian-furlan* (Grand dictionnaire bilingue italien-frioulan, désormais GDB), a vu le jour en 2010 par les soins de Adrian Cescje, Sandri Carrozzo et Luca Peresson. Cet ouvrage reflète un statut élevé de la langue régionale principalement pour trois raisons : 1) tout d'abord, c'est le fruit non pas d'une initiative isolée, individuelle, comme c'est souvent le cas dans les contextes linguistiques minoritaires, mais d'un gros travail d'équipe, pleinement institutionnalisé ; 2) ensuite, c'est un ouvrage scientifiquement irréprochable qui valorise des aspects souvent négligés dans les dictionnaires des langues régionales, notamment l'articulation des registres (sont indiquées onze marques d'usage), la phraséologie, les séries synonymiques ; 3) enfin, aspect non négligeable, le GDB dans sa version papier est un dictionnaire qui a la langue d'État comme langue-source et la langue régionale comme langue-cible. Ailleurs nous avons souligné la portée idéologique que ce choix implique (Agresti, 2015 : 22-40).

Pour ce qui est de la langue populaire (« populaire » au sens de la circulation sociale et orale de la langue), malgré un retrait indéniable dans les usages, elle ne doit pas se porter si mal, si l'on en croit quelques faits récents qui ont montré la vitalité du frioulan auprès de la population. Parmi ceux-ci, à titre d'exemple, nous en mentionnons trois, à notre sens particulièrement parlants :

a) La lecture intégrale 24h/24 de la Bible en frioulan (v. *supra*), qui a impliqué un nombre surprenant, inattendu de frioulanophones, aussi bien du côté des lecteurs bénévoles que du côté des spectateurs. Cette initiative, durée une semaine (du 3 au 9 avril 2011) et organisée par l'ARLEF, a fait l'objet d'une belle publication en livre plus DVD (Gleise furlane, 2012) qui rend compte des tenants et des aboutissants de ce remarquable témoignage de « désir de langue » (Giordan, 2010) et d'identité régionale²².

b) La traduction du site officiel et les commentaires radio des matchs de football de l'équipe d'Udine, équipe de la première division du championnat d'Italie, initiative entreprise dans l'année 2009-2010 sur la demande de cette société sportive. Cette expérience, importante aussi bien au niveau de la circulation populaire de la langue que de l'aménagement du corpus (le langage du foot est, de toute

18. Nous songeons tout particulièrement à Suns, le festival itinérant des chansons en langue minoritaire créé à Udine en 2009. Voir www.sunscontest.com.

19. Pour une filmographie en frioulan (« Cine par furlan »), voir Ellero et Bergamini (2010 : 169).

20. C'est le cas, tout à fait remarquable, du *Gjornâl furlan des sciencis / Friulian Journal of Science*, publié par la SStEF (Societât Sientifiche e Tecnologjiche Furlane) et la maison d'édition Forum de Udine. Voir www.sciencis-par-furlan.net.

21. Pour une bibliographie exhaustive des ouvrages lexicographiques, voir Ellero et Bergamini (2010 : 186-187).

22. Si ce n'est « nationale », v. n° 8.

façon, une langue de spécialité), a été racontée par Angeli et De Agostini (2010 : 36-40) qui fournissent des données intéressantes comme par exemple le nombre d'accès au site web en frioulan ainsi que la provenance du public.

c) L'essor de *Radio onde furlane*, créée en 1980 et proposant aujourd'hui 70 % de son palimpseste (information, musique et autres émissions) en langue frioulane²³.

2.2. L'analyse des représentations : un état des lieux

À partir des éclairages jusque-là proposés, qui ne pouvaient qu'être partiels, nous serions tentés de formuler des hypothèses quant au statut de la langue frioulane, et par là de ses représentations sociales. Ces conclusions seraient largement positives, notamment si comparées avec d'autres contextes minoritaires d'Italie où la langue minoritaire se porte bien plus mal. Pourtant, des analyses de terrain à caractère sociolinguistique montrent que le frioulan est en retrait de manière diffuse et régulière un peu partout au Frioul. Ces études s'étendent en effet sur une tranche chronologique considérable, à compter des enquêtes de 1977 et 1986 promues par l'Istituto di Sociologia Internazionale de Gorizia, qui fut dans cette entreprise soutenu par la Région et le Conseil général d'Udine, et prolongées en 1998-99 par une nouvelle étude réalisée par le Dipartimento di Economia, Società e Territorio de l'Université d'Udine (désormais DEST). Cette dernière enquête a donné lieu à un ouvrage important, *Ricerche su la condizione sociolinguistica del furlan* (Picco, 2001a), qui permet de chiffrer à environ 1 % la perte annuelle en locuteurs du frioulan. Cet ouvrage a ouvert à son tour la voie à d'autres recherches – une douzaine jusqu'à 2010 – concernant notamment les comportements et, aussi, les représentations sociales de la langue. La plupart de ces articles²⁴ ont été republiés dans un récent volume (Picco, 2013) qui explore quelques thèmes majeurs et qui nous fournit un précieux repère pour mettre en relief notre enquête. Parmi ces thèmes, nous en avons retenus tout particulièrement deux, en raison d'une part de la tranche d'âge de la population enquêtée et d'autre part du fond de l'enquête elle-même :

a) l'étude de la perception des frontières géographiques du Frioul auprès d'une population du secondaire (167 étudiants ayant entre 16 et 18 ans) habitant cette région (Picco, 2001b, aujourd'hui publiée dans Picco, 2013 : 13-45). Au bout de son analyse, Linda Picco souligne comment « [le] manque de familiarité et d'empathie par rapport au territoire n'aide pas les jeunes à s'en faire une idée en termes de valeurs affectives et positives » (Picco, 2013 : 45). La première représentation est en effet celle de l'espace de la langue et du positionnement (plus ou moins conscient) du sujet dans cet espace ;

b) l'étude du sentiment d'appartenance et d'identité linguistique au Frioul auprès d'une population de jeunes ayant entre 15 et 18 ans (enquête de 2003-2004 aujourd'hui publiée dans Picco, 2013 : 113-159). L'échantillon est composé de 388 jeunes gens également répartis entre garçons et filles

23. www.ondefurlane.eu

24. Dans les références du présent article nous détaillons ces études.

et habitant 32 différentes communes du Frioul. Cette enquête, qui s'inscrit en ligne de continuité avec celle réalisée en 1998-99 par le DEST, est très articulée, concernant principalement les usages linguistiques aussi bien dans l'espace intime, domestique, que dans l'espace extérieur, les représentations sociales et les expériences de contact (visuel, relationnel, émotionnel) avec le frioulan. Si plus loin nous comparerons quelques résultats spécifiques de cette enquête avec la nôtre, retenons pour l'instant juste quelques conclusions générales (c'est nous qui traduisons) :

Ce que l'on remarque immédiatement, c'est le manque d'une « idéalisation » concernant certains thèmes : il n'y a pas de fortes passions ni pour ni contre ces sujets, juste l'acceptation [...] de situations consolidées : on admet de manière diffuse qu'il doit y avoir des espaces démocratiques pour tous et l'on reconnaît généralement la liberté de chaque individu de s'exprimer comme mieux il le juge, sans polémiques ni prises de position particulièrement incisives.

La langue perd donc toute connotation liée à la revendication d'une particularité [...], d'une distinction et d'une définition censées mettre en évidence quelque part un groupe à l'intérieur d'un ensemble plus vaste. [...]

Il s'agit d'une position d'extrême «tolérance», cependant davantage liée, semble-t-il, plus à une attitude de *laissez faire* [sic] qu'à des motivations plus conséquentes et réfléchies.

Les données collectées nous montrent une génération qui ne reconnaît à la langue qu'une simple fonction communicative, complètement dénouée de tout aspect émotionnel ou idéologique. (Picco, 2013 : 157)

C'est à partir de cet état des lieux que nous allons présenter notre travail, légitimé à notre sens par l'originalité de la méthode d'enquête utilisée, par la différence des items et donc des thèmes abordés et, finalement, par l'extériorité de notre regard (avec les risques et les chances que ce positionnement peut impliquer).

2.3. Notre enquête dans le secondaire

Par rapport aux enquêtes que nous venons d'évoquer, la nôtre se caractérise principalement, d'une part par un manque de moyens qui nous a empêché de constituer un corpus très étoffé de répondants, et de l'autre, bien sûr, par l'utilisation de la méthode d'analyse combinée (désormais MAC), nous permettant en revanche de parvenir à des résultats assez conséquents déjà à partir de corpora relativement modestes. En ce qui nous concerne, cette méthode, mise au point par Maurer (2013), avait déjà fait l'objet de plusieurs recherches sur des communautés linguistiques et dans des contextes très divers (Agresti et Pallini, 2014 ; Agresti, 2014b), ce qui nous a permis d'aborder l'enquête frioulane avec une certaine expérience de l'outil.

2.3.1. La pré-enquête

Tout en veillant à ne pas conditionner son enquête par la projection même inconsciente de son idéologie, le chercheur dispose dans la méthode MAC de marges de manœuvre parfois importantes pour fabriquer ses questionnaires. C'est surtout la phase de pré-enquête qui lui laisse le plus de liberté, car elle peut se dérouler de manière très variable, en fonction de la population enquêtée (entretiens individuels, focus groups, prise de note cachée en observateur externe, travail sur des sources secondaires etc.) et des contraintes que l'enquête elle-même peut imposer (temporelles, économiques, logistiques etc.). En ce qui nous concerne, nous avons opté pour une approche essentiellement qualitative, c'est-à-dire une pré-enquête basée sur de longs entretiens individuels filmés. Avant d'organiser notre mission au Frioul, nous avons ainsi demandé à nos médiateurs²⁵ de nous mettre en contact avec au moins :

- un locuteur primaire de frioulan rentré de l'émigration (ayant donc abandonné sa terre natale dans l'entre-deux-guerres ou dans le second après-guerre) ;
- un locuteur primaire de frioulan âgé de plus de soixante-dix ans mais n'ayant pas fait l'expérience de l'émigration ;
- un locuteur primaire de frioulan de moins de soixante-dix ans ;
- un locuteur primaire et un locuteur secondaire plus jeunes ;
- un locuteur secondaire ayant appris le frioulan de manière consciente à l'âge adulte.

En décembre 2013 nous avons effectué un premier passage au Frioul et avons réalisé six vidéo-entretiens individuels d'une heure environ chacun avec cet échantillon d'informateurs. Ces entretiens, semi-directifs, ont porté d'une manière générale sur le récit autobiographique, nos objectifs majeurs

25. Il s'agit principalement de Paolo Paron et de l'ARLEF. Pour ce qui est de cette dernière (v. *supra*, n° 11) nous tenons à remercier tout particulièrement Eugenio Busolin, William Cisilino, Christian Romanini de l'aide opérationnelle qui a rendu possible cette enquête.

étant la découverte du lien entre le sujet et la/sa langue frioulane, entre le sujet et la/sa communauté linguistique friulanophone, entre le sujet et la/son identité frioulane.

2.3.2. *La fabrication des questionnaires*

À partir de ces matériaux (qui donc, répétons-le, ne constituent pas la projection de l'idéologie du chercheur : il y a là un élément central dans la méthode MAC) nous avons cerné une première série d'items portant sur les représentations : a) de la langue frioulane (25 items) ; b) de l'identité frioulane (23 items). Par la suite, nous avons trié ces items afin d'éviter les redites, les formulations trop générales ou trop floues, ou au contraire trop compliquées. Nous sommes ainsi parvenus à 15 items pour la grille « langue » et à 10 items pour ce qui est de la grille « identité ».

Au bout de cette sélection, un gros problème d'ordre méthodologique. Finalement, nous n'avons interviewé que des militants (ou en tout cas des locuteurs fiers) du frioulan, et par conséquent nos items ont tous fini par refléter une vision positive, dynamique, décomplexée de cette langue régionale. Or, en raison de la nécessité que la méthode MAC impose aux répondants des questionnaires de hiérarchiser leurs représentations en distribuant les réponses de manière uniforme suivant les différents degrés d'adhésion (dans un questionnaire à 15 items comme le nôtre sur la langue, par exemple, chacun des cinq degrés d'adhésion doit être choisi trois fois sans exception), nous avons vite compris que le fait de ne pouvoir disposer que d'items valorisants mettrait nos répondants dans la très inconfortable condition d'avoir à tordre leurs esprits pour rejeter, par exemple, une affirmation à propos de laquelle ils seraient en principe d'accord. Autrement dit, puisque la tâche de chaque répondant est d'adhérer plus ou moins à la moitié environ des items et de rejeter plus ou moins l'autre moitié, si ces items sont tous (ou en tout cas majoritairement) positifs (ou négatifs), il est évident que quelle que soit l'idéologie sociolinguistique de tel ou tel répondant, il ne pourra jamais être tout à fait sincère face à un pareil questionnaire.

Nous avons résolu ce problème par une intervention délicate mais à notre sens légitime, à savoir la modification de tel ou tel item de positif en négatif afin d'atteindre une distribution à part égale (ou du moins équilibrée) entre items positifs et items négatifs. Deux exemples nous paraissent parlants pour éclaircir cette démarche : 1) « Le frioulan est plus une langue qu'un dialecte » a été transformé en « Le frioulan est plus un dialecte qu'une langue » ; 2) « Le frioulan n'entrave pas la réalisation sociale des jeunes » a été transformé en « Le frioulan est un obstacle à la réalisation sociale des jeunes ». Ce délicat travail²⁶ a abouti aux maquettes suivantes :

26. Travail d'autant plus délicat qu'une formulation à la négative pose parfois des problèmes de compréhension et, surtout, n'est pas forcément tout à fait contraire par rapport à une formulation positive. Il suffit de songer à une représentation du style : la langue X est utile vs la langue X est inutile. Ces deux formulations ne sont pas, à notre avis, tout à fait l'une le contraire de l'autre (Agestri et Pallini, Sous presse).

Tableau 1 : Questionnaire sur la langue friulane utilisé dans notre enquête

Progetto di ricerca «Rappresentazioni delle lingue e delle identità in Mediterraneo in contesto multilingue»						
Maison des Sciences de l'Homme - Montpellier (Francia), coord. Prof. Bruno Maurer						
QUESTIONARIO SULLA LINGUA FRIULANA						
Scegliere per ogni item una opzione delle cinque proposte, barrando la casella corrispondente. Complessivamente, ogni opzione («Per nulla d'accordo», «Poco d'accordo», «Neutro», «Abbastanza d'accordo» e «Pienamente d'accordo») deve essere scelta 3 volte, senza eccezioni. Consigliamo di cominciare con l'indicare le opzioni «Pienamente d'accordo» e «Per nulla d'accordo», per poi passare alle valutazioni intermedie.						
Località _____ Data _____ Età _____ Sesso (M/F) _____						
1	I friulani sono sempre stati un po' «sotans» (sudditi), per questo in città si parla di più l'italiano, lingua delle autorità	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
2	La segnaletica bilingue (italiano/friulano) è uno spreco di soldi	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
3	Più dell'italiano, il friulano può essere lingua d'integrazione per gli immigrati in Friuli	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
4	Sul lavoro, l'italiano più del friulano aiuta a stabilire rapporti di fiducia	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
5	Il friulano è una lingua particolarmente ricca di modi di dire molto espressivi, di proverbi	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
6	Il friulano ti fa sentire parte di una comunità e ti fa amare e rispettare di più la tua terra	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
7	Chi non trasmette il friulano ai propri figli dovrebbe sentirsi in colpa	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
8	Scegliere oggi il friulano <i>non</i> serve a resistere alla globalizzazione	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
9	Il friulano è più un dialetto che una lingua	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
10	Il friulano è un ostacolo alla realizzazione sociale dei giovani	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
11	L'immigrazione «di massa» <i>non</i> ostacola la trasmissione del friulano	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
12	Il friulano può essere una lingua della contemporaneità anche grazie ai social networks (Facebook ecc.)	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
13	L'insegnamento a scuola del friulano è molto importante nella misura in cui la famiglia non trasmette più il friulano come una volta	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
14	Parlare in friulano può aiutare un politico a essere eletto in Friuli	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
15	Il friulano migliore, la <i>marilenghe</i> , è quello di San Daniele del Friuli	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
	TOTALE (VERIFICARE CORRETTA DISTRIBUZIONE RIPOSTE)	3	3	3	3	3

Tableau 2 : Questionnaire sur l'identité friulane utilisé dans notre enquête

Progetto di ricerca «Rappresentazioni delle lingue e delle identità in Mediterraneo in contesto multilingue»						
Maison des Sciences de l'Homme - Montpellier (Francia), coord. Prof. Bruno Maurer						
QUESTIONARIO SULL'IDENTITA' FRIULANA						
Scegliere per ogni item una opzione delle cinque proposte, barrando la casella corrispondente. Ogni opzione («Per nulla d'accordo», «Poco d'accordo», «Neutro», «Abbastanza d'accordo», e «Pienamente d'accordo») deve essere scelta 2 volte, senza eccezioni. Consigliamo di cominciare con l'indicare le opzioni «Pienamente d'accordo» e «Per nulla d'accordo», per poi passare alle valutazioni intermedie.						
Località _____ Data _____ Età _____ Sesso (M/F) _____						
1	Il carattere dei friulani è come il loro modo di parlare: pensoso, lento, non parlano molto	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
2	Le tradizioni religiose sono molto deboli in Friuli	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
3	L'identità friulana non è condivisa da tutte le parti politiche	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
4	I valori dell'identità friulana: vita sana (a contatto con la natura), onesta, operosa	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
5	Per i friulani c'è grande differenza di status sociale in base alle professioni	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
6	La cultura tradizionale friulana è in bilico tra religione e magia	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
7	Riscoprire oggi l'identità friulana significa resistere alla globalizzazione e ai suoi problemi	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
8	Oggi essere friulani è una scelta, non si è più friulani di nascita	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
9	Diffidenza e scetticismo sono nel DNA dei friulani	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
10	Il Friuli: una lingua, una storia, un popolo	Per nulla d'accordo	Poco d'accordo	Neutro	Abbastanza d'accordo	Pienamente d'accordo
	TOTALE (VERIFICARE CORRETTA DISTRIBUZIONE RIPOSTE)	3	3	3	3	3

2.3.3. Les résultats

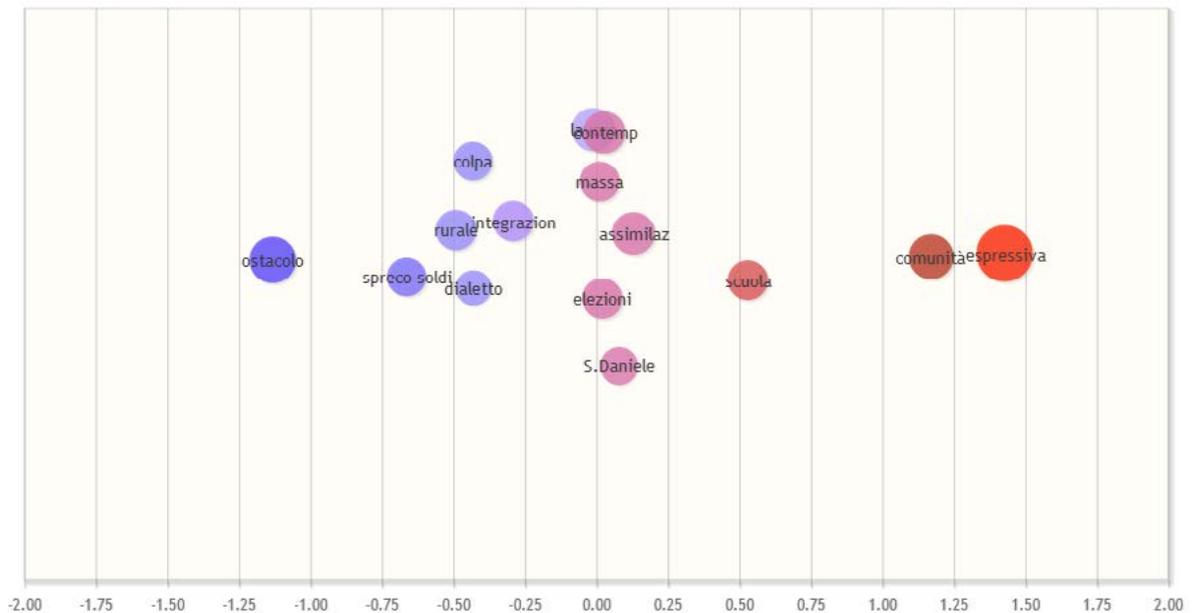
Nous avons administré ces deux questionnaires en janvier et mai 2014 dans des écoles secondaires de la commune de Spilimbergo, exclusivement pour ce qui est de la tranche d'âge 14-18 ans. Nous avons finalement constitué le corpus suivant :

Tableau 3 : Corpus

	Questionnaire langue + identité
Filles	53 (dont 4 nuls) + 53
Garçons	70 + 70
Total	123 + 123

Une fois renseignée une feuille de calcul au format Excel (où les degrés d'adhésion aux différents items sont transformés en valeurs arithmétiques : -2, -1, 0, +1, +2), des graphes montrant la structure des représentations sociales de la langue et de l'identité frioulanes sont générés de manière automatique par un logiciel en ligne accessible aux équipes intégrant le projet de recherche *Représentations sociales de langue et identité en Méditerranée en contexte multilingue*²⁷ dirigé par Bruno Maurer de l'Université de Montpellier III²⁸.

Le premier graphe montre la distribution des items du premier questionnaire, à savoir celui portant sur la langue frioulane tous étudiants et étudiantes confondus.



Graphe 1 : Représentations de la langue frioulane (étudiants et étudiantes)

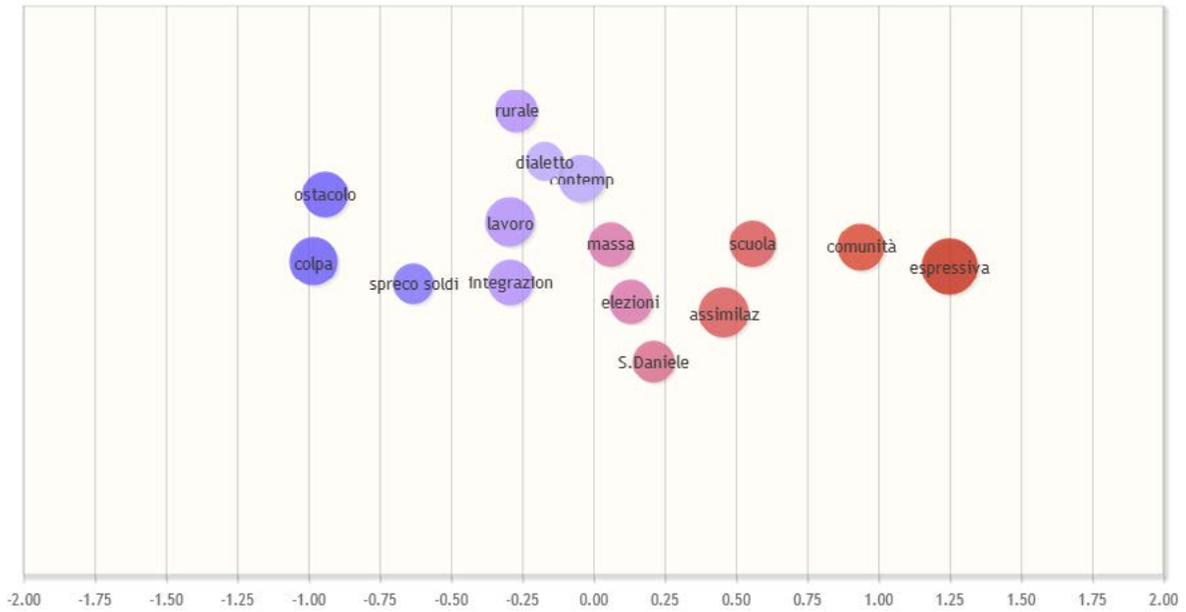
27. <http://linguiste.iutbeziers.fr/index.php>. Ce logiciel a été développé par Nicolas Serra de l'IUT de Béziers.

28. Ce projet est co-financé par la Maison des Sciences de l'Homme de Montpellier et par les équipes qui l'intègrent.

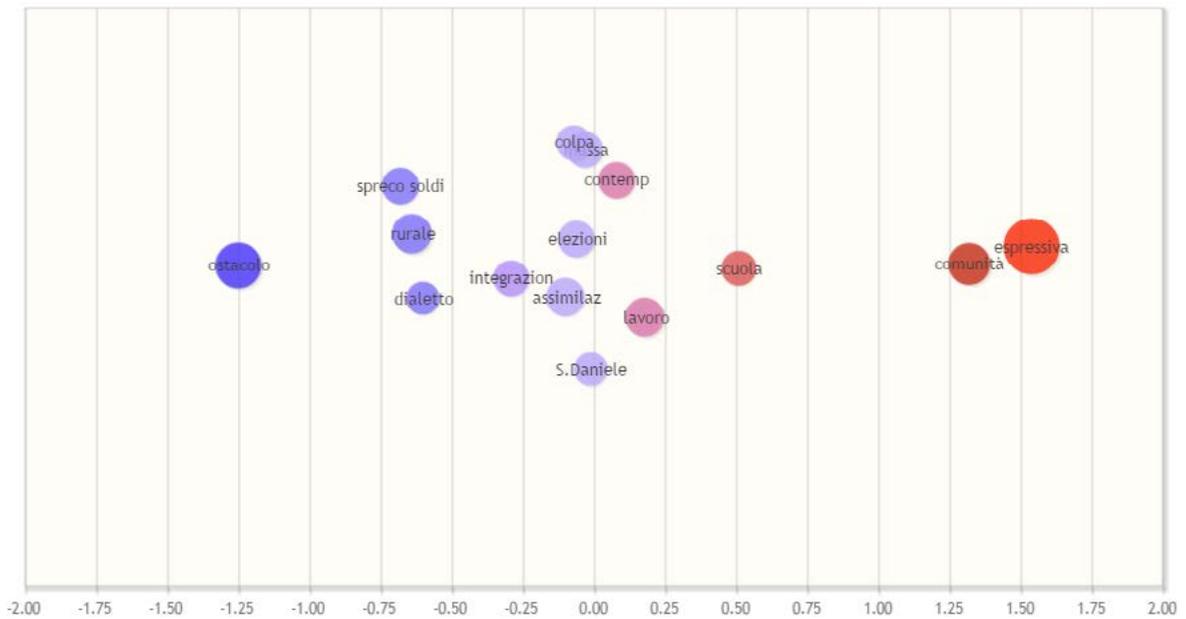
D'emblée, nous remarquons que six items sur 15 occupent la partie centrale, c'est-à-dire celle qui ne présente pas de positionnements spéciaux. Du côté de l'adhésion (à droite dans le schéma), c'est l'item n° 5 (« Le frioulan est une langue particulièrement riche de dictons et d'expressions imagées, de proverbes ») qui obtient le score le plus élevé (env. +1,40)²⁹ avec un consensus considérable, suivi d'assez près de l'item n° 6 (« Le frioulan suscite un sentiment d'appartenance à une communauté et l'amour et le respect vis-à-vis du territoire »). Du côté du rejet, à gauche dans le graphe, c'est l'item n° 10 (« Le frioulan est une entrave à la réalisation sociale des jeunes ») qui a eu le score le plus important (env. -1,15), suivi dans l'ordre des items n° 2 (« La signalisation bilingue italien/frioulan est un gâchis d'argent », env. -0,60), n° 1 (« Les Frioulans ont toujours été un peu *sotans* (sujets), voilà pourquoi en ville on parle davantage l'italien, la langue de l'autorité », env. -0,50), n° 9 (« Le frioulan est plus un dialecte qu'une langue », env. -0,40³⁰) et n° 7 (« Celui qui ne transmet pas à ses enfants la langue frioulane devrait éprouver un sentiment de culpabilité », env. -0,40). En résumant, nous observons : a) une relativement modeste polarisation des représentations ; b) la forte adhésion à deux items positifs typiques des langues et cultures traditionnelles ; c) le rejet de six items dont quatre véhiculant des représentations ouvertement négatives de la langue ; d) une importante quantité de représentations situées au milieu où, sans doute, la linguistique d'intervention pourrait agir de manière efficace, tout particulièrement auprès des jeunes (songeons notamment à l'item n° 12 : « Le frioulan peut être une langue de la contemporanéité grâce aussi aux réseaux sociaux »), pour les faire basculer du côté de l'adhésion. Pour terminer, remarquons que la variété de San Daniele del Friuli n'est pas spécialement ressentie par notre échantillon comme étant la plus authentique (item n° 15). À partir de ces observations générales, qui restituent une image largement positive de la langue frioulane, il nous échoit maintenant de comparer les résultats de la population féminine avec ceux de la population masculine. Pour faciliter la lecture comparée des graphes, nous les proposons l'un au-dessus de l'autre et nous bornerons à peu de considérations essentielles.

29. Ce résultat n'est pas surprenant. Il semble correspondre en partie à celui obtenu par Linda Picco, qui parvient à une hiérarchisation des fonctions du frioulan, qui est, par rapport à l'italien : langue des émotions (20,1 %), des calculs (14,7 %), des pensées (11,6 %) et des rêves (2,6 %), résultat ce dernier qui, lui, surprend et préoccupe. Voir Picco (2013 : 123, Graphe 10).

30. Ce résultat semble confirmer celui obtenu par Linda Picco dans son enquête de 2003 (voir Picco, 2013 : 136, Graphe 31).



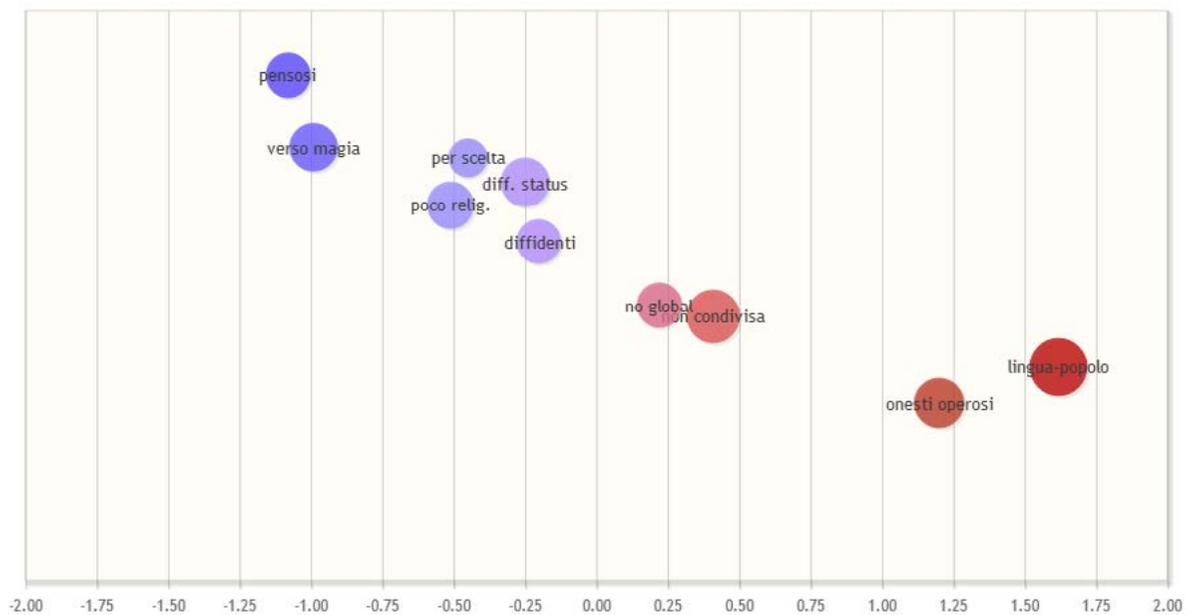
Graph 2 : Représentations de la langue frioulane (étudiantes)



Graph 3 : Représentations de la langue frioulane (étudiants)

La comparaison des deux carottages montre une substantielle équivalence entre le groupe des étudiants par rapport au groupe des étudiantes. Cependant, par rapport aux filles, les garçons témoignent de positions à la fois légèrement plus polarisées et moins uniformes (à une ou deux exceptions près, la taille des cercles du groupe masculin, correspondant au niveau de consensus, est plus petite). La seule différence remarquable est à notre sens le score d'adhésion à l'item n° 7, rejeté de manière significative par les filles, neutre chez les garçons. Alors que ces derniers hésitent, pour les premières la non-transmission de la langue aux nouvelles générations ne devrait pas provoquer un sentiment de culpabilité chez les porteurs de la tradition. Nous croyons dénicher là la marque d'un trait typique des cultures dominées, à savoir la tendance de l'univers féminin à renoncer plus facilement que le masculin à la transmission de la langue aux nouvelles générations par une adhésion plus ou moins consciente au modèle culturel dominant – censé offrir aux enfants (dont les femmes sont traditionnellement les principales éducatrices) davantage de chances de reconnaissance sociale et d'ouverture³¹.

Pour ce qui est de l'enquête sur l'identité frioulane, voici les résultats de l'ensemble de notre échantillon :

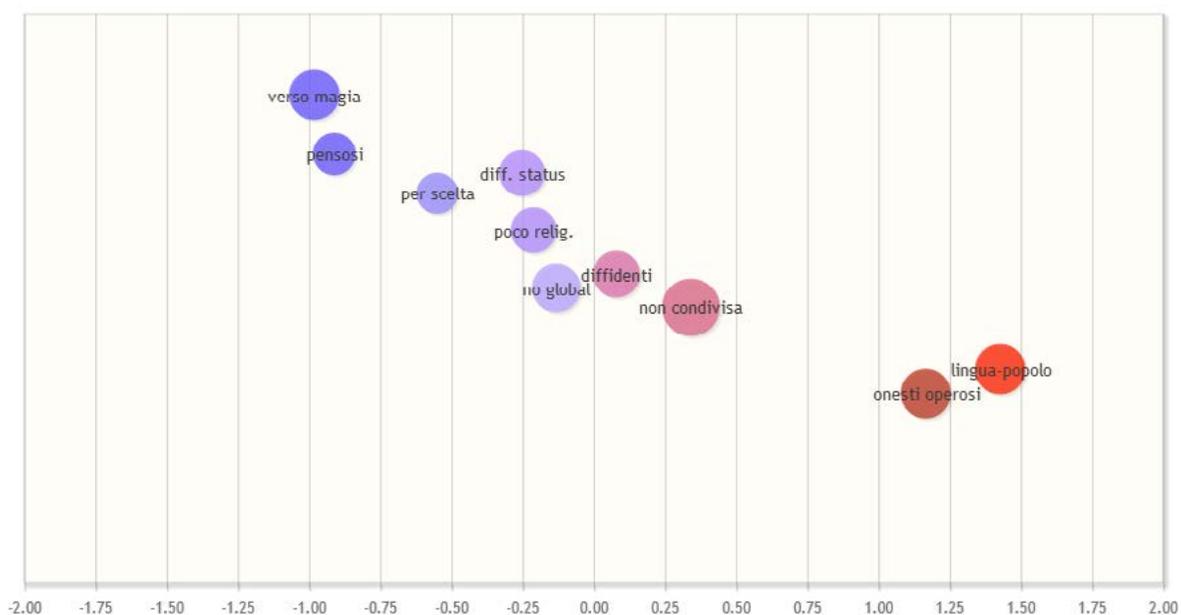


Graph 4 : Représentations de l'identité frioulane (étudiants et étudiantes)

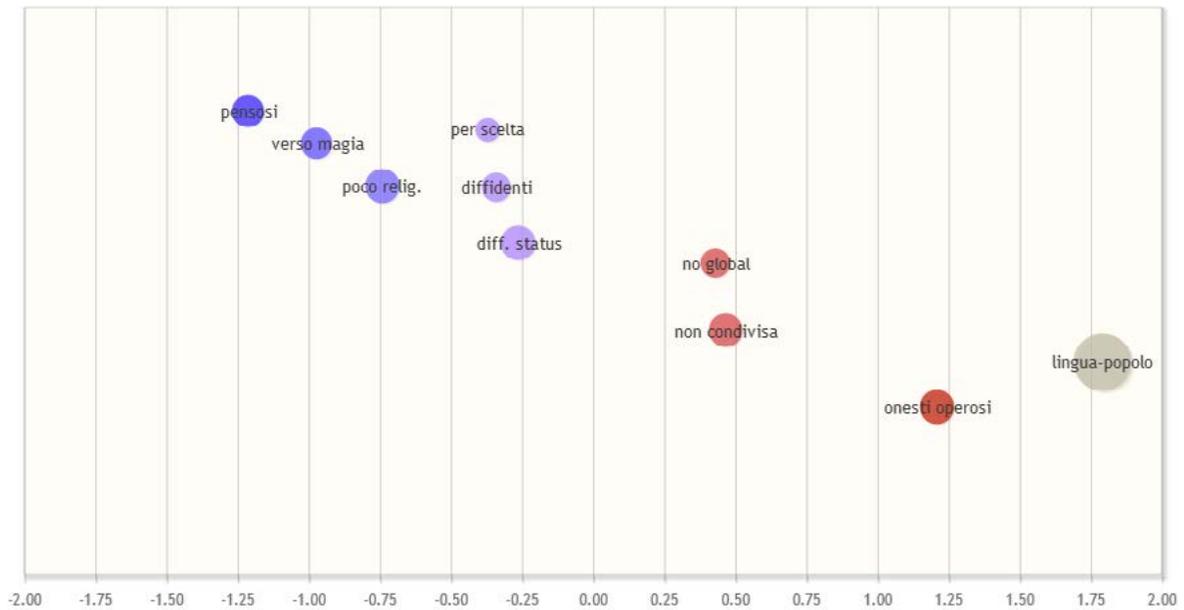
31. « Les femmes [...] montrent un degré de "frioulanéité" légèrement inférieur par rapport à celui des hommes » (Picco, 2013 : 141).

Nous observons d'abord que l'item n° 10 (« Le Frioul : une langue, une histoire, un peuple ») obtient le score d'adhésion de loin le plus important (env. +1,60), suivi par l'item n° 4 (« Les valeurs de l'identité frioulane : vie saine (au contact de la nature), honnête, active », env. +1,20). Six items occupent la partie centrale (entre -0,50 et +0,50), alors que les rejets, qui ne sont guère poussés, concernent les items n° 1 (« Le caractère des Frioulans est comme leur manière de parler : pensif, lent, concis », env. -1,10) et n° 6 (« La culture traditionnelle frioulane hésite entre religion et magie », -1,00). Ces résultats confirment le rôle tout à fait central de la langue dans la construction de l'identité régionale.

La comparaison entre les échantillons féminin et masculin met surtout en évidence le niveau de consensus : du côté des représentations du groupe des étudiants les choix sont bien plus atomisés, comme le témoigne d'une part une plus nette polarisation des représentations (allant de -1,25 jusqu'à env. +1,80) et de l'autre la taille très modeste des cercles. On dirait que la seule représentation bien enracinée de la langue frioulane est, chez les garçons, l'unité profonde de langue, peuple et histoire. D'évidence, ce faible degré de consensus n'est pas forcément une donnée négative : elle est là pour rappeler que ces représentations ne font guère l'unanimité et peuvent être par là améliorées.



Graphe 5 : Représentations de la langue frioulane (étudiantes)

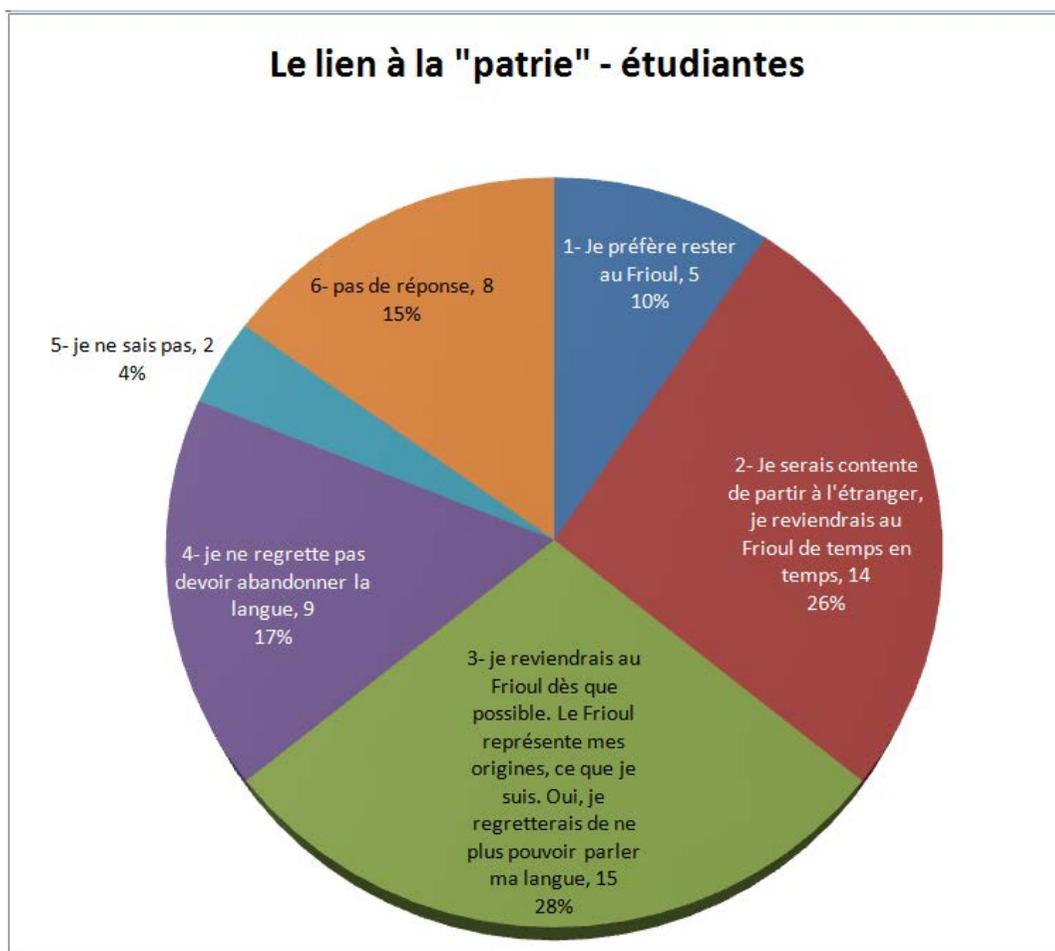


Graph 6 : Représentations de la langue frioulane (étudiants)

3. Conclusions : le lien à la patrie, le travail, l'avenir

À la demande de nos médiateurs locaux, au bas du questionnaire concernant les représentations de l'identité frioulane, nous avons ajouté une question ouverte ayant trait essentiellement au lien du sujet à la patrie. Nous avons proposé à nos répondants de s'imaginer à l'avenir quitter le Frioul pour des raisons de travail : feraient-ils retour au Frioul ? Regretteraient-ils d'avoir à abandonner l'usage quotidien de leur langue maternelle ?

S'agissant de réponses ouvertes, une parfaite correspondance des réponses des filles et des garçons n'est pas assurée au préalable. Pour simplifier et rendre possible l'analyse nous avons donc regroupé les réponses d'après des patrons aussi uniformes que possibles.



Graph 7 : Le lien à la « patrie » (étudiantes)

Dans les 34 réponses qui représentent positivement le lien à la patrie – items n° 1, 2 et 3 – reviennent très souvent les mêmes formulations discursives. Aller à l'étranger pour trouver un emploi est pour ces étudiantes une expérience désormais incontournable et une exigence évidente. Jusqu'à la reconstruction de l'après tremblement de terre de 1976, le Frioul avait été une région marquée par une forte émigration. Aujourd'hui, aux nécessités professionnelles s'ajoute le désir de « découvrir d'autres langues, donc de nouvelles expressions ». De loin, la plupart des étudiantes se disent désolées de ne pas pouvoir parler la langue frioulane à l'étranger, « cette langue qui nous distingue », même celles qui affirment ne pas savoir parler correctement le frioulan tout en le reconnaissant comme la langue de la famille. Tout l'échantillon affirme vouloir retourner au Frioul après une période à l'étranger, comme si aussi bien le retour que le départ étaient des nécessités évidentes. Une fille désire « retourner au Frioul pour parler ma langue maternelle ».

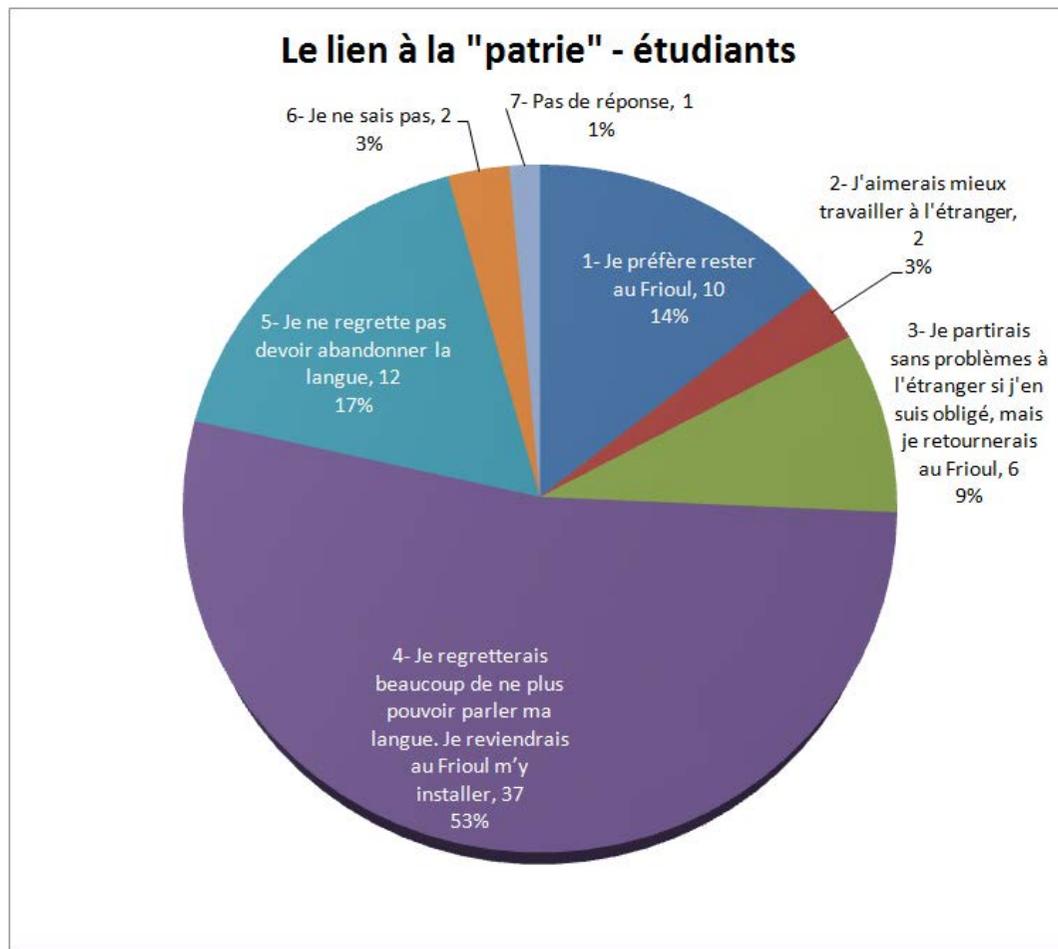
Seulement 24 étudiantes sur les 49 qui ont répondu ont abordé la question de la langue en plus du fait de devoir quitter le Frioul pour la recherche d'un emploi. Parmi les 15 réponses du type 3) (28 % du total) il y en a quelques-unes qui méritent tout particulièrement d'être mentionnées. Une étudiante se dit désolée de devoir quitter le Frioul parce qu'elle aimerait pouvoir parler sa langue plutôt

que d'en apprendre une autre. Pour quelques-unes la perspective de se trouver dans la condition d'avoir à abandonner leur langue maternelle laisse entrevoir un certain malaise linguistique : une fille répond qu'elle aurait du mal à partir parce que le frioulan est la langue qu'elle parle chaque jour ; une autre écrit qu'« après tout, le frioulan est la langue avec laquelle nous avons grandi » ; pour une autre encore le fait de ne parler le frioulan qu'en famille lui suffit pour éprouver de l'attachement à l'égard de cette langue.

Parmi les filles qui déclarent ne pas regretter le fait de ne plus pouvoir parler la langue frioulane à l'étranger nous avons enregistré quelques réponses particulièrement intéressantes : « abandonner un peu le dialecte (la langue maternelle) peut être utile ». On revient ici à la question du désignant de la langue et à sa perception de la part des locuteurs les plus jeunes : pour cette fille la *marilenghe* est un dialecte et elle ne manque pas de le souligner. Une fille dit que « le frioulan ne me servira à rien à l'étranger et donc je ne regrette pas de ne pas savoir le parler. J'ai hâte de quitter le Frioul ». Dans cette réponse nous croyons deviner la tentative, ou même le besoin, chez cette fille, de trouver une sorte de justification à sa méconnaissance voire ignorance du frioulan. De ce point de vue, partir à l'étranger serait pour elle une libération. Si pour la plupart des étudiantes enquêtées le Frioul est l'expression des racines, des origines, un trait constitutif voire fondateur de leur identité, on a là le seul cas dans notre échantillon féminin d'une fille qui tient à préciser qu'elle ne se reconnaît pas dans l'image de la région. Pour vérifier cette interprétation nous sommes revenue sur les réponses données par elle au questionnaire MAC sur l'identité frioulane et avons constaté une position neutre pour ce qui est des représentations positives et une forte adhésion aux représentations négatives.

Pour ce qui est des garçons on enregistre presque les mêmes typologies de réponse par rapport aux filles, néanmoins elles sont beaucoup plus articulées et argumentées. Sur les 70 répondants la plupart portent beaucoup d'attention à la question de la langue qui devient le sujet principal de leur réponse, à la différence du groupe féminin qui est beaucoup plus centré sur l'éventualité de devoir partir à l'étranger pour des raisons professionnelles.

Là encore, nous allons proposer quelques réflexions essentielles concernant l'échantillon masculin.



Graph 8 : Le lien à la « patrie » (étudiants)

De même que pour les filles, aussi pour les garçons l'idée d'aller travailler à l'étranger représente une chance d'apprendre une autre langue en plus de l'italien ou du frioulan, ce qui marque une ouverture à la diversité linguistique et culturelle sans pour autant négliger une attention particulière à la *marilenghe*.

Parmi les représentations « négatives » nous enregistrons des positions plus nuancées (« en étant du bas Frioul je ne parle pas beaucoup le frioulan, ou, plutôt, je ne comprends que quelques mots de mes camarades lorsque je suis à l'école à Spilimbergo, qui se trouve plus vers le centre de la région. Je ne regretterais pas de ne pas pouvoir parler le frioulan et m'installerais sûrement là où je trouverais un boulot, éventuellement pour apprendre une nouvelle langue ») et des positions plus nettes : « si je devais trouver un boulot à l'étranger je regretterais plutôt d'entendre parler frioulan du moment que je ne le parle pas » ; « si un jour je devais abandonner mon pays j'y reviendrais pour le Frioul mais pas pour l'Italie. Je ne regretterais absolument pas de ne plus parler le frioulan parce que je le connais très peu, c'est une langue qui change d'un village à l'autre et l'enseigner dans les

écoles ne sert à rien. Le frioulan ne me représente pas, c'est seulement un mythe, une légende ». Par ailleurs, « je ne regrette pas de ne pas savoir parler la langue maternelle puisque, en plus de ne pas la connaître, je pense que le développement et la connaissance d'une langue dialectale ne sont pas nécessaires. Bien sûr la parler ça peut être utile pour mieux connaître les choses typiques de la région, mais je ne vois pas cela comme un problème ».

Il est intéressant de remarquer comment en parlant de « lingua madre » (« langue maternelle »), comme nous l'avons appelée dans notre question sans spécifier s'il s'agit de l'italien ou du frioulan, 122 étudiants sur 123 interprètent celle-là en tant que langue frioulane, la *marilenghe*, justement, et non pas l'italien.

Un aspect qui n'apparaît que dans les réponses fournies par les garçons est l'idée de pouvoir trouver même à l'étranger un bout de Frioul ou un lien avec la langue maternelle : « ça dépend, si je faisais partie d'une communauté frioulane à l'étranger je pourrais parler quand même la langue maternelle » ; « je sais déjà que dans quelques pays (Canada, Autriche,...) il y a des familles qui se rencontrent pour être ensemble et rester près de leur pays. J'aime le Frioul » ou encore « bien sûr, je regretterais beaucoup de ne plus parler ma langue maternelle, mais si je rencontrais des groupes de la mère patrie je resterais longtemps dans le pays où je trouverais du travail. Sinon je reviendrais très volontiers au Frioul ».

En résumant, on dirait que le groupe masculin garde un lien familial (maternel ou paternel) avec la langue et la région alors que les filles semblent être plus projetées vers l'extérieur.

Parmi les garçons il y en a qui expriment une vraie déception ou un malaise rien qu'à l'idée de devoir quitter le Frioul pour aller travailler ailleurs : « si je devais partir à l'étranger je serais très très irrité et déçu de ne plus pouvoir parler le frioulan et, à vrai dire, moi je n'irais pas travailler à l'étranger » ; « sincèrement, aller travailler à l'étranger sans pouvoir parler ma langue maternelle m'apporterait beaucoup de malaise parce qu'à la maison avec mes grands-parents on a la tendance à parler frioulan au lieu de l'italien. Donc j'éprouverais du malaise même pour faire un entretien de travail. J'aurais nostalgie de ma région et je ferais retour dans ma patrie sans aucun doute ».

Dans très peu de cas nous observons en revanche que le lien à la patrie et à la langue peut être perçu comme une entrave, un frein à la chance de s'ouvrir au changement, voire un alibi cachant de fait la peur de se rapporter à ce que l'on ne connaît pas, l'incertain ou ce qui est différent, surtout dans une perspective à long terme. Cependant, il faut toujours analyser ces représentations compte tenu de l'âge de nos informateurs.

Pour conclure, il nous échoit de constater que la mère patrie est le Frioul et non pas l'Italie et cela pour la plus grande partie voire la totalité de notre échantillon. Constat qui nous permet d'affirmer, certes avec prudence, que l'identité frioulane, malgré tout, est encore très ressentie par les adolescents frioulanophones. Bien évidemment, tous ces résultats ne sont que partiellement représentatifs

de la donne régionale, notre enquête étant circonscrite au territoire de Spilimbergo : il faudrait par là l'élargir avant de parvenir à des conclusions plus conséquentes. Néanmoins, quelques correspondances avec les résultats des nombreuses études à caractère sociolinguistique menées ces quinze dernières années notamment par Linda Picco nous poussent à croire que certaines indications dépassent l'espace circonscrit de notre terrain d'enquête et confirment des tendances plus générales. D'après celles-ci le frioulan est porteur d'identité mais pas nécessairement d'avenir, l'avenir étant majoritairement associé à la recherche d'un emploi qui se trouverait ailleurs. Pourtant, le faible consensus quant à certaines représentations, notamment du côté des garçons, suggère qu'un travail important peut être réalisé pour agir sur ces représentations souvent floues. D'abord et surtout, il faut à notre sens essayer de court-circuiter des schémas conceptuels stéréotypés, enlisant la langue frioulane dans la sphère intime et amicale-expressive, pour introduire dans le discours de la doxa de nouveaux thèmes, parfois inattendus, dont par exemple : l'usage du frioulan comme fer de lance pour favoriser une meilleure intégration des immigrés au Frioul ; les réseaux sociaux numériques comme support pour la création de nouveaux espaces langagiers et relationnels, à la fois privés et publics, oraux et écrits ; le patrimoine culturel véhiculé par la langue de proximité en termes de connaissance profonde et fine du territoire comme vecteur de formes de développement local et durable ô combien urgentes au jour d'aujourd'hui au vu de la destruction de l'environnement. Par ailleurs, la loyauté linguistique peut être encouragée chez les jeunes par le récit d'événements qu'ils n'ont pas vécus directement : tout d'abord l'histoire du mouvement autonomiste frioulan et la reconstruction « glorieuse » du pays après le tragique séisme de 1976, reconstruction qui a fait du Frioul un modèle vertueux de résilience et où l'identité régionale, l'esprit d'autonomie et la langue elle-même, autant de facteurs de cohésion sociale, ont joué un rôle non secondaire pour faire de cette calamité le point de départ pour une véritable renaissance. L'actuelle crise économique, sociale et culturelle nous impose de repenser les modèles de développement ultra-libéristes et de miser sur la différence, l'autonomie et la qualité des relations humaines pour contrecarrer les effets néfastes de la globalisation. Le Frioul dispose de ressources culturelles que d'autres régions n'ont pas. Mais il faut que les nouvelles générations en soient pleinement conscientes.

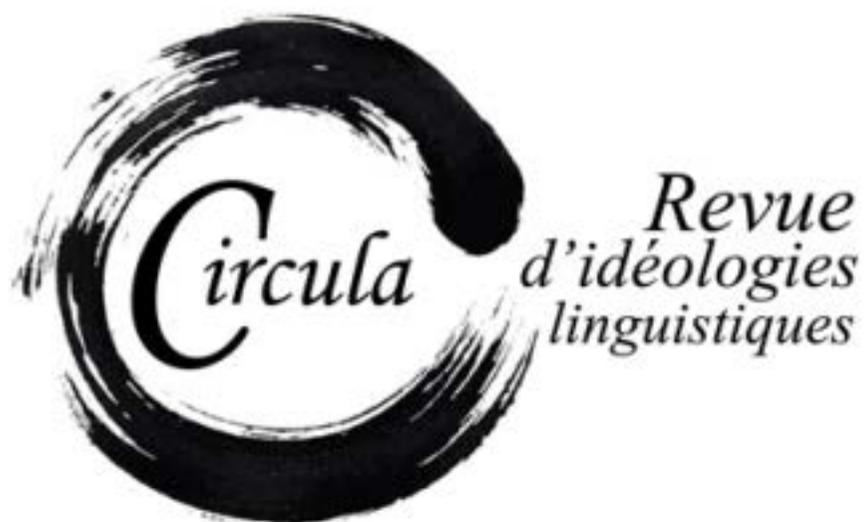
Références

- Agresti, Giovanni (2014a), « Actualité des racines : pour une linguistique du développement social », *Cahiers de Recherche de l'École Doctorale en Linguistique Française*, n° 8 (*Docteurs et Recherche... une aventure qui continue*, sous la dir. de Ruggero Druetta et Caterina Falbo), p. 13-39, disponible sur www.openstarts.units.it/dspace/bitstream/10077/10759/1/2Agresti.pdf. [Page consultée le 1^{er} janvier 2016.]
- Agresti, Giovanni (2014b), « Un nouvel outil numérique pour l'aménagement du français en Italie : l'analyse combinée des représentations linguistiques », *Publifarum*, n° 25 (*La Francesistica italiana à l'ère du numérique*), disponible sur http://publifarum.farum.it/ezine_articles.php?art_id=336. [Page consultée le 15 octobre 2016.]
- Agresti, Giovanni (dir.) (2015), *Vocabolario polinomico e sociale italiano-arbëresh delle varietà molisane*, vol. 1 (*Teoria e metodo : spazio e relazioni di prossimità*), Milano, Mnamon.
- Agresti, Giovanni et Silvia Pallini (2014), « L'occitan de Guardia Piemontese entre représentations linguistiques et développement local », communication présentée à l'XI^e Congrès international de l'AIEO, *Occitània en Catalonha : los estudis occitans. De tempes novèls, de novèlas perspectives*, Université de Lleida, 16-21 juin.
- Angeli, Federica et Priscilla De Agostini (2010), *Gol : la lingua dello sport/Gol : la lenghe dal sport*, Udine, Agenzia Regionale per la Lingua Friulana.
- Ascoli, Graziadio Isaia (1873), « Saggi ladini », *Archivio Glottologico Italiano*, n° 1, p. 1-551.
- Capocasa, Marco *et al.* (2014), « Linguistic, geographic and genetic isolation : a collaborative study of Italian populations », *Journal of Anthropological Sciences*, n° 92, p. 1-32.
- Carrozzo, Sandri, Adrian Cescje et Luca Peresson (dir.) (2010), *Grant Dizionari Bilengâl Talian-Furlan*, Udine, Agenzia Regionale per la Lingua Friulana.
- Cisilino, William et Gianfranco D'Aronco (2012), *Sorestans e sotans : intervista sul Friuli*, Trieste, Finegil e Istitût Ladin Furlan.
- Ellero, Gianfranco et Giuseppe Bergamini (2008), *Il Friuli : una Patria*, Udine, Provincia di Udine.
- Ellero, Gianfranco et Giuseppe Bergamini (2010), *Il Friuli : le lingue*, Udine, Provincia di Udine.
- Consorzio per lo sviluppo del polo universitario di Gorizia (2011), *La lingua friulana : utilizzo e opinioni dei cittadini residenti in Friuli Venezia Giulia*, Gorizia.
- De Agostini, Priscilla et Silvana Schiavi Fachin (2011), *Cjalant il Friûl : pinsîrs e opinions sui lûcs comuns de lenghe furlane*, Udine, Forum Editrice Universitaria Udinese.
- De Agostini, Priscilla et Linda Picco (2007), *Percezion e prospetivis di une lenghe : il furlan te opinion de int. La campagne di promozion de lenghe furlane F=MC2*, Udine, Università degli Studi di Udine/Centro Interdipartimentale di Ricerca sulla Cultura e sulla Lingua del Friuli.

- Schiavi Fachin, Silvana (dir.) (2003), *L'educazione plurilingue : dalla ricerca di base alla pratica didattica*, Udine, Forum Editrice Universitaria Udinese.
- Giordan, Henri (2010), « Créer le désir de langue », dans Giovanni Agresti et Mariapia D'Angelo (dir.), *Rovesciare Babele : economia ed ecologia delle lingue regionali e minoritarie. Atti delle Terze Giornate dei Diritti Linguistici (Teramo-Faeto, 20-23 maggio 2009)*, Rome, Aracne editrice, p. 19-32.
- Gleise furlane (2012), *Bibie par un popul : leture continue de Bibie par furlan*, disponible sur <http://www.bibie.org/>. [Page consultée le 15 novembre 2015.]
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Pasolini, Pier Paolo (1942), *Poesie a Casarsa*, Bologna, Libreria Antiquaria Mario Landi.
- Person, Yves (1973), « Impérialisme linguistique et colonialisme », *Les Temps Modernes*, n° 324, p. 1-542.
- Picco, Linda (2001a), *Ricercje su la condizion sociolinguistiche dal furlan*, Udine, Forum Editrice Universitaria Udinese.
- Picco, Linda (2001b), *Mental maps : une ricercje su la percezion dai confins dal Friûl intun campion di students des scuelis mediis superiôrs furlanis*, Udine, Università degli Studi di Udine/Centro Interdipartimentale di Ricerca sulla Cultura e sulla Lingua del Friuli.
- Picco, Linda (2002), *Opinions e ategjaments dai dependents dal Ateneu furlan su temis che e rivuardin la lenghe furlane*, Udine, Università degli Studi di Udine/Centro Interdipartimentale di Ricerca sulla Cultura e sulla Lingua del Friuli.
- Picco, Linda (2003), *Zoventût, fantats e mularie : partignice e identitât linguistiche tra i zovins in Friûl*, Udine, Università degli Studi di Udine/Centro Interdipartimentale di Ricerca sulla Cultura e sulla Lingua del Friuli.
- Picco, Linda (2004), *I students de Universitât e la tutele des lenghis minoritariis*, Udine, Università degli Studi di Udine/Centro Interdipartimentale di Ricerca sulla Cultura e sulla Lingua del Friuli.
- Picco, Linda (2006), *Opinioni e comportamenti linguistici degli studenti dell'Università di Udine : l'immaginario giovanile sui friulani e la loro lingua*, Udine, Università degli Studi di Udine/Centro Interdipartimentale di Ricerca sulla Cultura e sulla Lingua del Friuli.
- Picco, Linda (2008), « La condizione sociolinguistica del friulano », dans William Cisilino (dir.), *Friulano Lingua viva*, Udine, Forum Editrice Universitaria Udinese.
- Picco, Linda (2013), *Lingua friulana e società : studi sociolinguistici sul Friuli di oggi*, Udine, Forum Editrice Universitaria Udinese.
- Pirona, Jacopo et Giulio Andrea Pirona (1871), *Vocabolario friulano*, Venise, Antonelli.
- Strubell, Miquel (1999), « From Language Planning to Language Policies and Language Politics », dans Peter J. Weber (dir.), *Contact + Confl(ict)*, Bonn, Dümmler, p. 237-248.

Susič, Emidio, Adriana Janežič et Feliciano Medeot (2010), *Indagine sulle comunità linguistiche del Friuli Venezia Giulia : tutela e normativa*, Udine, Direzione Centrale istruzione, formazione e cultura/Servizio Identità linguistiche, culturali e Corregionali all'estero.

Vallerie, Erwan (1971), « Théorie de la nation », *Sav Breizh* : organe du combat breton.



TITRE: REPRÉSENTATION LINGUISTIQUE CHEZ LES ÉTUDIANTS UNIVERSITAIRES DANS LE TARENTIN-HAUT-ADIGE

AUTEUR(S): FRANÇOISE FAVART, UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI TRENTO

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 114-140

ISSN: 2369-6761

DIRECTEURS: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9700](http://hdl.handle.net/11143/9700)

DOI: 10.17118/11143/9700

Représentation linguistique chez les étudiants universitaires dans le Trentin-Haut-Adige

Françoise Favart, Università degli Studi di Trento
francoise . favart @ lett.unitn . it

Résumé : Notre étude s'intéresse à la représentation que des étudiants universitaires provenant du nord de l'Italie se font des formes dialectales et des langues minoritaires parlées dans leur région. Notre objectif premier étant de fait, à ce stade de nos recherches, de dégager les représentations que des jeunes citoyens instruits se font d'objets linguistiques qui constituent, si nous nous plaçons dans une optique diglossique, la variante basse. Nous pourrions en d'autres termes parler d'une concurrence inégale dans laquelle se trouvent deux langues où nous admettons que l'italien constitue la variété haute et où les dialectes ou langues minoritaires auraient en commun d'être associés à la variété basse.

Mots-clés : représentation des langues ; dialectes ; étudiants universitaires

Abstract: This study concerns itself with the analysis of the representation that Italian university students have of dialects and minority languages of Northern Italy. Our analysis aims in this first step of our research to put forward the visions that highly educated young citizens have of the low variety of language if we base our analysis on a diglossic vision.

Keywords: representations of languages; dialects; university students

1. Introduction

Dans cet article, nous nous intéressons à la représentation que les jeunes italiens se font des formes dialectales encore bien présentes dans la région du Trentin-Haut-Adige. Après avoir décrit le contexte sociolinguistique qui a servi de cadre à nos enquêtes, nous formulerons nos hypothèses de recherches et illustrerons notre méthode de travail. La seconde partie de l'article présentera les résultats que nous avons obtenus au terme de quatre enquêtes auprès d'étudiants universitaires. Nous consacrerons la partie finale de notre travail à la mise en relation des différents résultats.

2. Le contexte sociolinguistique

Le groupe de répondants sur lequel repose nos enquêtes est constitué de jeunes italiens pour la majorité italophones auxquels vient s'ajouter un petit nombre d'étudiants germanophones ou ladinophones. L'objectif de notre étude est de comprendre quelle est la représentation qu'une population jeune et instruite du nord de l'Italie se fait des dialectes et des langues régionales parlés dans leur région.

2.1. Contexte historique et géographie

Avant d'affronter l'aspect sociolinguistique propre au profil des répondants, il nous paraît important de décrire brièvement le contexte géographique et historique qui est à l'origine de la situation de polyglossie à laquelle nous nous intéressons.

La région Trentin-Haut-Adige, qui est constituée de deux provinces : le Trentin et le Haut-Adige, présente une situation de diglossie voire de polyglossie. En effet, l'italien ou l'allemand (pas nécessairement *Hochdeutsch* ou haut-allemand) cohabitent avec des dialectes ou avec des langues dites minoritaires comme le ladin, le mòcheno ou le cimbro¹.

Nous nous permettons de rappeler que dans sa constitution, l'Italie réserve une place aux langues minoritaires parlées sur le territoire national et plus précisément à la tutelle des minorités linguistiques (1948 : 4). En effet, l'article 6 de la constitution de 1948 signale que « La République protège les minorités linguistiques par des normes spécifiques »². Initialement, cet article avait pour but de garantir une reconnaissance officielle à l'allemand dans le Haut-Adige ainsi qu'au français dans le Val d'Aoste. De plus, la loi n° 482 du 15 décembre 1999 reconnaît les "langues de minorités historiques". Parmi ces dernières figure le ladin (langue d'origine romane) qui est parlé dans certaines vallées des Dolomites situées au cœur de la région dont nous nous occupons et qui est utilisé par certains étudiants ayant pris part à nos enquêtes.

1. Les populations qui parlent ces langues sont définies comme « minoranze linguistiche » (minorités linguistiques).

2. Dans le texte italien : « La Repubblica tutela con apposite norme le minoranze linguistiche » (1948 : 4).

Une attention toute particulière est accordée à la langue allemande et au ladin (ainsi qu'au cimbro et mòcheno) dans les « Statuti »³. À ce propos l'art. 99 précise que l'allemand est considéré comme l'égal de l'italien qui est la langue officielle de l'état (art. 1 de la constitution de 1948) et que dans la province de Bolzano l'enseignement peut avoir lieu en italien ou en allemand selon la langue maternelle des apprenants (Statuti Speciali/Sonderstatut 2010 : 102). Il est en outre prévu dans cette province que les citoyens de langue ladine puissent utiliser leur idiome aussi bien à l'oral qu'à l'écrit dans les rapports qu'ils entretiennent avec l'administration publique⁴.

Au-delà de ce cadre normatif prévu par la constitution de la République et les statuts de la région, il existe une réalité linguistique bien vivante qui ne s'inscrit quant à elle dans aucun texte juridique : celle des dialectes. Le dialecte⁵ Trentin, le *trentino*, a une base dialectale commune à d'autres dialectes du nord de l'Italie et a laissé des traces dans l'italien régional alors que les dialectes de la province de Bolzano ont, pour des raisons historiques, des origines germaniques⁶. Ces dialectes sont encore très parlés dans le Trentin-Haut-Adige, y compris chez les populations jeunes des deux sexes, instruites et intégrées dans une réalité urbaine.

2.2. Profil des répondants

Nos enquêtes ont été effectuées parmi un groupe de 60 étudiants universitaires de nationalité italienne dont l'âge oscille entre 19 à 25 ans. Ces étudiants sont inscrits à l'université de Trente et la plupart d'entre eux fréquentent les cursus de langues et littératures étrangères ou de *mediazione linguistica*⁷ de la faculté de Lettres. Ils sont, pour la majorité, originaires du nord de l'Italie : Trentin-Haut-Adige et Vénétie. Trois étudiants sont originaires de Lombardie (Brescia et Mantoue) et un étudiant d'Émilie Romagne (Modène). L'échantillon de population sur lequel nous avons travaillé est dominé par une composante féminine. Nous estimons en effet que parmi les 60 étudiants ayant répondu au questionnaire et les 50 que nous avons retenus⁸, seuls 15 % sont du sexe masculin.

3. Il s'agit de textes de lois de la région à « statuto speciale » (statut spécial par rapport au reste de l'Italie) du Trentin-Haut-Adige.

4. Nous renvoyons à l'ouvrage de Woelk (2014).

5. Il serait peut-être plus précis de parler de *dialectes* au pluriel (Cordin, 2005) étant donné que des variantes existent en fonction des vallées où est parlé le dialecte, mais il est également courant de parler de *dialetto trentino* (Francescotti, 2010). L'objet de notre étude n'étant pas de présenter les spécificités des différentes formes de dialectes, nous adopterons le singulier.

6. Nous rappelons que le Haut-Adige ne fut annexé à l'Italie qu'après la première guerre mondiale, le 10 octobre 1920.

7. Ce cursus correspond à la filière *LEA* dans les universités françaises.

8. Nous précisons que si une soixantaine de questionnaires ont été distribués, une dizaine d'entre eux ont été écartés soit parce qu'ils n'avaient pas été complétés correctement soit parce que le profil de l'étudiant ne correspondait pas à celui sur lequel repose notre étude. En effet, nous avons travaillé lors des heures d'enseignement de langue française avec des groupes qui correspondaient aux trois années de licences et parmi lesquels figuraient quelques étudiants étrangers qu'il aurait été indélicat de mettre à l'écart lors des sessions de réponses aux questionnaires. Nous avons donc décidé de leur faire remplir le questionnaire en guise d'exercice de langue mais de ne pas en tenir compte dans notre enquête.

Cette caractéristique s'explique par le choix du cursus universitaire où beaucoup plus de jeunes filles que de garçons fréquentent les orientations linguistiques. D'autre part, parmi les étudiants qui ont répondu correctement au questionnaire, 39 se déclarent majoritairement italophones, sept germanophones et quatre ladins. Au sein des italophones, un seul n'a aucune connaissance du dialecte, six affirment le comprendre mais ne pas le parler (connaissance passive uniquement) alors que les 31 autres en ont une connaissance active. Quant aux germanophones, tous parlent leur dialecte et le comprennent.

3. Hypothèses de recherche

Alors que l'attachement aux dialectes ou aux langues régionales n'est plus à démontrer chez les locuteurs d'un certain âge ou chez les personnes maîtrisant de manière aléatoire l'idiome national, la représentation que des locuteurs jeunes et instruits se font des langues dont le statut diffère de l'italien n'est pas un domaine qui, à notre connaissance a été pris en compte, pour le moins dans une approche qualitative. Nous nous sommes ainsi demandé à quelles formes de représentation de jeunes étudiants universitaires ouverts au monde « global » et ayant tous une bonne maîtrise d'au moins deux langues étrangères – en effet, les étudiants de notre enquête sont pour la plupart inscrits au cursus de *mediazione linguistica* – pouvaient associer les dialectes et/ou les langues minoritaires. Nous précisons que nous n'ignorons pas les distinctions, entre autre de statut, qui existent entre dialectes et langues minoritaires, mais nous n'entendons pas nous étendre sur le sujet, dans le cadre de cet article. Nous tenons toutefois à préciser que si nous avons regroupé ici des objets linguistiques qui paraîtront distincts à certains, c'est que notre objectif premier est, à ce stade de nos recherches, de dégager les représentations que les jeunes se font d'objets linguistiques qui constituent, si nous nous plaçons dans une optique diglossique, la variante basse⁹. Nous pourrions en d'autres termes parler de concurrence inégale dans laquelle se trouvent deux langues. Nous considérons ainsi que l'italien constitue la variété haute et les dialectes ou langues régionales auraient en commun d'être associés à la variété basse.

4. Méthodologie

La méthodologie que nous avons adoptée s'appuie sur la méthode d'analyse combinée mise au point par B. Maurer à l'université de Montpellier III et présentée dans un ouvrage de 2013. Toutefois, avant d'aboutir à l'interprétation à proprement parler des résultats en nous basant sur cette méthode, nous avons eu recours à deux phases que nous qualifierons de préliminaires. Ainsi a-t-il d'abord été question d'élaborer le questionnaire qui allait être utilisé lors des enquêtes. Pour ce faire, nous avons organisé une pré-enquête au cours de laquelle nous avons réuni, lors de trois sessions distinctes, des étudiants à interviewer. Nous avons alors essayé de comprendre quels termes récur-

9. Nous rappelons que la distinction entre variété « haute », prestigieuse et la variété « basse », ressentie comme inférieure constitue le fondement de la théorie de la diglossie telle que l'ont établie Ferguson (1959) et Fishman (1967).

rents apparaissaient lorsqu'on leur demandait ce que représentaient pour eux les dialectes ou les langues minoritaires utilisées dans leur région. Ces entretiens nous ont permis de dégager une vingtaine de termes qui se rapportaient aux langues « non officielles » parlées dans le Trentin-Haut-Adige. Certaines associations étant extrêmement proches (par exemple l'association entre le dialecte et la famille ou le dialecte et les origines), nous avons opéré des regroupements de sens afin de produire un questionnaire constitué de 15 items.

Nous avons ensuite soumis ce questionnaire à une cinquantaine d'étudiants répartis en trois groupes¹⁰. La première partie de ces sessions a été consacrée à l'attribution des notes. En effet, même si des explications sont fournies sur le document papier que reçoit chaque répondant, nous avons pu observer que « jongler » avec des nombres allant de -2 à +2 selon que l'affirmation correspond plus ou moins à la vision des personnes interviewées et attribuer trois fois chacune des notes (-2, -1, 0, +1, +2) n'était pas toujours un exercice aisé. Nous estimons donc que la présence du chercheur lors de la soumission des questionnaires est absolument nécessaire si on ne veut pas courir le risque de se retrouver avec un nombre élevés de questionnaires inutilisables pour les fins de l'enquête.

La troisième phase a consisté en l'insertion des données sur le logiciel MAC mis au point à Montpellier et en l'interprétation des résultats que nous développons dans le paragraphe ci-après.

5. Enquêtes

5.1. Construction des questionnaires

Comme nous l'avons dit plus haut, le questionnaire a été construit au départ d'entretiens avec les répondants afin de dégager lors d'une pré-enquête les associations qu'ils opéraient entre des langues qui existent parallèlement à l'idiome « officiel » qu'est la langue italienne. Les différentes associations entre ce que nous avons précédemment appelé les variétés haute et basse nous ont permis d'élaborer les questionnaires ci-dessous.

10. La répartition en trois groupes est liée à des raisons purement organisationnelles : le nombre d'étudiants et les années de cours auxquelles ils sont inscrits.

Tableau 1 : Questionnaire sur la représentation des dialectes et langues régionales

	Selon vous le dialecte et /ou les langues régionales peuvent être considérés comme	(+2, -2, +1, -1, 0)
1.	Appartenant au patrimoine culturel	
2.	Utiles du point de vue des échanges interpersonnels	
3.	Négatifs pour l'apprentissage de l'italien ou de l'allemand	
4.	Un idiome qui s'emploie uniquement à l'oral	
5.	L'idiome de la communication au sein de la famille	
6.	L'idiome de la communication entre amis	
7.	L'idiome des échanges professionnels/liés à vos études	
8.	Un idiome fortement caractéristique de l'origine géographique	
9.	Un idiome qui est associé à un faible degré d'instruction	
10.	Un idiome permettant d'exprimer plus de nuances que la langue « officielle » (italien ou allemand)	
11.	L'idiome de mon enfance	
12.	Un idiome réservé aux personnes âgées uniquement	
13.	L'idiome de mes origines	
14.	L'idiome qui me rend heureux quand je l'utilise	
15.	Un idiome qui me met mal à l'aise quand je l'entends ou l'utilise	

Dans un deuxième temps et en nous basant sur le même mode opératoire, nous avons construit un second questionnaire dans le but d'effectuer une contre-enquête, cette dernière ayant pour but de nous aider à comprendre quelle était la représentation que les répondants se faisaient de l'italien par rapport aux variétés non officielles. Le questionnaire ci-après a été soumis à 20 étudiants.

Tableau 2 : Questionnaire sur la représentation de l'italien

	Selon vous par rapport aux dialectes et aux langues régionales, l'italien représente	(+2, -2, +1, -1, 0)
1.	Langue liée au patrimoine culturel	
2.	Langue dans laquelle vous pensez/réfléchissez	
3.	Langue des sentiments	
4.	Langue qui s'emploie plus à l'écrit qu'à l'oral	
5.	Langue de la communication au sein de la famille	
6.	Langue de la communication entre amis	
7.	Langue des échanges professionnels/formels	
8.	Langue fortement caractéristique de l'origine géographique	
9.	Langue qui est associée à un bon niveau d'instruction	
10.	Langue qui permet d'exprimer plus de nuances que les langues régionales ou le dialecte	
11.	Langue que vous associez au pouvoir	
12.	Langue qui correspond à une idée d'unité nationale	
13.	Langue du respect	
14.	Langue qui vous rend heureux quand vous l'utilisez	
15.	Langue qui vous met mal à l'aise quand vous l'utilisez	

Quelques conseils pratiques ont été fournis aux étudiants avant qu'ils ne remplissent le questionnaire. Nous leur avons illustré les consignes indiquées sur le formulaire qu'ils avaient reçu et suggéré de commencer par les éléments qu'ils allaient placer aux extrémités (en d'autres termes, d'attribuer d'abord les notes +2 pour ce qu'ils associent aux items qui sont les plus proches de leur représentation, de passer ensuite à -2 pour ce qui est selon eux le moins représentatif et d'attribuer ensuite les positions médianes grâce aux notes -1, 0 et +1). La durée de la passation des tests n'a pas dépassé les 30 minutes, dans aucune des quatre enquêtes. Dans tous les cas les apprenants se sont montrés disponibles et intéressés par l'activité que nous leur avons proposée.

5.2. Présentations des enquêtes

Comme nous l'avons déjà signalé, nous avons réalisé quatre enquêtes distinctes. Les trois premières s'intéressaient à la représentation des dialectes et des langues minoritaires. Elles ont été réalisées sur des groupes dont le nombre oscillait entre 15 et 20 personnes. Les données ont été insérées en trois phases différentes que nous appellerons dorénavant enquête 1 qui porte sur 15 répondants, enquête 2 sur 35 répondants et enquête 3 sur 50 répondants. La quatrième se réfère à la représentation de l'italien et se base sur un groupe de 20 répondants.

6. Résultats

Les résultats que nous présentons ici ont été élaborés grâce à la méthode MAC (Maurer, 2013). Nous les proposerons tout d'abord les scores d'adhésions aux cognèmes sous forme de grilles pour passer ensuite à l'illustration des résultats à travers les graphes et les schémas en couronne que nous commenterons ensuite.

6.1. Lecture des résultats de la première enquête

6.1.1. Adhésion aux cognèmes

En ce qui concerne l'adhésion aux cognèmes, nous observons que huit items sur 15 reçoivent un score positif et que les sept autres sont évalués à 0 ou négativement. Les items 1 (patrimoine) et 8 (origine géographique) présentent des scores particulièrement élevés et nettement détachés des autres résultats à l'exception toutefois de l'item 13 qui est associé aux origines des locuteurs. L'item 3 (négatif pour l'apprentissage de la langue officielle) est celui qui est le plus faiblement évalué.

Tableau 3 : Adhésion aux cognèmes

Items	1	2	5	6	8	10	11	13
Scores > 0	1,8	0,67	1,13	0,8	1,47	0,13	0,2	0,4
Items	3	4	7	9	12	14	15	
Scores ≤ 0	-1,07	0	-0,73	-0,87	-0,8	-0,07	-0,4	

6.1.2. Distances faibles

Comme le montre l'étude de Maurer (2013), tous les items ont des rapports de distance entre eux. Il a été convenu dans la méthode MAC de considérer qu'en dessous de 1,40 la distance entre deux items est suffisamment faible pour indiquer que le groupe a opéré des rapprochements entre les items en question. Dans cette enquête, nous avons relevé de faibles distances pour les associations suivantes :

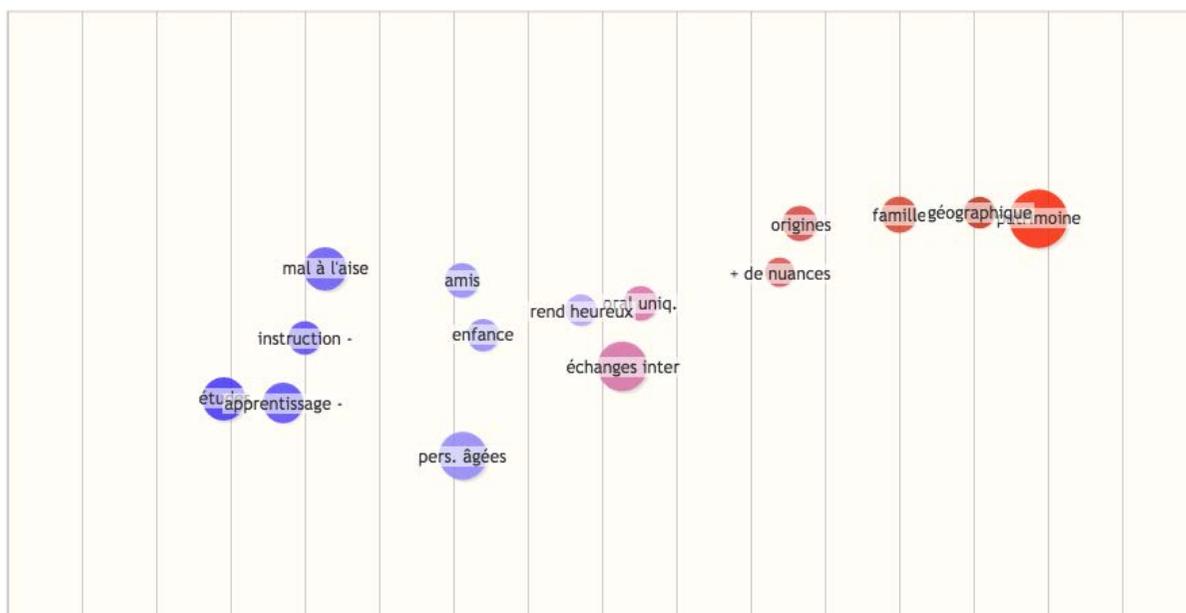
Tableau 4 : Distances les plus faibles entre items

Items	1/5	1/6	1/8	2/5	2/6	5/11	6/5	7/9	7/10	9/12	13/11
Résultats	1,32	1,34	1,18	1,15	1,15	1,32	1,24	1,00	1,26	1,00	1,34

Les distances les plus faibles apparaissent dans les rapprochements entre faible degrés d'instruction et personnes âgées, dans les échanges professionnels-études et le degré d'instruction, dans les échanges interpersonnels et les amis/la famille, mais aussi entre le patrimoine culturel et l'origine géographique.

6.1.3. Mesures du consensus

Si nous nous référons au graphique ainsi qu'au tableau de mesure ci-dessous, nous remarquons un consensus particulièrement élevé pour les items 1 et 2. Nous comprenons ainsi qu'un nombre important de membres du groupe a attribué à ces cognèmes une même valeur.



Graph 1 : Représentation des dialectes et langues régionales (enquête 1)

Tableau 5 : Mesures du consensus sur les items concernant les dialectes et langues régionales

Item	1	2	3	4	5	6	7
Consensus	0,179	0,102	0,097	0,07	0,089	0,098	0,076

Item	8	9	10	11	12	13	14	15
Consensus	0,085	0,068	0,081	0,077	0,077	0,073	0,071	0,081

Toutefois, le premier, qui se réfère à l'appartenance du dialecte et des langues régionales au patrimoine culturel, se caractérise également par son haut niveau d'adhésion puisqu'il occupe la position la plus extrême de la zone droite du graphe. Ceci indique que nous avons affaire au cognème pour lequel l'adhésion est la plus positive. Dans le cas de l'item 2, la position est centrale et se situe pratiquement à la frontière entre valeurs positives et négatives. Ces deux items sont suivis au niveau du consensus des items 3 et 6 qui, tous deux, se situent dans le bloc négatif. Le premier, influence négative pour l'apprentissage des langues officielles, se caractérise par sa très forte adhésion alors que le second se trouve dans une position plus médiane. Le consensus le plus faible revient à l'item 9 (niveau d'instruction) qui est par ailleurs associé à une adhésion parmi les plus faibles puisqu'il occupe la troisième position sur l'axe des négativités. La première étant occupée par l'idiome renvoyant au domaine professionnel et des études (item 7). Ces deux items forment avec le 3 et le 15 un groupe de quatre éléments marqués pour leur adhésion négative. La partie centrale de l'axe des adhésions est occupée par les items 2, 4 et 14. Le premier a déjà été mis en avant pour son taux de consensus élevé alors que les items 4 et 14 figurent quant à eux parmi les consensus les plus bas.

6.1.4. *Intégration adhésion-consensus et caractéristiques de la structure de la représentation des dialectes et/ou langues régionales*

Toujours en référence à la méthode de Maurer (2013 : 69), nous prenons le seuil de $\leq 0,07$ comme discriminant pour la répartition des items. En effet, on considère que ce résultat serait obtenu dans le cas d'un traitement aléatoire des données (Maurer, 2013 : 69). Dans le cadre de cette première enquête, deux items, le 4 et le 9 présentent un score égal ou inférieur à 0,07. Les 13 autres se répartissent de la manière suivante :

Tableau 6 : Structure de la représentation des dialectes et langues régionales

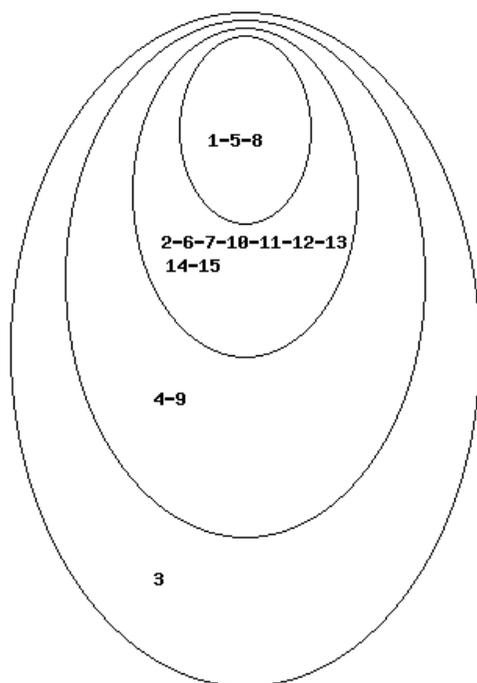
		Consensus	
		Traitement consensuel	Traitement dispersé
		Indice > 0,07	Indice ≤ 0,07
Adhésion	Classe 1 2 > X > 1	1 - 5 - 8	
	Classe 2 1 > X > -1	2 - 6 - 7 - 10 - 11 - 12 - 13 - 14 - 15 15	4 - 9
	Classe 3 -1 > X > -2	3	

6.1.5. Zone de représentation

La mise en relation des résultats sur le consensus et l'adhésion nous permet de dégager la structuration de la représentation que se fait le premier groupe constitué de 15 répondants. On voit ainsi que le trio de cognèmes 1, 5 et 8 se caractérise à la fois par une forte adhésion et par un consensus élevé. Ce sont aussi les trois cognèmes qui ont obtenu les plus fortes adhésions. La zone 2 de la représentation est occupée par les items à indice de consensus significatif 2, 6, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et rassemble le plus grand nombre de cognèmes, 9 sur 15. Dans la zone 3 apparaissent les deux cognèmes à indice de consensus égal ou inférieur à 0,07. L'item 3 constitue la zone la plus excentrée et renferme l'item pour lequel le taux d'adhésion est le plus faible.

Tableau 7 : Zones de la représentation des dialectes et langues régionales

Zone 1	1 - 5 - 8
Zone 2	2 - 6 - 7 - 10 - 11 - 12 - 13 - 14 - 15
Zone 3	4 - 9
Zone 4	3



Graphe 2 : Zones de la représentation des dialectes et langues régionales

6.2. Lecture des résultats de la deuxième enquête

L'analyse des deux enquêtes suivantes a pour objectif de vérifier si en augmentant le nombre de répondants, il est possible d'observer une modification des résultats. Nous rappelons que l'enquête 2 s'appuie sur le dépouillement de 35 questionnaires.

6.2.1. Adhésion aux cognèmes

Dans cette seconde phase d'enquête où le nombre de participants a été augmenté de 20, huit items reçoivent, comme pour la première phase de l'enquête, un score positif et sept sont évalués négativement. On remarque en outre que les items 1 et 8 continuent à être fortement évalués et à se détacher de manière assez nette des autres items positifs. L'item 5 s'est quant à lui un peu éloigné de ce groupe de tête même si son score reste élevé par rapport aux items évalués positivement. Nous signalons en outre que l'item 4 (emploi oral uniquement) qui avait reçu le score de 0 précédemment obtient ici un résultat positif. En ce qui concerne les évaluations négatives, l'item 11 (idiome de mon enfance) a changé de catégorie. Le score le plus négatif revient à l'item 7 alors que les items 3, 9 et 12 obtiennent un score assez proche. La négativité de l'item 14 est en revanche très faible comme cela avait déjà été relevé pour les précédents résultats.

Tableau 8 : Adhésion aux cognèmes (enquête 2)

Items	1	2	4	5	6	8	10	13
Scores > 0	1,63	0,49	0,4	0,91	0,6	1,43	0,29	0,4

Items	3	7	9	11	12	14	15
Scores ≤ 0	-0,74	-1,114	-0,83	-0,2	-0,77	-0,09	-0,6

6.2.2. Distances faibles

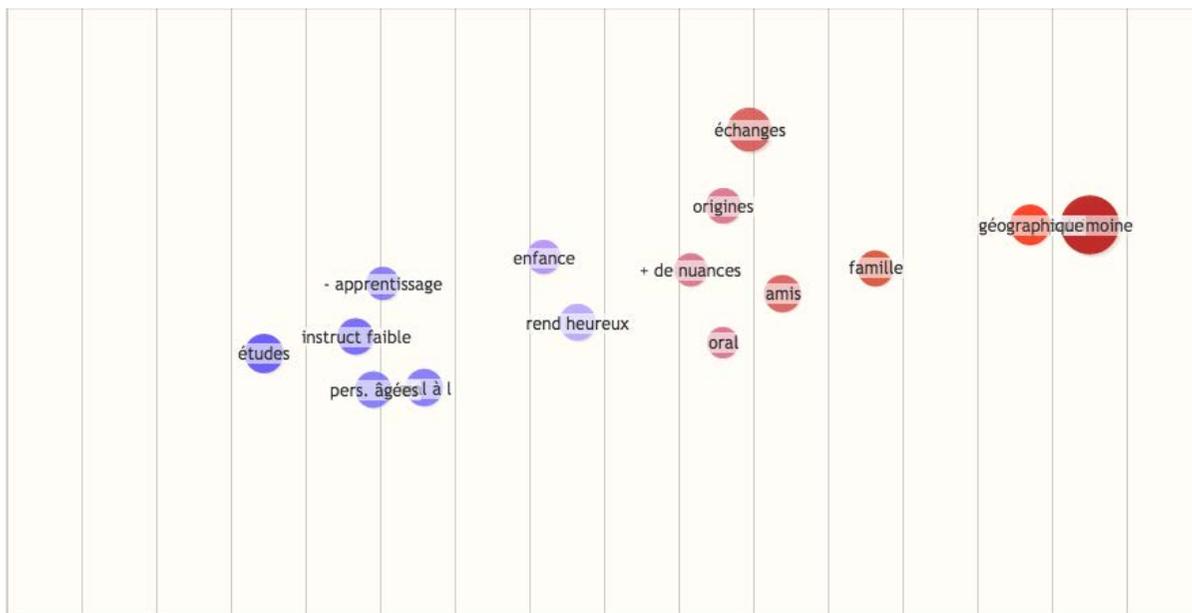
Des distances faibles apparaissent entre quatre combinaisons d'items alors que nous en avons relevé dix en première phase d'enquête. Il s'agit des rapprochements suivants : patrimoine et origine géographique, échanges interpersonnels/amis, échanges professionnels/études et faible niveau d'instruction ainsi que faible niveau d'instruction et personnes âgés uniquement. Les distances les plus faibles apparaissent dans les deux premiers (item 1/8 et 2/6). Nous signalons également que si le nombre de rapprochements de distances faibles a diminué par rapport à l'enquête 1, les quatre associations que nous retrouvons ici avaient également été relevées dans la première phase où elles figuraient parmi les plus faibles distances.

Tableau 9 : Distances les plus faibles entre items (enquête 2)

Items	1/8	2/6	7/9	9/12
Résultats	1,25	1,29	1,32	1,37

6.2.3. Mesures du consensus

Nous relevons un consensus particulièrement élevé pour les items 1 et 2. L'appartenance du dialecte et des langues régionales au patrimoine culturel (item 1) se caractérise ici aussi par son haut niveau d'adhésion puisqu'il occupe la position la plus extrême de la zone droite du graphe. La position de frontière entre les valeurs négatives et positives de l'item 2 se maintient par rapport à la première phase d'enquête. L'item 8, comme l'item 1, présente un consensus élevé ainsi qu'une forte adhésion puisqu'il occupe la deuxième position sur la droite de l'axe des positivités. L'item 8 se place juste après les items 1 et 2 au niveau des plus haut consensus. À l'opposé, nous avons l'item 4 (oral uniquement) qui reçoit le taux de consensus le plus faible mais qui se trouve dans une position centrale et par conséquent peu significative sur l'axe des adhésions. La position la plus négative et donc la plus à gauche sur le graphique revient à l'item 7 (échanges professionnels-études), une position qui avait déjà été signalée précédemment.



Graph 3 : Représentation des dialectes et langues régionales (enquête 2)

Tableau 10 : Mesures du consensus sur les items (enquête 2)

Item	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
Consensus	0,129	0,096	0,073	0,069	0,079	0,082	0,086	0,089	0,08	0,073	0,075	0,08	0,078	0,081	0,082

6.2.4. Intégration adhésion-consensus et caractéristiques de la structure de la représentation des dialectes et/ou langues régionales

Tableau 11 : Structure de la représentation (enquête 2)

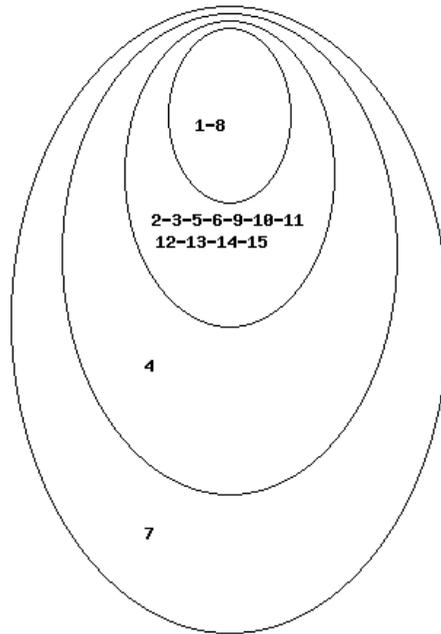
		Consensus	
		Traitement consensuel	Traitement dispersé
		Indice > 0,07	Indice ≤ 0,07
Adhésion	Classe 1 2 > X > 1	1 - 8	
	Classe 2 1 > X > -1	2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 9 - 10 - 11 - 12 - 13 - 14	4
	Classe 3 -1 > X > -2	7	

6.2.5. Zone de représentation

La mise en relation des résultats sur le consensus et l'adhésion nous permet de dégager la structuration de la représentation que se fait le groupe constitué de 35 répondants. On relève ainsi une paire de cognèmes 1 et 8 qui se caractérisent à la fois par une forte adhésion et par un consensus élevé. Nous pourrions même dire une très forte adhésion et un très fort consensus pour l'item 1 relatif au patrimoine culturel puisqu'il occupe la position la plus à droite sur l'axe des adhésions et qu'il a également obtenu le consensus le plus élevé. La zone 2 renferme 11 des 15 items proposés. Ceux-ci ont tous obtenu un traitement consensuel significatif. Un seul cognème est présent dans la zone 3, il s'agit du seul item ayant obtenu un indice inférieur à 0,07. Dans la zone la plus excentrée s'inscrit le cognème 7 qui a obtenu le plus faible score d'adhésion. Il s'agit d'un changement par rapport aux données précédentes puisque cette position marginale était occupée par l'item 3 (négatif pour l'apprentissage des langues officielles).

Tableau 12 : Zones de la représentation (enquête 2)

Zone 1	1 - 8
Zone 2	2 -3-5-6-9- 10 -11- 12 -13 -14 -15
Zone 3	4
Zone 4	7



Graph 4 : Zones de la représentation des dialectes et langues régionales (enquête 2)

6.3. Lecture des résultats de la troisième enquête

Cette troisième enquête s'appuie sur les résultats obtenus après soumission du questionnaire à 50 répondants.

6.3.1. Adhésion aux cognèmes

La répartition entre score négatif et score positif est identique à ce que nous avons observé dans les deux premières enquêtes en ce sens où huit items reçoivent un score positif et sept sont évalués négativement. Parmi les items les plus fortement évalués figurent toujours les items 1 et 8 suivis avec un certain écart de l'item 5. Par ailleurs, ce sont les mêmes items que dans l'enquête 2 qui occupent les positions positives¹¹ et négatives. Sur le plan des scores négatifs les items 7 et 9 figurent en première et deuxième positions. Dans le cas de l'item 7, il s'agit d'une confirmation par rapport aux données de la seconde enquête. L'item 9 était lui aussi évalué de manière négative mais occupait la troisième position. Un changement que nous considérons somme toute assez peu significatif. La négativité de l'item 14 est quant à elle la plus faible. Cette observation avait déjà été signalée pour les deux phases précédentes.

11. Pour les scores positifs il s'agit des items : 1, 2, 4, 5, 6, 8, 10 et 13 alors que les items 3, 7, 9, 11, 12, 14 et 15 sont évalués négativement.

Tableau 13 : Adhésion aux cognèmes (enquête 3)

Items	1	2	4	5	6	8	10	13
Scores > 0	1,58	0,36	0,32	0,94	0,28	1,38	0,38	0,48

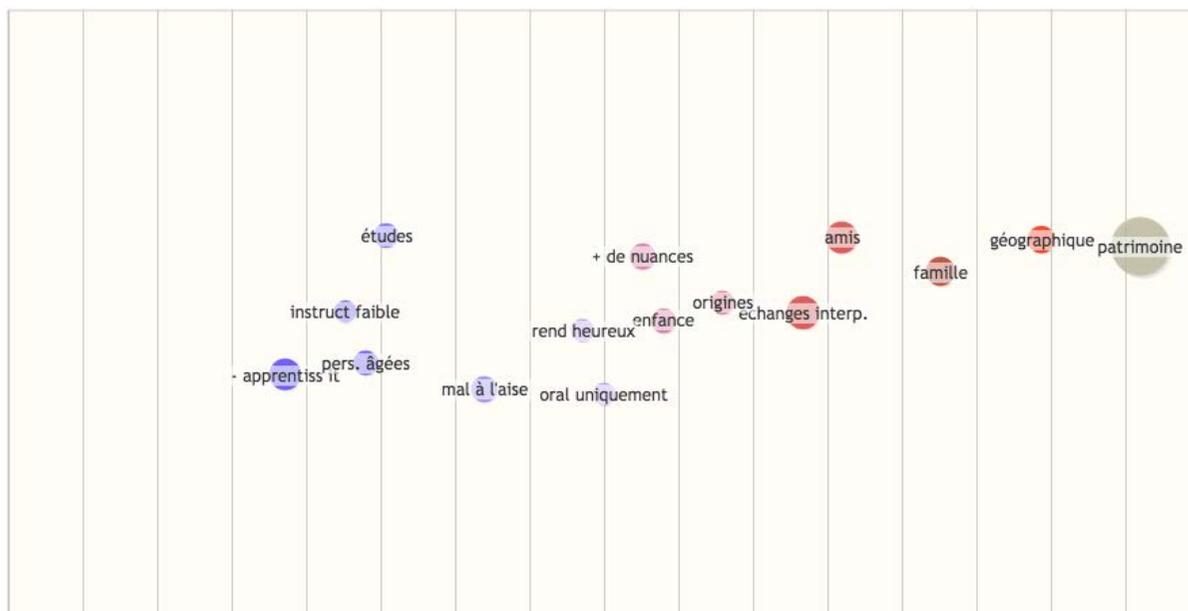
Items	3	7	9	11	12	14	15
Scores ≤ 0	- 0,84	- 1,18	- 0,88	- 0,26	- 0,68	- 0,08	- 0,7

6.3.2. Distances faibles

Des distances faibles apparaissent entre cinq rapprochements d'items : patrimoine et origine géographique, échanges interpersonnels/amis, échanges professionnels-études et faible niveau d'instruction, faible niveau d'instruction et personnes âgées uniquement ainsi que personnes âgées uniquement et idiome qui me met mal à l'aise quand je l'entends. Cette dernière combinaison n'apparaissait dans aucun des précédents résultats. Les distances les plus faibles apparaissent pour les rapprochements entre les items 2/6 et 9/12, mais il nous semble cependant que ces faibles distances sont toutes assez proches.

Tableau 14 : Distances les plus faibles entre items (enquête 3)

Items	1/8	2/6	7/9	9/12	12/15
Résultats	1.36	1.31	1.35	1.34	1.38



Graph 5 : Représentation des dialectes et langues régionales (enquête 3)

6.3.3. Mesure des consensus

Le plus fort consensus revient une fois encore à l'item 1, suivi comme précédemment de l'item 2. L'appartenance du dialecte et des langues régionales au patrimoine culturel (item 1), se caractérise ici aussi par son haut niveau d'adhésion puisqu'il occupe la position la plus extrême de la zone droite du graphe. Le consensus le plus faible revient à l'item 10 (permet d'exprimer plus de nuances) qui rencontre en outre une adhésion peu significative puisqu'il se situe dans une position centrale sur l'axe des abscisses. Il est suivi de près par l'item 4 (idiome qui s'emploie uniquement à l'oral) qui n'est pas marqué sur le plan des adhésions puisqu'il se trouve exactement au centre de l'axe des abscisses. Toujours en ce qui concerne les adhésions, les positions extrêmement positives sont occupées comme nous l'avons déjà signalé par l'item 1 mais aussi par le numéro 8 qui, alors que son taux de consensus a diminué par rapport aux enquêtes précédentes, continue de rencontrer une forte adhésion. L'extrémité gauche du graphique est occupée par l'item 3 (négligé pour l'apprentissage des langues officielles) suivi des items renvoyant à un faible niveau d'instruction et à l'emploi par les personnes âgées.

Tableau 15 : Mesures du consensus sur les items concernant (enquête 3)

Item	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
Consensus	0,13	0,098	0,077	0,071	0,08	0,075	0,089	0,082	0,078	0,07	0,074	0,085	0,078	0,077	0,085

6.3.4. Intégration adhésion-consensus et caractéristiques de la structure de la représentation des dialectes et/ou langues régionales

Tableau 16 : Structure de la représentation (enquête 3)

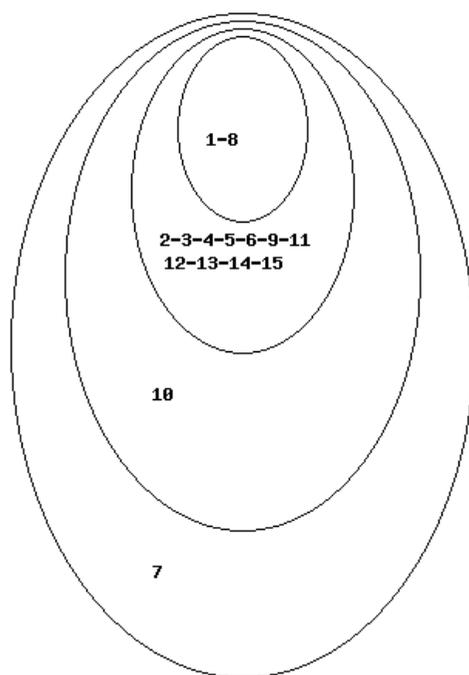
		Consensus	
		Traitement consensuel	Traitement dispersé
		Indice > 0,07	Indice ≤ 0,07
Adhésion	Classe 1 2 > X > 1	1 - 8	
	Classe 2 1 > X > -1	2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 9 - 11 - 12 - 13 - 14	10
	Classe 3 -1 > X > -2	7	

6.3.5. Zone de représentation

Il apparaît à travers la mise en relation des résultats sur le consensus et l'adhésion que la structuration de la représentation que se fait le groupe de 50 répondants n'a pas varié en ce qui concerne la zone de centralité maximale par rapport à l'enquête sur 35 répondants. En effet, ce sont toujours les items 1 et 8 (patrimoine culturel et origine géographique) qui occupent cette zone. La couronne centrale voit quant à elle une modification puisque la place des items 4 et 10 est inversée par rapport à l'enquête 3 en ce sens où le premier quitte la zone de périphérie incertaine pour entrer dans la couronne centrale. Le procédé inverse se produit pour l'item 10. Aucun changement n'est en revanche à signaler pour l'item 7 (échanges professionnels et formels) qui est toujours caractérisé par un fort rejet.

Tableau 17 : Zones de la représentation (enquête 3)

Zone 1	1 - 8
Zone 2	2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 9 - 11 - 12 - 13 - 14 - 15
Zone 3	10
Zone 4	7



Graph 6 : Zones de la représentation des dialectes et langues régionales (enquête 3)

6.4. Lecture des résultats de la quatrième enquête

La quatrième enquête (ou contre-enquête) a été proposée à 20 étudiants universitaires. Elle se base sur un questionnaire semblable à celui des trois autres enquêtes à la différence que les items proposés se réfèrent à l'italien en relation aux formes dialectales. Cette enquête a pour but de donner des éclairages sur les résultats obtenus lors des enquêtes précédentes et de confirmer ou infirmer les informations obtenues jusqu'à présent sur la représentation que se font les étudiants universitaires des dialectes et des langues minoritaires.

6.4.1. Adhésion aux cognèmes

Comme pour les enquêtes 1, 2 et 3 la répartition des items entre scores positifs et négatifs est de 8 pour les premiers et 7 pour les seconds. L'item qui remporte la plus forte adhésion est le cognème 7 (langue des échanges professionnels et formels), il est suivi des items 2 (langue de la pensée et de la réflexion) et 12 (langue qui correspond à une idée d'unité nationale) qui se caractérisent eux aussi par une forte adhésion positive. Le cognème 10 (permet d'exprimer plus de nuances) présente en revanche la plus faible adhésion, il est suivi du 15 (langue qui vous met mal à l'aise quand vous l'utilisez).

Tableau 18 : Adhésion aux cognèmes (enquête 4)

Items	1	2	4	6	7	9	11	12
Scores > 0	0,05	1,05	0,8	0,1	1,4	0,2	0,55	0,95
Items	3	5	8	10	13	14	15	
Scores ≤ 0	-0,5	-0,6	-0,7	-1,05	0	-0,65	-0,95	

6.4.2. Distances faibles

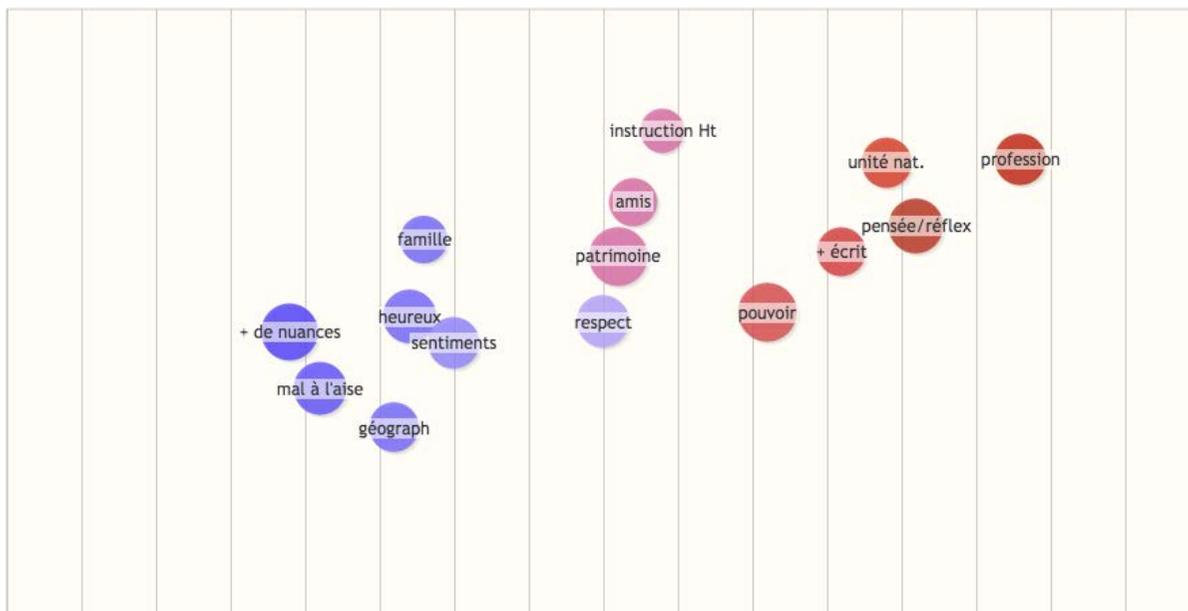
Trois rapprochements présentent une faible distance entre les items. Il s'agit des associations 8/15 : langue fortement caractéristique de l'origine géographique et langue qui vous met mal à l'aise quand vous l'utilisez, 10/14 : permet d'exprimer plus de nuances et langue qui rend heureux quand vous l'utilisez ainsi que 13/14 : langue du respect et langue qui rend heureux quand vous l'utilisez. Il nous semble en outre important de signaler que ces faibles distances concernent pour les trois rapprochements, des items qui ont tous obtenus un score négatif au niveau des adhésions.

Tableau 19 : Distances les plus faibles entre items (enquête 4)

Items	8/15	10/14	13/14
Résultats	1.24	1.38	1.4

6.4.3. Mesure des consensus des sujets

Les différents cognèmes proposés ne présentent pas d'écart notable entre eux au niveau du consensus. Tous en effet se situent entre 0,089 (items 1 et 11), le consensus le plus élevé et 0,067 (item 9) qui correspond au consensus le plus faible. On remarque que deux items se partagent le consensus le plus élevé. Il s'agit des items 1 et 11 qui renvoient respectivement au patrimoine culturel et à la relation au pouvoir. Ces deux items ne sont pas significatifs au plan des adhésions puisqu'ils occupent une position centrale. De plus, toujours en ce qui concerne les adhésions, nous remarquons que trois blocs se dessinent. À l'extrême droite, dans la partie de forte adhésion, figurent l'item qui renvoie à la langue professionnelle et formelle suivi des items 2 (pensée/réflexion) et 12 (unité nationale). La partie gauche de l'axe d'adhésion met tout d'abord en évidence l'item 10 (plus de nuances) suivi du 15 (langue qui vous met mal à l'aise). Dans la zone centrale figurent les items renvoyant au respect (item 13), au patrimoine (item 1), aux amis (item 6) et à un degré d'instruction élevé (item 9).



Graph 7 : Représentation de l'italien par rapport aux dialectes (enquête 4)

Tableau 20 : Mesures du consensus sur les items (enquête 4)

Item	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
Consensus	0,089	0,083	0,078	0,074	0,072	0,073	0,078	0,075	0,067	0,086	0,089	0,076	0,079	0,081	0,08

6.4.4. Intégration adhésion-consensus et caractéristiques de la structure de la représentation de la langue italienne

Tableau 21 : Structure de la représentation (enquête 4)

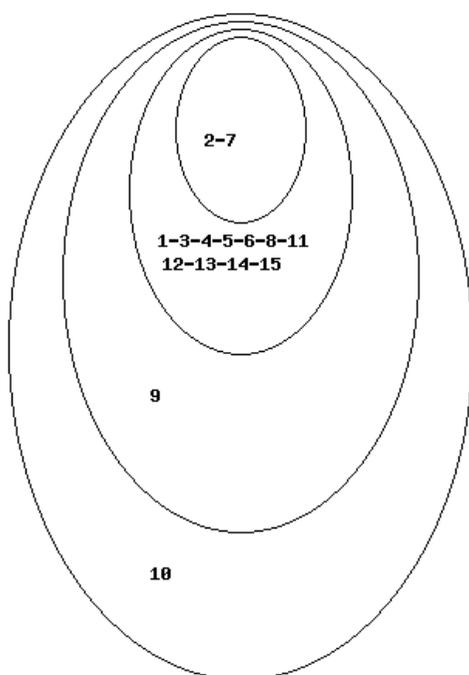
		Consensus	
		Traitement consensuel	Traitement dispersé
		Indice > 0,07	Indice ≤ 0,07
Adhésion	Classe 1 2 > X > 1	2 - 7	
	Classe 2 1 > X > -1	1 - 3 - 4 - 5 - 6 - 8 - 9 - 11 - 12 - 13 -14	9
	Classe 3 -1 > X > -2	10	

6.4.5. Zone de représentation

La mise en relation des résultats sur le consensus et les adhésions met en avant une structuration de la représentation que le groupe se fait de l'italien par rapport aux dialectes qui est caractérisée par une zone de forte centralité où figurent deux items. Ceux-ci renvoient d'une part à la langue dans laquelle vous pensez/réfléchissez (item 2) et à la langue des échanges professionnels/formels (item 7). Le cognème le plus fortement rejeté est le numéro 10 qui renvoie à l'idée d'une langue qui permettrait d'exprimer plus de nuances que les formes dialectales ou régionales. On remarque par ailleurs que la zone de périphérie incertaine est occupée par l'item 9 (langue associée à un bon niveau d'instruction). Les onze items restants se situent dans la couronne centrale.

Tableau 22 : Zones de la représentation (enquête 4)

Zone 1	2-7
Zone 2	1-3-4-5-6-8-9-11-12-13-14
Zone 3	9
Zone 4	10



Graph 8 : Zones de la représentation de l'italien (enquête 4)

7. La représentation des dialectes et de l'italien en perspective

7.1. Les dialectes et langues régionales

Ces langues sont dominées dans les trois enquêtes par deux traits fondamentaux. Le premier les associe étroitement au patrimoine culturel et à l'origine géographique. Les résultats montrent en outre que les répondants voient dans ces formes de langues un lien de proximité entre les interlocuteurs puisque la communication au sein de la famille ou avec les amis y est fréquemment associée. Des situations qui selon les paramètres communicationnels de Koch et Oesterreicher (2001 : 586) relèvent d'une communication privée qui prévoit une faible distance entre les interlocuteurs et se caractérise par l'immédiateté. Dans tous les cas, il nous semble pouvoir affirmer que les langues non « officielles » se caractérisent par la proximité à travers des traits qui renvoient à la fois au territoire et à la sphère de l'affectivité. On voit donc bien, si nous nous plaçons dans une optique variationniste, qu'au-delà de la question purement diatopique, la notion de dialecte ou de langues régionales est également liée à une question de diaphasie¹². Par ailleurs, nous avons observé que les répondants ne voient pas de lien entre le niveau d'instruction, sous-entendu faible, et l'usage de formes dialectales. Cette idée est d'ailleurs renforcée par les observations concernant l'apprentissage de la langue officielle. On remarque de fait que les étudiants universitaires ne considèrent nullement les dialectes ou langues régionales comme des entraves à l'apprentissage de l'italien ou de l'allemand.

7.2. La langue italienne

La représentation que les répondants se font de la langue italienne est en revanche associée à une image de distance et de formalisme. Si nous voulons nous référer comme nous l'avons fait précédemment aux paramètres de Koch et Oesterreicher (2001 : 586) nous nous trouvons dans des situations de communication qui relèvent davantage de communications publiques et se caractérisent par la distance entre les interlocuteurs. On comprend ainsi que pour ces répondants jeunes et instruits la langue italienne reste le moyen de communication qui sera utilisé lors des situations officielles telles que dans les échanges avec leurs professeurs à l'université ou dans les contacts avec les différents types d'administrations. Elle apparaît également comme la langue de la nation que nous n'interprétons pas tant au sens de territoire mais plutôt d'institution. On remarquera également que l'italien n'est pas associé à une idée de richesse linguistique ni à un niveau d'instruction élevé. Des paramètres qui auraient pu lui conférer une image valorisante. En revanche l'italien semble plutôt être considéré comme un outil nécessaire à la communication officielle. On a presque l'impression qu'il est considéré comme un objet assez froid détaché de toute forme d'affectivité. Les traits qui sont

12. Les termes diatopie et diaphasie renvoient à un type de classement de la variation linguistique. Ces termes formés sur le modèle de diachronie, du grec dia- (« à travers ») et chronos (« temps ») ont leur origine dans la romanistique allemande (Coseriu, 1992 [1962] : 280). S'ils ne sont pas de compréhension immédiate, ils ont l'avantage de se ranger dans l'ordre de la langue, contrairement à d'autres qui sont à cheval entre la référence à la langue et au monde.

mis en avant pour caractériser la langue italienne permettent par ailleurs de renforcer les spécificités des idiomes « non officiels ».

7.3. Corrélation entre les enquêtes sur les dialectes et de l'enquête sur l'italien

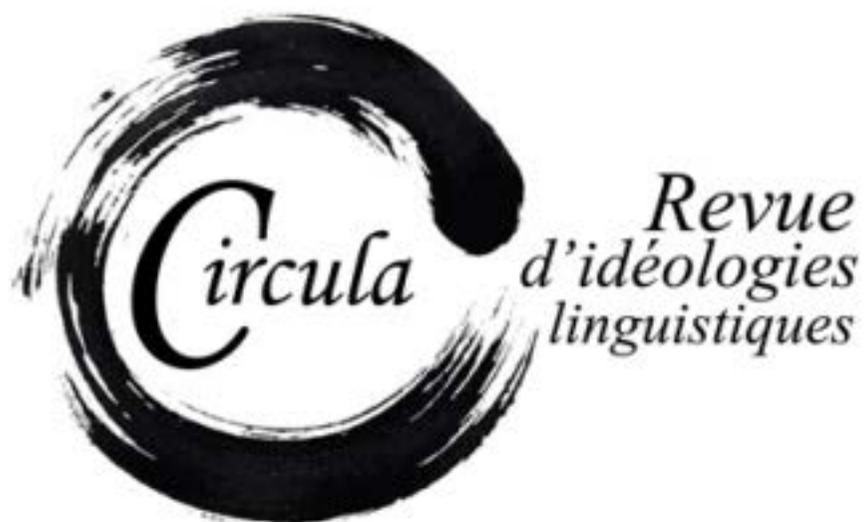
On observe qu'au niveau des adhésions aux cognèmes les résultats de l'enquête 4 sont le reflet de ce que nous avons observé pour les trois enquêtes précédentes. En effet, pour la première, les adhésions les plus élevées concernent les items 7, 2 et 12 qui correspondent respectivement aux idées de langue des échanges professionnels et formels, langue de la pensée/de la réflexion et langue de l'unité nationale qui correspondent en quelque sorte à l'idée inverse des valeurs associées aux langues « non officielles » pour lesquelles nous avons remarqué que les traits dominants étaient liés aux échanges informels marqués par l'affectivité (amis et famille). En d'autres termes les dialectes et/ou langues régionales sont mis en relation à une certaine spontanéité qui s'oppose à l'idée de réflexion et d'échanges formels à laquelle est associé l'italien. De plus l'item 12 concernant la langue de la nation semble confirmer par antithèse l'un des aspects fortement caractérisant des enquêtes 1, 2 et 3 où l'item 8 (attachement au territoire) avait obtenu les plus fortes adhésions.

8. Conclusion

Les réflexions que nous proposons ici sont le fruit d'une première phase d'étude où nous avons traité au sein d'un même corpus des résultats portant à la fois sur les dialectes et sur les langues régionales. Notre intention est bien entendu d'affiner nos recherches en distinguant ces deux paramètres. Toutefois, il nous importait, dans un premier temps, de comprendre l'image qui était attribuée aux idiomes relevant, dans l'optique diglossique, de la variété basse, à l'égard de la variété haute. De plus, le nombre de représentants des locuteurs de langues minoritaires est relativement limité parmi la population estudiantine qui a eu la gentillesse de contribuer à notre enquête. Il sera donc nécessaire dans un second temps de trouver de nouveaux répondants. Une autre distinction que nous souhaiterions proposer dans nos futures recherches serait d'analyser séparément les résultats des locuteurs dialectophones et non. Il nous semble toutefois que cette première étape nous a permis de mettre en avant une image valorisante et qui n'était peut-être pas aussi attendue que des étudiants universitaires se font des dialectes. En effet, nous avons observé qu'ils y associent des valeurs telles que le patrimoine et la culture. Nos résultats permettent également de mettre en évidence l'attachement d'une population jeune et instruite à sa terre et à ses origines et montre que les dialectes sont associés à la sphère de la proximité ainsi qu'à celle de l'affectivité. Une image qui s'oppose nettement à celle de la langue italienne où domine l'idée de formalisme, de profession et de nation.

Références

- Cordin, Patrizia (dir.) (2005), *L'archivio lessicale dei dialetti trentini*, Trento, Editrice Università degli Studi di Trento/Dipartimento di Scienze Filologiche e Storiche.
- Coseriu, Eugenio (1992), *Einführung in die allgemeine Sprachwissenschaft*, 2^e éd., Tübingen, Francke. [1^{re} éd., 1962.]
- Costituzione della Repubblica italiana, disponible sur <http://www.quirinale.it/qrnw/statico/costituzione/pdf/Costituzione.pdf>. [Page consultée le 8 mars 2015.]
- Ferguson, Charles A. (1959), « Diglossia », *Word*, n° 15, p. 325-340.
- Fishman, Joshua (1967), « Bilingualism With and Without Diglossia ; Diglossia With and Without Bilingualism », *Journal of social issues*, n° 23, p. 29-38.
- Francescotti, Renzo (2011), *Il dialetto in-forma : una cavalcata storico-linguistica dentro il dialetto trentino*, Trento, Edizioni Curcu e Genovese.
- Koch, Peter et Wulf Österreicher (2001), « Langage parlé et langage écrit », dans Günter Holtus, Michael Metzeltin et Christian Schmitt (dir.), *Lexikon der romanistischen Linguistik*, tome 1, Tübingen, Niemeyer, p. 584-627.
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation plurilingue*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Parlamento Italiano, *Norme per la tutela delle minoranze linguistiche storiche*, disponible sur <http://www.camera.it/parlam/leggi/99482l.htm>. [Page consultée le 8 mars 2015.]
- Statuto speciale/Sonderstatut (2010), disponible sur http://www.regione.taa.it/normativa/statuto_speciale.pdf. [Page consultée le 08 mars 2015.]
- Woelk, Jens, Graziano Guella et Simone Penasa (2014), *Minoranze linguistiche e Pubblica Amministrazione : il problema dei piccoli numeri. Modello trentino e esperienze comperate*, Padova, Cedam.



TITRE: UNE LANGUE SANS FUTUR, UNE IDENTITÉ BIEN VIVANTE : REPRÉSENTATIONS DE LA COMMUNAUTÉ ARBËNISHTË

AUTEUR(S): LUCIJA ŠIMIČIĆ, UNIVERSITÉ DE ZADAR ET NIKOLA VULETIĆ, UNIVERSITÉ DE ZADAR

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 141-162

ISSN: 2369-6761

DIRECTEUR: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9702](http://hdl.handle.net/11143/9702)

DOI: 10.17118/11143/9702

Une langue sans futur, une identité bien vivante : représentations de la communauté arbënishtë

Lucija Šimičić, Université de Zadar
lucija . simicic @ gmail . com

Nikola Vuletić, Université de Zadar
nvuletic @ unizd . hr

Résumé : L'arbënishtë est une variété d'albanais traditionnellement parlée dans le quartier d'Arbanasi de la ville de Zadar (Croatie), exposée à la rupture de la transmission générationnelle et à un déclin rapide. Dans cette contribution, nous abordons l'étude de la communauté arbënishtë du point de vue des représentations sociales par les locuteurs de l'arbënishtë, par les adolescents non-locuteurs se disant Arbënishtës et par les non-locuteurs étudiants de l'Université de Zadar. Les différences entre les trois groupes renvoient à une construction discursive de l'identité arbënishtë, à la perception du statut de la langue, ainsi qu'à une relation changeante entre les deux.

Mots-clés : arbënishtë ; représentations sociales ; attitudes linguistiques ; substitution linguistique ; ville de Zadar

Summary: Arbënishtë is an Albanian variety traditionally spoken in the quarter of Arbanasi of the city of Zadar (Croatia), exposed to the interruption of the intergenerational transmission and a rapid decline. In this paper, we approach the study of the Arbënishtë community from the point of view of the social representation, as identified by the Arbënishtë speakers, the teenagers who identify as Arbënishtës but do not speak the language, and by a group of non-speakers students of the University of Zadar. The differences found in the three groups point to the discursive construction of the Arbënishtë identity, the perception of the status of the language as well as the changing relation between the two.

Keywords: Arbënishtë; social representations; language attitude; language shift; city of Zadar

1. Introduction

Dans cette contribution, nous proposons une première lecture des résultats de nos enquêtes sur les représentations sociales de la langue arbënishtë, une variété albanaise propre au quartier d'Arbanasi de la ville adriatique de Zadar, en Croatie¹. Notre recherche a été réalisée dans le cadre du projet « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue », dirigé par Bruno Maurer de l'Université de Montpellier 3. Les enquêtes, menées selon la méthode d'analyse combinée, un outil d'enquête sociolinguistique développé par Maurer lui-même, concernent trois groupes de représentations sociales de l'arbënishtë : celles propres à cette communauté (autoreprésentations), celles des non-locuteurs (hétéroreprésentations) et celles des adolescents membres de la communauté arbënishtë qui ne parlent pas la langue ancestrale.

Notre contribution se situe dans le cadre de la théorie de la représentation sociale, d'où la nécessité d'offrir d'abord quelques réflexions sur la notion même de *représentations sociales*, ainsi que sur son rapport avec les *attitudes linguistiques*, l'un des concepts-clés de la psychologie sociale du langage, notamment de l'étude des langues minoritaires, exposées à la substitution et à la disparition. Étant donné que le contexte social local exerce une influence décisive sur les représentations sociales, ainsi que sur les attitudes linguistiques, nous offrirons, par la suite, une brève description des déterminants historiques et sociolinguistiques de la communauté linguistique arbënishtë. Suite à une analyse descriptive de l'adhésion aux éléments de la représentation (cognèmes ; items des questionnaires) et du consensus social sur ceux-ci, accompagnée d'une comparaison des représentations dans les trois groupes qui constituent notre échantillon, nos remarques conclusives portent sur la signification des représentations sociales pour l'étude de la langue et de la communauté arbënishtë. Cette contribution nous servira aussi du point de départ pour une discussion sur les avantages et les inconvénients du cadre théorique utilisé ici dans l'étude des communautés linguistiques en danger.

2. Représentations sociales et attitudes linguistiques dans l'étude de la substitution linguistique

Il a été démontré que, parmi les facteurs causant d'une manière directe ou indirecte la substitution linguistique, ceux d'ordre sociopsychologique jouent un rôle prééminent (p. ex. Dorian, 1981 ; Sasse, 1992 ; Bradley, 2002), et qu'ils constituent un aspect indispensable de l'étude de la vitalité ethnolinguistique (Bourhis et Sachdev, 1984 ; Giles, Rosenthal et Young, 1985). Dans la bibliographie sociolinguistique, les attitudes linguistiques et les processus d'identification comptent parmi les facteurs les plus étudiés. Les attitudes linguistiques sont inextricablement liées à des processus plus vastes d'ordre politique, social et/ou économique (Sasse, 1992 ; Tsunoda, 2006). Elles appartiennent

1. Il ne faut pas entendre cette localisation dans les termes absolus : les locuteurs d'arbënishtë sont présents également dans d'autres quartiers de la ville. Néanmoins, le quartier d'Arbanasi constitue le noyau historique de la communauté linguistique arbënishtë.

à ce que Boyer nomme « imaginaires sociolinguistiques » (Boyer, 1996 : 16). Tandis que les attitudes positives ne garantissent pas forcément le maintien de la langue ni la vitalité ethnolinguistique, les attitudes négatives à l'égard d'une langue donnée ne tarderont pas à provoquer la rupture de la transmission générationnelle de cette langue, son déclin et, à long terme, sa perte (Sasse, 1992).

Il est possible d'adresser deux critiques principales au choix des attitudes comme base méthodologique dans l'étude du maintien et de la substitution linguistiques. D'abord, il faut tenir compte du caractère individuel du concept d'attitude (p. ex. Doise, 1989), qui se révèle problématique dans l'étude du langage comme une construction éminemment sociale. Un autre problème concernant la fiabilité de l'étude des attitudes dans une recherche (linguistique) quelconque, c'est la complexité inhérente du concept même, ainsi que son fonctionnement à plusieurs niveaux (Kristiansen et Jørgensen, 2005), ce qui rend impossible la prédiction du comportement (l'usage effectif de la langue, en l'occurrence) à partir des attitudes linguistiques, telles qu'elles sont exprimées par les locuteurs eux-mêmes². Face à ces inconvénients, il est utile de faire recours à la théorie de la représentation sociale.

Promu par Moscovici (1961, 1963, 1988, etc.) comme « système de valeurs, idées et pratiques » (Moscovici, 1973 : xiii), le concept de représentation sociale est aujourd'hui généralement entendu comme « l'ensemble des croyances, des connaissances et des opinions qui sont produites et partagées par les individus d'un même groupe, à l'égard d'un objet social donné » (Guimelli, 1999 : 63)³. Selon Abric, la représentation sociale est « déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son expérience), par le système social et idéologique dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec le système social » (Abric, 1989 : 188). On attribue aux représentations sociales quatre groupes de fonctions – cognitives, identitaires, d'orientations, et justificatives (Abric 1994 : 16-17) – permettant à l'individu de comprendre la réalité sociale, s'y situer, décider de quelle manière procéder et de justifier ses comportements dans son contexte social. Or, la structure tripartite du concept de représentation sociale (valeurs, idées, pratiques) rappelle beaucoup celle d'attitudes (dimensions cognitive, affective et conative). Aussi, les deux concepts supposent-ils une sorte de réaction évaluative à l'égard d'un objet d'intérêt⁴. Cependant, on peut observer quelques différences importantes entre ces deux concepts⁵. En premier lieu, les représentations sociales s'appuient sur les comportements verbaux et manifestes, étant plus faciles à aborder et à traiter que les

2. L'incompatibilité entre les attitudes et le comportement est un thème débattu dans la psychologie sociale dès le milieu du XX^e siècle (voir p. ex. Ajzen, 2005).

3. Voir aussi : « [...] a social representation is the ensemble of thoughts and feelings being expressed in verbal and overt behaviour of actors which constitutes an object for a social group » (Wagner *et al.*, 1999 : 95).

4. Rappelons ici l'une des définitions les plus répandues du concept d'attitude : « [...] a disposition to respond favorably or unfavorably to an object, person, institution, or event » (Ajzen, 2005 : 3).

5. La préoccupation méthodologique pour le rapport entre les attitudes et les représentations sociales a fait objet de nombreuses réflexions dans le cadre de la psychologie sociale (Jaspars et Fraser, 1984 ; Doise, 1989 ; Farr, 1994 ; Ruquette et Rateau, 1998 ; Howarth, 2006, etc.). Pour une mise au point récente, voir p. ex. Salès-Wuillemin, Stewart et Dautun, 2004.

attitudes. Ensuite, elles appartiennent à la société, non pas à l'individu. Finalement, et c'est le plus important, la théorie de la représentation sociale part d'une idée ancrée dans le constructivisme social, selon laquelle il n'y a pas de réalité sociale hors des représentations construites par le groupe social ; un objet social coïncide avec les représentations sociales que l'on se fait de cet objet. Les différences mentionnées relèvent du fait que ces deux concepts – les attitudes et les représentations sociales – sont issus de deux paradigmes philosophiques complètement opposés et qu'ils sont incompatibles du point de vue épistémologique (Farr, 1994 ; Howarth, 2006 : 18)⁶.

Notre adhésion au concept de représentation sociale n'est pas due seulement au cadre théorique commun du projet dans lequel s'inscrit notre recherche. Elle relève aussi de notre conviction que ce concept édifiant s'adapte mieux à l'étude d'une langue en danger et d'une communauté linguistique engagée sur la voie de la substitution linguistique. Ceci nous semble encore plus évident dans le cas de notre objet d'étude, la langue arbënishtë – source importante d'identification pour les membres de la communauté et pourtant caractérisée par un manque accentué de visibilité (Vuletić, 2014).

3. La communauté arbënishtë : langue et identité

Nous nous limitons à exposer ici quelques notions élémentaires concernant la situation historique et actuelle de l'arbënishtë, d'une importance essentielle pour comprendre la construction et la reconstruction des représentations sociales à l'intérieur de la communauté arbënishtë, aussi bien qu'en dehors de celle-ci. Variante de l'albanais guègue, l'arbënishtë est la langue des descendants des Albanais catholiques, originaires des villages de la région du lac de Shkodër, qui se sont installés, entre 1726 et 1754, dans trois localités de la périphérie de Zadar. Jouissant de la protection de l'archevêque de Zadar, ils ont été accueillis par les autorités vénitiennes qui leur donnèrent terres et cabanes⁷. Tandis que la communauté albanophone dans les localités de Zemunik et Ploče a subi une croatisation linguistique assez précoce, selon toute vraisemblance, la langue s'est maintenue jusqu'à nos jours à Arbanasi, aujourd'hui un quartier de la ville de Zadar et autrefois une localité rurale dans la banlieue de l'ancienne capitale de la Dalmatie vénitienne. L'intégration physique de la localité d'Arbanasi à la ville de Zadar est d'une date plutôt récente : elle ne se donne comme fait accompli qu'après la Seconde Guerre mondiale.

L'arbënishtë a fait objet de quelques études linguistiques importantes, comme celles de Tagliavini (1937) ou encore d'Ajeti (1961), mais jamais d'une étude sociolinguistique. Première langue d'une grande majorité de presque 2 900 habitants du quartier d'Arbanasi, avant la Seconde Guerre mon-

6. Il est vrai qu'il existe des conceptualisations assez différentes (représentations sociales) des attitudes, et que certaines d'entre elles ont une base moins individualiste que d'autres (et qu'il y a des auteurs qui, pour cette raison, préfèrent le terme d'*attitudes sociales*).

7. Parmi les nombreuses raisons de leurs migrations, on cite d'habitude une situation économique difficile, des épidémies, l'anarchie et la vendetta présentes dans cette région de frontière que leur ancienne patrie, ainsi que l'intolérance religieuse (Krstić, 1985 : 5-7).

diale, l'arbënishtë est aujourd'hui utilisé par environ 200 habitants de la ville, la plupart d'entre eux habitants de l'ancien quartier et âgés entre 60 et 90 ans⁸. Cette diminution rapide du nombre de locuteurs est une conséquence non seulement d'une émigration de masse dans les années 50 du XX^e siècle (Stipčević, 2011 : 19), mais aussi de l'abandon de l'arbënishtë par ceux restés en ville. Surtout dans les années 50 et 60, la communauté arbënishtë a été stigmatisée par les autorités communistes. Reléguée de plus en plus à l'usage familial, l'arbënishtë a subi, dans l'espace de 30 ans environ, la rupture définitive de la transmission générationnelle de la langue : aujourd'hui, il n'y a plus qu'une seule famille à Zadar où tous les membres utilisent cette langue, les locuteurs au-dessous de 40 ans étant au nombre de quatre⁹. C'est une langue en voie d'extinction. La plupart des locuteurs de l'arbënishtë se caractérisent par un multilinguisme vernaculaire complexe qui inclut la variété vénitienne et la koiné croate de la ville, ainsi que l'ancien dialecte croate tchakavien chez les locuteurs les plus âgés. À cela s'ajoutent, au niveau de la langue standard, le croate et, bien souvent, l'italien.

L'arbënishtë n'a jamais eu accès aux institutions publiques. À l'époque du bilinguisme officiel dans la ville, dans les dernières années de l'Empire austro-hongrois, l'école publique croate du quartier, ainsi que l'école privée italienne, offraient aux intéressés des cours d'albanais (Stipčević, 2011 : 224-226), non pas d'arbënishtë. Cette ouverture se termina en 1920, quand la ville de Zadar est incorporée à l'Italie, victorieuse dans la Grande guerre. Toute institution scolaire non-italienne fut abolie par les autorités fascistes en 1923, et l'éducation en croate ne sera rétablie qu'en 1944, suite à l'entrée des partisans en ville. Durant cette période, des générations entières d'Arbënishtës ont été scolarisées exclusivement en italien. Dans l'après-guerre, leur croate imparfait a souvent été objet de moqueries, faits mentionnés par tous nos témoins. L'actuelle école du quartier, avec le croate comme seule langue véhiculaire de l'enseignement, organise parfois des activités de prise de conscience de l'arbënishtë, mais c'est là où tout s'arrête. Les cours libres de l'arbënishtë, organisés par une association locale en 2010, n'ont pas su susciter l'intérêt des jeunes (Kolbas, 2011 : 58).

En dépit de ces tendances négatives, il faut souligner que l'identité arbënishtë se caractérise par une vitalité étonnante et une évidente capacité de récréation, qui semble ne pas dépendre de la transmission de la langue ancestrale, mais plutôt des liens communautaires. Le nombre d'habitants de Zadar prêts à se déclarer comme *Arbanasi* 'Arbënishtës' pourrait facilement dépasser jusqu'à dix fois le nombre de locuteurs de l'arbënishtë. Les études manquent sur ce phénomène bien connu des habitants de Zadar (y compris les auteurs de cette contribution). Néanmoins, nous sommes en mesure d'affirmer que l'identité arbënishtë relève en premier lieu des origines arbënishtë de l'individu : l'appartenance à une famille que l'on sait historiquement arbënishtë suffit pour qu'on puisse incontestablement s'identifier comme Arbënishtë. Bien que formée à partir d'un critère aussi conser-

8. Cette situation sociolinguistique est reflétée aussi par notre échantillon : notre groupe de locuteurs inclut les personnes âgées entre 50 et 90 ans. Aux chiffres cités il faudrait ajouter les locuteurs résidant ailleurs en Croatie, notamment dans la capitale, ainsi que les émigrés, surtout en Italie. Kovačec parle d'un maximum de 500 locuteurs (Kovačec, 2002 : 68).

9. Il s'agit de trois frères et de leur cousin. Le locuteur le plus jeune est né en 1985.

vateur, l'identité arbënishtë n'est pas imperméable. De nombreux noms de familles témoignent d'un nombre considérable d'hommes provenant des villages croatophones des alentours qui ont fondé des familles avec des femmes albanophones du quartier. Le cas des *Bajlo* est particulièrement instructif. Les porteurs de ce nom de famille, originaires d'une île voisine, se sont installés à l'extrémité de la presqu'île (*Punta Bajlo*) occupée aujourd'hui par le quartier d'Arbanasi, à peu près à l'époque où les réfugiés albanais arrivent à Zadar (Krstić, 1987 : 11). À l'origine une enclave croatophone au sein de l'enclave albanophone, les Bajlo sont considérés comme des « Arbënishtës de souche » à tous les sens du terme.

4. Mise en place du questionnaire et conduite des enquêtes

Les groupes sociaux se distinguent mutuellement selon la manière de comprendre un phénomène social donné, laquelle à son tour constitue leur identité sociale. Cette compréhension partagée est le fondement de la communication et des autres formes de coaction¹⁰. Une partie au moins de la compréhension partagée par les membres d'un groupe social donné doit être différente de la compréhension des non-membres. Dans le cas contraire, il n'y aurait pas beaucoup de sens à parler des groupes sociaux. À partir de cette idée, nous avons porté à terme trois enquêtes relatives aux représentations de la langue arbënishtë, auprès de trois groupes sociaux différents :

- locuteurs d'arbënishtë, femmes et hommes, au-dessus de 50 ans, tous nés à Zadar et tous habitants de la ville (mais pas tous de l'ancien quartier arbënishtë) ;
- étudiantes en langues et littératures (philologies allemande, anglaise, catalane, croate, portugaise, russe) à l'Université de Zadar, âgées entre 19 et 22 ans, toutes nées et toutes résidant à Zadar, d'origine non-arbënishtë, de langue maternelle croate, non-locutrices de l'arbënishtë ;
- élèves, des deux sexes, des classes terminales de l'école primaire du quartier arbënishtë, âgés entre 13 et 14 ans, tous nés et tous résidant à Zadar, de langue maternelle croate, non-locuteurs de l'arbënishtë, tous se définissant eux-mêmes comme *Arbanasi* 'Arbënishtës', voire 'membres de la communauté arbënishtë'.

En ce qui concerne la composition de nos échantillons, les locuteurs étaient au nombre de vingt, les étudiantes au nombre de quarante, tandis que les élèves étaient au nombre de dix-sept¹¹. Les trois échantillons ont un haut degré de représentativité : le premier arrive à environ 10 % du nombre total de locuteurs de l'arbënishtë dans la ville ; le second représente 2,5 % d'étudiants de l'Université de Zadar ; le troisième arrive à 2,8 % d'élèves de l'école du quartier.

10. Ce sont justement les représentations sociales qui « reflètent la recherche d'une compréhension socialement partagée » (Fiske, 2008 : 659).

11. Vingt-cinq élèves des classes terminales de cette école se disent Arbënishtës, indépendamment de leurs origines, mais seulement dix-sept questionnaires ont été renseignés de manière correcte. Parmi cinquante-neuf élèves des classes terminales qui ne se définissent pas comme Arbënishtës, il y en a qui sont effectivement d'origine arbënishtë.

Dans l'élaboration des questionnaires, ainsi que dans la conduite des enquêtes, nous avons rigoureusement respecté le cadre méthodologique du projet dans lequel s'inscrit notre recherche (Maurer, 2013 : 50-52 ; 63-65). Dans chacune des trois enquêtes, nous avons utilisé un questionnaire différent, dont la composition relève des éléments de discours épilinguistique sur la langue arbënishtë, recueillis auprès de trois groupes différents de témoins des mêmes caractéristiques démographiques et sociolinguistiques que celles de l'échantillon relatif :

- pour l'enquête avec les locuteurs, 20 voisins, locuteurs de l'arbënishtë ;
- pour l'enquête avec les étudiantes, 20 camarades ;
- pour l'enquête avec les élèves, 76 camarades.

Les sujets étaient invités à s'exprimer, à l'oral dans le premier groupe et à l'écrit dans deux autres groupes, sur les idées qu'évoquait pour eux la locution « la langue arbënishtë ». À partir des éléments de discours les plus fréquents dans chaque groupe de témoins, trois questionnaires ont été constitués et soumis aux membres de trois échantillons relatifs¹². Le nombre différent d'items dans chaque questionnaire renvoie directement à l'enthousiasme avec lequel chaque groupe de témoins a répondu à notre appel¹³. Le questionnaire repartit dans le groupe de locuteurs de l'arbënishtë comportait 20 items, celui utilisé avec les étudiantes 15 items, tandis que celui passé aux élèves était composé de 10 items. Dans ce qui suit, nous présentons la structure des trois questionnaires.

(1) Questionnaire locuteurs

1. Une langue à laquelle je suis particulièrement attaché(e).
2. Je ne perds pas l'opportunité de la parler.
3. Je ne la parle qu'avec les membres de ma famille et avec mes amis les plus proches.
4. Une langue qui rend possible la communication avec quelques Albanais.
5. Une langue des vieux.
6. La langue de mon enfance.
7. Il est dommage que ce ne soit pas une langue écrite.
8. Une langue qui meurt.
9. Je suis fier de la parler encore.
10. On se sent inférieur quand on le parle.

12. Les personnes qui auparavant avaient participé dans les groupes de témoins n'ont pas été incluses dans l'échantillon.

13. La volonté de partager les réflexions sur sa propre langue a été très prononcée dans le groupe de témoins composé par les locuteurs de l'arbënishtë.

11. On se sent bien quand on le parle.
12. Je ne l'utilise pas en public.
13. On doit le mélanger avec le croate ou l'italien si on veut bien s'exprimer.
14. Une langue où j'arrive mieux à dire ce que je pense.
15. Les tentatives de le sauver sont vaines.
16. Je suis désolé(e) de le voir disparaître.
17. Une langue qui ne sert à rien.
18. Il faudrait l'introduire à l'école primaire du quartier.
19. Il faudrait le parler aux enfants.
20. C'est de notre faute si les jeunes ne le parlent pas.

(2) Questionnaire étudiants

1. La langue des Albanais.
2. Ça sonne italien.
3. Une langue dont on ne sait pas assez à Zadar.
4. Une langue qui meurt.
5. Les locuteurs de l'arbënishtë ont honte de leur langue.
6. Une langue qu'on ne peut pas sauver.
7. Une langue qu'il faudrait protéger.
8. Une langue que j'aimerais bien comprendre.
9. Une partie importante du patrimoine de Zadar.
10. L'arbënishtë devrait être une matière optionnelle dans les écoles de Zadar.
11. Il faudrait que l'arbënishtë soit plus visible dans l'espace public de Zadar.
12. Il faudrait que les locuteurs de l'arbënishtë le parlent avec leurs enfants.
13. Une langue qui ne sert à rien.
14. Une langue qui ne m'intéresse pas vraiment.
15. Il faudrait en parler plus dans les écoles de Zadar.

(3) Questionnaire élèves

1. Une langue des vieux.
2. Ça sonne italien.
3. Une belle langue.
4. Une langue étrange.
5. La langue parlée par les gens du quartier d'Arbanasi.
6. Une langue ennuyeuse.
7. Une langue traditionnelle.
8. La langue de mes anciens.
9. La langue que parlent mes amis.
10. C'est de l'albanais.

Lors de la première enquête, nous nous sommes aperçus que le système de notes -2, -1, 0, +1, +2 (où +2 marque le plus fort degré d'adhésion, -2 le plus fort rejet), à utiliser dans la valuation des items, ne fonctionnait pas très bien dans le contexte croate. La cause principale en est qu'il rappelle trop les notes les plus basses du système d'éducation croate, difficiles de mettre en relation avec des idées positives (qui ne manquaient pas dans le questionnaire). C'est pour cela que pour l'usage de nos témoins ce système a été transposé à celui de 1 à 5 (où 5 marque le plus fort degré d'adhésion, 1 le plus fort rejet). Lors du traitement postérieur des résultats, leurs réponses étaient codées de manière suivante : 1 = -2, 2 = -1, 3 = 0, 4 = +1, 5 = +2.

Les membres de chaque échantillon ont reçu les instructions relatives au renseignement du questionnaire (Maurer, 2013 : 52), adaptées au système de notes de 1 à 5. Ils étaient donc invités :

- d'abord à noter 5 les propositions qui paraissent le mieux évoquer l'arbënishtë ;
- puis de noter 1 les propositions qui paraissent le moins bien évoquer l'arbënishtë ;
- de noter 4 les propositions qui paraissent assez bien évoquer l'arbënishtë ;
- de noter 2 les propositions qui paraissent assez mal évoquer l'arbënishtë ;
- de noter 3 les propositions restantes.

En fonction du nombre d'items dans le questionnaire, les sujets étaient obligés d'opérer des groupements et d'utiliser chaque note :

- quatre fois exactement dans le questionnaire à 20 items ;
- trois fois exactement dans le questionnaire à 15 items ;
- deux fois exactement dans le questionnaire à 10 items.

Les questionnaires étaient administrés en croate. La conduite des enquêtes avec les étudiants ne présentait pas de difficultés particulières. De vingt-cinq élèves des classes terminales dans l'école du quartier, se définissant comme Arbënishtës, dix-sept seulement ont renseigné le questionnaire de manière correcte. Quant aux locuteurs de l'arbënishtë, quelques sujets les plus âgés avaient du mal à renseigner tout seuls le questionnaire, à cause de leur maîtrise imparfaite du croate standard. Dans ces cas, nous étions obligés de leur traduire en vénitien ou en arbënishtë les propositions qu'ils n'entendaient pas bien¹⁴.

5. L'analyse des données

Notre analyse est conçue comme présentation et interprétation du score d'adhésion ou de rejet du groupe par rapport aux items du questionnaire relatif, et de l'indice de consensus des sujets pour chacun de nos trois groupes de témoins¹⁵. On entend par « score » la moyenne de l'ensemble des évaluations des individus formant le groupe, les scores maximums possibles étant -2 et +2 (Maurer, 2013 : 53). Le calcul de l'indice de consensus mesure les écarts des notations individuelles aboutissant au score moyen (Maurer, 2013 : 67). Ces résultats sont ensuite visualisés sous forme d'un graphe de la représentation, voire d'un schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale. Sur le graphe, l'adhésion est numérotée de -2.00 à 2.00 sur la ligne horizontale (la plus basse à gauche, la plus grande à droite), tandis que le consensus est indiqué par la taille des cercles. La position verticale des cercles ne reflète aucune valeur. Le schéma en couronnes reflète l'intégration adhésion-consensus, avec quatre zones où les cognèmes sont repartis en fonction du score d'adhésion et de l'indice de consensus, le seuil de 0,07 retenu comme discriminant entre le traitement consensuel et le traitement dispersé (v. Maurer, 2013 : 69). Il va de soi que les résultats quantitatifs requièrent une interprétation à la lumière d'un ensemble de macro- et micro-facteurs sociohistoriques et sociolinguistiques.

14. On tient à remercier Mme Maximiljana Barančić pour sa participation et son aide au cours des enquêtes.

15. Le score d'adhésion et l'indice de consensus sont automatiquement calculés sur un tableur disponible sur le site <http://linguiste.iutbeziers.fr>.

5.1. Première enquête : représentations de l'arbënishtë par les locuteurs de cette langue

Tableau 1 : Calcul du score d'adhésion et de l'indice de consensus (enquête locuteurs)

Item	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Score d'adhésion	1.15	0.85	0.5	-1.35	0.6	1.65	-0.1	0.05	1.3	-2
Indice de consensus	0.084	0.087	0.083	0.11	0.089	0.117	0.091	0.072	0.094	0.5
Item	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
Score d'adhésion	0.3	-0.5	0.35	-1.3	-0.75	0.75	-1.85	-1.05	-0.1	1.3
Indice de consensus	0.119	0.102	0.11	0.104	0.077	0.088	0.192	0.093	0.088	0.099

Un nombre plus grand d'items dans le questionnaire que nous avons utilisé dans l'enquête avec les locuteurs de l'arbënishtë fait que le score d'adhésion soit bien distribué (de -2.00 à 1.78). Cependant, le consensus est très bas pour chaque item, à cause d'une grande dispersion dans les réponses (Figure 1). La seule exception représente l'item 10 (« On se sent inférieur quand on le parle »), rejeté par une grande majorité de nos témoins. La valuation positive des items situés à droite du schéma indique que les locuteurs de l'arbënishtë se sentent attachés à leur langue d'enfance (6) et que la plupart d'eux sont fiers de la parler (9, 11). Ils sont en même temps conscients que l'arbënishtë est une langue en voie de disparition (8). L'adhésion à plusieurs items confirme ce point de vue. Pour tous les sujets, l'arbënishtë est une langue réservée au domaine privé (3 et 12). Bien que beaucoup de répondants affirment parler l'arbënishtë le plus souvent possible (2), la plupart d'entre eux se rendent compte de la *leaking diglossia* : ils avouent que leur compétence en arbënishtë est plus basse qu'en d'autres langues qu'ils maîtrisent (14), avec une forte incidence de *code-mixing* (13) avec les adstrats croate et italien¹⁶. Ces deux facteurs sont typiques du processus de la substitution linguistique (Dorian, 1981 ; Schmidt, 1985 ; etc.). Les locuteurs âgés de l'arbënishtë sont « désolés de le voir disparaître » (16). Cependant, lorsqu'ils se reconnaissent responsables pour la rupture de la transmission générationnelle de la langue (20), ils sont bien indécis devant la possibilité de la parler aux enfants (19), et décidément pas en faveur de l'introduire à l'école primaire (18). Les données du Tableau 1 montrent que le pessimisme est omniprésent parmi les locuteurs de l'arbënishtë (15), ce qui entraîne les scores bas des aspects comportementaux de leurs affirmations, malgré un haut niveau d'attachement affectif à la langue, ainsi que une conscience cognitive de la réalité sociolinguistique actuelle.

L'intégration adhésion-consensus montre que la structure de la représentation de l'arbënishtë chez les locuteurs de cette langue (Figure 2) est organisée autour d'un ensemble composé de quatre éléments : le sentiment d'un attachement particulier à la langue (1), langue à travers laquelle ils maintiennent un lien avec leur enfance (6), la fierté de la parler (9), malgré une longue expérience de

16. Avec le terme *italien*, nos témoins désignent le plus souvent la variété vénitienne locale.

stigmatisation, ainsi que le regret de ne l'avoir pas transmise aux jeunes (20). Ce sont les éléments centraux de l'autoreprésentation de la communauté linguistique arbënishtë.

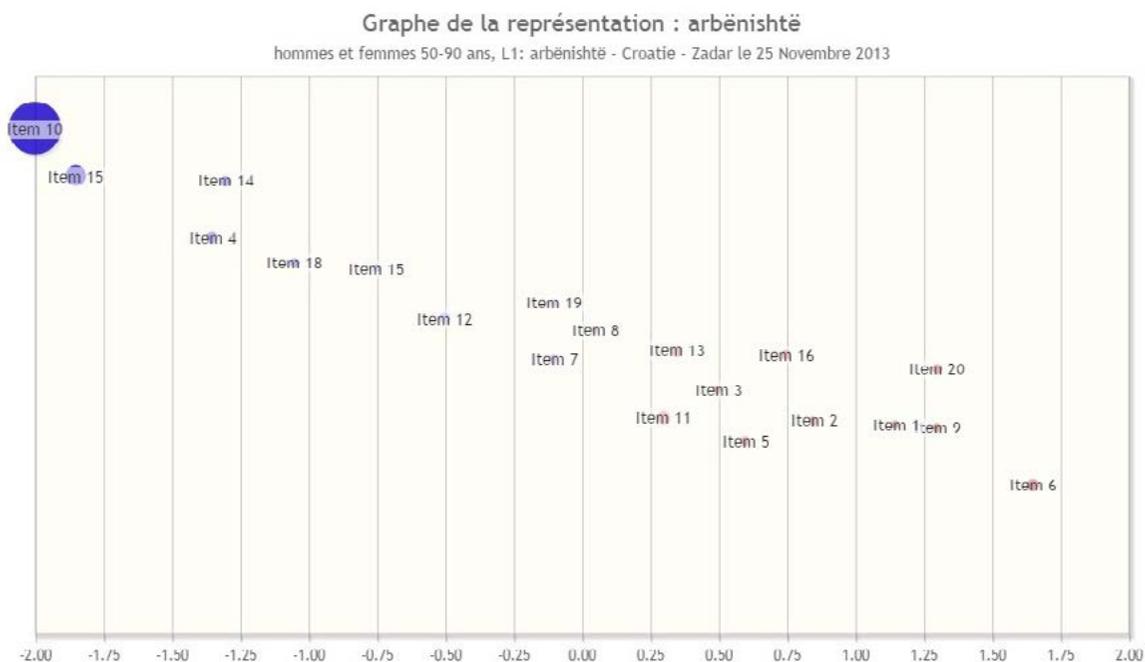


Figure 1 : Graphe de la représentation (enquête locuteurs)

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale : arbënishtë
hommes et femmes 50-90 ans, L1: arbënishtë le 25 Novemb

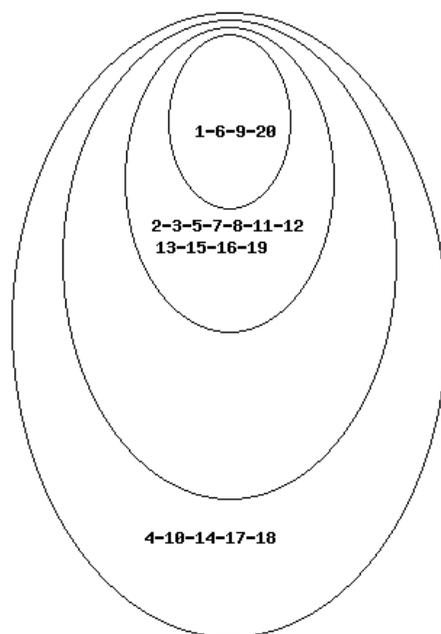


Figure 2 : Structure de la représentation (enquête locuteurs)

5.2. Deuxième enquête : représentations de l'arbënishtë par les non-locuteurs externes au groupe

Tableau 2 : Calcul du score d'adhésion et de l'indice de consensus (enquête étudiantes)

Item	1	2	3	4	5	6	7	8
Score d'adhésion	-0.38	0.25	1.1	0.7	-1.08	-1.03	0.7	-0.18
Indice de consensus	0.062	0.068	0.089	0.076	0.099	0.08	0.078	0.089
Item	9	10	11	12	13	14	15	
Score d'adhésion	1.23	-1.08	-0.13	1.28	-0.78	-0.15	-0.08	
Indice de consensus	0.087	0.096	0.091	0.105	0.074	0.069	0.081	

Ce groupe est composé par les étudiantes de langues modernes de l'Université de Zadar, non-locutrices de l'arbënishtë et d'origine non-arbënishtë, toutes nées à Zadar et habitantes de cette ville. Nous les avons supposées plus sensibles aux thèmes linguistiques, y compris la situation des langues minoritaires ou en voie de disparition, que les étudiants des programmes non-philologiques.

Le score d'adhésion et l'indice de consensus pour chaque item du questionnaire sont rapportés dans le tableau 2 et visuellement présentés sur le graphe et le schéma correspondants. Les réponses des étudiantes sont moins dispersées que celles de la première enquête, menée auprès des locuteurs de l'arbënishtë. Une taille plus grande des cercles (Figure 3) indique un consensus plus fort sur chaque item, tandis que le schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale est plus équilibré dans ce cas (Figure 4). Les deux caractéristiques renvoient à une approche plus circonspecte auprès des étudiantes, ainsi qu'à une tendance à la neutralité à l'heure d'évaluer les items du questionnaire. Les raisons de cette tendance sont probablement à chercher dans un manque d'informations sur la langue et la communauté arbënishtës, ainsi que dans une attitude généralement démocratique vis-à-vis de la diversité linguistique locale.

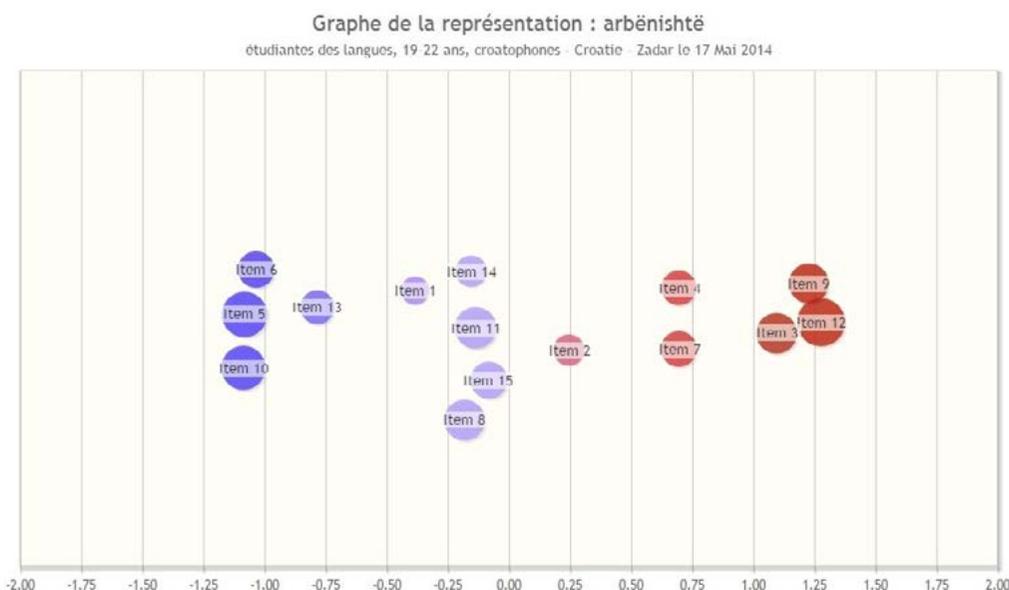


Figure 3 : Graphe de la représentation (enquête étudiantes)

Les items situés à droite dans le graphe de la représentation (Figure 3) indiquent que les non-locuteurs de l'arbënishtë ayant reçu une éducation philologique, reconnaissent la valeur historique et culturelle de cette langue dans le contexte local (9). Ils considèrent l'arbënishtë comme une langue en voie de disparition (4), mais ils se montrent favorables à sa protection (7). Leurs réponses indiquent, néanmoins, qu'ils pensent plutôt à une promotion passive de l'arbënishtë (3), qu'ils laissent à la volonté des locuteurs (12)¹⁷. Une approche proactive, qui consisterait à introduire l'arbënishtë dans les écoles de Zadar en tant que matière optionnelle (10) ou à augmenter sa visibilité dans l'espace public de la ville (11), ne semble pas intéresser les membres de ce groupe. Ces attitudes concordent avec leur valuation des items d'orientation personnelle : l'arbënishtë est une langue qui les intéresse jusqu'à un certain point (14), mais non pas une langue qu'ils aimeraient comprendre (8).

Le schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale (Figure 4) accentue le caractère central des aspects cognitifs des attitudes sociales à l'égard de la langue arbënishtë dans ce groupe (3, 9, 12). À côté de ces trois représentations les plus stables, un ensemble de six items dans la couronne centrale (4, 7, 8, 11, 13, 15), avec des indices de consensus significatifs, montre une disposition généralement positive à l'égard de l'arbënishtë. À la différence du groupe d'items dans la zone de centralité maximum, cette zone rassemble un groupe plutôt varié de cognèmes qui se rapportent aux différents aspects d'attitudes, tels que convictions (4), dimensions affectives d'ordre plus personnel (p. ex. 8) ou dispositions d'entreprendre certaines actions (p. ex. 7, 11, 15). Les items dans la périphérie incertaine (1, 2, 14), rassemblant les éléments de moindre importance, relèvent d'un manque d'informations sur l'objet de la représentation. Trois éléments se trouvent à la périphérie marginale (5, 6, 10), dont deux (5, 10) font l'objet du consensus le plus fort.

17. L'indice de consensus sur l'item 12 est particulièrement intéressant, puisqu'il montre que les répondants ne connaissent pas la structure démographique de la communauté linguistique arbënishtë.

**Schéma en couronnes de la structure de la
représentation sociale : arbënishtë**

étudiantes des langues, 19-22 ans, croatophones le 17 Mai 2

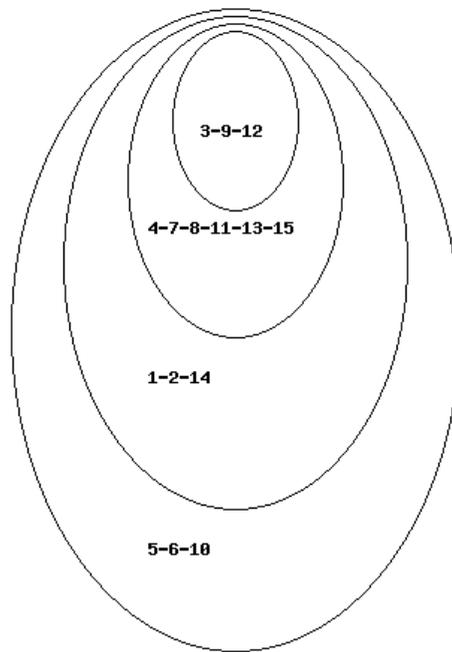


Figure 4 : Structure de la représentation (enquête étudiantes)

5.3. Troisième enquête : représentations de l'arbënishtë par les non-locuteurs membres du groupe

Tableau 3 : Calcul du score d'adhésion et de l'indice de consensus (enquête élèves)

Item	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Score d'adhésion	0.82	-0.29	0.53	-0.06	0.47	-1.29	0.88	0.41	-1.47	0
Indice de consensus	0.073	0.074	0.066	0.073	0.078	0.106	0.105	0.076	0.134	0.066

Notre troisième groupe est composé par les élèves des classes terminales de l'école primaire du quartier d'Arbanasi, non-locuteurs de la langue, mais qui s'identifient eux-mêmes comme *Arbanasi* « Arbënishtës ». Ils sont, donc, membres de la communauté traditionnelle arbënishtë, mais non pas de la communauté linguistique arbënishtë. Il est intéressant de noter que 12,5 % d'élèves de cette école qui s'identifient comme *Arbanasi* ne sont pas d'accord avec la proposition « L'arbënishtë est la langue de mes anciens ». Cela implique la présence des élèves qui ont acquis l'identité arbënishtë, mais qui proviennent des familles historiquement non-arbënishtës, installées dans le quartier à une époque plus récente, aussi bien que celle des enfants provenant des familles historiquement arbënishtës qui ne se rappellent pas d'avoir entendu parler cette langue dans leurs familles respectives.

Il semble y avoir peu de consensus entre les membres de notre échantillon sur presque tous les items du questionnaire (Tableau 3). Néanmoins, nous notons trois exceptions : l'arbënishtë est considéré comme une langue traditionnelle (7), ce qui rend impossible que ce soit une langue parlée par des amis (9), et ce n'est décidément pas une langue ennuyeuse (6). Le graphe de la représentation (Figure 5) montre un groupement très clair d'items : une telle différenciation nette ne se trouve pas auprès des deux premiers groupes, les locuteurs de l'arbënishtë et les étudiants non-locuteurs. Tandis que deux cognèmes (6 et 9) sont fortement repoussés, le score positif d'adhésion aux propositions relevant des convictions (1, 5, 8) ou d'une évaluation personnelle (3, 7) est plus modeste. Un troisième groupe occupe la zone centrale du graphe, en indiquant un manque d'engagement personnel ou de connaissance sur l'arbënishtë. À titre d'exemple, le niveau d'incertitude en ce qui concerne les origines de la langue arbënishtë est observable autant chez les élèves (10), que chez les étudiants (1). Il n'y a pas beaucoup d'accord non plus sur la prétendue « italianité » des sons de l'arbënishtë : auprès des deux groupes, le score d'adhésion est presque 0 (0.25 chez les étudiants, -0.29 chez les élèves).

L'analyse de la structure de la représentation (Figure 6) montre une zone de centralité maximum vide, avec la majorité de cognèmes concentrés dans la couronne centrale. Cependant, cet ensemble ne contient qu'une proposition évaluative (« une langue étrange »), tandis que les autres (1, 2, 5, 7, 8) relèvent de la connaissance (ou du manque de celle-là). D'une façon semblable, on trouve une proposition évaluative dans la périphérie incertaine (3) et une dans la périphérie marginale (6).

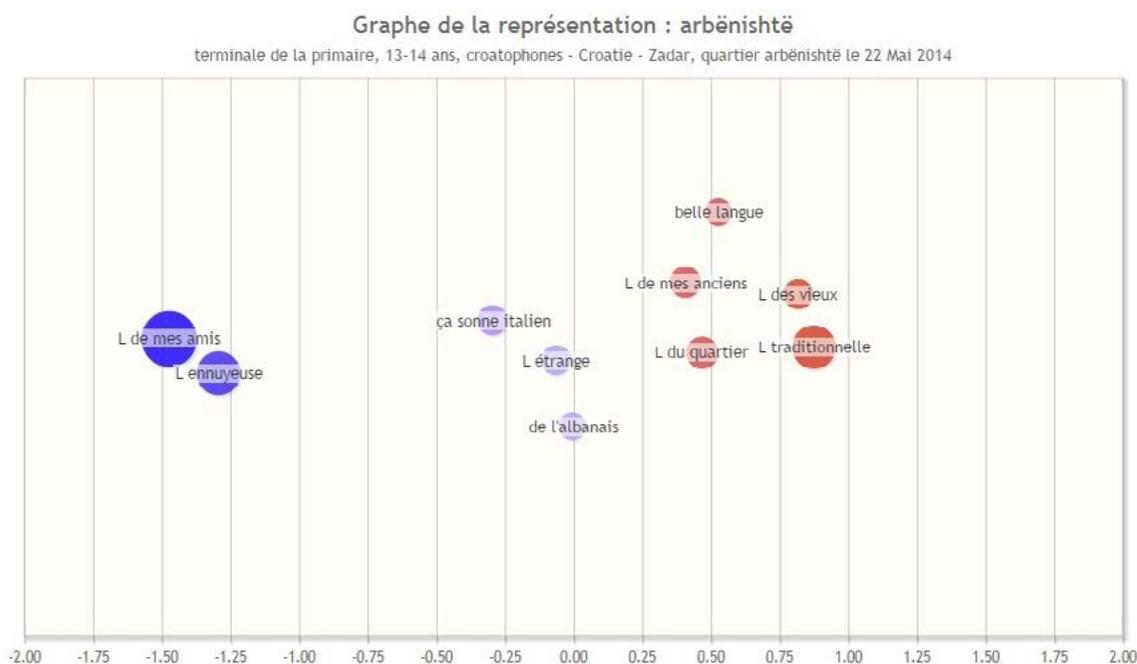


Figure 5 : Graphe de la représentation (enquête élèves)

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale : arbënishtë

terminale de la primaire, 13-14 ans, croatophones le 22 Mai

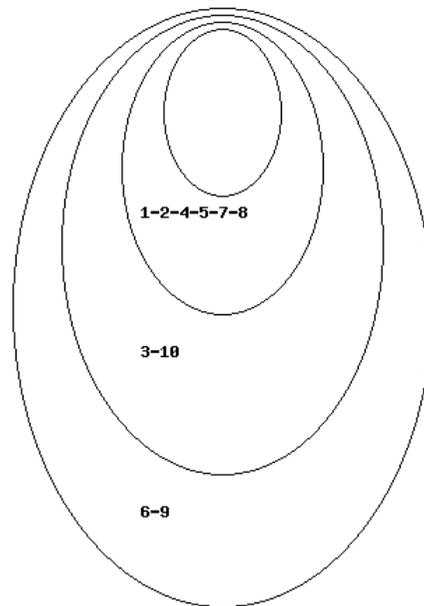


Figure 6 : Structure de la représentation (enquête élèves)

6. Discussion et conclusion

Les hauts niveaux de dispersion des représentations et les niveaux bas de consensus dans le groupe constitué par les locuteurs de l'arbënishtë sont déjà indicatifs du statut et du prestige de cette langue parmi les membres de la communauté linguistique arbënishtë. Tandis que ces deux éléments sont présents de manière implicite, l'attribution explicite des scores à certains items du questionnaire pourrait suggérer une conclusion différente.

Malgré leur conviction que l'arbënishtë est une langue en voie de disparition, les étudiants non-locuteurs sont autant optimistes que les locuteurs eux-mêmes, lorsqu'ils pensent que la langue peut être sauvée. Dans le même ordre d'idées, les répondants des deux groupes repoussent l'idée de l'inutilité de l'arbënishtë, ils sont désolés de le voir disparaître et croient qu'il faudrait le protéger. Chez les locuteurs, les remords provoqués par le processus évident et imminent de la disparition de cette langue, aussi bien que l'idée de sa protection, restent néanmoins assez vagues, à cause de l'attitude « là où vous voudrez mais pas chez moi » qui bloque toute action concrète dirigée contre le déclin de l'arbënishtë.

Une observation méthodologique intéressante s'impose : les questionnaires que nous avons pu construire à partir des éléments de discours des deux groupes de jeunes non-locuteurs – étudiantes et élèves respectivement – sont numériquement moins fournis et contiennent les cognitions moins personnelles que celui construit à partir des éléments de discours des locuteurs âgés, ce qui montre

une attitude moins personnelle avec la langue objet de notre étude. Il serait possible d'interpréter cette circonstance en fonction de l'âge de chaque groupe et, avec cela, mettre le nombre plus réduit de cognitions en relation avec une expérience plus humble ou une capacité plus modeste de verbaliser sa position personnelle vers la langue arbënishtë. Deux arguments au moins contredisent cette supposition. D'abord, notre deuxième groupe est composé par les étudiantes de langues et littératures : leur éducation devrait leur permettre de formuler des cognitions plus personnelles à l'égard de l'objet d'étude, dans le cas où ces cognitions feraient partie de leurs représentations sociales. En deuxième lieu, nos élèves sont membres de la communauté traditionnelle arbënishtë, ce qui devrait leur permettre un attachement plus personnel à leur langue ancestrale que celui indiqué par la structure du questionnaire. Certes, les divergences dans la structure de nos trois questionnaires pourraient relever aussi d'éventuelles erreurs méthodologiques de notre part, mais nous croyons qu'elles indiquent plutôt un détachement graduel à l'égard de l'arbënishtë et de sa communauté linguistique. Ce détachement est visible dans la synchronie, mais du point de vue diachronique il relève d'une lente démise des fonctions instrumentales et symboliques de la langue.

L'une des implications de cette étude c'est que la notion de représentation sociale s'adapte très bien à l'étude des communautés qui expérimentent un changement unidirectionnel, souvent vers la substitution linguistique, accompagnée par la perte de la langue. Cette idée est particulièrement applicable au contexte arbënishtë, étant donné qu'une communauté arbënishtë démographiquement, ethniquement et linguistiquement différenciée de son entourage n'existe plus. La langue ancestrale s'est conservée auprès d'une mince minorité de ceux qui se disent Arbënishtës. Il existe, en revanche, toute une communauté qui affirme une identité arbënishtë, en réclamant une tradition identifiée avec cet ethnonyme. Cette communauté, que nous avons nommée provisoirement *communauté traditionnelle arbënishtë*, est ancrée dans la représentation sociale et beaucoup plus nombreuse que la communauté linguistique arbënishtë. Il est important de souligner que la représentation sociale de la communauté expérimente un changement : chez les élèves s'identifiant comme Arbënishtës, il y a une tendance à étendre l'identité arbënishtë aux amis d'origine non-arbënishtë que vivent dans le quartier. Ainsi, notre étude nous a permis non seulement d'entrevoir la structure des représentations sociales de la langue arbënishtë, mais aussi le processus dynamique de la restructuration d'une identité collective.

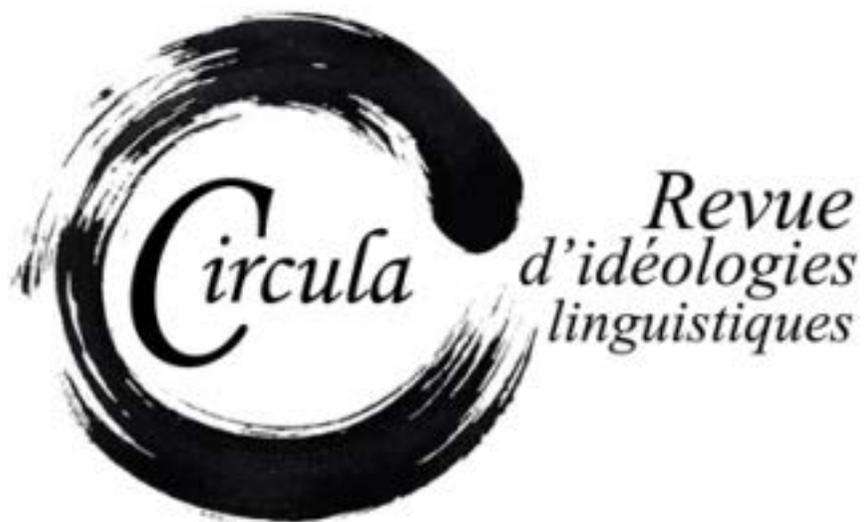
Références

- Abric, Jean-Claude (1989), « L'étude expérimentale des représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, p. 187-203.
- Abric, Jean-Claude (1994), « Les représentations sociales : aspects théoriques », dans Jean-Claude Abric (dir.), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, Presses universitaires de France, p. 11-36.
- Ajeti, Idriz (1961), *Istorijski razvitak gegijskog govora Arbanasa kod Zadra*, Sarajevo, Akademija nauka Bosne i Hercegovine.
- Ajzen, Icek (2005), *Attitudes, personality and behaviour*, Maidenhead, Open University Press & McGraw-Hill Education.
- Bourhis, Richard Y. et Itesh Sachdev (1984), « Vitality perceptions and language attitudes : some Canadian data », *Journal of Language and Social Psychology*, vol. 3, n° 2, p. 97-126.
- Boyer, Henri (1996), « Les domaines de la sociolinguistique », dans Henri Boyer (dir.), *Sociolinguistique : territoire et objets*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 9-34.
- Bradley, David (2002), « Language attitudes : the key factor in language maintenance », dans David Bradley et Maya Bradley (dir.), *Language Endangerment and Language Maintenance*, London, Routledge Curzon, p. 1-10.
- Doise, Wilhelm (1989), « Attitudes et représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, p. 220-237.
- Dorian, Nancy (1981), *Language Death : the Life Cycle of a Scottish Gaelic Dialect*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Farr, Robert (1994), « Attitudes, social representations and social attitudes », *Papers on social representations*, vol. 3, n° 1, p. 30-33.
- Fiske, Susan T. (2008), *Psychologie sociale*, Bruxelles, De Boeck. [Titre original : *Social Beings : a core motives approach to social psychology*, New York, Wiley, 2004. Traduit de l'anglais par Valerie Provost et Sophie Huyghues Despointes.]
- Giles, Howard, Doreen Rosenthal et Louis Young (1985), « Perceived ethnolinguistic vitality : the Anglo- and Greek-Australian setting », *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, n° 6, p. 253-69.
- Guimelli, Christian (1999), *La pensée sociale*, Paris, Presses universitaires de France.
- Howarth, Caroline (2006), « How social representations of attitudes have informed attitude theories : the consensual and the reified », *Theory and psychology*, vol. 16, n° 5, p. 691-714.
- Jaspars, Jos et Colin Fraser (1984), « Attitudes and Social Representations », dans Robert M. Farr et Serge Moscovici (dir.), *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 101-124.

- Kolbas, Irena (2011), « Dokumentiranje i muzealizacija ugroženih jezika Hrvatske », *Etnološka istraživanja*, n° 16, p. 45-61.
- Kovačec, August (2002), « Arbanasi-Albanisch », dans Miloš Okuka (dir.), *Lexikon der Sprachen des Europäischen Ostens*, Klagenfurt, Wieser, coll. « Wieser Enzyklopädie des Europäischen Ostens », vol. 10, p. 67-70.
- Kristiansen, Tore et Jens Normann Jørgensen (2005), « Subjective factors in dialect convergence and divergence », dans Peter Auer, Frans Hinskens et Paul Kerswill (dir.), *Dialect Change : the Convergence and Divergence of Dialects in Contemporary Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 287-302.
- Krstić, Kruno (1987), *Rječnik govora zadarskih Arbanasa*, Zadar, Mjesna zajednica Arbanasi.
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Moscovici, Serge (1961), *La psychanalyse : son image et son public*, Paris, Presses universitaires de France.
- Moscovici, Serge (1963), « Attitudes and opinions », *Annual Review of Psychology*, n° 14, p. 231-260.
- Moscovici, Serge (1973), « Foreword », dans Claudine Herzlich (dir.), *Health and illness : a social psychological analysis*, London/New York, Academic Press, p. ix-xiv.
- Moscovici, Serge (1988), « Notes towards a Description of Social Representations », *European Journal of Social Psychology*, n° 18, p. 211-250.
- Rouquette, Michel-Louis et Patrick Rateau (1998), *Introduction à l'étude des représentations sociales*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Salès-Wuillemin, Édith, Isobel Stewart et Marc Dautun (2004), « Effets de l'activation d'une représentation sociale par l'attitude : étude expérimentale », *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n° 61, p. 43-56.
- Sasse, Hans-Jürgen (1992), « Theory of language death », dans Matthias Brenzinger (dir.), *Language Death : Factual and Theoretical Explorations with Special Reference to East Africa*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, p. 7-30.
- Schmidt, Annette (1985), *Young People's Dyirbal : an Example of Language Death from Australia*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Stipčević, Aleksandar (2011), *Tradicijnska kultura zadarskih Arbanasa*, Zagreb, Ibis.
- Tagliavini, Carlo (1937), *L'Albanese di Dalmazia : contributi alla conoscenza del dialetto ghego di Borgo Erizzo presso Zara*, Firenze, Leo S. Olschki Editore.
- Tsunoda, Tasaku (2006), *Language endangerment and language revitalization*, Berlin, Mouton de Gruyter.

Vuletić, Nikola (2014), « Les minorités linguistiques invisibles et/ou cachées de la Croatie : les communautés linguistiques arbënishtë, istro-roumaine et istriote », dans Ksenija Djordjević Léonard (dir.), *Les minorités invisibles : diversité et complexité (ethno)sociolinguistiques*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, p. 182-192.

Wagner, Wolfgang, Robert Farr, Sandra Jovchelovitch, Fabio Lorenzi-Cioldi, Ivana Marková, Gerard Duveen et Diana Rosea (1999), « Theory and method of social representations », *Asian journal of social psychology*, vol. 2, n° 1, p. 95-125.



TITRE: REPRÉSENTATIONS DES LANGUES EN CONTEXTE PLURILINGUE ALGÉRIEN

AUTEUR(S): ZAKARIA ALI-BENCHERIF, UNIVERSITÉ DE TLEMCCEN – CRASC ORAN ET AZZEDDINE MAHIEDDINE, UNIVERSITÉ DE TLEMCCEN

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 163-196

ISSN: 2369-6761

DIRECTEUR: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9691](http://hdl.handle.net/11143/9691)

DOI: 10.17118/11143/9691

Représentations des langues en contexte plurilingue algérien

Zakaria Ali-Bencherif, Université de Tlemcen – CRASC Oran
zakaria . alibencherif @ gmail . com

Azzeddine Mahieddine, Université de Tlemcen
azmahieddine @ yahoo . fr

Résumé : Le début des années 2000 a constitué un tournant dans l'évolution de la situation sociolinguistique de l'Algérie, marqué notamment par une ouverture sur le plurilinguisme qui se manifeste aujourd'hui sur le terrain comme un fait établi. Cette dynamique appelle un regard renouvelé sur les représentations qu'ont les locuteurs algériens des différentes langues en contact. C'est l'objectif de cet article qui présente les résultats d'une enquête sur les représentations sociales des quatre langues en présence (arabe standard, arabe dialectal, berbère et français) chez une population d'étudiants universitaires. Cette recherche, qui se base sur la méthode d'analyse combinée (Maurer, 2013) a permis de mettre au jour la structure de la représentation sociale de chaque langue et de voir la prégnance des images qui circulent chez les locuteurs.

Mots-clés : représentations sociales ; plurilinguisme ; action glottopolitique ; dynamique sociolinguistique et identitaire

Abstract: The beginning of the 2000s constituted a turning point in the evolution of the sociolinguistic situation of Algeria, characterized particularly by an opening on multilingualism. This dynamics requires a new vision of the representations the Algerian speakers have of their various languages in contact. The objective of this article is to present the results of a survey on the social representations of four languages in presence (standard arabic, dialectal, berber and french arabic) to a population of university students. This research, which bases itself on the combined method of analysis (Maurer, 2013), allowed to shed light on the structure of the social representation of every language and to see the dominance of the images which circulate among the speakers.

Keywords: social representations; multilingualism; glottopolitique action; sociolinguistics and identity dynamics

1. Introduction

Interroger les représentations des langues en Algérie s'avère une question complexe du fait de la complexité de la situation (socio)linguistique et de sa dynamique. Plurilingue par excellence, l'Algérie a connu tout au long de son histoire des mutations (socio)linguistiques liées à des conjonctures historiques particulières. En tant qu'espace de confluences, ce pays doit en effet sa diversité à la rencontre et la cohabitation de peuples de langues et de cultures différentes qui lui ont donné une configuration linguistique où coexistent principalement l'arabe dialectal¹, l'arabe standard², le berbère³ et le français. Aujourd'hui, cette diversité linguistique est assujettie à une réalité imposée par la globalisation et l'ouverture sur le monde. Dans le contexte actuel, où le plurilinguisme n'est plus une exception, les représentations langagières sont marquées, à notre sens, par une dynamique tribulaire du rôle que jouent les langues dans la vie quotidienne des individus et du poids de ces langues à l'échelle mondiale (Gasquet-Cyrus et Petitjean, 2009 ; Calvet et Calvet, 2013).

Cette dynamique que connaît la société algérienne au niveau sociolinguistique appelle à une actualisation de la recherche sur les représentations. D'ailleurs, si en Algérie les recherches portant sur la description de la situation sociolinguistique et l'analyse des pratiques langagières abondent, celles qui traitent des représentations linguistiques restent encore peu nombreuses⁴. Ces dernières utilisent généralement des méthodes d'observation et d'analyse classiques (questionnaires et entretiens).

Dans la présente contribution, nous avons souhaité apporter un regard renouvelé sur les représentations que se font actuellement les locuteurs algériens des principales langues en contact en Algérie. Cette question sera abordée à la lumière d'une nouvelle méthodologie d'enquête : la méthode d'analyse combinée (Maurer, 2013).

1. L'arabe dialectal (ou arabe algérien) est le vernaculaire majoritaire. Cet idiome, en l'absence d'une normalisation, reste limité à l'usage oral. Il existe des variantes de l'arabe dialectal algérien en fonction des régions.

2. L'arabe standard est la forme moderne de l'arabe, normalisé au 19^e siècle à partir de l'arabe « classique ». C'est la langue officielle des pays arabes et celle transmise par l'institution éducative.

3. Il existe en réalité plusieurs variétés de ce qu'on appelle communément le berbère : le kabyle, le chaoui, le mozabite, le tergui, etc. Se pose à ce propos un problème de dénomination (Cheriguen, 2007 ; Bektache, 2014).

4. Les recherches notables sur les pratiques langagières et les représentations des langues en Algérie remontent à la fin des années 80. Certaines ont traité de la question d'arabisation, des politiques linguistiques et des questions identitaires, et ont interrogé dans le même temps les représentations et attitudes des locuteurs envers les langues en présence (Grandguillaume, 1983 ; Morsly, 1988). D'autres, qui se sont davantage penchés sur les représentations des langues, ont focalisé sur le français (Morsly, 1990) et son apprentissage scolaire (Boudebia-Baala, 2012 ; Ait Hamou-Ali, 2004). Enfin, certaines se sont intéressées aux incidences des représentations sur la réussite de la politique linguistique (Grine, 2009 ; Arezki, 2010).

2. Situation sociolinguistique en Algérie : des mutations à l'œuvre

Complexe, la situation linguistique de l'Algérie suscite régulièrement des débats passionnés voire enflammés. La compréhension des mutations, du rapport qu'entretiennent les Algériens avec leurs langues, et des tensions que connaissent les débats sur les langues nécessite un petit regard rétrospectif.

Au lendemain de l'indépendance politique de l'Algérie (1962), et après 132 ans de colonisation française, l'État algérien a aussitôt lancé une politique d'arabisation, conçue comme une entreprise de récupération identitaire et de parachèvement de l'indépendance au niveau culturel. L'arabe standard, est ainsi promu au rang de seule langue nationale et officielle et devient le symbole de l'identité et la souveraineté nationales.

Le français, largement perçu à l'époque comme langue du colonisateur, et stigmatisé dans le discours du pouvoir, est toutefois maintenu comme « langue étrangère », en attendant le parachèvement de l'arabisation qui devait transformer le visage linguistique de l'Algérie au profit de l'arabe standard. Il n'en fut rien. Le français continue à être très présent dans la société algérienne et semble même connaître depuis plus d'une décennie un regain de vitalité dans certains secteurs (Sebaa, 2002). Par ailleurs, l'édification du nouvel État-nation, inscrite dans la sphère de l'arabité/islamité, se fit également au détriment des langues maternelles (arabe dialectal et berbère) auxquelles on refusa tout statut et qui furent bannies de la sphère de l'officialité. En d'autres termes, la politique linguistique d'unilinguisme tourna le dos à la diversité linguistique et culturelle du pays (langues parlées, berbéricité) susceptible de menacer l'unité nationale, et ce malgré les résistances affichées notamment par les berbérophones, durant plusieurs décennies (Zenati, 2004).

Cet état de fait a entraîné des conflits diglossiques latents et patents et dont les conséquences se voyaient clairement à travers un discours épilinguistique de rejet, de haine de soi (Benrabah, 1999).

Sur le terrain, les écarts se creusent entre la réalité sociolangagière et les décisions prises à l'égard des langues en présence. À ce propos, Khaoula Taleb-Ibrahimi (1997) faisait remarquer l'existence d'un hiatus entre politique linguistique, pratiques langagières et représentations qu'elle replace dans une vue d'ensemble de la situation linguistique de l'Algérie.

Concernant les résultats de l'arabisation, ils sont loin d'être à la mesure du programme. En effet, si l'on enregistre des avancés remarquables dans certains secteurs (l'éducation et la justice notamment), le français continue à occuper une place importante voire privilégiée dans plusieurs domaines de premier plan (enseignement supérieur, santé, sciences et techniques, économie, médias...). Le statut de cette langue demeure cependant ambigu, comme le décrit Rabah Sebaa (2002) :

Sans être la langue officielle, la langue française véhicule l'officialité, sans être la langue d'enseignement, elle reste une langue de transmission du savoir, sans être la langue identitaire, elle continue à façonner l'imaginaire culturel collectif de différentes formes et par différents canaux. Et sans être la langue d'université, elle est la langue de l'université. (Sebaa, 2002 : 85)

Cette ambivalence face à une langue longtemps stigmatisée traduit « les paradoxes de la domination linguistique » (Colonna, 2013).

Par ailleurs, les berbérophones, qui ont toujours été réfractaires à la politique linguistique d'arabisation, ont constamment manifesté contre l'exclusion du berbère, jusqu'à sa reconnaissance comme seconde langue nationale en 2002 (Zenati, 2004).

En revanche, il n'y a jamais eu de revendications pour la promotion de l'arabe dialectal comme langue nationale ou officielle. Ce qui s'explique notamment par l'existence d'une ambiguïté dans le rapport à l'arabe dialectal (Benrabah, 1993, 1999). Il n'est pas rare en effet que ce vernaculaire majoritaire ne soit pas considéré, par le commun des locuteurs, comme une langue à part entière mais comme une version déformée de l'arabe standard. Ce dernier est alors souvent considéré comme la langue maternelle, bien qu'il soit absent de la communication orale quotidienne. Cette vision fait que, du point de vue de la masse parlante, il n'y a pas de situation de conflit ou d'oppression entre l'arabe standard et l'arabe dialectal (contrairement au berbère). Ainsi, l'arabe dialectal reste en quelque sorte à l'ombre de l'arabe standard (Chachou, 2013b).

Les événements d'octobre 1988 tout comme la décennie noire (années 90) constituent des tournants importants dans l'histoire de l'Algérie moderne. Cela a conduit, après plusieurs années de chaos, à des changements profonds sur les plans politique, économique et culturel. Le début des années 2000 fut marqué par un retour de l'Algérie sur la scène mondiale et par l'ouverture de plusieurs chantiers de réformes dont le secteur l'éducation. Cette période, constitue également un tournant dans l'évolution de la situation sociolinguistique de l'Algérie. Plusieurs indicateurs vont dans ce sens.

Le changement d'attitude du président de la république Abdelaziz Bouteflika, élu en 1999, vis-à-vis de la politique linguistique menée jusque-là est clairement affiché, comme le montre la déclaration suivante, faite devant l'assemblée nationale à Paris, le 16 juin 2000 :

La langue française et la haute culture qu'elle véhicule restent pour l'Algérie, des acquis importants et précieux que la réhabilitation de l'arabe, notre langue nationale, ne saurait frapper d'ostracisme. C'est là une richesse à même de féconder notre propre culture et c'est pourquoi le français, à l'instar d'autres langues modernes, et plus encore en raison de ses vertus intrinsèques et de son ancienneté dans notre pays, gardera une place qu'aucun complexe, aucun ressentiment ni aucune conjoncture quelconque ne saurait lui disputer. (Le Monde, 17 juin 2000 : 18)

La langue française continue, comme l'affirme Khaoula Taleb-Ibrahimi (2004 : 216) « [à jour] d'une position prééminente dans le marché linguistique par sa prépondérance dans le monde du travail et de l'économie ». D'ailleurs, la réforme du système éducatif, lancée en 2000, lui a accordé une place privilégiée. Une première décision avait fixé le début de son enseignement à la deuxième année primaire. Mais rapidement, les contraintes du terrain repoussèrent son introduction à la troisième année primaire (rentrée 2006-2007). Quoi qu'il en soit, la revalorisation des langues étrangères et l'ouverture sur la pluralité linguistique est nettement affichée dans les finalités de l'enseignement :

Le monolinguisme ne peut contribuer au développement du pays. Il ne permet ni l'ouverture sur le monde, ni l'accès aux savoirs et aux connaissances scientifiques élaborées ailleurs, empêchant ainsi l'établissement d'un dialogue fécond avec les autres cultures et civilisations. (Bulletin officiel de l'éducation nationale, 2008 : 17)

Par ailleurs, les questions linguistique et identitaire, notamment à l'égard de la langue et la culture berbères, sont revenues à l'ordre du jour. Il a fallu attendre les événements du printemps noir en 2001 pour que le berbère soit reconnu en 2002 comme seconde langue nationale à côté de l'arabe standard. Cette reconnaissance marque un dépassement du modèle jacobin⁵ de politique linguistique et une ouverture vers un plurilinguisme institutionnalisé voire une unité nationale basée sur le plurilinguisme (Taleb-Ibrahimi, 1995) et les valeurs sociales des Algériens. L'enseignement⁶ du berbère se développe⁷, essentiellement dans les régions berbérophones qui restent toutefois minoritaires d'un point de vue démographique. Dès lors, affirme Khaoula Taleb-Ibrahimi (2004 : 211), « [i]l faut donner à cette langue ou du moins à ces variantes régionales, les moyens nécessaires pour qu'elle(s) puisse(nt) occuper pleinement sa (leurs) place(s) dans le paysage linguistique et culturel du pays ». Par ailleurs, des chaînes de radio et de télévision berbérophones font leur apparition.

5. « Correspond au modèle jacobin toute politique linguistique centralisée qui confère à une seule langue le bénéfice d'être celle de l'État, à l'exclusion de toute autre. Ce qui implique que l'État n'utilise et ne propage que sa langue, et décourage, dissuade et entrave tout usage public d'autres parlers autochtones, quitte à n'en même pas reconnaître l'existence autrement que dans la sphère des usages privés » (Breton Roland, 1999 : 82).

6. L'enseignement du berbère, déjà lancé en 1995, se développe avec le soutien du ministère de l'éducation nationale, du Haut Commissariat à l'Amazighité (HCA), et du Centre National Pédagogique et Linguistique pour l'Enseignement de Tamazigh (CNPLET). Cela constitue une avancée remarquable qui a rendu visible cette langue jusque-là réprimée.

7. Notons qu'un colloque a été co-organisé en 2006 par le Ministère de l'éducation nationale et le CNPLET autour du thème « Tamazigh langue nationale en Algérie : état des lieux et politique d'aménagement », en présence de plusieurs ministres, de représentants du Haut Conseil à la Langue Arabe, du secrétaire général du Haut Commissariat à l'Amazighité ainsi que des chercheurs spécialistes de la question.

De son côté, l'arabe dialectal, même s'il ne bénéficie d'aucune reconnaissance officielle, connaît un regain de vitalité. Son usage oral⁸ s'étend à la sphère médiatique avec l'ouverture de nombreuses chaînes de télévision privées. De plus, il s'impose sous une forme écrite dans le paysage linguistique⁹ (essentiellement dans les affiches publicitaires et les enseignes de commerce), même s'il n'a toujours pas fait l'objet d'une normalisation. Certaines études (Abbes-Kara, 2011 ; Boukra, 2012) préconisent un enseignement des (en) langues maternelles pour les deux premières années de l'école afin d'éviter la rupture avec la réalité vécue (la socialisation langagière) que l'arabe standard ne traduit pas.

De l'avis de plusieurs chercheurs, les langues maternelles, en tant que « véhicules de la modernité » (Berrabah, 1993) et symboles de la citoyenneté (Elimam, 2004) devraient, à côté de l'arabe standard, assurer l'unité nationale et figurer explicitement comme composantes essentielles de l'identité algérienne. En effet, celle-ci, telle que mise en discours (Amrane, 2010), ne repose pas uniquement sur l'arabe standard comme le souhaitaient les décideurs au lendemain de l'indépendance, mais également sur d'autres valeurs infranationales (l'appartenance à un groupe ou une ethnie, une région, une classe sociale, etc.). En tout état de cause, la pluralité est aujourd'hui de mise... et s'avère la solution.

La dynamique sociolinguistique et l'action glottopolitique à l'œuvre font que le plurilinguisme prend de plus en plus d'ampleur et se manifeste sur le terrain comme un fait établi. Cela apparaît clairement dans les différentes sphères de socialisation comme l'affichage, les médias, les pratiques langagières familiales (Sini, 2013) et les échanges ordinaires.

Finalement, plus d'un demi siècle après l'indépendance de l'Algérie, quelles images les locuteurs algériens, généralement plurilingues, ont-ils de ces différentes langues en contact ? Traduisent-elles la dynamique sociolinguistique et identitaire ? Dans quelle mesure ces représentations sont en lien avec le discours idéologique ? Nous supposons que, malgré les écarts qui continuent d'exister entre décisions politiques, pratiques langagières et représentations, les images qu'attribuent les locuteurs algériens aux langues en présence traduisent, d'un côté, la réalité vécue, dite et interagie, et d'un autre côté, la dynamique (socio)linguistique, identitaire et glottopolitique.

8. L'arabe dialectal est très souvent utilisé en alternance avec le français, ce qui aboutit parfois à des formes métissées (Quéffelec *et al.*, 2002).

9. Selon Richard Bourhis et Rodrigue Landry (2002), « [l]e paysage linguistique est constitué de la langue de la signalisation routière, de la toponymie, de l'affichage sur les bâtiments administratifs (écoles, hôpitaux, cours de justice, ministères) et de l'affichage commercial ».

3. Méthodologie : population, outil et terrain

Nous ne reviendrons pas ici sur une description de la méthode d'analyse combinée (Maurer, 2011, 2013) utilisée pour cette enquête, puisqu'elle fait déjà l'objet d'une présentation dans la contribution de Bruno Maurer ici-même.

La population d'enquête retenue pour cette étude est composée d'un total de 180 étudiants de l'université de Tlemcen, répartis sur trois filières différentes :

- 60 étudiants d'anglais (département d'anglais)
- 60 étudiants de français (département de français)
- 60 étudiants d'économie (école préparatoire en sciences économiques, commerciales et sciences de gestion)

Il s'agit d'étudiants de 1^{re}, 2^e et 3^e année, de langues maternelles différentes (berbère et arabe algérien) et originaires de différentes régions d'Algérie.

Le nombre de questionnaires pour les quatre langues étudiées est de 240 par filière, soit un total de 720 questionnaires traités.

Tableau 1 : Population d'enquête : échantillonnage par langue et par filière

Population / Langues	Étudiants de langue française	Étudiants de langue anglaise	Étudiants d'économie	Nombre de questionnaires
Arabe standard	60	60	60	180
Arabe algérien	60	60	60	180
Français	60	60	60	180
Berbère	60	60	60	180
Nombre de questionnaires	240	240	240	720

Nous avons choisi des étudiants universitaires comme population d'enquête car nous estimons que cette catégorie sociale dispose a priori d'un plus haut degré de conscience linguistique¹⁰ et se montre particulièrement sensible à la question linguistique qui présente pour elle un enjeu de taille. Notre enquête s'est déroulée en trois temps, sur le terrain universitaire, entre avril et mai 2014.

10. Selon Annie Longatte (1999 : 68), « le degré de conscience linguistique s'exprime dans la plus ou moins grande clairvoyance avec laquelle les jeunes perçoivent leur propre situation sociolinguistique, et influe fortement sur les différentes valeurs qu'ils assignent aux langues ».

3.1. La pré-enquête

Une pré-enquête, par questionnaire écrit (v. annexes), a permis de recueillir pour chaque langue les items qui nous ont permis de construire les quatre questionnaires finaux. Pour cette première étape nous avons sollicité 80 étudiants. Ils devaient dire ce qu'évoque pour eux chacune des quatre langues en complétant librement et de manière concise les énoncés suivants : « Pour moi, l'arabe classique est... », « Pour moi, l'arabe dialectal est... », « Pour moi, le berbère est... », « Pour moi, le français est... ». Avec ces 80 répondants, la saturation a rapidement été atteinte et nous avons pu dégager une série de 15 items pour chaque langue.

3.2. La construction des questionnaires finaux

Les questionnaires finaux ont donc été construits à partir des résultats de la pré-enquête. Loin de l'idéologie souvent dictée par le chercheur, les réponses recueillies nous ont permis de proposer 15 items pour chacune des quatre langues (v. questionnaires en annexes). Pour écarter tout malentendu lié à la langue, les questionnaires finaux ont été rédigés en arabe et en français.

Les enquêtés devaient donc remplir en notre présence les questionnaires correspondant aux quatre langues (arabe standard, arabe dialectal, berbère et français) en classant les items de 1 (« pour moi, c'est vraiment ça ») à 15 (« pour moi ce n'est pas du tout ça »). Autrement dit, l'étudiant devait classer les 15 items de chaque langue en fonction de la représentation qu'il en a.

Cette consigne, ainsi que la présentation du questionnaire final, diffère dans une certaine mesure de la technique proposée par l'auteur de la méthode (Maurer, 2013). Elle en constitue une variante¹¹.

11. Telle que présentée par Bruno Maurer (2013), la consigne aura été la suivante : a) noter +2 les trois propositions qui paraissent le mieux évoquer la langue étudiée, b) noter -2 les trois propositions qui paraissent le moins bien évoquer la langue étudiée, c) noter +1 les trois propositions qui paraissent assez bien évoquer la langue étudiée, d) noter -1 les trois propositions qui paraissent assez mal évoquer la langue étudiée, e) mettre la note 0 aux trois propositions restantes. Dans notre cas, il s'agira tout simplement de convertir les résultats du classement de 1 à 15 suivant cette notation : +2 pour les trois premiers items, +1 pour les trois autres qui suivent et ainsi de suite.

3.3. L'administration des questionnaires et le recueil des données

Notre présence lors de l'administration des questionnaires était indispensable afin d'expliquer la consigne et de veiller à ce qu'ils soient remplis avec soin. Les données recueillies ont finalement été intégrés dans le logiciel conçu à cet effet¹², qui nous a livré, suite à un traitement automatique, les résultats suivants :

- les principaux résultats en termes de score d'adhésion, d'indice de consensus et de distances significatives ;
- le graphe adhésion-consensus-distance ;
- le schéma en 4 couronnes : zone de centralité maximum – couronne centrale – périphérie incertaine – périphérie marginale

Ces résultats vont être présentés et discutés dans la section qui suit.

4. Représentations sociales des quatre langues : analyse des données

Nous allons présenter et analyser successivement les résultats relatifs à chacune des quatre langues, à partir des calculs statistiques réalisés par le logiciel. Dans cet article, nous ne prenons pas en considération, pour une raison d'espace, la variable filière.

12. Logiciel disponible sur le site <http://linguiste.iutbeziers.fr/>. V. Bruno Maurer (2013) pour une présentation du logiciel et des traitements mathématiques qu'il réalise.

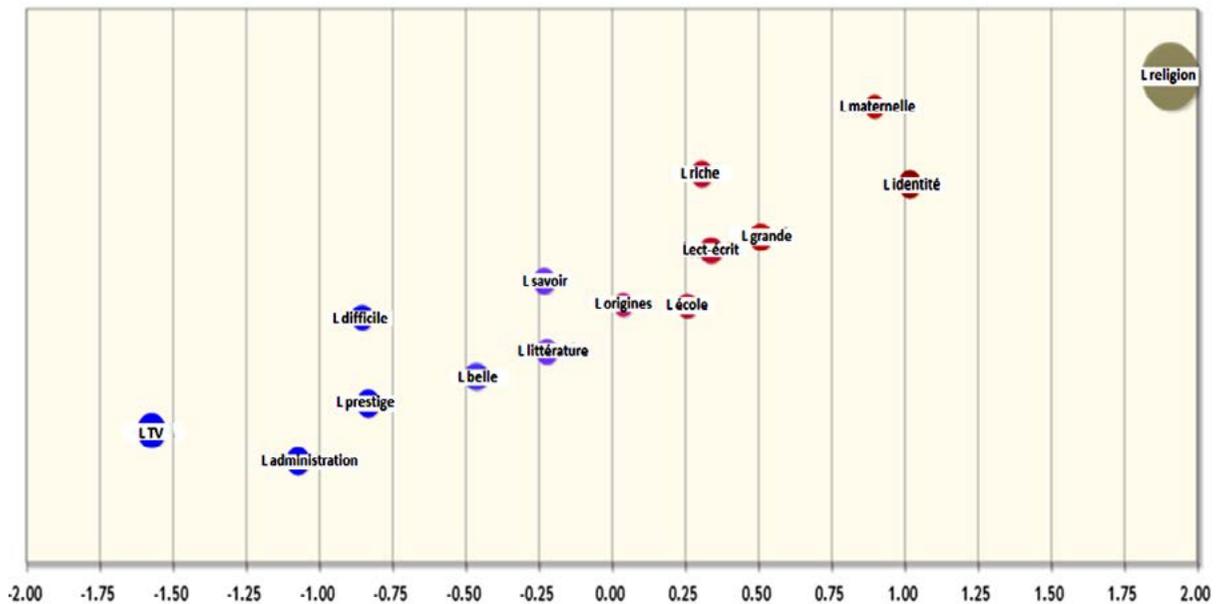
4.1. Représentation sociale de l'arabe standard

4.1.1. Degré d'adhésion, indice de consensus et distance

Tableau 2 : Scores pour le degré d'adhésion et l'indice de consensus

Degré d'adhésion		Indice de consensus	
Langue de la religion	1,91	Langue de la religion	0,204
Langue de l'identité	1,02	Langue de la télévision	0,102
Langue maternelle	0,9	Belle langue	0,086
Grande langue	0,51	Langue de l'administration	0,085
Langue de la lecture/écriture	0,34	Langue de prestige	0,085
Langue riche	0,31	Langue de l'identité	0,084
Langue de l'école	0,26	Grande langue	0,083
Langue des origines	0,04	Langue du savoir	0,082
Langue de la littérature	- 0,22	Langue de la lecture/écriture	0,082
Langue du savoir	- 0,23	Langue riche	0,081
Belle langue	- 0,46	Langue de la littérature	0,079
Langue de prestige	- 0,83	Langue difficile	0,077
Langue difficile	- 0,85	Langue de l'école	0,075
Langue de l'administration	- 1,07	Langue des origines	0,073
Langue de la télévision	- 1,57	Langue maternelle	0,071

Graphe de la représentation : Arabe standard



Graphe 1 : Graphe de la représentation sociale de l'arabe standard : adhésion – consensus

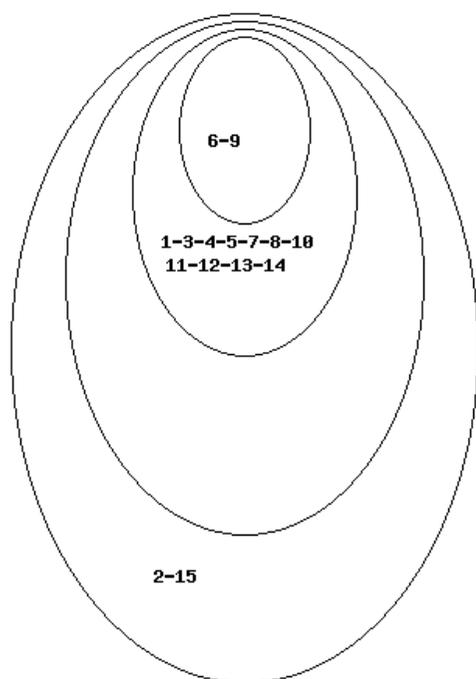
Nous remarquons d'emblée le traitement particulier dont a fait l'objet l'item 6 (langue de la religion). Il est très fortement valué à la fois au niveau de l'adhésion et du consensus et se détache très nettement des autres items. Le score d'adhésion (1,91) est presque maximal.

L'item 9 (langue de l'identité) enregistre également une forte adhésion (1,02) ; il obtient toutefois un indice de consensus (0,84) nettement inférieur à l'item 6. L'item 14 (langue maternelle) arrive au troisième rang au niveau de l'adhésion, mais avec le plus faible indice de consensus. Les items qui obtiennent la plus faible adhésion sont les items 15 et 2 (langue de la télévision et langue de l'administration). Le fort rejet dont ils font l'objet est appuyé par des indices de consensus parmi les plus élevés.

Les autres items enregistrent des scores d'adhésion moyens, avec des indices de consensus plus ou moins significatifs (> 0,07). Ils sont rassemblés dans la couronne centrale (v. graphe infra).

Par ailleurs, le calcul des distances les plus faibles (> 1,40) montre que les couples d'items les plus fortement associés sont les items 2 (langue de l'administration) et 15 (langue de la télévision) – qui avaient également fait l'objet du plus fort rejet – et les items 7 (langue de l'école) et 11 (langue de la lecture/écriture).

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale de l'arabe standard



Item 1	Langue du savoir
Item 2	Langue de l'administration
Item 3	Belle langue
Item 4	Langue difficile
Item 5	Langue des origines
Item 6	Langue de la religion
Item 7	Langue de l'école
Item 8	Langue de prestige
Item 9	Langue de l'identité
Item 10	Langue de la littérature
Item 11	Langue de la lecture/écriture
Item 12	Langue riche
Item 13	Grande langue
Item 14	Langue maternelle
Item 15	Langue de la télévision

Graphe 2 : Schéma en couronnes de la représentation sociale de l'arabe standard

4.1.2 Commentaire

La composition de la représentation sociale de l'arabe standard est dominée par les cognèmes « langue de la religion » et « langue de l'identité » qui occupent la zone de centralité maximum. Le premier, nous l'avons vu, est l'élément le plus prégnant.

Bien que l'arabe standard diffère dans une certaine mesure de l'arabe coranique, ce résultat montre que cette langue est, dans la représentation des locuteurs, indissolublement liée à l'islam. Ce qui rappelle les origines même de cette langue dans ce pays, qui a été, suite à la conquête arabo-musulmane, introduite avec la religion comme un tout a priori indissociable. Ce qui donne à cette langue une connotation religieuse voire un caractère sacré. Gilbert Grandguillaume (2010, n. p.) affirme que « la langue arabe classique entretient [...] un lien privilégié avec l'islam : emblème de l'identité musulmane elle est ressentie comme telle par les musulmans depuis des siècles ».

Ainsi, le noyau de la représentation, qui associe l'arabe standard à la « langue de la religion » et la « langue de l'identité », renferme des éléments fondamentaux de l'identité algérienne, profondément ancrés dans l'histoire de l'Algérie contemporaine. En effet, dans la première moitié du 20^e siècle, la célèbre devise de Cheikh Ben Badis¹³, « l'Algérie est notre patrie, l'arabe est notre langue et l'islam est notre religion », reprise par les militants révolutionnaires, figurait comme un repère identitaire de l'Algérie colonisée. Au lendemain de l'indépendance, l'identité algérienne se définissait dans le discours idéologique comme ancrée exclusivement dans l'arabité et l'islamité. C'est ainsi que dans la Charte nationale de 1976, nous pouvons lire :

Le peuple algérien se rattache à la patrie arabe dont il est un élément indissociable. [...] se sont ajoutés progressivement à partir du 7^e siècle, les autres éléments constitutifs de la nation algérienne, à savoir son unité culturelle, linguistique et spirituelle [...] l'islam et la culture arabe étaient un cadre à la fois universel et national [...]. Désormais, c'est dans ce double cadre [...] que va se déterminer le choix de notre peuple et se dérouler son évolution. (*Charte nationale*, 1976, titre premier, 83 ; cité par Djamel Zenati, 2004 : 139)

Remarquons que ce n'est qu'au tournant des années 2000 que ce discours réhabilitera la berbérité comme composante de l'identité algérienne.

La présence du cognème « langue de l'identité » dans le noyau de la représentation (conforté par le cognème « langue des origines » situé dans la couronne centrale) peut être interprétée comme une reprise de ce discours idéologique dominant. En effet, d'après nos résultats, c'est l'arabe standard plutôt que l'arabe dialectal¹⁴ qui est davantage considéré comme la référence identitaire alors même qu'il n'est pas la langue maternelle et demeure absent de la communication orale quotidienne.

13. Cheikh Ben Badis est le chef de file du mouvement réformiste qui se développa durant la première moitié du 20^e siècle. Il créa l'association des Oulémas et prôna un nationalisme à caractère religieux.

14. L'arabe dialectal comme « langue de l'identité » a obtenu un score d'adhésion de -0,45.

C'est dans le même ordre d'idée que nous pourrions interpréter le traitement de l'item 14 (langue maternelle) par nos enquêtés. En effet, s'il figure au troisième rang de l'adhésion, le plus faible indice de consensus qu'il obtient peut traduire une certaine confusion. Il se retrouve finalement dans la couronne centrale qui, par définition, rassemble les cognèmes les plus susceptibles d'évoluer. L'image de l'arabe standard comme langue maternelle va-t-elle, à l'avenir, être confirmée ou repoussée ?

Les scores des items 15 (langue de la télévision) et 2 (langue de l'administration), qui ont fait l'objet d'un fort rejet, appuyé par un consensus très significatif, sont en lien avec la situation sociolinguistique du pays. Avec l'ouverture du champ audiovisuel et la multiplication des chaînes de télévision privées, l'arabe dialectal et le berbère occupent une place de plus en plus importante voire prépondérante. De plus, les chaînes satellitaires, notamment francophones, sont très prisées par les Algériens. Si bien que l'image de l'arabe standard comme langue de la télévision n'est plus de mise.

Par ailleurs, malgré les dispositions juridiques pour l'arabisation de l'administration, celle-ci continue à fonctionner en grande partie en français. De plus, la communication orale dans cette sphère sociale ne s'effectue généralement pas en arabe standard. Voilà ce qui explique sans doute le rejet de l'item « langue de l'administration ».

Les autres cognèmes de la représentation sociale de l'arabe standard ne sont pas marqués. Certains vont dans le sens d'une idéalisation de cette langue (« grande langue », « langue riche ») ; d'autres font plus référence à l'écrit (« langue de lecture/écriture », « langue de la littérature »).

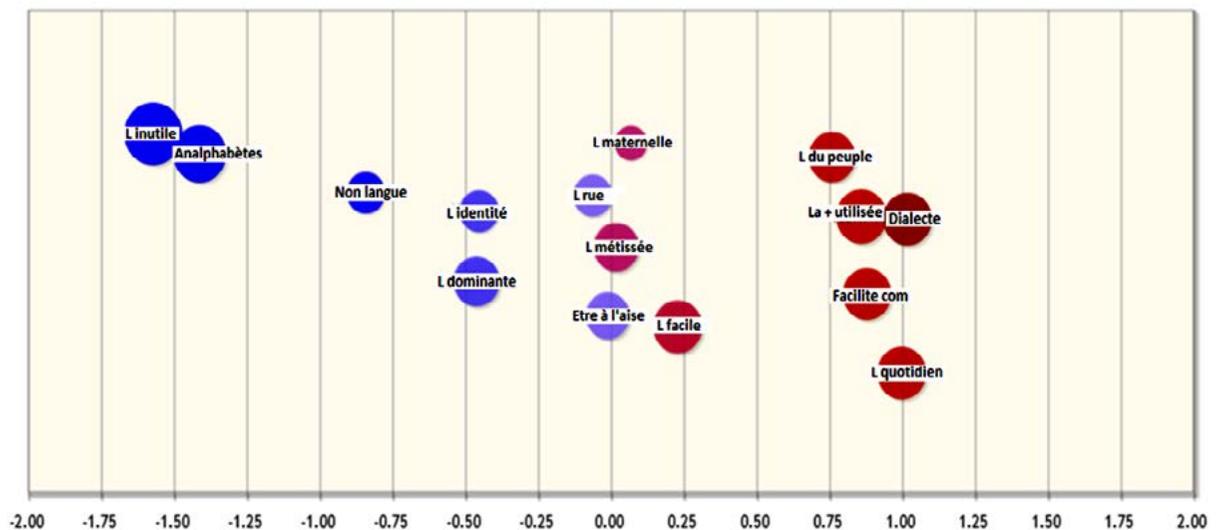
4.2. Représentation sociale de l'arabe dialectal

4.2.1. Degré d'adhésion, indice de consensus et distance

Tableau 2 : Scores pour le degré d'adhésion et l'indice de consensus

Degré d'adhésion		Indice de consensus	
Dialecte	1,02	Langue inutile	0,104
Langue du quotidien	1	Langue des analphabètes	0,095
Facilite la communication	0,88	Langue la plus utilisée	0,091
Langue la plus utilisée	0,86	Langue facile	0,089
Langue du peuple	0,76	Langue du quotidien	0,088
Langue facile	0,23	Dialecte	0,088
Langue maternelle	0,07	Facilite la communication	0,087
Langue métissée	0,02	Langue du peuple	0,084
Être à l'aise	- 0,01	Langue dominante	0,084
Langue de la rue	- 0,06	Langue métissée	0,082
Langue de l'identité	- 0,45	Être à l'aise	0,079
Langue dominante	- 0,46	Langue de la rue	0,071
Non langue	- 0,84	Langue de l'identité	0,071
Langue des analphabètes	- 1,41	Non langue	0,07
Langue inutile	- 1,57	Langue maternelle	0,059

Graphe de la représentation : Arabe dialectal



Graphe 3 : Graphe de la représentation sociale de l'arabe dialectal : adhésion – consensus

Les éléments qui font l'objet de la plus forte adhésion sont l'item 9 (dialecte) suivi de l'item 5 (langue du quotidien) ; ils reçoivent des indices de consensus identiques et assez significatifs.

À l'opposé, les items 2 (langue inutile) et 13 (langue des analphabètes) enregistrent la plus faible adhésion, appuyée par les scores de consensus les plus élevés ; ce qui les repousse vers la périphérie extrême de la représentation.

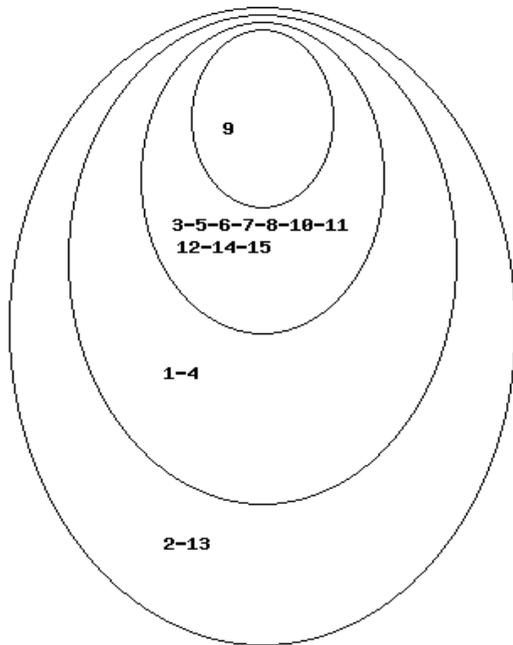
Les items 6 (facilite la communication), 15 (langue la plus utilisée) et 3 (langue du peuple) reçoivent un degré d'adhésion inférieur à de l'item 9, mais ils enregistrent des indices de consensus significatifs.

Par ailleurs, le calcul des distances permet de dégager trois couples d'items fortement associés (< à 1,4) :

- 2 (langue inutile) et 13 (langue des analphabètes) ;
- 5 (langue du quotidien) et 15 (langue la plus utilisée) ;
- 6 (facilite la communication) et 15 (langue la plus utilisée) ;

Les associations par couples font ressortir le caractère utilitaire de l'arabe dialectal en tant que « dialecte » largement employé par les locuteurs (item 15). Ceci renvoie aussi à sa première fonction, celle de langue de la communication quotidienne (5 et 6). Le caractère utilitaire ainsi que la fonction de langue vernaculaire qui lui est attribuée sont confirmés par le rejet de l'item 2 (langue inutile) qui est le plus faiblement valué (-1,57), avec un traitement consensuel (+0,104). Il en est de même pour l'item 13 (langue des analphabètes) qui se trouve dans la périphérie marginale avec une adhésion minimale (-1,41) et un fort degré de consensus (0,095). Mis en rapport avec l'item 2, il permet de conclure de la valeur instrumentale que associée à l'arabe dialectal. Si par ailleurs, le cognème 2 (langue inutile) enregistre un degré de consensus élevé, c'est surtout par comparaison à d'autres sphères d'activité (monde du travail, études, écrit, etc.). Le fort degré de consensus pour le rejet de l'item 13 (langue des analphabètes) témoigne sans doute de la valeur positive attribuée par le groupe à l'arabe dialectal en tant que langue indispensable pour la communication quotidienne. Cette langue, malgré l'absence d'un statut officiel, connaît sur le terrain une vitalité et une forte dynamique notamment par sa forte présence dans les médias (à l'oral), la publicité (Chachou, 2013a) et l'affichage urbain. Ceci pourrait être lu, à l'aune de certaines images réductrices générées massivement par le discours des lettrés arabisants, comme une dynamique des représentations. Certes l'arabe dialectal est loin d'être une langue enseignée ou d'enseignement mais il recèle une valeur inestimable quant à son caractère inventif et à son usage massif dans plusieurs sphères de socialisation langagière.

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale de l'arabe dialectal



Item 1	Langue maternelle
Item 2	Langue inutile
Item 3	Langue du peuple
Item 4	Non langue
Item 5	Langue du quotidien
Item 6	Facilité de communication
Item 7	Langue de la rue
Item 8	Langue facile
Item 9	Dialecte
Item 10	Être à l'aise
Item 11	Langue de l'identité
Item 12	Langue métissée
Item 13	Langue des analphabètes
Item 14	Langue dominante
Item 15	Langue la plus utilisée

Graph 4 : Schéma en couronnes de la représentation sociale de l'arabe dialectal

4.2.2 Commentaire

Le schéma en couronnes montre qu'un seul élément occupe la zone 1 de la centralité maximum ; il s'agit du cognème 9 (dialecte). Cette position montre bien la catégorisation faite à l'égard de l'arabe dialectal au sein de la communauté linguistique. À côté de cela, nous remarquons que le cognème 4 (non langue), qui obtient une adhésion moyenne, se retrouve dans la périphérie incertaine de la représentation. Ces deux items révèlent une catégorisation¹⁵ de l'arabe dialectal en tant que « dialecte » qui n'est en aucun cas perçu comme une « non langue ». La différence « langue » et « dialecte » ne semble pas poser, à notre sens, de problèmes en termes de cognitions, encore moins en termes de catégorisation du dialecte comme langue des analphabètes et de l'arabe standard comme langue des instruits. Toutefois, les cognèmes 9 et 13 constituent une polarisation significative à cet égard. Nous rappelons que d'un point de vu institutionnel l'arabe dialectal reste à l'ombre de l'arabe standard comme variété basse (langue inutile) mais indispensable et pratique en tant que vernaculaire (« *darija* »¹⁶). Paradoxalement, l'attitude glottophage (Calvet, 1974) née du conflit diglossique incarné par la politique d'arabisation ne semble pas entraîner d'incidences sur les représentations sociales

15. V. Cyril Trimaille et Marinette Matthey (2013).

16. Le terme *darija* en arabe classique ou *dardja* en arabe dialectal renvoie à vernaculaire.

de l'arabe dialectal puisque l'arabe standard n'a pas pris la place de l'arabe dialectal dans le quotidien de la société.

La zone 2 du schéma de la représentation regroupe un nombre important de cognèmes : 3, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 14 et 15. Ces cognitions sont relativement moyennes en termes d'adhésion mais reçoivent des indices de consensus significatifs. En effet, les deux cognèmes (6 et 15) ont fait l'objet d'une valuation importante. Leur concentration avec d'autres cognèmes dans la couronne centrale montre ostensiblement le rôle majeur de cette langue qui est fortement choisie par les membres du groupe. Ces cognèmes se combinent avec d'autres qui sont en lien avec les dimensions vernaculaire, identitaire et locale caractérisant cette langue : 3 (langue du peuple), 7 (langue de la rue), 8 (langue facile), 10 (être à l'aise), 11 (langue de l'identité), 12 (langue métissée), 14 (langue dominante). Nous constatons clairement à travers le graphe que ces éléments ne sont ni fortement choisis ni totalement repoussés. Par ailleurs, ce regroupement dans la zone centrale renseigne, à notre sens, sur la dynamique des représentations qui caractérise le rapport positif des répondants à l'égard de l'arabe dialectal ; cela s'explique également par le rejet de l'item 2 (langue inutile).

La zone de périphérie incertaine regroupe les items 1 (langue maternelle) et 4 (non langue), qui obtiennent des scores d'adhésion moyens mais avec des indices de consensus très bas, signe d'un désaccord important parmi les membres du groupe. On souligne ainsi une fluctuation quant à la perception de l'arabe dialectal en tant que langue maternelle.

Enfin, les cognèmes 2 et 13, fortement associés par la distance, se trouvent dans la périphérie marginale suite à un fort rejet, appuyé par les indices de consensus les plus élevés.

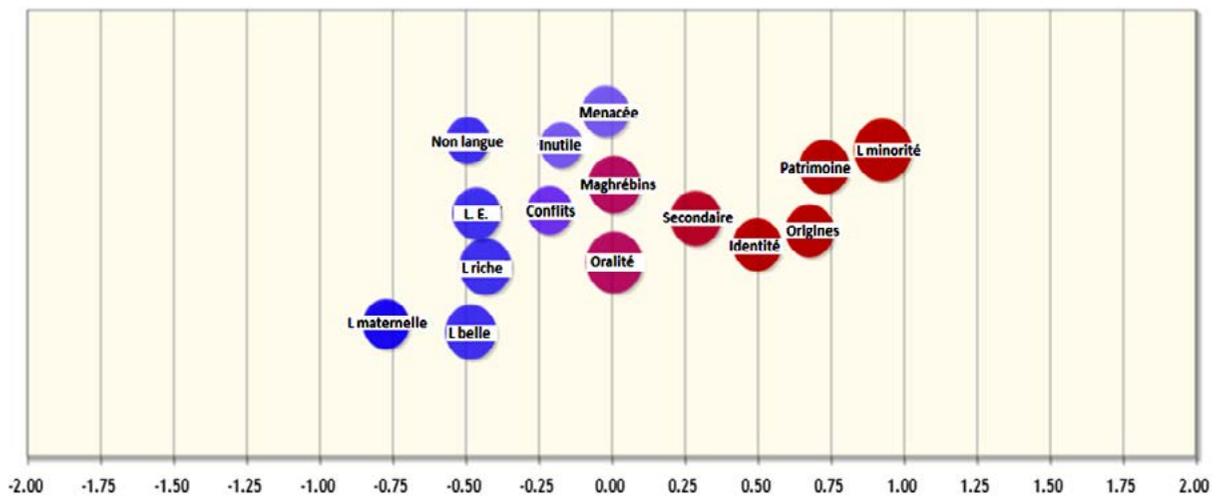
4.3. Représentation sociale du berbère

4.3.1. Degré d'adhésion, indice de consensus et distance

Tableau 3 : Scores pour le degré d'adhésion et l'indice de consensus

Degré d'adhésion		Indice de consensus	
Langue d'une minorité	0,93	Langue d'une minorité	0,089
Langue du patrimoine	0,73	Langue de l'oralité	0,088
Langue des origines	0,68	Langue des Maghrébins	0,082
Symbole identité culturelle	0,50	Langue riche	0,081
Langue secondaire	0,29	Langue secondaire	0,079
Langue des Maghrébins	0,01	Belle langue	0,079
Langue de l'oralité	0,01	Langue du patrimoine	0,077
Langue menacée	- 0,02	Langue des origines	0,075
Langue inutile	- 0,17	Symbole identité culturelle	0,075
Langue de conflit	- 0,21	Langue étrangère	0,075
Langue riche	- 0,43	Langue menacée	0,073
Langue étrangère	- 0,46	Langue maternelle	0,072
Belle langue	- 0,48	Langue de conflit	0,070
Non langue	- 0,49	Non langue	0,068
Langue maternelle	- 0,77	Langue inutile	0,066

Graphe de la représentation : Berbère



Graphe 5 : Graphe de la représentation sociale du berbère : adhésion – consensus

Les données montrent qu'ils n'y a pas d'items fortement marqués du point de vue de l'adhésion/rejet. L'indice de consensus, quant à lui, se limite à 0,089. Ce qui implique qu'aucun item ne figure dans le noyau central de la représentation ainsi que dans la périphérie marginale. Cela dit, ce sont les items 2 (langue d'une minorité) et 11 (langue du patrimoine) qui obtiennent les scores d'adhésion les plus élevés avec des indices de consensus significatifs.

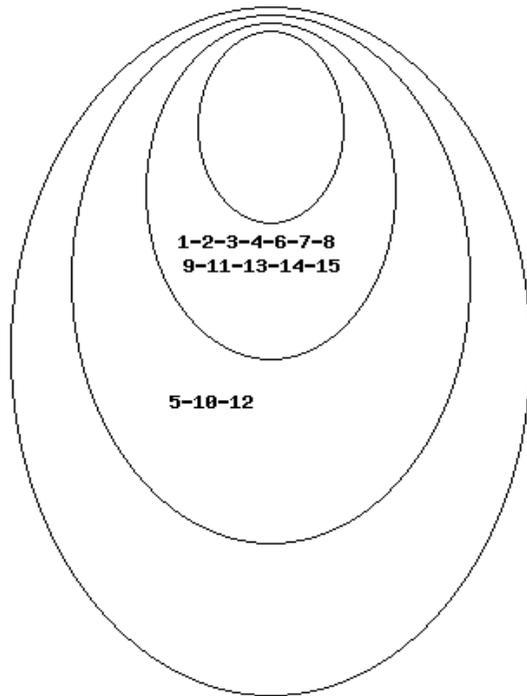
Par ailleurs, les items 10 (non langue), 12 (langue inutile) et 5 (langue de conflit), qui sont valués négativement du point de vue de l'adhésion, sont marqués par un très faible consensus, témoignant d'un important désaccord dans leur traitement. Ce qui va les conduire à occuper la zone de périphérie incertaine de la représentation.

Les autres items enregistrent des scores d'adhésion non marqués avec des indices de consensus plus ou moins significatifs. Ils sont regroupés dans la couronne centrale.

Enfin le calcul des distances fait apparaître trois couples d'items qui sont les plus fortement associés :

- 8 (langue riche) et 9 (langue belle)
- 6 (symbole de l'identité culturelle) et 11 (langue du patrimoine)
- 1 (langue des origines) et 11 (langue du patrimoine)

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale du berbère



Item 1	Langue des origines
Item 2	Langue d'une minorité
Item 3	Langue secondaire
Item 4	Langue des Maghrébins
Item 5	Langue de conflit
Item 6	Symbole identité culturelle
Item 7	Langue étrangère
Item 8	Langue riche
Item 9	Belle langue
Item 10	Non langue
Item 11	Langue du patrimoine
Item 12	Langue inutile
Item 13	Langue menacée
Item 14	Langue de l'oralité
Item 15	Langue maternelle

Graph 6 : Schéma en couronnes de la représentation sociale du berbère

4.3.2. Commentaire

Ces résultats sont à considérer relativement au fait que le groupe est constitué majoritairement de locuteurs arabophones (ayant pour langue maternelle l'arabe dialectal). Si l'on s'en tient au degré d'adhésion aux deux cognèmes 2 et 11, nous diront qu'ils renvoient plus à l'imaginaire collectif dont les valeurs sont partagées par la majorité des Algériens qu'ils soient berbérophones ou autre. Si le cognème (langue d'une minorité) reçoit un fort degré d'adhésion et un fort degré de consensus, c'est parce qu'il représente bien la réalité démolinguistique. Il n'est pas surprenant de voir à l'autre extrémité du graphe, celle du rejet, le cognème 15 (langue maternelle) vu que le berbère n'est pas la langue maternelle des répondants. Ainsi, ces derniers lui attribuent le cognème de « langue du patrimoine » qui se trouve associé à « langue des origines » rapport fait avec sa dimension emblématique que le cognème 6 (symbole de l'identité culturelle) semble représenter. Les distances entre les cognèmes montrent bien cette association. Ceci nous permet de conclure, du point de vue de l'imaginaire linguistique (Anne-Marie Houdebine-Gravaud, 2002), que les répondants attribuent, par ce traitement consensuel, une image positive au berbère comme langue faisant partie de la réalité linguistique algérienne.

Les cognèmes 2 (langue d'une minorité) et 11 (langue du patrimoine), qui ont fait l'objet d'une forte adhésion, se trouvent regroupés avec d'autres (2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 13, 14, 15) dans la couronne centrale. Cette concentration dans cette zone de la représentation renvoie à des opinions très répandues. Ceci nous amène à formuler l'hypothèse selon laquelle ces éléments seraient susceptibles d'une évolution dans le temps au vu des interventions réelles soulignées à l'égard du berbère qui est passé au rang de deuxième langue nationale. Le berbère est effectivement très présent dans les médias (publics et privés) et son enseignement se développe notamment dans les régions berbérophones.

Enfin, les trois cognèmes qui se trouvent regroupés dans la zone de périphérie incertaine (« langue de conflit », « non langue », « langue inutile »), traduisent les fluctuations attitudinales à l'égard du berbère ainsi que les discordances affichées entre les répondants. Ceci est sans doute dû au fait que le berbère a longtemps été marginalisé par les hautes sphères de décisions.

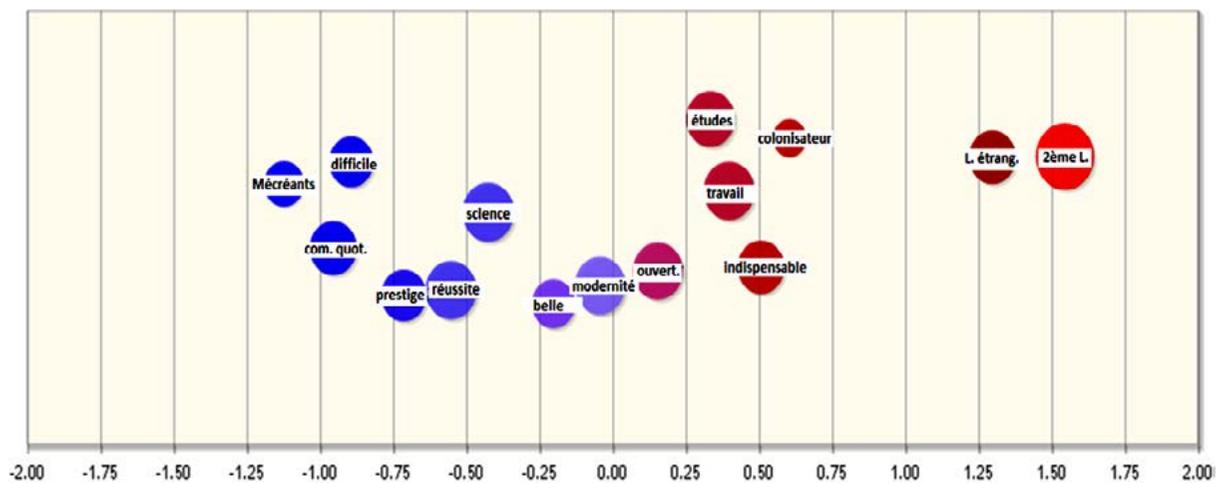
4.4. Représentation sociale de la langue française

4.4.1. Degré d'adhésion, indice de consensus et distance

Tableau 4 : Scores pour le degré d'adhésion et l'indice de consensus

Degré d'adhésion		Indice de consensus	
2e langue	1,55	2e langue	0,103
Langue étrangère	1,3	Langue de la science	0,092
Langue du colonisateur	0,61	Langue de travail	0,091
Langue indispensable	0,51	Langue de réussite	0,091
Langue de travail	0,4	Langue de modernité	0,09
Langue des études	0,34	Langue d'ouverture et de mobilité	0,089
Langue d'ouverture et de mobilité	0,16	Langue des études	0,087
Langue de modernité	-0,04	Langue de la communication quotidienne	0,084
Belle langue	-0,2	Langue étrangère	0,083
Langue de la science	-0,42	Langue indispensable	0,083
Langue de la réussite	-0,55	Langue de prestige	0,081
Langue de prestige	-0,71	Langue difficile	0,079
Langue difficile	-0,89	Belle langue	0,077
Langue de la communication quotidienne	-0,95	Langue des mécréants	0,071
Langue des mécréants	-1,12	Langue du colonisateur	0,059

Graphe de la représentation : Français



Graphe 7 : Graphe de la représentation sociale du français : adhésion – consensus

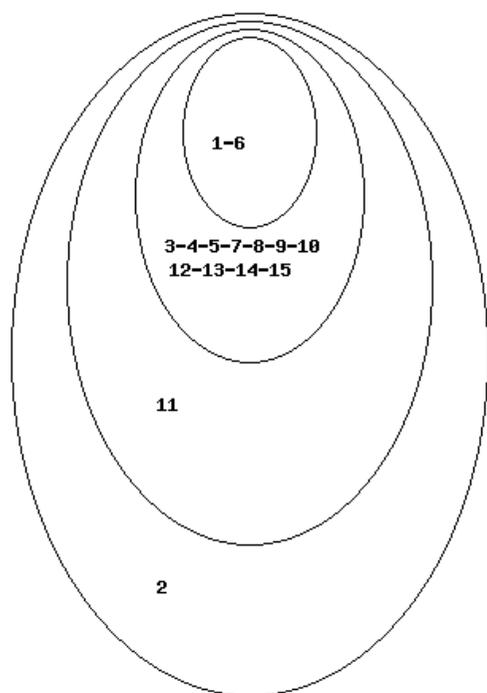
Les items 6 (2^e langue) et 1 (langue étrangère) se distinguent par une forte adhésion. L'indice de consensus est également très élevé pour le premier et significatif pour le second. De plus, ils représentent deux cognèmes fortement associés dans la représentation (le résultat du calcul de la distance est significatif). Ce qui les place dans le noyau de la représentation sociale (v. schéma en couronnes de la représentation).

A l'opposé, l'item 2 (langue des mécréants) occupe la zone de périphérie maximum de la représentation, avec le plus faible score d'adhésion, et un indice de consensus qui reste tout de même significatif.

L'item 11 (langue du colonisateur) apparaît au troisième rang de l'adhésion, mais avec un score qui se détache nettement des deux premiers rangs. Cependant, le traitement dispersé dont il fait l'objet, qui se traduit par un indice de consensus très faible, va placer cet item dans la zone de périphérie incertaine.

L'ensemble des items restants, qui correspond à des images généralement positives du français, n'est pas marqué ; il occupe la couronne centrale de la représentation. Toutefois, nous pouvons distinguer au niveau de l'adhésion un groupe d'items valués positivement (langue indispensable, langue de travail, langue des études, langue d'ouverture et de mobilité) avec des degrés de consensus significatifs, et un autre groupe qui enregistre des scores d'adhésion négatifs.

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale du français



Item 1	Langue étrangère
Item 2	Langue de mécréants
Item 3	Langue des études
Item 4	Langue de la communication quotidienne
Item 5	Langue de prestige
Item 6	2 ^e langue en Algérie
Item 7	Ouverture mobilité
Item 8	Langue de la modernité
Item 9	Langue difficile
Item 10	Langue de la science
Item 11	Langue du colonisateur
Item 12	Langue indispensable
Item 13	Langue de travail
Item 14	Langue de réussite
Item 15	Belle langue

Graph 8 : Schéma en couronnes de la représentation sociale du français

4.4.2. *Commentaire*

La représentation sociale du français est dominée par les deux cognèmes « 2^e langue » et « langue étrangère » qui ont enregistré le plus fort degré d'adhésion, qui sont également fortement associés (distance minimale) et que l'on retrouve finalement dans la zone de centralité maximale du schéma en couronne.

Ces deux images que l'on associe au français (à la fois « 2^e langue » et « langue étrangère ») peuvent paraître contradictoires. En tout cas, cette association semble bien refléter le statut ambigu qu'a le français en Algérie : officiellement langue étrangère mais fortement présent dans de nombreuses sphères sociales, longtemps stigmatisé dans le discours du pouvoir mais indispensable. Ces deux cognèmes qui émergent semblent donc traduire cette ambivalence, ce rapport d'attraction-répulsion.

C'est toutefois le cognème « 2^e langue » qui est en tête, avec à la fois le plus fort degré d'adhésion et de consensus. Ce qui correspond bien à la réalité du terrain où le statut du français est plus proche de celui de « langue seconde »¹⁷.

À l'autre extrémité, celle du rejet, nous avons le cognème « langue des mécréants », qui a le plus faible degré d'adhésion et que l'on retrouve dans la zone de périphérie marginale.

Le cognème « langue du colonisateur » enregistre un bon score d'adhésion mais fait l'objet du plus faible degré de consensus et n'est pas associé significativement à d'autres cognèmes. Voilà pourquoi ce cognème se retrouve dans la zone de périphérie incertaine.

Le rejet des cognèmes « langues des mécréants » et « langue du colonisateur » vers les zones périphériques de la représentation sociale, semble traduire une évolution de la représentation du français en Algérie. En effet, ces images, plus fortement présentes au lendemain de l'indépendance, sont aujourd'hui repoussées pour céder la place à une représentation qui met au premier plan l'intérêt fonctionnelle du français.

C'est ainsi que dans la couronne centrale viennent se concentrer essentiellement des cognèmes qui font ressortir l'intérêt pragmatique du français ainsi que son image positive (langue de travail, langue indispensable, langue d'ouverture et de mobilité, langue de la science, etc.). Certains sont même fortement associés (« langue de la science » avec « langue de la réussite » ; « langue d'ouverture et de mobilité » avec « langue de modernité »).

17. Selon Louise Dabène (1994 : 107), une langue seconde est « une langue étrangère qui est dotée, par suite de circonstances historiques particulières et de la situation sociolinguistique qui en est corollaire, d'un statut privilégié, et qui participe, comme langue d'enseignement, au développement psychologique et cognitif de l'enfant, puis, de façon privilégiée, aux capacités informatives de l'adulte (médias, documentation professionnelle et administrative...) ».

Ces résultats s'inscrivent en cohérence avec la configuration sociolinguistique de l'Algérie actuelle. En effet, à côté des faiblesses voire de l'échec de l'arabisation, le français continue d'occuper une place importante voire prépondérante dans de nombreuses sphères sociales ou secteurs d'activité. En conséquence, cette langue, souvent indispensable, est perçue comme une langue de réussite et d'ascension sociale, un élément de la « distinction » (Bourdieu, 1979).

Enfin, le cognème 7 (langue d'ouverture et de mobilité) traduit le rôle que joue la langue française dans la circulation migratoire, et en particulier la mobilité académique des étudiants algériens.

5. Conclusion

L'enquête que nous avons menée, grâce à une approche structurale de la représentation sociale (Maurer, 2013), a permis de jeter un nouveau regard sur les représentations sociales des différentes langues en contact en Algérie. L'analyse a mis en exergue les multiples composantes de ces représentations et a mis au jour, pour notre population, celles qui émergent avec un fort degré d'adhésion et celles qui sont moins consensuelles. Ainsi, les résultats de cette étude ont permis d'apprécier la prégnance des images que nos enquêtés associent aux différentes langues en présence en Algérie.

L'arabe standard reste fortement associé, dans l'esprit des enquêtés, à la religion et l'identité nationale ; ce qui entre en cohérence avec le discours idéologique qui a longtemps prévalu. Les valeurs emblématiques qui lui sont associées montrent les rapports positifs à cette langue que beaucoup considèrent comme « langue maternelle » même si elle est absente de l'usage quotidien des locuteurs. L'arabe dialectal, quant à lui, se voit associer des images plutôt positives, en lien avec son utilité fonctionnelle et sa vitalité (les items « langue des analphabètes », « langue inutile » et « non langue » se situant du côté du rejet).

Par ailleurs, la réhabilitation du berbère comme événement politique et sa promotion sur le terrain (dans les domaines de l'éducation et des médias notamment) semblent avoir été assez bien suivies au niveau de la représentation sociale. En effet, nous avons observé l'adhésion à des cognèmes comme « langue du patrimoine », « langues des origines », « symbole de l'identité culturelle » ; et une tendance à rejeter les cognèmes « langue inutile », « non langue » et « langue de conflit ».

Enfin, ce sont des images positives qui entourent le français. En effet, l'image du français comme langue du colonisateur, autrefois très prégnante, semble bien prendre du recul pour céder la place à des cognèmes traduisant l'intérêt fonctionnel de cette langue qui occupe aujourd'hui une place de choix sur le marché linguistique.

Finalement, au-delà des idées reçues voire dictées par l'idéologie, l'approche que nous avons utilisée pour cette enquête nous a permis de faire des constats sur les représentations sociales mais aussi des hypothèses sur une dynamique des représentations qui est en cours et en lien avec la dynamique sociolinguistique et l'action glottopolitique.

Bibliographie

- Abbès-Kara, Attika-Yasmine (2011), « La variation dans le contexte algérien : enjeux linguistique, socioculturel, et didactique », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 15 (*Approches de la pluralité sociolinguistique : vers quelles convergences de pratiques de recherche et d'éducation*, sous la dir. d'Isabelle Pierozak, Thiery Bulot et Philippe Blanchet), p. 77-86.
- Ait-Hamou Ali, Rabiha (2004), *La place du français dans le discours épilinguistique de lycéen tizi-ouzéens : approche praxématique*, thèse de doctorat, Tizi-Ouzou, Université Mouloud Mammeri.
- Amrane, Katia Myriam (2010), « Pour une analyse de la représentation de l'identité ou des identités algériennes en contexte discursif », dans Philippe Blanchet, Malika Kebbas et Attika-Yasmine Abbès-Kara (dir.), *Influences et enjeux des contextes plurilingues sur les textes et les discours*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 37-72.
- Arezki, Abdenour (2010), « La planification linguistique en Algérie ou l'effet de boomerang sur les représentations sociolinguistiques », *Le français en Afrique*, n° 25, p. 165-171.
- Bektache, Mourad (2014), « Minoration et dénomination des parlers berbères », dans Romain Colonna (dir.), *Les locuteurs et les langues : pouvoir, non-pouvoir et contre-pouvoir*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 212-232.
- Benrabah, Mohamed (1993), « L'arabe algérien véhicule de la modernité », *Cahiers de linguistique sociale*, n° 22 (*Minoration linguistique au Maghreb*, sous la dir. de Fouad Laroussi), p. 33-43.
- Benrabah, Mohamed (1999), *Langue et pouvoir en Algérie : histoire d'un traumatisme*, Paris, Séguier.
- Blanchet, Philippe, Louis-Jean Calvet et Didier de Robillard (dir.) (2007), *Un siècle après le cours de Saussure : la linguistique en question*, numéro thématique des *Carnets d'Ateliers de Sociolinguistique*, n° 1.
- Boucherit, Aziza (1991), « Convergence et résistance des hommes et des langues », *International journal of the sociology of language*, n° 87, p. 55-69.
- Boudebia-Baala, Afaf (2012), *L'impact du contexte sociolinguistique et scolaire sur l'enseignement/apprentissage du français dans le Souf à travers l'analyse des représentations comme outil de description*, thèse de doctorat, Besançon, Université de Franche-Comté.
- Bourdieu, Pierre (1979), *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
- Breton, Roland (1999), « Solidité, généralisation et limites du modèle "jacobin" de politique linguistique face à une nouvelle Europe », dans Philippe Blanchet, Roland Breton et Harold Schiffman (dir.), *Les langues régionales de France : un état des lieux à la veille du XXI^e siècle/The Regional Languages of France : an inventory on the eve of the XXI century. Actes du colloque organisé à l'Université de Pennsylvanie, Philadelphie, 4-6 octobre 1996*, Louvain, Peeters, coll. « Bibliothèque des Cahiers de Linguistique de Louvain, 102 », p. 81-94.

- Bourhis, Richard Y. et Rodrigue Landry (2002), « La loi 101 et l'aménagement du paysage linguistique au Québec », *Revue d'aménagement linguistique*, hors série (*L'aménagement linguistique au Québec : 25 ans d'application de la Charte de la langue française*, sous la dir. de Pierre Bouchard et Richard Bourhis), p. 107-132.
- Calvet, Louis-Jean (1974), *Linguistique et colonialisme : petit traité de glottophagie*, Paris, Payot.
- Calvet, Louis-Jean et Alain Calvet (2013), *Les confettis de Babel : diversité linguistique et politique des langues*, Paris, Éditions Écritures.
- Chachou, Ibtissem (2013a), *La situation sociolinguistique d'Algérie : pratiques plurilingues et variétés à l'œuvre*, Paris, L'Harmattan.
- Chachou, Ibtissem (2013b), « Le hiatus "pratiques vs représentations" en sociolinguistique algérienne : vers une relativisation du constat », dans Violaine Bigot, Aude Bretegnier et Marie-Thérèse Vasseur (dir.), *Vers le plurilinguisme ? Vingt ans après*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 195-201.
- Chériguen, Foudil (dir.) (2007), *Les enjeux de la nomination des langues dans l'Algérie contemporaine*, Paris, L'Harmattan.
- Colonna, Romain (2013), *Les paradoxes de la domination linguistique : la diglossie en question*, Paris, L'Harmattan.
- Dabène, Louise (1994), *Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues*, Paris, Hachette.
- Elimam, Abdou (2004), *Langues maternelles et citoyenneté en Algérie*, Oran, Éditions Dar El Gharb.
- Gasquet-Cyrus, Médéric et Cécile Petitjean (2009), *Le poids des langues : dynamiques, représentations, contacts, conflits*, Paris, L'Harmattan.
- Grine, Nadia (2009), *Les représentations linguistiques et leur incidence sur la réussite ou l'échec d'une politique linguistique*, thèse de doctorat, Mostaganem, Université Abdelhamid Benbadis.
- Grandguillaume, Gilbert (1983), *Arabisation et politiques linguistiques au Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- Grandguillaume, Gilbert (2010), « L'Algérie pays francophone ? », dans Katia Malausséna et Gérard Sznicer (dir.), *Traversées francophones*, Genève, Éditions Suzanne Hurter, p. 102-114.
- Houdebine-Gravaud, Anne-Marie (2002), « L'imaginaire linguistique : un niveau d'analyse et point de vue théorique », dans Anne-Marie Houdebine-Gravaud (dir.), *L'imaginaire linguistique*, Paris, L'Harmattan, p. 9-21.
- Longatte, Annie (1999), « Pratiques langagières de la deuxième génération de l'immigration maghrébine en France », dans Ernstpeter Ruhe (dir.), *Die Kinder der Immigration : les enfants de l'immigration*, Würzburg, Königshausen & Neumann, p. 65-82.

- Maurer, Bruno (2011), « Méthodologie d'enquête pour une représentation graphique des composants de la représentation sociale d'une langue », dans Philippe Blanchet et Patrick Chardenet (dir.), *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures : approches contextualisées*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 179-192.
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations des langues en situation multilingue*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Morsly, Dalila (1988), *Le français dans la réalité algérienne*, thèse de doctorat d'État, Paris, Université Paris V Sorbonne.
- Morsly, Dalila (1990), « Attitudes et représentations linguistiques », *Linguistique*, vol. 26, n° 2 (*Linguistique et « facteurs externes »*), p. 77-86.
- Sini, Chérif (dir.) (2013), *Les langues dans l'espace familial algérien*, Oran, Éditions du CRASC.
- Quéffelec, Ambroise, Yacine Derradji, Valéry Debov, Dalila Smaali-Dekdouk et Yasmina Cherrad-Benchefra (dir.) (2002), *Le français en Algérie : lexique et dynamique des langues*, Bruxelles, Deboeck et Larcier.
- Taleb-Ibrahimi, Khaoula (1997), *Les Algériens et leur(s) langue(s)*, Alger, Dar El Hikma.
- Taleb-Ibrahimi, Khaoula (2004), « L'Algérie : coexistence et concurrence des langues », *L'Année du Maghreb*, n° 1, p. 207-218.
- Trimaille, Cyril et Marinette Matthey (2013), « Catégorisations », dans Jacky Simonin et Sylvie Wharton (dir.), *Sociolinguistique du contact : dictionnaire des termes et des concepts*, Lyon, ENS Éditions, p. 95-122.
- Sebaa, Rabeh (2002), *L'Algérie et la langue française : l'altérité partagée*, Oran, Éditions Dar El Gharb.
- Zenati, Jamel (2004), « L'Algérie à l'épreuve de ses langues et de ses identités : histoire d'un échec répété », *Mots*, n° 74 (*Langue(s) et nationalisme(s)*, sous la dir. d'Henri Boyer), p. 137-145.

Annexes

Questionnaire de la pré-enquête

Questionnaire (pré-enquête)

Ce questionnaire est destiné à une recherche universitaire sur les représentations sociales des langues en Algérie. Les réponses recueillies seront anonymes (inutile d'écrire votre nom).

Merci de votre collaboration.

Consigne : Que représente pour vous chacune des langues suivantes : l'arabe standard, l'arabe dialectal, le berbère, le français ? Vous pouvez répondre en français ou en arabe.

Pour moi, l'arabe standard est :

.....
.....

Pour moi, l'arabe dialectal est :

.....
.....

Pour moi, le berbère est :

.....
.....

Pour moi, le français est :

.....
.....

Questionnaires finaux

Consigne : Que représente pour toi la langue **arabe standard** ? Classe les propositions suivantes de 1 à 15.

المطلوب: كيف تتصور اللغة العربية الفصحى؟ رتب الاقتراحات التالية من 01 الى 15.

de 1 ----->> à 15

Pour moi, c'est vraiment ça.
الاكثر تصور بالتسمية لي

Pour moi, ce n'est pas du tout ça.
الاقل تصور بالتسمية لي

<input type="radio"/> Langue du savoir لغة المعرفة	<input type="radio"/> Langue de la religion لغة الدين	<input type="radio"/> Langue de la lecture/écriture لغة القراءة/الكتابة
<input type="radio"/> langue de l'administration لغة الإدارة	<input type="radio"/> Langue de l'école لغة المدرسة	<input type="radio"/> langue riche لغة غنية
<input type="radio"/> Belle langue لغة جميلة	<input type="radio"/> Langue de prestige لغة الهيبة	<input type="radio"/> Une grande langue لغة عظيمة
<input type="radio"/> Langue difficile لغة صعبة	<input type="radio"/> Langue de l'identité nationale / identité arabe لغة الهوية الوطنية/ الهوية العربية	<input type="radio"/> Langue maternelle اللغة الأم
<input type="radio"/> Langue des origines لغة الأصول (الأجداد)	<input type="radio"/> Langue de la littérature لغة الشعر	<input type="radio"/> Langue de la télévision لغة التلفزيون

Consigne : Que représente pour toi l'arabe dialectal ? Classe les propositions suivantes de 1 à 15.

المطلوب: كيف تتصور اللغة العربية العامية؟ رتب الاقتراحات التالية من 01 الى 15.

de 1 ----->> à 15

Pour moi, c'est vraiment ça.
الاكثر تصور بالنسبة لي

Pour moi, ce n'est pas du tout ça.
الاقل تصور بالنسبة لي

<input type="radio"/> Langue maternelle لغة الأم	<input type="radio"/> Langue qui facilite la communication et l'expression لغة تسهل التواصل والتعبير	<input type="radio"/> Langue de l'identité لغة الهوية
<input type="radio"/> Langue inutile لغة غير ضرورية	<input type="radio"/> Langue de la rue لغة الشارع	<input type="radio"/> Langue métissée لغة مختلطة
<input type="radio"/> Langue du peuple لغة الشعب	<input type="radio"/> Langue facile لغة سهلة	<input type="radio"/> Langue des analphabètes لغة الأميين
<input type="radio"/> Ce n'est pas une langue (pas de règles) ليست لغة (بلا قواعد)	<input type="radio"/> C'est un dialecte لهجة	<input type="radio"/> Langue dominante لغة مهيمنة
<input type="radio"/> Langue du quotidien لغة التعامل اليومي	<input type="radio"/> Je suis à l'aise avec cette langue انا مرتاح مع هذه اللغة	<input type="radio"/> Langue la plus utilisée اللغة الاكثر استعمالا

Consigne : Que représente pour toi le berbère ? Classe les propositions suivantes de 1 à 15.

المطلوب: كيف تتصور اللغة البربرية؟ رتب الاقتراحات التالية من 01 الى 15.

de 1 ----->> à 15

Pour moi, c'est vraiment ça.
الأكثر تصور بالنسبة لي

Pour moi, ce n'est pas du tout ça.
الأقل تصور بالنسبة لي

<input type="radio"/> Langue des origines, des ancêtres لغة الأصول و الأجداد	<input type="radio"/> Symbole de l'identité culturelle رمز الهوية الثقافية	<input type="radio"/> Langue du patrimoine national لغة التراث الوطني
<input type="radio"/> Langue d'une minorité, langue régionale لغة أقلية، لغة إقليمية	<input type="radio"/> Langue étrangère لغة أجنبية	<input type="radio"/> Langue inutile لغة غير ضرورية
<input type="radio"/> Langue secondaire لغة ثانوية	<input type="radio"/> Langue riche لغة غنية	<input type="radio"/> Langue menacée de disparition لغة مهددة بالزوال
<input type="radio"/> Langue des Maghrébins لغة مغربية	<input type="radio"/> Belle langue لغة جميلة	<input type="radio"/> Dialecte, Langue de l'oralité لهجة، لغة الشفاهة
<input type="radio"/> Langue de conflit inter-ethnique et intra-ethnique لغة الصراع بين الأعراق و بين أفراد العرق الواحد	<input type="radio"/> Ce n'est pas une langue, c'est une sous-langue ليست لغة، أقل من لغة	<input type="radio"/> Langue maternelle لغة الأم

Consigne : Que représente pour toi **le français** ? Classe les propositions suivantes de 1 à 15.

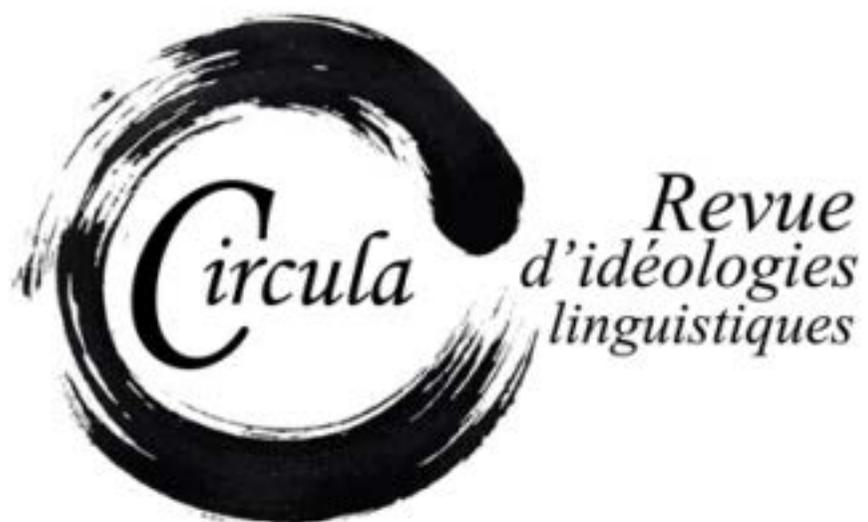
المطلوب: كيف تتصور اللغة الفرنسية؟ رتب الاقتراحات التالية من 01 الى 15.

de 1 ----->> à 15

Pour moi, c'est vraiment ça.
الاكثر تصور بالنسبة لي

Pour moi, ce n'est pas du tout ça.
الاقل تصور بالنسبة لي

<input type="radio"/> Langue étrangère لغة اجنبية	<input type="radio"/> Deuxième langue en Algérie اللغة الثانية في الجزائر	<input type="radio"/> Langue du colonisateur لغة المستعمر
<input type="radio"/> Langue des mécréants لغة الكفار	<input type="radio"/> Langue d'ouverture et de mobilité لغة الانفتاح والتنقل	<input type="radio"/> Langue importante, indispensable لغة مهمة، ضرورية
<input type="radio"/> Langue des études supérieures لغة التعليم العالي	<input type="radio"/> Langue de la modernité لغة الحداثة	<input type="radio"/> Langue de travail (administrations, entreprises...) لغة العمل (الإدارات والشركات)
<input type="radio"/> Langue de la communication quotidienne لغة التخاطب اليومي	<input type="radio"/> Langue difficile لغة صعبة	<input type="radio"/> Langue de réussite لغة النجاح
<input type="radio"/> Langue de prestige لغة الhibة	<input type="radio"/> Langue de la science لغة العلم	<input type="radio"/> Belle langue لغة جميلة



TITRE: COMPTES RENDUS/RECENSIONI/RESEÑAS

AUTEUR(S): JAMES COSTA, UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS CITÉ ET CENTER FOR MULTILINGUALISM IN SOCIETY ACROSS THE LIFESPAN, UNIVERSITÉ D'OSLO

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 197-201

ISSN: 2369-6761

DIRECTEURS: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9696](http://hdl.handle.net/11143/9696)

Comptes rendus/Recensioni/Reseñas

Annette Boudreau (2016), *À l'ombre de la langue légitime : l'Acadie dans la francophonie*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Linguistique variationnelle », 297 p.

James Costa (Université Sorbonne Paris Cité et Center for Multilingualism in Society across the Lifespan, Université d'Oslo)

james . costa @ univ-paris3 . fr

Le titre de l'ouvrage d'Annette Boudreau est ambitieux : faisant écho à la fois à Proust et à Bourdieu, il annonce une entreprise autant littéraire que sociologique ou sociolinguistique. Le pari était osé ; il est à mon sens, et je préfère l'annoncer d'emblée, pleinement réussi. Dans cette recension, je résumerai les idées principales déroulées au cours des dix chapitres du livre, avant de préciser en quoi il me semble que ce volume est appelé à devenir un classique pour la sociolinguistique écrite en français.

Le livre est, disons-le, de belle facture, et très clairement organisé. Les chapitres sont accompagnés d'une bibliographie fournie, d'une médiagraphie, d'un index des notions ainsi que d'un index des auteurs cités. Une préface de Michel Francard vient compléter le tout. Comme le signale opportunément ce dernier, le livre est avant tout un parcours : parcours sociologique autant qu'autobiographique faisant écho au *Retour à Reims* de Didier Éribon, sous la forme d'une série d'aller-retours entre la France et l'Acadie. Si l'émotion qui transparait dès le chapitre d'ouverture peut déstabiliser, elle s'avère rapidement un élément essentiel de compréhension d'un parcours autant que d'une situation particulière. Mais au-delà du parcours individuel et du contexte particulier de l'Acadie, cette émotion s'avère en fait être une manière de parler de la condition de minoration linguistique de manière universelle.

L'ensemble du texte est traversé par quelques thèmes problématisés tout au long de l'écriture : la notion de groupe, par exemple, est centrale, que ce soit sous la forme d'un questionnement sur l'identité individuelle et collective, ou sous la forme d'une réflexion historiographique sur la construction des Acadiens et de l'Acadie. Les questions liées à la définition de la langue légitime et du locuteur légitime, à travers une thématisation de l'insécurité linguistique, traversent également le livre – soit par l'évocation d'expériences personnelles, en France ou au Canada, soit à travers le récit d'enquêtes sociolinguistiques conduites par l'auteure en Acadie au cours des deux dernières décennies. Enquêtes et récits d'expériences se conjuguent alors pour rendre compte d'un riche parcours ethnographique qui vise, selon Annette Boudreau, à « faire entendre des voix » singulières (p. 257), à raconter les histoires de ceux qui lui ont confié « leur sentiment de dépossession culturelle et langagière » (p. 257). Mais la question qui hante l'auteure reste bien celle-ci : qu'est-ce qu'être minoritaire ? Autrement dit, comment peut-on être francophone et minoritaire ? Qu'est-ce qu'être francophone à la marge ?

Les trois premiers chapitres sont sans doute les plus personnels. Le premier s'ouvre sur une observation fondatrice : « Depuis aussi longtemps que je me souviens, j'ai eu l'impression de ne pas parler français comme il le fallait » (p. 13). Constat terrible autant que banal dans le monde francophone, la langue française étant souvent invoquée par ses zélés, de part et d'autre de l'Atlantique, comme une divinité courroucée qu'il faut sans cesse apaiser : d'abord par le sacrifice des patois (Gardy, 1990), puis par une quête personnelle de la purification de l'accent. Comment donc peut-on vivre dans le mythe de l'appartenance à la francophonie et pourtant se retrouver marginalisé par son accent en France ? Comment peut-on vivre au Canada et se penser tout à la fois comme francophone, et comme mauvais francophone ? Et finalement, comment convertir ces interrogations en questions de recherche : comment, en effet, peut-on faire de la sociolinguistique de la minoration tout en étant impliqué, engagé ?

Si le chapitre suivant est méthodologique et porte sur des questions de méthodologies d'enquête, les trois chapitres qui suivent constituent en quelque sorte le condensé d'une carrière de sociolinguiste dans un espace où une proportion non négligeable de la population se considère comme minoritaire. Dans ces chapitres, une part importante de l'analyse est consacrée aux processus de nomination et de dénomination, fictions qui, comme le rappelle l'auteure en suivant en cela Bourdieu, ne sont pas sans effet. C'est le cas à la fois pour le *chiac* (chapitre 5), variété de français propre aux Acadiens, et pour les termes d'*Acadie* et d'*acadien* (chapitre 6). Dans les deux cas, les termes sont historicisés pour montrer le type de réalités que ces termes et les discours sur ces termes, pris comme pratiques sociales, ont façonné le monde dans lequel vivent les francophones d'Acadie actuellement. Plus largement, dans ces trois chapitres, Annette Boudreau examine la construction de rapports individuels ou collectifs aux langues, français standard ou vernaculaire, et le type d'inégalités sociales qui en résulte.

Les deux derniers chapitres s'intéressent au rôle des artistes et des productions artistiques, cinématographiques ou littéraires en particulier, dans la construction d'une conscience acadienne face au voisin Québécois et face à la norme européenne du français. L'ouvrage se ferme sur un épilogue qui vient rappeler les principales questions posées au fil du texte, et notamment celle-ci : « Comment être francophone autrement ? » (p. 266) – en dehors de la norme, en dehors des grands centres directeurs de la francophonie, tout en se construisant comme légitime. Cette question est fondamentale en ce sens que, partant de la marge, elle oblige le centre à se repenser, à repenser la notion même de langue légitime – au Canada comme en France, en Afrique comme aux Antilles et ailleurs.

Le style et l'approche personnelle, mêlés à une réflexion sociolinguistique sans concessions font de ce texte une excellente introduction à la sociolinguistique ou à l'anthropologie linguistique pour quiconque s'intéresse au langage en société. La fluidité de l'écriture, le caractère narratif qui lie expérience personnelle, recherche et réflexion théorique font de ce livre une excellente introduction à la sociolinguistique pour des étudiants de tous niveaux. Plus particulièrement, Annette Boudreau nous livre une introduction bienvenue à une sociolinguistique critique, que l'auteure caractérise comme une manière de mettre « l'accent sur les pratiques linguistiques envisagées comme pratiques sociales

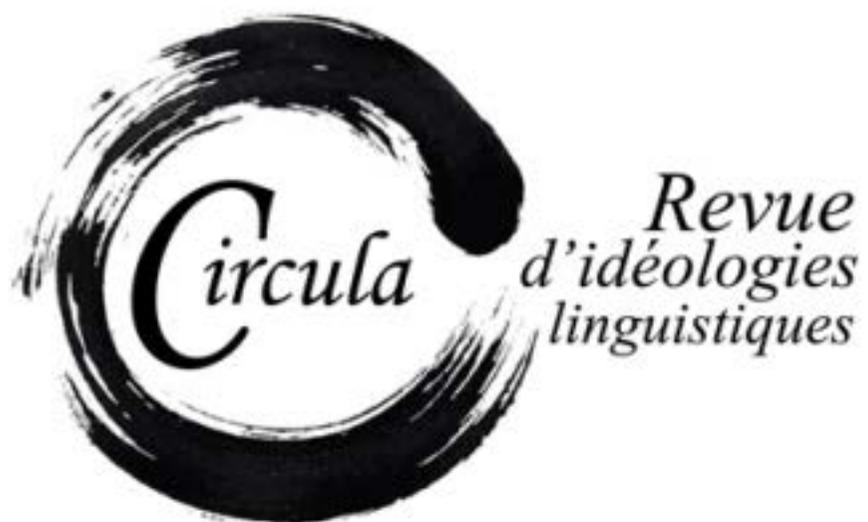
et sur les liens entre ces pratiques, les idéologies et les intérêts sociaux des gouvernements, organismes ou individus pour expliquer une série d'observables linguistiques » (p. 20). Annette Boudreau ajoute par ailleurs que « le chercheur tentera d'expliquer les processus historiques et sociaux qui font que les ressources langagières sont investis par les locuteurs de telle ou telle manière à différents moments de leur histoire » (p. 21). Le pari est, répétons-le, pleinement réussi.

Au-delà du caractère novateur du type d'écriture, et de l'intérêt à la fois pédagogique et sociologique de l'ouvrage qui permet, à travers le parcours de toute une carrière, de parler de processus de minoration qui concernent pas seulement l'Acadie mais l'ensemble du monde francophone, je voudrais revenir sur deux dimensions épistémologiques qui me semblent cruciales. D'abord, par son écriture, l'auteure mêle intimement élaboration théorique et données empiriques, rendant en partie caduque une opposition entre approches critiques et approches pragmatiques. Répondant à la critique de Latour (2004) qui accusait la sociologie critique de ne pas être assez ancrée dans la description ethnographique, À l'ombre de la langue légitime combine une description épaisse, pour reprendre le terme de Clifford Geertz, et une réflexion de fond sur ce qu'être minoritaire veut dire. Ensuite, le livre fournit à mon sens une synthèse remarquable des approches de Bourdieu en termes de langue légitime et de capital linguistique et culturel et de celles de Robert Lafont et de la sociolinguistique occitane dite « périphérique ». Là où Bourdieu théorise de loin la question de sa propre illégitimité linguistique, et là où Lafont prône une sociolinguistique impliquée en vue du renversement de la diglossie mais largement coupée d'une véritable approche ethnographique, Annette Boudreau combine implication et explication, observations fines et théorisation pour proposer une approche à la fois bienveillante et optimiste.

Références

Gardy, Philippe (1990), « Aux origines du discours francophoniste : le meurtre des patois et leur rachat par le français », *Langue Française*, n° 85, p. 22-34.

Latour, Bruno (2004), « Why has critique run out of steam ? From matters of fact to matters of concern », *Critical inquiry*, vol. 30, no 2, p. 225-248.



TITRE: COMPTES RENDUS/RECENSIONI/RESEÑAS

AUTEUR(S): CHIARA MOLINARI, UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MILANO

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 202-209

ISSN: 2369-6761

DIRECTEURS: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9697](http://hdl.handle.net/11143/9697)

Hervé Adami et Virginie André (dir.) (2015), *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne, Peter Lang, coll. « Transversales », 299 p. [ISBN : 978-3-0343-1384-1]

Chiara Molinari (Università degli Studi di Milano)

Chiara . molinari @ unimi . it

Dans le volume qu'ils coordonnent, Hervé Adami et Virginie André adoptent un positionnement inédit, qu'ils annoncent dans leur ouverture « Introduction : l'hétérodoxie comme facteur d'innovation scientifique » (p. 1-5) : en effet, ayant constaté que le plurilinguisme n'est plus un champ de recherche mais s'est progressivement transformé en idéologie linguistique qu'il faut défendre à tout prix, ils souhaitent non pas en faire un éloge inconditionné mais plutôt interroger, à la lumière des nouveaux contextes économiques, sociaux et politiques, des positions idéologiques établies. En conséquence, les contributions réunies dans ce cadre adoptent une approche pluridisciplinaire et se proposent de soulever des questionnements.

Les idées reçues concernant la mort des langues et l'hégémonie inévitable de l'anglais font l'objet de l'étude de Philip Riley, « "More languages means more English" : language death, linguistic sentimentalism and English as a lingua franca » (p. 7-41). Tout d'abord, en évoquant les références scientifiques les plus importantes (Schleicher, 1863 ; Bouquet, 1996 ; Alter, 1999 ; Richards, 2008), l'auteur remet en cause la métaphore de la mort des langues qui finit par occulter l'évolution linguistique et, par conséquent, la naissance de nouvelles langues. La lutte pour le maintien de certaines langues relèverait non pas d'une analyse rationnelle mais du sentimentalisme linguistique, notion qu'il emprunte à Abram de Swaan (2004) et qui sera reprise aussi par Blommaert. Ensuite, il revient sur l'équivalence langue-culture trop souvent assumée sans aucune relecture critique : d'après Riley, au contraire, certaines langues seraient susceptibles de véhiculer plusieurs cultures en même temps. L'auteur critique aussi l'idée selon laquelle l'impérialisme serait responsable de la disparition de plusieurs langues et rappelle, à ce sujet, l'attitude des colonisateurs européens qui cherchaient à partager leur langue seulement avec un groupe restreint de médiateurs et non pas avec l'ensemble des populations colonisées. C'est le rôle de l'anglais en tant que lingua franca (ELF, English as a Lingua Franca) qui est abordé par la suite : après avoir mentionné les nombreux facteurs responsables du succès de l'anglais (impérialisme de la Grande Bretagne, pouvoir des États-Unis, développement scientifique, avantages d'une langue parlée par un grand nombre de locuteurs, pour n'en citer que quelques-uns), Riley revient sur l'histoire du latin pour affirmer que le concept de lingua franca a toujours existé. Il explore ensuite, en établissant une comparaison entre elles, l'attitude envers l'anglais de l'ASEAN (Association of South-East Asian Nations) – qui a choisi un monolingue au profit de l'ELF – et de l'EU (Union européenne) où, au contraire, des raisons historiques (telles que l'émergence des États-nations associés à leurs langues identitaires) ont favorisé le maintien d'un multilinguisme chaotique. Enfin, sur le plan théorique Riley remet en question le concept de locuteur natif et appelle à l'élaboration de nouveaux outils pour l'explication de situations linguistiques en mouvement qui

créent des compétences de moins en moins homogènes et de plus en plus fragmentées ainsi qu'à la prise en compte de l'histoire pour les analyses sociolinguistiques.

Hervé Adami (« De quoi les études plurilingues sont-elles le nom ? », p. 43-90) interroge et remet en cause la notion de plurilinguisme, celle-ci s'étant transformée, au fil des années, en un enjeu idéologique au profit duquel on est appelé à militer. Après avoir souligné le foisonnement d'ouvrages consacrés au plurilinguisme, l'auteur constate que la pluralité est désormais une évidence qui s'impose et qui est évaluée de façon positive. Les événements historiques (seconde guerre mondiale et effondrement des empires coloniaux) ayant amené à l'émergence d'un relativisme culturel lequel, de son côté, a favorisé la promotion de tout ce qui est pluriel au détriment de l'idéologie de la pureté raciale et ethnique, la pluralité se retrouve chargée d'une axiologie positive qui s'applique au plan linguistique aussi et qui entraîne la défense et la revalorisation des langues minoritaires. Cependant, si d'une part les études plurilingues s'attachent à détruire toute idéologie monolingue, de l'autre cette défense aveugle de la pluralité linguistique occulte le vrai danger, à savoir l'hégémonie de plus en plus réelle de l'anglais qui voit sa position dominante se renforcer. L'idéologie plurilingue est aussi rattachée aux contextes économiques et, notamment, à la mondialisation, celle-ci étant souvent décrite comme un scénario où les peuples – au-delà de toute idéologie monolingue – « vont pouvoir échanger et communiquer dans toutes les langues, chacun cultivant son identité tout en respectant [...] celle des autres [...] » (p. 57). Au niveau du Conseil de l'Europe aussi, le plurilinguisme est considéré comme un atout ayant des conséquences économiques positives : des politiques linguistiques sont donc mises en œuvre pour que le plurilinguisme puisse se traduire en des pratiques concrètes. Dans la dernière partie de sa réflexion, Adami questionne la notion de plurilinguisme : premièrement, il souligne que le plurilinguisme européen résulte, en général, des auto-évaluations que les locuteurs font de leurs pratiques et qu'il est donc beaucoup plus abstrait que réel, les locuteurs ne maîtrisant souvent que la langue maternelle et n'ayant qu'une connaissance très limitée d'une deuxième langue (l'anglais, dans la plupart des cas). Deuxièmement, l'idée selon laquelle le plurilinguisme en Europe serait une réalité fait suite à la confusion entre la coprésence de plusieurs langues dans un même espace et les compétences effectives des locuteurs. Troisièmement, rien ne prouve que le plurilinguisme favorise le « dialogue interculturel » (p. 77) ou encore un rapport pacifique entre les altérités en contact. Bien au contraire, non seulement l'auteur cite plusieurs exemples de coexistence non pacifique entre plusieurs langues mais signale que, souvent, dans des contextes plurilingues, les exigences économiques favorisent le choix d'une seule langue de communication. Enfin, sur le plan éducatif, aucun élément scientifique ne pencherait en faveur du plurilinguisme : celui-ci ne serait pas source de réussite mais plutôt de difficultés, voire d'échec. L'auteur prône donc un « athéisme méthodologique » (p. 84-87) qui s'appuie sur des interrogations du réel afin de parvenir à désacraliser toute construction idéologique.

Dans « L'hégémonie de l'anglais en situation de travail » (p. 91-130), Virginie André porte son regard sur l'inscription de l'anglais dans le monde du travail en France et se propose d'analyser les implications sociales de ce phénomène. Après avoir prouvé que l'internationalisation touche dé-

sormais un grand nombre d'entreprises françaises, l'auteure rappelle que celle-ci se traduit souvent par l'adoption de l'anglais, celui-ci étant considéré comme un outil incontournable pour la réussite internationale. Il s'ensuit que, au sein des entreprises, français et anglais semblent coexister dans une sorte de bilinguisme déséquilibré, et cela en dépit des mesures prises visant à éviter le tout anglais (Loi Toubon, *Guide de bonnes pratiques linguistiques dans le monde de l'entreprise*, publiée par l'Office québécois et par la DGLFLF). La domination de l'anglais au détriment du français ainsi que des compétences linguistiques limitées, produisent des conséquences importantes au niveau de la productivité (qualité des échanges, négociations) et au niveau social (perte de motivation) et peuvent même être responsables d'accidents graves. La domination de l'anglais s'exerce non seulement dans les entreprises mais aussi dans l'enseignement supérieur et dans la recherche. Si les sciences humaines sont plus imperméables à l'influence de l'anglais, ce dernier a désormais envahi les domaines des sciences dures où il s'impose comme une évidence dans les publications et dans les réunions de travail, sans que cela s'accompagne, cependant, d'une maîtrise suffisante de la part des chercheurs. Il en va de même pour l'anglicisation de l'enseignement supérieur : le choix de l'anglais ne pourrait que nuire à la qualité de la formation. Les conséquences sont négatives et pour l'anglais lui-même qui subit un appauvrissement et pour la qualité de la recherche et de l'enseignement, dans la mesure où les chercheurs ne parviennent pas à exprimer une pensée complexe dans une langue qu'ils connaissent mal. Chercheurs, enseignants et salariés seraient donc placés en situation d'insécurité langagière, voire de souffrance psychologique. Pour conclure, Virginie André rappelle que le plurilinguisme, tant souhaité par le Conseil de l'Europe et par l'Union Européenne, se réduit en général à la maîtrise de l'anglais, dont la diffusion résulte de rapports de force de nature économique lesquels sont, inévitablement, appelés à évoluer.

Dans la contribution suivante (« Langues minoritaires ou langues de classes ? », p. 131-142), Jean-Loup Amselle souhaite déplacer l'attention des locuteurs et des institutions, trop concentrés sur l'opposition entre langues nationales et langues minoritaires, vers les relations entre l'idiome dominant à l'échelle mondiale – l'anglais – et les langues nationales. Celles-ci, d'après Amselle, doivent être envisagées de manière différente. À ce sujet, l'auteur rappelle que « toute langue se définit [...] par une ouverture à l'autre linguistique » (p. 135) et qu'elle se définit « par l'usage que les locuteurs en font ». En d'autres termes, le changement et le métissage sont inscrits dans la nature même des langues et, par conséquent, le fantasme de l'apparition et de la disparition des langues doit plutôt être repensé en termes de continuum, à savoir de « chaînes de langues » (p. 139). La créolisation du français, dérivant de la pénétration de termes anglais, n'est donc pas un phénomène à craindre, mais elle n'amènera pas à une position égalitaire des locuteurs français à l'égard de l'anglais. En effet, selon Amselle, la domination de l'anglais est en train de redessiner les rapports sociaux selon le modèle de la diffusion du latin au Moyen-Âge, c'est à dire selon une relation hiérarchique entre une classe dominante internationale, qui se distingue par une maîtrise élevée de l'anglais, et le reste du peuple qui ne pratique que des variétés patoisantes de l'anglais, à savoir des globish nationaux (p. 141).

La contribution de Walter Benn Michaels, « Qui sommes-nous ? Pourquoi devrions-nous nous en préoccuper ? » (p. 143-169), problématise la question de l'identité culturelle face à la globalisation et décrit les conséquences possibles (même si parfois sur des tons exagérés) de la survalorisation identitaire qui se produit de nos jours. En s'appuyant sur des exemples de nature politique et économique, l'auteur reprend l'adage – déjà évoqué par Adami – selon lequel le foisonnement des différences identitaires ainsi que leur préservation sont considérés comme une stratégie de résistance à la globalisation et remarque que le combat pour les idéologies a été remplacé, après la guerre froide, par le conflit entre les identités et entre les civilisations, de sorte qu'il est plus important de se battre pour « qui nous sommes » plutôt que pour « ce que nous pensons ». Or, le conflit des civilisations appelle à se situer sur l'axe du même ou du différent : « Nous aimons nos valeurs non pas parce qu'elles sont les meilleures » mais parce que ce « ce sont les nôtres » (p. 149), celles qui nous distinguent des autres. La défense des diversités culturelle et identitaire justifie et légitime d'ailleurs la défense de la diversité linguistique, celle-ci étant conçue comme une forme de diversité culturelle : la perte de la langue est à craindre non pas parce qu'une langue vaut plus que les autres (toutes les langues se valent sur le plan linguistique), mais parce qu'elle entraînerait une perte de la culture. Michaels exhorte donc les lecteurs à porter davantage leur regard sur les enjeux économiques de la mondialisation : en ce sens, l'engouement pour les problématiques identitaires, culturelles et linguistiques ne serait qu'une stratégie pour détourner l'attention des inégalités sociales et économiques dérivant de la globalisation.

La réorganisation des enseignements des langues autour des « approches plurielles » dans les pays post-socialistes fait l'objet de la contribution de Aline Gohard-Radenkovic, Daiva Yakavonte-Staskuviene, Aliya Skakova (« L'éducation plurilingue et "les approches plurielles" au service de quoi et au profit de qui ? Histoire d'un désenchantement... », p. 171-218). Après avoir rappelé que, pendant longtemps, l'Union Européenne a mis en œuvre une politique éducative visant à promouvoir « l'intercompréhension culturelle et la cohésion sociale entre les peuples et les individus » (p. 175) et, par conséquent, axée sur l'acquisition des compétences plurilingues et pluriculturelles, les auteures se proposent d'interroger les principes fondateurs des approches plurielles, dont elles décrivent les étapes : l'éveil aux langues, les approches interculturelles, la pédagogie de la rencontre, l'intercompréhension entre les langues apparentées, la didactique intégrée et l'immersion (cette dernière étape étant ajoutée par les auteures elles-mêmes). Elles proposent ensuite deux cas d'application des approches plurielles à de sociétés post-socialistes : la Lituanie et le Kazakhstan. La première doit faire face à deux tendances conflictuelles, celles-ci consistant d'une part à essayer d'imposer le lituanien comme langue nationale et de l'autre à œuvrer pour s'intégrer à l'UE, qui prône le respect de la diversité. Contrairement aux objectifs pour lesquels elle avait été conçue, la didactique intégrée est ici appliquée pour rétablir la langue nationale, non sans l'opposition des minorités qui réclament l'apprentissage de leurs langues. Le deuxième, en revanche, connaît une situation de trilinguisme officiel, élaboré par le gouvernement (concept officiel du trilinguisme) qui impose l'apprentissage du kazakh (langue officielle), du russe (langue de communication interethnique) et de l'anglais (première langue étrangère). Or, non seulement cela n'a pas favorisé l'apprentissage du kazakh (les autres

langues étant considérées comme plus rentables sur le plan international), mais a exclu d'autres langues (français et allemand) autrefois parlées au Kazakhstan.

Les auteures examinent ensuite les dangers liés à l'engouement pour le plurilinguisme. En effet, souvent la mise en œuvre d'une didactique du plurilinguisme se traduit dans un rétrécissement de l'offre des langues au profit de l'anglais : c'est le cas du français dans les écoles espagnoles ou dans certains états américains (Louisiane et Maine) où l'école publique ne parvient pas à assurer la qualité de l'enseignement. Finalement, elles sont amenées à déclarer que « les approches plurielles ne développent pas automatiquement le plurilinguisme ni encore moins les compétences plurilingues et pluriculturelles » (p. 209), car elles véhiculent un plurilinguisme décontextualisé, éloigné des enjeux de pouvoir et qui se traduit parfois dans de nouveaux rapports de force. Il faudrait, au contraire, élaborer des solutions didactiques adaptées aux contextes dans lesquels elles s'inscrivent au-delà de toute idéologie.

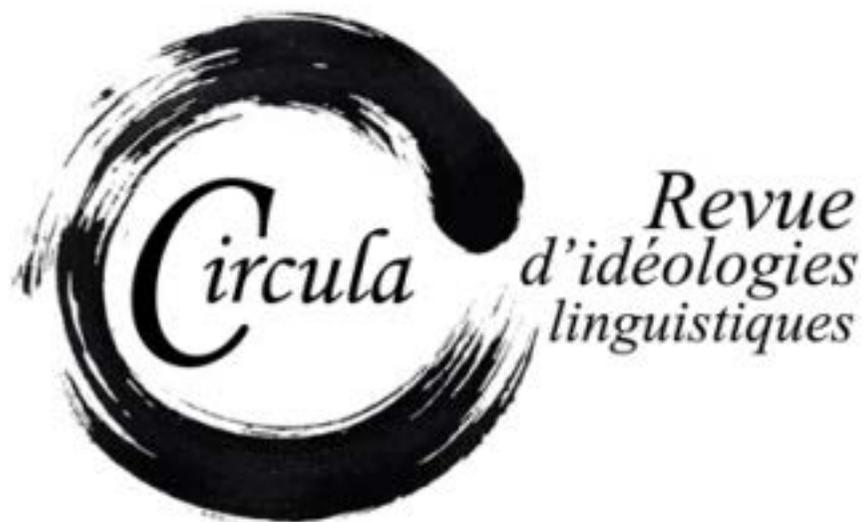
Dans sa contribution, « L'autobiographie des Rencontres Interculturelles : l'idéologie plurilingue et interculturelle à travers ses modes d'écriture » (p. 219-257), Bruno Maurer analyse un document élaboré par la Division des Politiques linguistiques du Conseil de l'Europe – à savoir, *L'Autobiographie de la Rencontre Interculturelle* – et cherche à montrer les modalités d'écriture qui sous-tendent l'élaboration de l'idéologie du plurilinguisme. Celle-ci s'appuie notamment sur le recours aux stratégies suivantes : arguments d'autorité qui excluent toute réfutation, effacement des références (que ce soit par le biais de généralisations ou du passif sans complément d'agent), impersonnel, faux liens logiques, tautologies, autoréférences et emploi du présent de vérité générale. À cela s'ajoute l'opposition entre la représentation du bien – à savoir l'individu plurilingue et interculturel, décrit selon une axiologie positive – et celle du mal – monolingue et multiculturalisme, notamment. Les architectures discursives que l'auteur parvient à dévoiler ont le but de faire adhérer le lecteur à une idée d'Europe déjà élaborée en amont, à savoir celle d'une Europe qui se fonde sur l'idée de « citoyenneté interculturelle », présentée de telle façon qu'elle ne peut pas être remise en question. Pour conclure, Maurer exhorte à mettre en œuvre l'examen de conscience exigé par l'exercice même de l'autobiographie de la rencontre interculturelle afin de dévoiler les enjeux discursifs des idéologies.

Dans la dernière contribution, « Plurilinguisme : diversité inégale ou pluralisme démocratique ? » (p. 259-299), Yannick Lefranc affirme que la force de « l'idéologie plurilingue ne tient pas seulement à son pouvoir de séduction [...] mais également à sa conformité aux normes socioéconomiques dominantes » (p. 260) et notamment celles des sociétés mondialisées où les individus connaissent une dynamique de diversification et d'uniformisation. Il exhorte, par ailleurs, à questionner la nécessité de l'idéologie du plurilinguisme, qui cache souvent des dynamiques inégalitaires au niveau social. L'auteur constate que les études sur le plurilinguisme oublient les difficultés des apprenants qui sont soumis à des pressions communicatives importantes et souhaite une démocratisation de l'enseignement-apprentissage où tous les apprenants puissent interagir et se reconnaître comme des « sujets parlants capables, et des interlocuteurs valables » (p. 265). Pour ce faire, il est important de prendre en compte le patrimoine linguistique des élèves ainsi que les inégalités des contextes socioécono-

miques dans lesquels baignent les apprenants et qui produisent des hiérarchisations des langues et de leurs locuteurs. Bien au contraire, l'idéologie se doit d'être liée au monde réel et, par conséquent, de reconnaître que certaines langues ont été infériorisées par leur histoire ou parce qu'elles s'inscrivent dans des contextes socioéconomiques défavorisés. Toute politique du plurilinguisme peut être efficace si elle est connectée aux réalités socioculturelles. Lefranc ouvre ensuite quelques pistes pour une didactique démocratique : la méthode qu'il propose – l'alterdidactique – vise à développer les connaissances et les compétences des apprenants dans l'optique du plurilinguisme et à renforcer la puissance d'action des enseignants qui seront formés à employer les ressources plurilingues.

Références

- Alter, Stephen G. (1999), *Darwinism and the linguistic image : language, race and natural theology in the nineteenth century*, Baltimore, Johns Hopkins.
- Bouquet, Mary (1996), « Family trees and their affinities : the visual imperative of the genealogical diagram », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 2, n° 1, p. 43-66.
- Richards, Robert J. (2008), *The tragic sense of life : Ernst Haeckel and the struggle over evolutionary thought*, Chicago/Londres, University of Chicago Press.
- De Swaan, Abram (2010), « Language system », dans Nikolas Coupland (dir.), *The handbook of language and globalization*, Malden (Mass.), Wiley-Blackwell, p. 56-76.
- Schleicher, August (1863), *Darwinism tested by the science of language*, Londres, John Camden Hotten.



TITRE: COMPTES RENDUS/RECENSIONI/RESEÑAS

AUTEUR(S): ROBERTA PEDERZOLI, UNIVERSITÀ DI BOLOGNA – CAMPUS DI FORLÌ

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 210-215

ISSN: 2369-6761

DIRECTEURS: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9698](http://hdl.handle.net/11143/9698)

Astrid Guillaume (dir.) (2016), *Idéologie et traduction*, Paris, L'Harmattan, collection « Traductologie », 240 p.

Roberta Pederzoli (Università di Bologna – Campus di Forlì)
r.pederzoli@unibo.it

Comme le souligne son titre, l'ouvrage dirigé par Astrid Guillaume aborde la question majeure et toujours actuelle des rapports entre l'idéologie et la traduction. En effet, si d'une part la traduction a souvent été analysée selon un paradigme mettant au centre les rapports de pouvoir entre textes, langues et cultures différentes (cf. Guidère, 2010, p. 50-52), dans les dernières années on a assisté à la publication, au sein des Translation Studies, de plusieurs ouvrages collectifs focalisés sur le rapport entre la traduction et l'idéologie (cf. Baker, 2010 ; Cunico & Munday 2007 ; Caldaza Pérez, 2003 ; von Flotow Luise, 2000). L'ouvrage de Guillaume souhaite alors prolonger ces réflexions au moyen d'un riche éventail d'articles ayant choisi le français en tant que langue de communication.

Les onze contributions recueillies dans ce volume sont précédées de deux préfaces et d'une introduction. La première préface est signée par François Rastier, qui illustre la complexité des études sur l'idéologie entre la philosophie et les sciences du langage, et notamment la linguistique, pour en arriver au rôle de l'idéologie au sein de la traduction. En effet, pour les traducteurs l'idéologie est à la fois un défi et une chance, car « la traduction ne passe pas tout uniment d'une idéologie à une autre : elle se tient à égale distance et ouvre un espace nouveau, en enrichissant le corpus des deux langues en jeu. En revanche, une traduction pourrait être dite idéologique quand elle renonce à sa mission critique et ne prend pas la distance nécessaire : elle concrétise alors un système de croyances préétabli » (p. 7). Dans la seconde préface, Marianne Lederer se penche sur ces mêmes questions d'un point de vue plus strictement traductologique, en distinguant les textes à forte teneur idéologique de ceux à idéologie diffuse et en arrivant à la conclusion que « la tâche du traducteur est de transmettre cette idéologie, qu'elle soit affichée ou diffuse : elle n'est pas de la neutraliser ou de la modifier » (p. 15). Enfin, l'introduction de la directrice d'ouvrage, Astrid Guillaume, présente l'objectif et la teneur du volume, qui souhaite adopter une approche interdisciplinaire et pluriculturelle, en termes de langues-cultures traitées, de sphères de communication, de typologies de textes et de contextes abordés, « afin de montrer le caractère protéiforme de l'idéologie en contexte traductologique » (p. 17).

Le premier article d'Irena Kristeva, « Idéologie, traduction et réécriture en bulgare », entend étudier les effets de la tradition culturelle sur la traduction d'un point de vue idéologique, au moyen d'un corpus de trois versions bulgares d'*Hamlet*. Ainsi, la comparaison de ces trois traductions réalisées dans des contextes socioculturels complètement différents – la première conforme à l'esprit du réalisme socialiste, la deuxième et la troisième affranchies de ces contraintes et pourtant marquées par l'empreinte du traducteur et de son époque – lui permet d'arriver à la conclusion que « comme tout texte est traduit différemment selon les divers moments et traditions interprétatives, la temporalité

devient la condition du mode d'être de la traduction, un fait de dévoilement progressif ou régressif. Par conséquent, l'analyse traductionnelle ne devrait pas se borner à examiner la transmission du sens et de la forme de l'original, mais donner à réfléchir sur les transformations historiques portées par ses traductions » (p. 36).

La deuxième contribution, « Idéologie et traduction simultanée à la télévision en arabe », signée par Mohammed Nahbi, aborde en revanche la question de l'interprétation simultanée à la télévision, en se focalisant notamment sur les stratégies de traduction adoptées dans un corpus de textes à forte empreinte idéologique et politique (interviews, débats, conférences de presse), tiré de la chaîne panarabe Aljazeera. La démarche adoptée, contrastive et descriptive, alliant linguistique et traductologie, permet à l'auteur de repérer les écarts linguistiques par rapport au discours de départ selon trois stratégies : la modulation, l'effacement et la divergence. Il en conclut que dans l'ensemble les interprètes tendent à adapter les textes au public arabe visé, quitte à recourir au détournement de sens et aux équivalences ambiguës, ce qui montre que « les considérations d'ordre idéologique l'emportent sur les considérations d'équivalence/fidélité » (p. 57).

Avec le troisième article, « Idéologie et traduction audiovisuelle en italien », d'Alessandra Rollo, on passe en revanche de l'interprétation simultanée au doublage de films. Plus précisément, à travers l'analyse des versions italiennes doublées de deux films français récents, appréciés tant de la critique que du public, *Intouchables* et *Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ?*, Rollo analyse la façon dont certaines thématiques délicates du point de vue idéologique et culturel sont transmises en italien. L'auteur traite notamment la traduction des titres et la transposition de quelques passages sensibles sur le thème du handicap, du racisme et de l'intégration en France, ainsi que les problématiques traductives liées à l'emploi d'un langage familier et argotique. Dans l'ensemble, même si les versions italiennes sont relativement proches des versions françaises, on peut constater que « le doublage de films abordant des thématiques idéologiques (handicap, racisme, différences de culture, de religion, d'éducation) repose sur un jeu d'équilibre entre fidélité à l'original et manipulations visant à normaliser le produit de départ pour mieux l'adapter au contexte socioculturel d'arrivée » (p. 82).

Dans le chapitre suivant, « Idéologie et abus de texte en turc », Sündüz Oztürk Kasar revient aux façons dont un texte littéraire peut être manipulé du point de vue idéologique, en analysant un corpus diachronique de traductions turques et françaises du roman *Animal Farm* de George Orwell, qui s'étalent de 1954 à 2001. Soucieux de relier théorie sémiotique littéraire et théorie de la traduction, sans négliger le rôle de l'instance réceptive dans la construction du sens, l'auteur emploie comme outil méthodologique la « systématique des tendances désignifiantes », développée par lui-même à partir de la « systématique des tendances déformantes » de Berman. Au terme de son étude, l'auteur constate que « des tendances désignifiantes mises en action chez le traducteur par des facteurs internes ou externes transforment d'une façon sporadique l'idéologie imprégnée dans *Animal Farm* » (p. 101).

Dans la cinquième contribution, « Idéologie et traduction littéraire en portugais », Katia Bernardon de Oliveira s'interroge sur la traduction française d'un célèbre roman de Jorge Amado, *Capitães de Areia*, imprégné de références idéologiques car il dénonce la dictature de Getulio Vargas. Plus précisément, elle analyse les notes en bas de page introduites par le traducteur pour éclairer des références d'ordre religieux présentes dans le texte, une stratégie qui laisse « transparaître des positions idéologiques qui se confrontent et se rencontrent dans le christianisme et les religions d'origine africaine » (p. 120).

Dans « Idéologie et traduction d'un langage visuel en russe », David Krasovec analyse plusieurs dérivés du lexème visuel « torse », afin d'étudier les évolutions récentes de la langue russe et les difficultés de traduction qu'elle implique. En effet, en s'intéressant à la traduction et à l'idéologie à travers le prisme du langage visuel, il parvient à observer plusieurs résistances à l'œuvre dans les traductions : résistances des publics, résistances aux nouveaux sociolectes, résistance à tout ce qui ne correspond pas aux images « traditionnelles ». Toutefois, « le public, si l'occasion s'en trouve et si la démarche est bien expliquée, peut accepter la traduction d'œuvres déroutantes pour justement mettre des mots sur ce qui n'est pas exprimé » (p. 139).

María Laura Moreno Sainz, Béatrice Blanchet et Emilie Doz se penchent en revanche, dans « Idéologie et traductions de la guerre en espagnol », sur la question des Malouines, cet archipel situé dans l'Océan atlantique sud que l'Argentine dispute à la Grande Bretagne, à travers l'analyse de plusieurs traductions concernant ce différend. Les auteures s'attachent en particulier à l'existence de désignations toponymiques parallèles et concurrentes de ces îles, mais aussi à l'importance des références intertextuelles à visée idéologique, et plus généralement à l'usage politique de la mémoire du conflit. Elles en concluent que « le rôle du traducteur (omniprésent mais aussi invisible) est souvent ambigu : trait d'union entre les locuteurs anglophones et hispanophones, le traducteur apparaît ici plus souvent comme l'ambassadeur d'une langue culture (voire comme un militant de la cause Falklands ou Malvinas) que comme un médiateur culturel. Ainsi inscrit-il résolument l'idéologie dans la langue, faisant de la traduction un lieu de pouvoir autant qu'un espace d'échanges internationaux » (p. 160).

L'article de Marina G. Vihou, « Idéologie et traduction des silences en grec », relève également du domaine de la traduction politique, en ce qu'il porte sur la traduction en grec d'un mémoire écrit en français par Alexandre Rizo Gambazé, « Le Laurium », concernant une affaire diplomatique relative aux mines de la ville grecque de Lavrio. Or, la traduction de ce mémoire au style et au contenu très hétérogène et particulier, réalisée par l'auteure de la contribution, l'a obligée à reconstituer le moment historique dont le texte est issu. Vihou a donc dû se poser la question de la transmission de ces informations socioculturelles et politiques au lecteur contemporain qui ne connaît pas cette affaire, devant affronter également la difficulté de transmettre (ou expliquer) les silences volontaires et involontaires de ce texte polémique. Cela a abouti à l'introduction d'une quinzaine de notes en bas de page ainsi qu'à la rédaction d'une étude historique de 200 pages, précédant la traduction. Cette décision « extrême » qui « résidait à l'effort de donner du sens aux subjectivités de l'auteur du mémoire, a fini par dévoiler d'autres subjectivités, celles de la traductrice, selon lesquelles la mise en

avant des explicitations dépendait de ses représentations des besoins des lecteurs mais aussi de ses propres représentations de l'importance du texte traduit » (p. 177-178).

Dans l'article suivant, « Idéologie, traduction et compassion en japonais », Kanaka Goto souligne la nécessité d'adopter des précautions particulières lorsque l'on traduit des textes ayant une valeur idéologique à partir d'une culture très éloignée, dans un contexte de tensions sociales ou politiques. Pour ce faire, il s'appuie sur deux exemples centrés sur la traduction du japonais et vers le japonais : celui d'un historien nippon vivant aux États-Unis, qui a essayé d'éviter la guerre entre le Japon et les U.S.A. avant l'attaque de Pearl Harbor, en proposant à Roosevelt d'adresser une lettre personnelle à l'Empereur. Le deuxième exemple porte en revanche sur les réactions sur les réseaux sociaux des Japonais à la suite de l'attaque contre Charlie Hebdo en janvier 2015, réactions qui témoignent de leur vision de la liberté d'expression et de la satire, très différentes de la vision de la culture française en la matière.

Avec Mohammed Alkhatib et sa contribution, « Idéologie et traduction du sacré en arabe », on passe en revanche à la complexité de la traduction des textes religieux. À partir de plusieurs occurrences de ces termes dans le Coran, l'auteur se penche tout particulièrement sur les traductions en français des cinq noms différents qui existent en arabe pour désigner la femme, et qui ont tous des connotations culturelles et idéologiques particulières. Ainsi « les traducteurs ont donné quatre équivalents de ce mot français en fonction du contexte social en essayant de ne pas faire perdre au texte son idéologie arabo-musulmane au détriment du sens. [...] Certains traducteurs orientalistes n'étant pas très conscients de cette nuance de différence de sens entre les quatre mots désignant "femme" dans le Coran, se sont contentés d'un sens équivalent en français : "femme" » (p. 211).

Enfin, dans la dernière contribution, « Idéologie, traduction et sexisme langagier en polonais », Anna Kochanowska propose une réflexion sur le sexisme dans la langue polonaise à partir de l'étude de la forme « premierka » (première ministre), et de ses possibles traductions en français, forme qui n'est pas encore répertoriée dans les dictionnaires de référence et qui est pourtant attestée dans l'usage, comme le prouve une recherche sur le web. Toutefois, si la tentative de propagation des formes féminines de métiers et fonctions prestigieuses est liée au monde de la politique et aux mouvements féministes libéraux, soucieux de redonner la place qu'elle mérite à la femme, l'emploi de ce mot en contexte révèle un usage fortement idéologisé et très souvent péjoratif. Par conséquent, « ceci explique probablement le fait que les femmes polonaises contemporaines préfèrent les formes génériques » (p. 227).

Pour conclure, si la qualité des articles n'est pas toujours homogène et que l'on aurait parfois souhaité un majeur approfondissement des enjeux théoriques, le mérite principal de ce volume est, selon nous, de réunir des contributions très variées en termes de langues et cultures considérées, de typologies textuelles, de thèmes et d'approches, en permettant aux lecteurs et aux lectrices d'envisager un éventail très large et dans l'ensemble intéressant de questions liées à la traduction et à l'idéologie.

Références

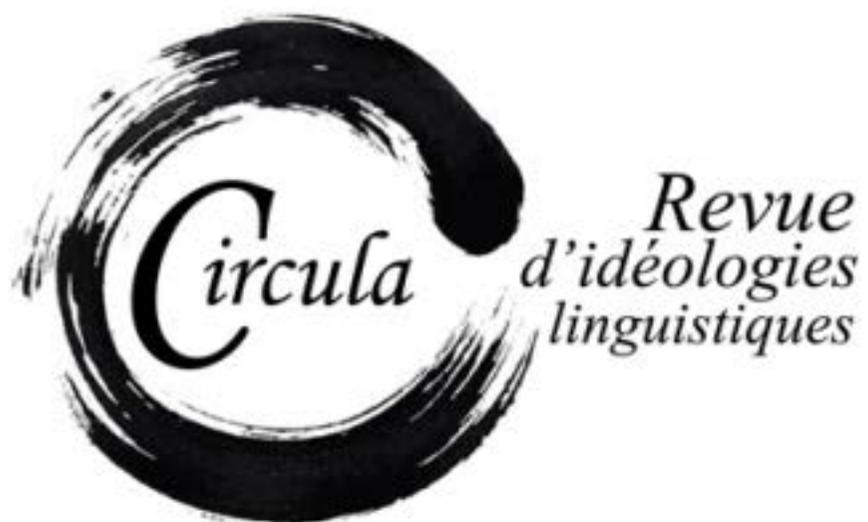
Baker, Mona (éd.) (2010), *Critical readings in Translation Studies*, London/New York, Routledge.

Calzada Pérez, María (éd.) (2003), *Apropos of Ideology: Translation Studies on Ideology – Ideologies in Translation Studies*, Manchester, St. Jerome.

Cunico, Sonia, Munday, Jeremy (éds.) (2007), *Translation and Ideology. Encounters and clashes*, numéro thématique de la revue *The Translator*, vol. 13, no 2.

Flotow, Luise von (éd.) (2000). *Translation and Ideology*, numéro thématique de la revue *Traduction, terminologie, rédaction*, vol. 13, n° 1.

Guidère, Matthieu (2010), *Introduction à la traductologie*, Bruxelles, De Boeck.



TITRE: COMPTES RENDUS/RECENSIONI/RESEÑAS

AUTEUR(S): FABIO ROSSI, UNIVERSITÀ DI MESSINA

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 216-221

ISSN: 2369-6761

DIRECTEURS: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9716](http://hdl.handle.net/11143/9716)

Maria Załęska (ed.) (2015), *L'italiano insegnato creativamente*, Warszawa, Katedra Italianistyki Uniwersytet Warszawski, 256 p. [ISBN: 978-83-88377-14-3]

Fabio Rossi (Università di Messina)

frossi @ unime . it

Il volume raccoglie, oltre a una breve premessa della curatrice (p. 5-9), nove interventi di studiosi attivi in università e istituzioni polacche (sette articoli) e italiane (due articoli) sul tema della creatività applicata alla didattica dell'italiano come lingua straniera. Tema non molto praticato, quanto meno in riferimento alla glottodidattica italiana, se si eccettuano un paio di volumi recenti (Rossi, 2014 e Załęska, 2015, recensito in questo stesso numero di *Circula*). L'obiettivo (secondo noi raggiunto) della silloge di saggi in questione sembra proprio quello di contribuire a colmare la lacuna esistente tra le trattazioni esclusivamente teoriche d'ambito pedagogico e glottodidattico (oggetto, queste sì, d'ampia pubblicistica) e le pratiche dell'insegnamento, lasciate perlopiù, almeno nell'ambito italiano, alla creatività, è proprio il caso di dirlo, e alla buona volontà dei singoli insegnanti, ma raramente sistemate e confluite in pubblicazioni organiche. Se si naviga in rete alla ricerca di indicazioni bibliografiche sulla creatività, in effetti, tra le migliaia di riferimenti – dedicati perlopiù a corsi di scrittura «creativa», cioè esteticamente (o ludicamente, o, entro certi limiti, commercialmente) orientata, per tacere degli altri ambiti artistici della creatività –, mancano, salvo sparute eccezioni, titoli pertinenti sotto il profilo della linguistica. E anche tra le eccezioni, l'interesse pare più d'ambito filosofico (La Licata, 2012; Gallo, 2015), e nella fattispecie di estetica e filosofia del linguaggio, che glottodidattico. In un panorama siffatto, dunque, i due volumi curati da Maria Załęska (questo e il già citato Załęska, 2015) costituiscono un ottimo punto di partenza per avvicinare le pratiche alle teorie dell'insegnamento e per fornire ai docenti di italiano (ai vari livelli) una guida di riferimento.

Nell'ipertrofia polisemica subita dai termini *creatività* e *creativo* in questi ultimi anni, spiccano alcuni significati di pertinenza della linguistica, minutamente scandagliati, anche in ottica contrastiva (italiano-polacco), dal saggio introduttivo di Maria Załęska (p. 11-44), italianista che insegna presso l'Università di Varsavia e che si occupa specialmente di retorica, argomentazione e glottodidattica. I molteplici significati dei due termini spaziano dalla creatività dell'intercomprensione tra lingue geneticamente imparentate, alla creatività di ciascuna lingua nella formazione di nuove forme e nuove parole. Per quanto riguarda il primo aspetto, quello cioè dell'intercomprensione, basti pensare a come uno spagnolo e un francese, per esempio, possano comprendersi reciprocamente pur senza mai aver studiato l'uno la lingua dell'altro, facendo leva esclusivamente sul comune bagaglio latino e sugli internazionalismi sempre più frequenti nel mondo globalizzato (cf. Rossi, 2014, su questi temi). Creativo può essere uno scrittore, non soltanto un narratore, ma anche un avvocato, un giornalista o un pubblicitario, che è l'unico ad avere l'onore di aver tecnicizzato il termine ad uso e consumo esclusivo della propria professione: in italiano, infatti, il *creativo* per antonomasia è proprio l'autore di testi pubblicitari. Ma creativo è anche un docente, il quale sfrutta abilmente, a scopo didattico, le risorse della lingua (umoristica, dell'uso, tecnica, gergale, non soltanto letteraria), della traduzione,

dei media e delle nuove tecnologie per motivare sempre meglio i propri studenti. Ecco dunque come dall'ambito meramente estetico, e prima ancora religioso, di matrice rinascimentale, che limitava elitariamente la creatività a chi è dotato di un talento innato, si è passati a un'accezione egualitaria e pedagogica: chiunque, con l'addestramento, può diventare creativo. Ma il fatto che creativi non si nasca, ma si diventi, non significa che contino soltanto le regole e la grammatica: spesso infatti, soprattutto in glottodidattica, *creativo* è sinonimo di «non convenzionale», «non solo grammaticale»; creativa, per esempio, può essere la realizzazione di conversazioni su temi quotidiani o la scrittura di racconti collettivi, cioè attività mediante le quali, piuttosto che partire dalla grammatica, e dalla demonizzazione dell'errore, per arrivare alla decodificazione e alla produzione di testi, astrattamente corretti, si parte dalla lingua viva (attiva e passiva) per giungere pian piano alle conoscenze grammaticali, anche passando per interlingue nelle quali l'errore è sistemico e in certa misura salutare.

Il ricco saggio di Paolo D'Achille (p. 45-76) documenta tutti i campi di applicazione della creatività linguistica interna: come e perché ogni lingua è creativa? I linguaggi settoriali sono estremamente creativi sul terreno dell'onomatopoeia: creare nuove tassonomie, nuove teorie e nuove sperimentazioni significa anche creare nuovi termini, e spesso anche nuovi suffissi e prefissi. Anche quando si ricorre a una lingua straniera, spesso lo si fa in modo più o meno creativo, nella forma dell'adattamento o del calco. Anche i gerghi e i linguaggi giovanili (soprattutto quelli più recenti, in rete) sono particolarmente esposti alla creazione, non soltanto di nuove forme lessicali ma anche di veri e propri nuovi codici: basti pensare all'uso degli *emoticons* e delle abbreviazioni di *chat* ed SMS. Gli aspetti ludici (e dunque estremamente creativi) del linguaggio sono particolarmente produttivi nei linguaggi giovanili, non meno che nel linguaggio letterario. Ma la creatività delle lingue non tocca soltanto il lessico, ma anche la fonomorfologia (polimorfia e allotropia: vedi il dispendio di forme concorrenti tipico della tradizione poetica italiana), la morfologia flessiva (formazione dei femminili, nei quali la grammatica quasi sempre si sposa all'ideologia: *ministra, professoressa, medichessa*), la morfologia sintattica (reggenze verbali), la morfologia lessicale (accorciamenti, sigle, retroformazioni, parole macedonia), la fraseologia, la retorica ecc. Insomma, *creatività* è sinonimo di *produttività*: ogni lingua non può non essere più o meno riccamente produttiva, altrimenti si spegnerebbe; deve avere in sé la capacità di accogliere e generare nuove forme, attraverso i meccanismi morfologici di formazione delle parole, altrimenti sarebbe una lingua morta, o una mera nomenclatura.

Artur Gałkowski (p. 76-113) si concentra sull'importanza dei nomi propri nella didattica delle lingue straniere. L'onomastica, nelle sue numerose branche, è stata spesso finora ingiustamente trascurata in ambito glottodidattico, laddove invece possiede una forte carica motivazionale per i discenti, dal momento che mette in relazione la lingua con la cultura (anche popolare) e le abitudini di un popolo.

Al coraggioso tentativo di far dialogare cognitivisti e glottodidatti, ovvero linguistica acquisizionale e apprendimento guidato di una lingua straniera, è dedicato il capitolo di Roberta Tedeschi (p. 115-131). Ma non soltanto di regole, principi e parametri vive l'insegnamento (e l'apprendimento) linguistico, ma anche di emozioni ed educazione a gestirle, per migliorare l'empatia e la convivenza sociale ed evitare l'intolleranza e la violenza. Ne parla con competenza e coinvolgimento Katarzyna Gajewska-Michalska (p. 133-153), proponendo una serie assai stimolante di esercizi sul riconoscimento delle emozioni e dei termini che le designano.

Anita Głuchowska (p. 154-179) e Ilario Cola (p. 181-212) si dedicano invece all'importanza didattica dei testi umoristici. La comicità e l'umorismo, in effetti, non soltanto servono a rompere il ghiaccio in classe, ad accrescere la socializzazione e la carica motivazionale, ma esemplificano in modo prototipico certe caratteristiche del funzionamento delle lingue. Basti pensare a fenomeni quali la polisemia, la metafora, la paronomasia, le espressioni idiomatiche ecc.: tutti ingredienti sia del gioco verbale, sia del parlato infantile, sia del cambiamento linguistico; il passaggio dal latino all'italiano esibisce infatti i medesimi fenomeni cari alla poesia e, com'è noto, «si fanno più figure [retoriche] in un giorno di mercato in piazza che in molti giorni di assemblee accademiche»¹ e in mille trattazioni poetiche. Gioverà appena ricordare che tanto Freud quanto Jakobson hanno posto l'accento sulla prossimità tra meccanismi onirici, usi umoristici e funzione poetica (su questi temi, cf. Rossi, 2002). Se il linguaggio comico e ludico è sempre creativo, lo è al quadrato nella traduzione dei testi umoristici, dal momento che la fedeltà filologica all'originale ne segnerebbe il fallimento dell'effetto comico. È necessaria, dunque, ancor più che altrove, una «riscrittura creativa» del testo di partenza (p. 206).

Giuliana Fiorentino (p. 213-237) e Izabela Napiórkowska (p. 239-251) chiudono la rassegna con l'importanza dei media telematici (da usarsi creativamente) negli insegnamenti linguistici: i siti di scrittura collettiva, di fanfiction, di interfaccia tra docenti e discenti e di comparazione tra le lingue sono un ottimo incentivo alla glottodidattica. Nessun docente può ormai evitare di confrontarsi con le nuove abilità cognitive proprie dei nativi digitali.

1. Secondo la celebre dichiarazione del Du Marsais, riportata in Mortara Garavelli (1992: 289).

Questo volume, con l'ampiezza delle teorie, delle metodologie e delle ricadute pratiche ivi illustrate, conferma la necessità di integrare sempre gli aspetti teorici con gli effetti e le motivazioni della didattica e contribuisce a sfatare il pregiudizio secondo il quale esista una «scrittura creativa» (cioè letteraria o destinata al consumo dei media audiovisivi) da un lato e scritture non creative («funzionali» o «professionali») dall'altro. Come ogni lingua e ogni scrittura (o lettura) è creativa, così ogni utente è creativo e ogni docente di lingua e linguistica deve sforzarsi di esserlo, nel proporre testi e metodi sempre nuovi, esercizi sempre aggiornati, agganci sempre più stimolanti con la vita, la società e la cultura che di una lingua sono il cuore, l'anima e il cervello.

Bibliografia

Gallo, Giusy (2015), «Linguaggio e creatività: da De Mauro a Garroni e ritorno», *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, vol. 9, n° 1, p. 106-121.

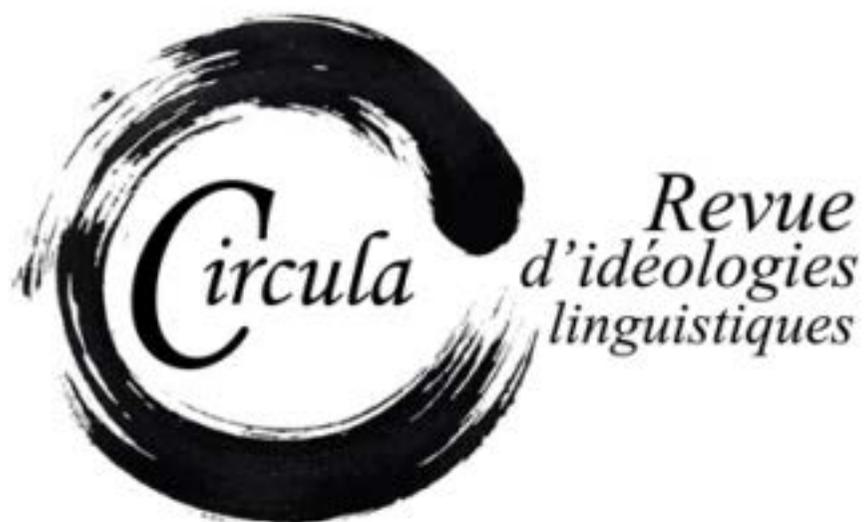
La Licata, Emiliano (2012), «La creatività dell'uso linguistico tra Chomsky e Wittgenstein», *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, numero speciale, p. 146-163.

Mortara Garavelli, Bice (1992), *Manuale di retorica*, Milano, Bompiani.

Rossi, Fabio (2002), *La lingua in gioco. Da Totò a lezione di retorica*, prefazione di Tullio De Mauro, Roma, Bulzoni.

Rossi, Fabio (ed.) (2014), *La creatività nell'insegnamento dell'italiano per stranieri*, Firenze, Le Lettere.

Załęska, Maria (ed.) (2015), *Creatività nell'insegnamento dell'italiano come lingua straniera. Dalle parole ai testi*, Warszawa, Katedra Italianistyki Uniwersytet Warszawski.



TITRE: COMPTES RENDUS/RECENSIONI/RESEÑAS

AUTEUR(S): FABIO ROSSI, UNIVERSITÀ DI MESSINA

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 222-227

ISSN: 2369-6761

DIRECTEURS: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9699](http://hdl.handle.net/11143/9699)

Maria Załęska (ed.) (2015), *Creatività nell'insegnamento dell'italiano come lingua straniera. Dalle parole ai testi*, Warszawa, Katedra Italianistyki Uniwersytet Warszawski, 304 p. [ISBN: 978-83-88377-15-0]

Fabio Rossi (Università di Messina)

frossi@unime.it

Creatività è una delle parole chiave del mondo odierno: nel 2004, Umberto Eco contava 1.560.000 siti dedicati a questo concetto (come si legge nel capitolo di Joanna Ciesielka, Rosalba Paoli e Agnieszka Woch, p. 112 del volume qui recensito). Così Annamaria Testa (oggi brillante studiosa di semiotica e linguistica, fino a qualche anno fa una delle più importanti «creative», cioè autrice di messaggi pubblicitari, in Italia), nel novembre 2015, sintetizza le definizioni di *creatività*, nel suo blog *Nuovo e utile: teorie e pratiche della creatività*: «La creatività è selezionare e combinare [...]; è una questione di regole» (come rispettarle, come infrangerle e come crearne di nuove); «è una metacompetenza» (che aiuta ad acquisire nuove competenze); è interconnessa col linguaggio, che è sempre creativo a vario titolo (in grado, cioè, di produrre sempre nuove forme, sensi e testi); «è un continuum» (Testa, 2015) e non si accontenta del talento. A ciascuno di questi aspetti, e a molti altri, è dedicato il dittico sulla creatività in ambito glottodidattico, curato da Maria Załęska, studiosa di linguistica italiana e di retorica dell'università di Varsavia.

Il volume qui presentato costituisce la messa in pratica delle teorie esposte in un altro volume, da intendersi come ideale premessa del dittico summenzionato (Załęska, 2015: cf. la recensione in questo stesso numero di *Circula*, cui si rinvia anche per i riferimenti bibliografici). Si articola in dodici capitoli, scritti da studiosi attivi in università polacche, con l'eccezione della fonetista Lidia Costamagna. Ciascun capitolo è caratterizzato da una spiccata componente applicativa, nell'intento di fornire percorsi didattici più o meno alternativi ed esempi di esercizi da somministrare nelle classi di lingua italiana per stranieri, secondo i vari livelli di apprendimento. La differenza sostanziale, rispetto al volume precedente ma anche ad altri saggi di glottodidattica, è l'ottica generale, il disegno ideale che tiene insieme tutte le «tesser[e]» di un potenziale «mosaico» (come spiegato dalla curatrice nella *Premessa*, a p. 6), vale a dire la retorica, secondo le sue classiche cinque ripartizioni: *inventio*, *dispositio*, *elocutio*, *memoria* e *actio*, che intitolano le diverse sezioni del libro. In verità, manca la sezione *dispositio*, in quanto appropriata a testi più complessi di quelli qui proposti. Naturalmente il richiamo esplicito alla retorica non va inteso in modo troppo letterario, bensì come orientamento teorico ed ideologico in direzione di un impiego degli esercizi glottodidattici non soltanto ai fini di un apprendimento grammaticale e astrattamente mnemonico di forme, costrutti e parole, bensì verso la piena padronanza delle strategie comunicative. In fondo – e lo si ricava dall'insieme del volume, e soprattutto dal saggio conclusivo –, si tratta di far (ri)entrare, nell'insegnamento, la pragmatica (con la sua principale sottocomponente: la testualità), intesa come «lingua in atto» (secondo la rilettura degli atti linguistici di Emanuela Cresti: cf. Cresti, 2000), cioè l'interrelazione tra lingua e utenti, piuttosto che come struttura, organismo o oggetto autonomo dai soggetti che lo maneggiano. E, almeno dagli

studi di Bally prima e di Austin poi, per tacere del secondo Wittgenstein, la linguistica (pragmatica) ha pienamente compreso la necessità di recuperare quanto di più vivo e creativo fornissero la retorica classica e medievale. In questo senso, appaiono particolarmente calzanti non soltanto il sottotitolo del volume: *Dalle parole ai testi* (che è un po' il motto della linguistica testuale fin dalla sua nascita), quanto il titolo della quinta ed ultima sezione del volume: *Verso un progetto didattico vecchio/nuovo*. Vecchio solo cronologicamente, visto che risale all'antica Grecia. Ma nuovo perché il ricorso alla retorica è interpretato proprio alla luce delle nuove acquisizioni della linguistica e soprattutto perché non è limitato alla lingua di nascita ma alle lingue straniere, integrando proficuamente pragmatica (e quindi retorica) e glottodidattica.

I primi due capitoli (se si esclude la *Premessa* della curatrice, alle p. 6-14), di Aleksandra Sowińska (p. 15-38) e di Joanna Kaszlikowska-Winek (p. 39-55), illustrano le tre capacità necessarie allo sviluppo di un pensiero (e quindi anche di un metodo di insegnamento) non stereotipato: 1) la fluidità (produrre in tempi brevi parole e frasi), 2) la flessibilità (adeguare i metodi di risoluzione di un problema alle circostanze) e 3) l'originalità (andare oltre gli schemi). Le autrici riportano un cospicuo numero di esercizi atti a sviluppare, in modo divertente e stimolante, tutte e tre le capacità. In entrambi i capitoli, come del resto nell'intero volume, è messo in primo piano l'effetto comunicativo, piuttosto che l'astratta regola, secondo il principio induttivo, ormai consolidato in ambiente glottodidattico, del passaggio dalle situazioni comunicative reali alla ricostruzione delle regole, anziché viceversa (ampia discussione su questi temi compare in Rossi, 2014).

Małgorzata Lewandowska (p. 57-83) si dedica a un ambito lessico-semantico specifico: quello della moda, che, nella storia delle forme culturali italiane, ha un'importanza particolarmente rilevante. Proprio per questo, è un argomento che ben si presta ad essere sviluppato nelle classi di italiano per stranieri, sia perché, lungi dal rimanere confinato nell'astrattezza delle lezioni, è ben radicato nella vita reale di tutti i giorni, sia perché, in quanto marchio di riconoscibilità degli italiani e della loro lingua in tutto il mondo, aiuta ad ancorare l'apprendimento linguistico alla realtà socioculturale del paese studiato.

Un discorso analogo può esser fatto per la cucina italiana, oggetto del capitolo di Mirosława Magajewska e Stefano Cavallo (p. 85-110). Quello culinario è un linguaggio settoriale assai prossimo, per la sua natura comunicativa e la sua storia, a quello letterario. Infatti, oltre alla gran messe di tecnicismi, forestierismi e neologismi, l'arte culinaria adotta un gran numero di strategie retoriche, dall'iperbole alla metafora, dalla metonimia all'onomatopea, visto che «la parola, in cucina, diventa un modo per incuriosire e allettare anche i meno golosi» (p. 91). Tra i vantaggi della lingua culinaria a lezione d'italiano spiccano non soltanto la forte relazione con le abitudini e l'identità degli italiani, ma anche la possibilità di apprezzarne la stratificazione regionale, dal momento che pochi ambiti, più di quello domestico e culinario, sono tanto ricchi di varianti dialettali, geosinonimi e geomonimi.

Nel discutere delle abilità integrate nell'insegnamento dell'italiano, Joanna Ciesielka, Rosalba Paoli e Agnieszka Woch (p. 111-131) riassumono e completano, in realtà, quanto emerso nei precedenti capitoli, sottolineando l'importanza di scegliere «eventi comunicativi strettamente legati ad aspetti socio-storico-geografico-culturali e di costume del Paese Italia» (p. 115). La situazione proposta, nella conclusiva ricca serie di esercizi, è quella del rito del caffè, «fotografato», anche mediante l'ausilio di filmati di cui si fornisce il link a Youtube, in occasioni divertenti e di sicura presa sugli studenti.

E, a proposito di presa e di carica motivazionale, di grande efficacia sono i nuovi metodi di insegnamento che coniugano la didattica delle lingue con un'attività fisica, quale ad esempio la danza. Il ballo, oggetto del capitolo di Karolina Sękiewicz (p. 133-152), ha in comune con i linguaggi verbali non soltanto il fatto di essere un sistema di segni, ma anche di agevolare la socializzazione: da cui la facilità di interfacciarsi con l'insegnamento linguistico. Gli esempi presentati nel corso del capitolo vanno ben al di là di queste associazioni, mostrando, tra l'altro, l'utilità del ballo nella trattazione dei campi semantici (e delle relative funzioni verbali) legati al movimento.

Julia Murrmann (p. 153-175) spiega come si possa iniziare a studiare l'italiano facendo leva sul bagaglio che lo accomuna a molte altre lingue: gli internazionalismi, gli anglicismi, i latinismi e gli italianismi (esportati in tutto il mondo).

Il capitolo di Adrianna Siennicka (p. 177-205) si distacca notevolmente dal resto del volume, in quanto non è interessato a fornire esempi didattici concreti, bensì a fare il punto su un'importante questione metodologica: nell'insegnamento di una lingua straniera è da preferirsi il metodo deduttivo o quello induttivo? Naturalmente non può esistere una risposta assoluta, ma soltanto risposte commisurate ai bisogni degli apprendenti. Comunque l'autrice è convinta «che la miglior metodologia nell'insegnamento di grammatica consista in una combinazione dell'approccio di tipo induttivo con quello di tipo deduttivo» (p. 202).

Lidia Costamagna (p. 207-249) sottolinea l'importanza dell'intonazione (e delle ricadute di quest'ultima sulla sintassi e sull'interpunzione) nell'insegnamento delle lingue straniere, ricordando come gli aspetti prosodici nel loro complesso siano tuttora spesso ingiustamente trascurati, rispetto a lessico e morfosintassi, dalla glottididattica. Del tutto prossima all'intonazione, in quanto sua interfaccia

grafica, è la punteggiatura, anch'essa ingiustamente sottovalutata non soltanto negli insegnamenti di L2 ma anche in quelli di L1, come chiarito da Katarzyna Foremniak (p. 251-277).

Il capitolo conclusivo di Maria Załęska (p. 279-297), sui rapporti tra glottodidattica e retorica, tira le fila recuperando il senso generale del volume già espresso nella prima parte di questa recensione. La retorica diventa dunque un quasi-sinonimo di *creatività*, nell'insegnamento. Non troviamo parole migliori di quelle dell'autrice, per ribadirlo:

La retorica e la creatività nell'ambito ristretto alla glottodidattica si possono dunque considerare due sottocasi della creatività nel senso lato del termine: l'attitudine di chi è pronto e capace (a volte anche preparato metodicamente) di convertire qualsiasi circostanza in un'occasione per imparare, per risolvere problemi e per realizzare progetti. L'intelligenza pratica, la mente attenta, la prontezza di spirito, il coraggio di agire, l'energia di realizzare i progetti permettono di volgere tutto in risorse persuasive o istruttive (p. 279-280).

Se da un lato il presente volume sembra godere di una minore autonomia, rispetto al precedente (Załęska, 2015), vincolato com'è all'apparato teorico ivi presentato, d'altro canto si pone come necessario complemento di quello, nonché utilissimo *vademecum* per docenti, per calare quelle teorie nella quotidianità dell'insegnamento. Con il benefico risultato di contribuire a vivacizzare il rapporto, ancora una volta pragmatico, tra la realtà linguistica e il mondo circostante, tra le strutture della lingua e l'*habitus* socioculturale dei suoi utenti, tra i parlanti e i loro codici comunicativi, tra i docenti e i discenti.

Bibliografia

Cresti, Emanuela (2000), *Corpus di italiano parlato*, 2 vol. + 1 CD, Firenze, Accademia della Crusca.

Rossi, Fabio (ed.) (2014), *La creatività nell'insegnamento dell'italiano per stranieri*, Firenze, Le Lettere.

Testa, Annamaria (2015), *Una definizione della creatività, in sei punti: Metodo 87*, disponibile su <http://nuovoutile.it/una-definizione-della-creativita/>. [Sito consultato il 28 aprile 2016.]

Załęska, Maria (ed.) (2015), *L'italiano insegnato creativamente*, Warszawa, Katedra Italianistyki Uniwersytet Warszawski.